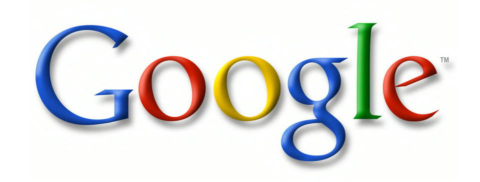
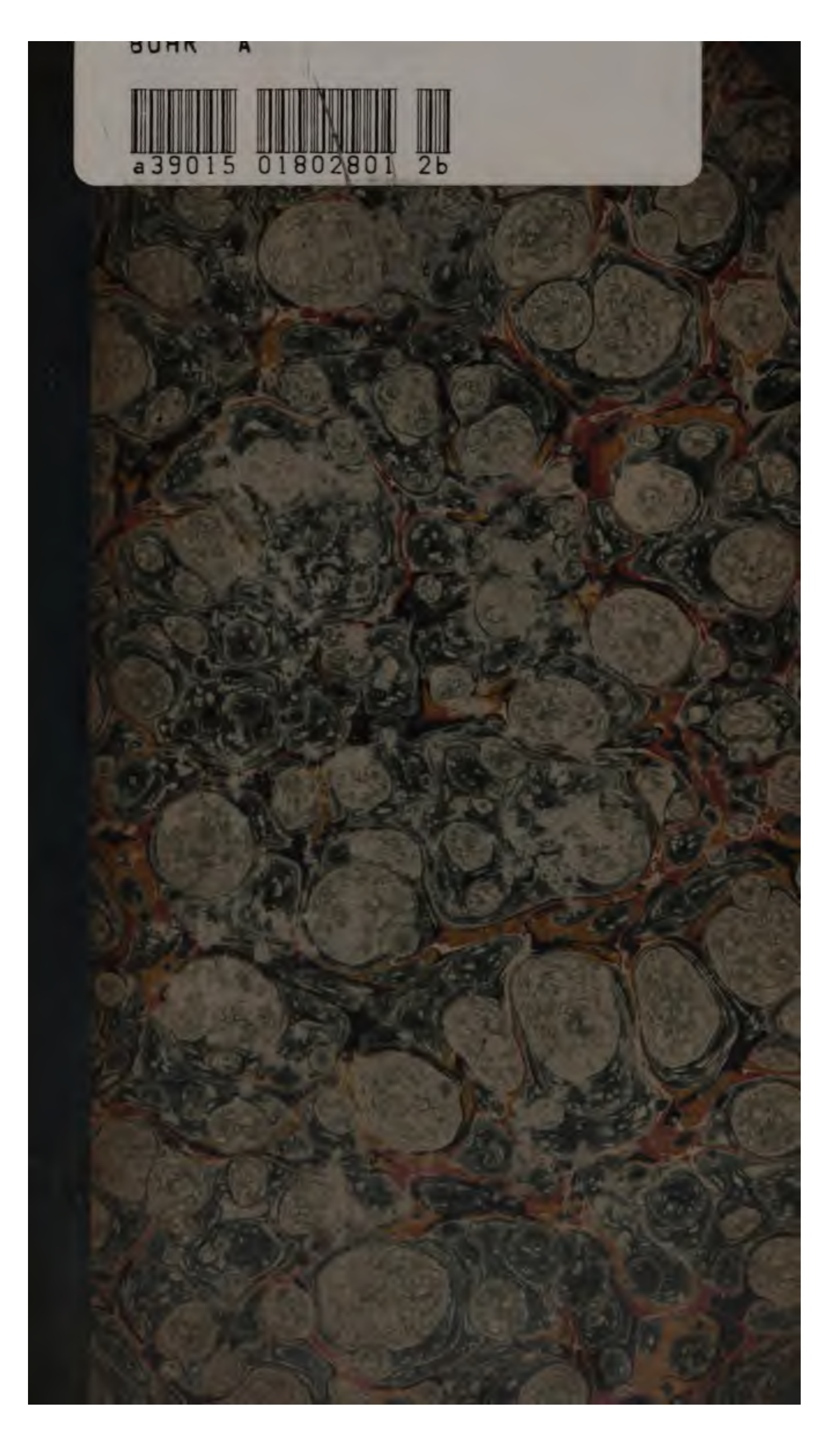



BUHR A
a39015 01802801 2b



James William Colvile

HISTOIRE

DE FRANCE.



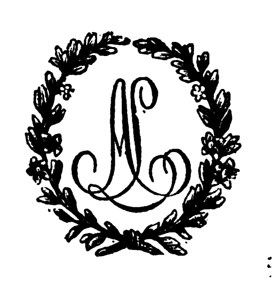
HISTOIRE DE FRANCE,

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE, etc. etc.

TOME QUATRIÈME.



BRUXELLES,

ARNOLD LACROSSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 1015.

1824.

HISTOIRE MODERNE.

HISTOIRE DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

TROISIÈME DYNASTIE.

RACE CAPÉTIENNE.

HUGUES-CAPET.

(987.)

État de la France sous les trois dynasties. — Usurpation de Hugues-Capet. — Le duc Charles exclu du trône. — Union de Hugues avec Blanche. — Motifs de ses prétentions à la couronne. — Lettre de Gerbert. — Réponse d'Adalbéron à Charles. — Caractère de Hugues et de Charles. — Sacre de Hugues. — Guerre entre ces deux princes. — Prise de Laon par Charles. — Exploits de ce duc. — Négociations et trève. — Surnom de Hugues. — Trahison d'Arnould, frère de Charles. — Trève rompue. — Défaite et soumission de Guillaume III. — Captivité de Charles, de sa femme et de son frère. — Chiffres arabes et première horloge. — Paris, capitale de la France. — Défaite des Normands en Gascogne. — Lutte de Hugues contre la noblesse. — Querelle de Hugues et du pape. — Mort de Charles. — Extinction des Carlovingiens. — Guerre civile en Bretagne. — Contagion nommée *le feu des ardens*. — Association de Robert à la couronne. — Mort de Hugues.

État de la France sous les trois dynasties.

L'HISTOIRE de tous les gouvernemens nous prouve qu'ils ont, comme le corps humain, leur enfance,

leur virilité et leur mollesse. La seule différence est qu'à l'époque de leur décadence, une grande secousse, une crise heureuse, peuvent les préserver de la mort et même leur rendre une nouvelle vigueur.

La France en offre trois fois l'exemple: les fréquens triomphes de Rome, son adroite politique et les discordes des tribus germaines avaient peu à peu ruiné cette ligue vaillante et fameuse des Francs, qui si long-temps brava seule les vainqueurs du monde. Les Francs, presque domptés par la douceur de Constance, par la rapidité de Dioclétien, par la fortune de Constantin et par l'habileté de Julien, semblaient avoir eux-mêmes délié leur redoutable faisceau. Les uns s'étaient reconnus les tributaires de Rome, d'autres ses alliés; peu combattaient encore pour l'indépendance; le défaut d'union leur permettait plutôt des brigandages que des conquêtes; et, lorsque l'empire romain s'écroula totalement, la belliqueuse tribu des Francs Saliens n'était composée que de cinq mille combattans. Le génie de Clovis sut réunir sous son pouvoir ces tribus divisées; toutes sacrifièrent leur passion pour l'égalité à celle de la gloire; elles reconnurent un chef, sans perdre leur liberté, et les Francs conquirent la Gaule.

Les Mérovingiens étendirent rapidement en Europe leur domination et leur renommée; mais, amollis par la fortune, ils laissèrent des chefs orgueilleux dévorer leurs domaines, opprimer les peuples et ruiner la puissance royale. La France, déchirée par la guerre civile, en proie à l'ambition des grands, à l'avidité des prêtres, tyrannisée par des maires qui régnaient sans droits, abandonnée

par des princes dont le palais n'était plus qu'une prison, et menacée d'une ruine totale par les Sarrasins, par les Allemands, par les Saxons, se releva tout à coup en plaçant sur le trône une nouvelle race royale, qui lui rendit pour quelque temps sa force et sa gloire.

Deux siècles après, les faibles successeurs de Pépin, ayant laissé tous les ressorts de l'État se détendre, perdirent leur pouvoir cinquante ans avait de perdre leur couronne. L'anarchie féodale avait miné la monarchie; dans toutes les parties de l'Europe plusieurs royaumes s'étaient formés de ses débris; la France était déjà morcelée en une foule de petites souverainetés, dont la discorde ne laissait aux Francs aucune ressource pour recouvrer quelque repos au-dedans, quelque sûreté au-dehors. Les maux produits par cette funeste dissolution paraissaient sans remède, sous le sceptre de rois dépouillés de domaines et d'armées, et devenus avec un vain titre les sujets de leurs vassaux. Heureusement les Français, soit par crainte, soit par un sentiment bien rare dans ces siècles barbares, l'amour de la patrie, soumirent leur orgueil à l'intérêt général, et ces seigneurs altiers et turbulens, qui depuis un siècle minaient l'autorité royale, la relevèrent soudainement en élevant au trône le plus belliqueux et le plus puissant d'entre eux.

Ils crurent sans doute qu'une dynastie nouvelle ne réclamerait jamais les antiques droits de la royauté, qu'elle légaliserait, consacrerait leurs usurpations, et que, née du système féodal, elle en affermirait les racines.

Cet espoir fut long-temps rempli : mais, heureusement pour la nation, les Capétiens, éclairés par l'exemple de leurs prédécesseurs et par l'intérêt de leur existence et de leur pouvoir, attaquèrent enfin avec constance et courage ce monstre politique qui pesait également sur les rois et sur les peuples. La gloire du trône et l'émancipation nationale devinrent les fruits de cette lutte, la plus longue et la plus pénible dont les annales du monde aient conservé la mémoire.

Ces trois révolutions, qui relevèrent et rajeunirent notre existence nationale, peuvent être considérées comme trois contrats différens, dictés aux chefs des Francs par la nécessité des circonstances. Le premier fut un contrat entre Clovis et son peuple ; le second un contrat entre Pépin et l'Église ; le troisième un contrat entre Hugues-Capet et la noblesse.

Usurpation de Hugues-Capet.

Il n'existait pas alors d'autres moyens de succès, car on ne peut traiter qu'avec ceux dans les mains desquels se trouve pour le moment la réalité de la puissance ; aussi la plupart de nos historiens s'efforcent vainement, pour dissimuler ou pour justifier l'usurpation de Hugues-Capet, d'établir comme vérité un fait dont ils ne peuvent donner la plus légère preuve : ils prétendent, sans fondement, qu'une assemblée nationale élut et proclama le chef de la troisième race de nos rois. Ils oublient qu'alors il existait une foule de seigneurs ou de nobles, plus ou moins puissans, un grand nombre d'évêques et d'abbés plus riches que les rois, que la France était hérissée de châteaux forts, d'opulens monastères, de nobles

belliqueux et indépendans, et qu'il n'existait plus de nation ni par conséquent d'assemblées nationales.

Chaque seigneur, roi, général, juge et législateur dans ses terres, ne savait plus depuis longtemps se soumettre à des réglemens généraux, à des capitulaires; et par-tout des coutumes, aussi variées que bizarres, s'élevaient sur la ruine du droit commun.

L'autorité seigneuriale avait par-tout réduit les hommes libres à une humiliante sujétion, et les tributaires à une totale servitude. Le clergé seul formait un corps redoutable, malgré les discordes qu'une ambition mondaine rendait fréquentes. Comme seigneurs, ils vivaient divisés; mais, comme prêtres, ils marchaient souvent unis.

Dans un pareil état de choses, il est évident que Hugues-Capet et même son rival Charles, dernier rejeton de la race carlovingienne, ne purent faire appuyer et défendre l'un ses nouvelles prétentions, l'autre ses antiques droits, par un vœu national. Ces deux compétiteurs réunirent chacun les grands et les amis qui voulurent s'associer à leurs intérêts. On assembla non des parlemens, mais des partis. La force, la fortune, l'habileté, décidèrent seules du succès d'une cause qu'on ne pouvait plus soumettre à la justice.

Presque tous les hommes condamnent avec sévérité ceux que la fortune abandonne. La servilité trace, en les flattant, les portraits des vainqueurs, et nous donne plutôt la caricature que la ressemblance des vaincus; elle trouve abondamment des torts à l'infortuné et des mérites à l'heureux.

Le duc Charles exclu du trône.

Un grand nombre d'auteurs assurent que les Français exclurent du trône le duc Charles de Lorraine, parce qu'il s'était reconnu vassal de l'empereur Othon : cette délicatesse, concevable dans d'autres temps, ne l'était guère à une époque où les rois eux-mêmes, conformément aux coutumes féodales, rendaient hommage à des seigneurs leurs sujets pour les fiefs qu'ils possédaient dans les terres de ces mêmes seigneurs.

D'ailleurs plusieurs fois les prédécesseurs de Charles, par différens traités, s'étaient reconnus vassaux des rois de Germanie pour les terres austrasiennes qu'ils avaient conquises et qu'ils voulaient conserver. L'absence habituelle de Charles, sa résidence presque continuelle en Lorraine et à la cour d'Othon, furent probablement alléguées contre lui, mais sans fondement, par le parti qui lui était contraire, car on n'en avait fait un crime ni à Charles-le-Simple, ni à Louis-d'Outremer; et ses ennemis lui opposaient avec plus de raison d'autres torts qui les blessaient davantage et qui avaient plus de réalité.

Charles était l'ennemi de la reine-mère Emma, veuve de son frère le roi Lothaire; il poursuivait également par sa haine la reine Blanche, épouse du dernier roi Louis V, son neveu. Il accusait Blanche de la mort de son mari, et s'efforçait de faire regarder Hugues-Capet comme complice de ce crime.

En même temps répandant par-tout le bruit d'un commerce criminel entre Emma et Adalbéron Asselin, évêque de Laon, il avait enlevé et retenait en prison cette reine, ainsi que le prélat. Par ce scandale il s'était attiré la haine irréconciliable du clergé,

dont il avait rejeté avec dédain les remontrances et les prières.

L'impératrice Théophanie partageait les ressentimens des deux reines ses parentes; Hugues-Capet, donnant quelques apparences de réalité aux soupçons injurieux semés contre lui par Charles, venait d'épouser Blanche. Union de Hugues avec Blanche.

Mais ce prince, enflammé du désir de venger l'honneur de sa femme et le sien, trouvait ainsi dans ces querelles un motif ou un prétexte pour se saisir du trône où son père avait plusieurs fois refusé de s'asseoir.

Seigneur du duché de France, maître de Paris, possesseur ou suzerain des riches seigneuries situées entre la Loire et la Seine, allié du duc de Normandie, ami du comte d'Anjou, frère du duc de Bourgogne, il se croyait suffisamment autorisé dans ses prétentions par l'exemple des princes de sa famille, Eudes, Robert et Raoul, qui avaient déjà porté plus d'une atteinte aux droits des Carlovingiens, en tenant avec gloire leur sceptre. Motifs de ses prétentions à la couronne.

Issu lui-même du sang de Charlemagne par les femmes, dans un siècle où les droits d'élection et d'hérédité étaient tellement confondus par l'usage, qu'on avait souvent élu pour rois des cadets de la race régnante au détriment de leurs aînés, et même des bâtards ou des princes de la ligne féminine, il pouvait sans témérité s'appuyer des mêmes titres qui avaient paru suffisans pour couronner précédemment Eudes, Arnould, Gui et Bérenger. Hugues n'avait point à redouter d'opposition hostile de la part des monarques allemands et italiens; car tous,

n'ayant fondé leur nouvelle domination que sur les débris de celle de Charlemagne, devaient voir avec satisfaction un changement de dynastie en France. Par-là ils cessaient de craindre qu'un roi carlovingien, favorisé par les armes, ne vînt un jour réclamer contre eux les droits du chef de sa race et du fondateur de l'empire d'Occident.

Tous ces grands intérêts réunis concouraient également aux succès d'une révolution, qui depuis quelque temps se préparait dans l'ombre du mystère. Nous avons déjà dit que, malgré la stérilité des documens et le silence volontaire ou forcé des écrivains de cette époque, on retrouve des traces de ces intrigues secrètes dans quelques passages des lettres de l'archevêque Gerbert, qui depuis porta la tiare sous le nom de Sylvestre II.

Lettre de Gerbert.

Vély rapporte une lettre très-curieuse de ce même prélat à Thierry, évêque de Metz. Il y fait avec une très-singulière et sèche concision le récit d'une si étonnante révolution : « Le duc Hugues, » dit-il, a rassemblé six cents hommes d'armes, » et, sur le bruit de son approche, le parlement qui » se tenait dans le palais de Compiègne, s'est dissous » le 11 de mai. Tout a pris la fuite, et le duc Charles, » et le comte Rinchard, et les princes de Vermandois, et l'évêque de Laon, Asselin Adalbéron, qui a » donné son neveu en ôtage à Bardas, pour l'exécution des promesses de Sigefrid et de Godefroi. »

Ainsi Gerbert, s'enveloppant encore d'une espèce de voile, mais facile à percer, appelait Hugues Bardas, par allusion à un Grec de ce nom, qui dans le même temps s'emparait du trône d'Orient.

Il existait alors un archevêque de Reims nommé Adalbéron, comme l'évêque de Laon. Il était puissant dans son ordre et exerçait une grande influence sur plusieurs seigneurs. Il paraît que le duc Charles, violent dans ses mesures, audacieux dans ses desseins, vaillant dans l'action, mais inconstant dans ses liaisons et mobile dans sa conduite, avait tour-à-tour soutenu et mécontenté l'évêque de Reims. Réponse d'Adalbéron à Charles.

Lorsque ce prince fut instruit des projets de Hugues-Capet, il crut devoir consulter l'habile archevêque sur la conduite qui pouvait grossir son parti et lui concilier le vœu national. Adalbéron lui répondit en ces termes : « Vous m'appelez aujour-» d'hui votre père, récemment vous projetiez ma » mort; vous m'avez traité en ennemi, et vous me » demandez conseil; mais, puisque vous m'invitez à » me souvenir du passé, rappelez-vous que je vous » ai souvent conseillé de rechercher l'amitié des » évêques et des grands. Vous me croyez ennemi » de la race royale, je ne hais personne. Vous dé-» sirez savoir ce que vous avez à faire : la chose » est difficile; et si je le savais, je n'oserais pas le » dire. Vous souhaitez, dites-vous, sincèrement » mon amitié : eh bien, quoique vous ayez envahi » le sanctuaire, enlevé la reine Emma, jeté en pri-» son l'évêque de Laon, méprisé les anathèmes des » évêques, et prodigué les outrages à monseigneur » Hugues-Capet sans avoir consulté vos forces avant » de montrer tant d'audace, je prie Dieu que le » jour arrive où je pourrai vous servir avec hon-» neur; car je n'ai point oublié qu'une fois vous » m'avez sauvé en m'arrachant au fer de mes en-

» nemis. Ce que je puis donc vous dire, c'est que » vos partisans vous trompent; vous aurez bientôt » lieu de vous convaincre qu'ils s'occupent non de » vos intérêts, mais des leurs : ainsi vous devez » vous défier d'eux tous. Cependant, si certain per- » sonnage veut venir jusqu'à nous et mériter notre » confiance en nous donnant des ôtages, nous pour- » rons examiner et traiter à fond ces objets impor- » tans : autrement il n'y a rien à faire. » Peu de momens après avoir écrit cette lettre, ce même archevêque sacra Hugues-Capet.

Charles ne voyait sous ses bannières qu'Arnould, comte de Flandre, et Herbert, comte de Champagne. Le duc d'Aquitaine, sans joindre ses troupes aux siennes, traversait les desseins de Hugues, non par affection pour la race royale, mais par jalousie contre le duc de France.

Un grand nombre de seigneurs, attendant l'événement pour se décider, ne reconnaissaient ni Charles ni Hugues, et plusieurs chartes de cette époque portaient cette suscription : *Dieu régnant est dans l'attente du roi.* On regardait apparemment Hugues comme usurpateur, et Charles comme inhabile à régner, parce qu'il était excommunié.

Caractère de Hugues et de Charles.

Ce qui devait au reste faire juger d'avance aux plus clairvoyans l'issue de la lutte qui se préparait, c'était la différence de caractère des deux rivaux ; ils n'avaient qu'une seule qualité commune entre eux, c'était la bravoure. Mais Hugues, prévoyant, sage, hardi, adroit, savait se concilier et s'attacher tous les partis, tandis que Charles les trompait tous.

L'un bravait imprudemment les préjugés de son

siècle; l'autre s'y soumettait pour s'en servir. Charles menaçait, enlevait les reines et emprisonnait les évêques : il fut trahi, abandonné, excommunié. Hugues rendait aux évêques de riches abbayes, celles de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés; il plaisait à la crédulité populaire en portant sur ses épaules, pieds nus, pendant une lieue, la châsse de saint Riquier; il fut béni et couronné par les prêtres. Le descendant de Charlemagne parlait avec hauteur des droits de la royauté et des usurpations de la noblesse. Hugues promettait aux seigneurs de changer leurs usurpations en droits irrévocables. Enfin l'un était rapide dans ses entreprises, ferme après les revers, tandis que l'autre changeait à tous momens de plan, sans même savoir profiter des plus brillans succès.

Hugues-Capet, décidé à s'emparer du trône, parut inopinément à Noyon, à la tête de ses troupes, au moment où Charles y rassemblait une ombre de parlement. Ses partisans épouvantés prirent la fuite. Hugues, réunissant autour de lui une assemblée plus nombreuse de seigneurs et d'évêques, fit valoir à leurs yeux un testament par lequel le roi Louis lui léguait sa couronne. Ils le proclamèrent roi le dernier jour du mois de juin 987, et l'archevêque Adalbéron, alléguant, pour se délier de ses sermens, l'excommunication lancée contre le duc Charles, donna solennellement dans Reims l'onction sainte au duc de France. Sacre de Hugues.

Mézerai, ainsi que d'autres auteurs, font, à l'occasion du sacre de Hugues-Capet dans la ville de Reims, une observation puérile en apparence, mais

curieuse, parce qu'elle prouve à quel point la superstition régnait alors sur l'esprit des classes les plus élevées : ils disent que, depuis le jour de son couronnement, Hugues-Capet ne voulut jamais porter la couronne dans aucune solennité. Dieu lui avait révélé, probablement dans un rêve, que sa race porterait cette couronne pendant sept générations. Il espéra, en renonçant à la porter lui-même, prolonger d'un degré la fortune de ses descendans. La réflexion de Mézerai sur cette anecdote n'est pas plus philosophique que l'erreur de ce prince : « Hugues, dit-il, ignorait sans doute que ce nom-» bre de sept générations, en langage divin, signifie » l'étendue de tous les siècles. »

Guerre entre ces deux princes.

Le nouveau roi, proclamé par quelques amis, cherchait de toutes parts à réunir des forces capables d'affermir son trône. Charles, de son côté, s'occupait avec la même activité à réveiller dans tous les cœurs quelques restes d'affection pour la race royale : tous deux avaient de grands obstacles à vaincre. Les seigneurs dont ils réclamaient l'appui, plus occupés de leurs querelles particulières que de l'intérêt général, ne leur offraient, la plupart du temps, que des alliés froids ou infidèles.

Arnould, comte de Flandre, et Herbert, comte de Champagne, l'un et l'autre amis de Charles, se divisèrent au lieu de resserrer leurs liens, et se déclarèrent la guerre. Hugues, profitant de ces dissensions, marcha contre Arnould, le défit et lui enleva l'Artois. Mais le duc de Normandie, quoique allié de Hugues, lui fit perdre en partie le fruit de sa victoire ; il donna asile au vaincu, le protégea et

obtint pour lui la restitution de l'Artois, à condition qu'il poserait les armes et se reconnaîtrait vassal de Hugues.

Le comte de Champagne était beau-père de Charles; cependant il ne soutint son gendre qu'avec timidité, craignant sans doute de perdre ses propres états s'il s'obstinait à combattre seul après la défaite du comte de Flandre. Charles ne se vit donc réellement défendu que par les troupes de la Lorraine, par les princes de Vermandois et par les soldats que lui amenèrent quelques seigneurs champenois.

Au défaut de la force, Charles eut recours à la ruse; il se saisit par trahison de la ville de Laon, et l'évêque Asselin retomba de nouveau dans les fers. Mais ce prélat, plus rusé que le prince son ennemi, le surprit par ses artifices, le trompa en lui montrant un feint repentir, s'empara de son esprit et devint, en peu de temps, le chef de son conseil. Prise de Laon par Charles.

A la nouvelle de la prise de Laon, Hugues rassemble promptement tous ses vassaux, et, à la tête d'une armée assez nombreuse, vient investir la ville où son rival s'était renfermé. Le sort des deux prétendans semblait devoir se décider dans cet étroit espace, dernier domaine héréditaire de la race carlovingienne. Des deux côtés la bravoure française rendit long-temps le succès incertain; la défense fut aussi opiniâtre que l'attaque était ardente. Enfin, Charles, digne en ce moment des héros de sa race, se lasse de combattre à l'abri des murailles; il harangue, anime, enflamme ses soldats, sort à leur tête de ses remparts; décidé à périr ou à régner, il se précipite sur les troupes de Hugues, les ébranle, Exploits de ce duc.

les enfonce, les poursuit, change leur retraite en déroute, et s'empare en peu de jours de Reims et de Soissons.

Négociations et trêve.

Un si brillant succès pouvait changer et maîtriser l'opinion publique : mais Charles, si ardent pour remporter la victoire, fut trop indolent pour en profiter. La fortune change dès qu'elle se repose; beaucoup de guerriers peuvent la saisir, mais peu savent la fixer. Charles laissa reprendre à son rival la ville de Reims. Au lieu de combattre, il négocia, et, par l'entremise de l'évêque de Langres, conclut avec Hugues une trêve plus favorable au vaincu qu'au vainqueur.

Surnom de Hugues.

Le temps perdu en combats fut employé à l'intrigue : les évêques et les abbés, enrichis par les dons de Hugues, lui donnèrent le nom de défenseur de l'Église, et dès-lors l'Église ne défendit plus le roi Charles contre lui.

Le peuple, le meilleur juge des princes, parce qu'il est rarement leur ennemi, et qu'il ne peut jamais être leur courtisan, donnait à Hugues le surnom de Capet, pour signifier qu'il le regardait comme homme de tête.

Trahison d'Arnould, frère de Charles.

Ce prince connaissait trop les mœurs de son temps pour ne pas savoir opposer la ruse à la ruse; on était alors à la fois si barbare et si corrompu, que la trahison passait pour adresse. Hugues, déjà sûr de l'évêque Asselin, qui cachait une ancienne et profonde haine contre Charles sous le masque d'un faux dévouement et d'une servile obéissance, parvint encore à séduire un frère naturel de Charles, nommé Arnould : il le gagna en le nommant à l'ar-

chevêché de Reims, devenu depuis peu vacant par la mort d'Adalbéron. Arnould jura sur l'Évangile de trahir, en faveur de l'usurpateur du trône, le roi son frère; mais, après avoir reçu le prix de sa lâcheté, il trahit encore son nouveau maître; car il livra Reims à Charles, et revint ensuite à Laon lui dévoiler bassement les secrets qu'on lui avait confiés.

Trève rompue.

Le duc Charles, instruit par lui de la nécessité où se trouvait Hugues de s'éloigner et de conduire ses troupes en Poitou pour combattre le duc d'Aquitaine, rompit la trève, reprit les armes et s'empara de plusieurs villes (1).

Défaite et soumission de Guillaume III.

Hugues, secondé par son fils Robert, ne tarda pas à rencontrer l'armée d'Aquitaine. Il la trouva si nombreuse qu'il lui parut téméraire de l'attaquer. Ainsi, pour éviter un échec qui l'aurait ruiné sans retour, il se retira. Le duc d'Aquitaine, Guillaume III, attribuant cette retraite non à la prudence, mais à la peur, le poursuivit si vivement, qu'il le contraignit à s'arrêter et à lui livrer bataille : elle fut meurtrière, longue et décisive. Guillaume, totalement défait, se vit forcé de se soumettre et de reconnaître son vainqueur pour roi.

Le comte d'Anjou, entraîné par ce prince, céda comme lui à la fortune, et rendit hommage au roi Hugues pour les terres de Mirebalais et du Loudunois.

Cette victoire décida du sort de la France : Hugues vit accourir près de lui cette foule de serviteurs ardens qu'attirent les grands succès. Charles ne fut

(1) 990.

plus entouré que de traîtres. Hugues, dès-lors certain de triompher sans combattre, s'approcha promptement de Laon, où Charles se reposait, avec une imprudente sécurité, sur la fidélité de ses soldats timides ou corrompus, et de son perfide ministre Asselin. La nuit du jeudi-saint 991, ce lâche prélat livra une porte de la ville aux ennemis; et Charles, qui dormait paisiblement sur sa foi, se réveilla dans les fers.

Captivité de Charles, de sa femme et de son frère.

Ce dernier descendant de Charlemagne fut enfermé avec sa femme dans une tour de la ville d'Orléans. L'archevêque Arnould partagea sa captivité, et reçut ainsi le prix de sa double trahison. Un concile, rassemblé pour le juger, le dégrada et le condamna à la prison.

Chiffres arabes et première horloge.

Hugues donna l'archevêché de Reims au fameux Gerbert, bénédictin, abbé d'Aurillac, instituteur de son fils Robert, et qui avait été aussi précepteur de l'empereur Othon III. C'était l'homme le plus savant de son siècle; il fit connaître à la France les chiffres arabes, et elle lui dut encore l'invention de la première horloge.

Paris, capitale de la France.

Hugues, sans rivaux, réunit le duché de France à la couronne. Paris continua à être sa résidence, et devint la capitale du royaume. La victoire était générale et complète, mais non la soumission. L'Aquitaine fit encore quelques tentatives de résistance, et ne conclut la paix définitive qu'en 993.

Défaite des Normands en Gascogne.

Guillaume, duc de Gascogne, restait seul indépendant; les Normands firent une descente dans son pays; il les combattit, les défit, et attribua cette victoire à saint Sévère, que ses soldats disaient

avoir vu à leur tête sur un cheval blanc : un riche monastère, bâti près du tombeau de ce saint, est un monument qui atteste encore à la fois le triomphe et la crédulité de Guillaume.

Le reste de la vie du roi Hugues ne fut qu'une lutte continuelle contre ses grands vassaux : ils voulaient qu'un monarque couronné par eux ne fût qu'un fantôme brillant, et qu'il ne jouît que d'une ombre de puissance. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que tout était changé; au lieu des faibles Carlovingiens qui ne possédaient que Laon et Soissons, ils s'étaient donné un roi grand par son caractère, fort par ses triomphes et puissant par ses vastes possessions. Lutte de Hugues contre la noblesse.

Cependant Hugues éprouva fréquemment l'orgueilleuse fierté de cette turbulente noblesse : le comte d'Anjou éleva des prétentions sur la ville de Tours; Adelbert, comte de Périgord, le soutenait. « Comment osez-vous me résister? dit le roi au » comte de Périgord : ignorez-vous donc qui vous a » fait comte? » « Je le sais, répondit Adelbert, ce » sont ceux qui vous ont fait roi; » et, soutenant par un succès ce langage hautain, il s'empara de la ville, malgré les efforts du monarque.

Rome avait reconnu le nouveau roi. Cependant le pape, toujours occupé de maintenir et d'étendre son autorité, fit éprouver à Hugues une vive contrariété. Ce pontife, prétendant qu'on ne pouvait déposer un archevêque sans son autorité, prit le parti d'Arnould, choisit pour légat Séguin, archevêque de Sens, ennemi personnel du roi, et qui s'était presque seul opposé à son élection, ainsi qu'à la Querelle de Hugues et du pape.

déposition d'Arnould. Malgré la résistance de Hugues, un nouveau concile fut convoqué. La tige royale n'avait pas encore pris racine. Hugues, craignant une rupture avec l'Église, céda. Le concile déposa Gerbert, rendit la liberté au traître Arnould, et le rétablit sur son siége si indignement acheté.

Gerbert, irrité, se réfugia chez son ancien disciple Othon III : telles sont les vicissitudes humaines ; cet abaissement passager de Gerbert fut la première cause de son éclatante élévation ; l'empereur le nomma archevêque de Ravenne, et dans la suite il devint pape.

Mort de Charles. Charles n'eut pas long-temps à supporter ses fers et à gémir de son humiliation ; il mourut dans sa prison (1). Ce prince laissait deux fils, Othon et Louis, ainsi que deux filles, Gerberge et Hermengarde. L'empereur leur offrit sa cour pour asile. L'aîné des jeunes princes, Othon, posséda le duché de Lorraine, et mourut sans laisser d'enfans ; la vie de Louis fut probablement courte ; son sort resta ignoré. Quelques auteurs prétendent cependant qu'il devint la tige des landgraves de Thuringe.

Les filles de Charles furent mariées, l'une, nommée Gerberge, à Lambert, comte de Louvain, et la seconde, Hermengarde, à Albert, comte de Namur. Depuis, les maisons les plus illustres de l'Europe prétendirent, sans en trouver de preuve, qu'elles descendaient, par ces princesses, du sang de Charlemagne, et les partisans du duc de Guise, pendant la ligue, prêtèrent cette illustration à la maison de Lor-

(1) 994.

raine. Ce qui est certain, c'est que cette race carlovingienne, qui avait jeté un si vif et si rapide éclat dans l'Occident, s'éteignit alors comme une pâle lumière, sans exciter de surprise et sans laisser de regrets.

Depuis long-temps on méprisait la faiblesse des derniers Carlovingiens, et le respect pour leur nom n'était plus que le souvenir d'un songe brillant; les princes de leur temps, témoins des derniers momens de leur grandeur, disparurent de la terre à la même époque. La mort frappa presqu'en même temps Conrad, roi de la Bourgogne transjurane; Guillaume III, duc d'Aquitaine; Herbert, comte de Champagne; Arnould, comte d'Augoulême, et Richard, duc de Normandie. Extinction des Carlovingiens.

Ce duc, indigne héritier du vertueux Rollon, gouverna ses peuples en tyran. Dominé par son ardente passion pour la chasse, il avait dépouillé tous les propriétaires de leurs bois, et laissait les champs en proie à la voracité des nombreux animaux dont il défendait sous peine de mort la destruction. Cette oppression insupportable excita le désespoir des paysans; ils se révoltèrent. Richard prend les armes; accompagné de son orgueilleuse noblesse, il attaque ces infortunés, les défait, les disperse, fait couper les pieds aux chefs qui les avaient soulevés, et, par cette rigueur barbare, rétablit non la paix, mais le calme de la terreur. Son fils Richard II lui succéda paisiblement.

La Bretagne n'avait point pris part à la lutte de Charles et de Hugues; elle était alors elle-même déchirée par une guerre civile; le duc Judicaël s'était armé contre Conan, comte de Nantes; il tua Guerre civile en Bretagne.

d'abord les fils de ce comte ; mais, peu de temps après, ayant été surpris et battu, il tomba dans les mains de Conan. Le vainqueur épousa la sœur du duc de Normandie ; et, fort de son appui, il soumit à son autorité toute la Bretagne.

Contagion nommée *le feu des ardens.*

A cette époque, une funeste contagion, nommée par sa violence *le feu des ardens,* dévasta le midi de la France : quarante mille personnes périrent victimes de ce fléau.

Association de Robert à la couronne.

Hugues-Capet avait enfin abaissé l'orgueil de tous ses fiers vassaux ; et, pour affermir l'autorité de sa race, il associa à sa couronne son fils Robert, que tous les seigneurs reconnurent pour roi. Trop habile pour imiter la faiblesse impolitique de ses prédécesseurs, il partagea la royauté, mais non le royaume. Son fils porta la couronne ; mais, tant que son père vécut, il ne posséda aucune partie de ses États. Cependant plusieurs auteurs rapportent que Robert, secondé par quelques vassaux, s'arma contre Hugues ; mais ils ne donnent aucun détail de ces troubles passagers.

Hugues-Capet, comme tous les grands hommes, loin d'avoir un horizon rétréci, portait, au-dehors comme au-dedans, les regards d'une vigilante prévoyance. Vainqueur de ses sujets, Othon seul pouvait, dans l'avenir, lui faire craindre quelque danger ; et d'avance le roi, cherchant à lui susciter des obstacles et des rivaux, entama une négociation avec Basile et Constantin, qui régnaient alors en Orient. On a conservé une des lettres qu'il leur écrivit pour leur offrir son appui en Italie, s'ils consentaient à se liguer avec lui contre l'empereur d'Allemagne.

Hugues avait éprouvé, dans sa brillante et laborieuse carrière, trop de fatigue de corps et d'esprit pour que sa vie pût être longue : il mourut à Paris le 29 août 996, âgé de cinquante-cinq ans ; il en avait régné neuf. Ce prince fut enterré dans l'abbaye de Saint-Denis. Mort de Hugues.

Blanche ne lui donna pas d'enfans ; mais il laissa de sa première femme Adélaïde, fille du duc d'Aquitaine, un fils nommé Robert, et trois filles : la première épousa le comte de Hainaut, la seconde le comte de Nevers, la troisième le comte de Ponthieu, auquel elle porta pour dot le comté d'Abbeville.

Hugues-Capet consomma une grande révolution, fonda une nouvelle dynastie, commença pour la France une nouvelle ère, et lui laissa un chef plus puissant encore comme seigneur que comme roi. Aussi Montesquieu, avec sa sagacité ordinaire, remarque à cette occasion que « tout, dans cette ré-
» volution, se réduisit à deux événemens : la famille
» régnante, dit-il, changea, et la couronne fut unie
» à un grand fief. »

CHAPITRE SECOND.

ROBERT.

(996.)

État de la France à la fin du Xe siècle. — Démocratie militaire sous Clovis. — Les majordomes ou maires du palais. — Gouvernement représentatif de Charlemagne. — Ses successeurs. — Puissance des nobles sous Charles-le-Chauve. — Organisation du système féodal. — Époque héroïque de la France. — Sa division en fiefs et arrière-fiefs. — Classes des nobles et des roturiers. — Oppression du peuple. — Division des principautés. — Chartes de ce temps. — Autorité apparente de Hugues-Capet. — Arbitrage royal. — Origine de la pairie. — Appels au roi. — Parlement ou conseil particulier. — Législation à cette époque. — Ignorance du temps. — Tableau de la France. — Portrait de Robert. — Son mariage cassé par le pape Grégoire. — Sa piété superstitieuse. — Sa résistance au pape. — Bulle d'excommunication contre le roi et la reine. — Terreur publique à ce sujet. — Abandon général éprouvé par le roi. — Son humilité. — Son mariage avec Constance. — Mort du pape. — La Pologne érigée en royaume. — Tableau de la Germanie. — Mort d'Othon III. — Guerre en Bourgogne. — Despotisme du pape Sylvestre II. — Succès de l'empereur Henri II. — Désordres de la reine Constance. — Conduite opposée du roi. — Pélerinages précurseurs des croisades. — Cause de la haine des Angevins pour les Carlovingiens. — Association de Hugues, fils de Robert, à la couronne. — Paix entre la France et l'empire. — Caractère de la reine Constance. — Effets de sa vengeance. — Conspiration contre Robert. — Sa clémence. — Affaires extérieures. — Mort de Hugues. — Association de Henri au trône. — Mort de Robert. — Fléaux pendant son règne. — Naissance de l'esprit de secte et d'hérésie.

État de la France à la fin du Xe siècle.

AVANT de parcourir les fastes de cette nouvelle dynastie, qui, depuis huit cents ans, règne sur

nous, il est nécessaire de s'arrêter un instant, et d'examiner avec quelques détails l'état dans lequel se trouvait la France lorsque Hugues-Capet en transmit paisiblement le sceptre à son fils, non plus comme une conquête à terminer, mais comme un héritage à conserver.

L'empire des Francs n'existait plus : la couronne impériale de Charlemagne était portée par un prince allemand qui régnait en Italie comme en Germanie. La Lorraine et l'Austrasie faisaient également partie de ce nouvel empire. Les terres orientales de l'ancienne Bourgogne, la Savoie, le Dauphiné et presque toute la Provence, formaient un royaume séparé sous le nom de Bourgogne transjurane, et relevaient de l'empire de Germanie.

Malgré tant de pertes, le roi des Français réunissait encore sous son autorité le vaste territoire qui s'étendait de l'embouchure du Rhin aux Pyrénées, et des rivages de l'Océan aux bords du Rhône; mais plusieurs grands vassaux, presque aussi puissans que les rois, semblaient partager entre eux cette monarchie.

Les ducs de Bretagne relevaient des ducs de Normandie, qui prétendaient hautement à l'indépendance, et se regardaient plutôt comme alliés que comme sujets du roi; il en était de même des ducs de Gascogne. Les comtes de Toulouse, marquis de Septimanie, les ducs d'Aquitaine, les comtes d'Anjou, d'Auvergne, de Périgord, de Champagne et de Flandre, reconnaissaient l'autorité royale, mais ne remplissaient envers elle que les devoirs du vasselage, devoirs très-bornés, et qui ne consistaient que

dans l'obligation de conduire leurs troupes au monarque, lorsque l'intérêt général exigeait la guerre.

Ils devaient aussi se réunir autour du trône pour former le conseil national. Cette cour des pairs, où se jugeaient les procès des grands, les causes de félonie, ainsi que les principaux intérêts de la couronne et de l'État, formait un cortège brillant, mais importun aux rois, et qui pourtant fut, pendant plusieurs siècles, pour eux un appui aussi solide qu'imposant.

Les seigneurs ne payaient point de tribut au monarque; ils devaient seulement le défrayer, ainsi que sa cour, lorsqu'il voyageait sur leurs terres, et l'usage voulait qu'ils lui offrissent quelques riches dons, dans certaines circonstances, telles que la naissance ou le mariage de l'héritier du trône. Ainsi le roi n'avait pour véritable revenu que le produit de ses domaines, et ne pouvait disposer, pour ses querelles particulières, que des soldats levés dans sa propre seigneurie : il est vrai qu'elle était très-vaste, s'étendait de la Seine à la Loire, et se fortifiait encore par la possession du duché de Bourgogne, qui appartenait au frère de Hugues-Capet.

Ce n'était plus ni la Gaule antique, ni la Gaule romaine; elle ne ressemblait plus à la France de Clovis, ni à la France de Pépin et de Charlemagne : tout était changé; à peine restait-il quelques traces des lois et des mœurs anciennes. Les Francs mêmes n'étaient plus reconnaissables; le temps avait tellement modifié la liberté salique et la servitude romaine, qu'on n'en retrouvait plus l'origine que dans quelques restes de coutumes plus difficiles à effacer

que les lois. Ainsi la turbulence, la fierté, le point d'honneur, la volonté de se rendre justice soi-même, l'habitude des duels, l'usage de trancher par le glaive les nœuds de la chicane, l'aversion du séjour des villes, la passion pour la guerre et pour la chasse, le mépris pour le travail et pour l'industrie, présentaient encore quelques traits des impétueux conquérans de la Gaule.

La hiérarchie ecclésiastique, les préceptes d'obéissance passive à l'autel et au trône, les formes des tribunaux ecclésiastiques conservaient quelques images de la législation romaine, et elles se reproduisaient encore avec plus de réalité dans l'humiliante condition des tributaires et des serfs.

Cependant la servitude elle-même n'était plus l'antique servitude : les Francs l'avaient adoucie; les esclaves labouraient les champs, vivaient de leur travail, possédaient leurs petits foyers; ils ne faisaient point le service de la maison de leur maître. Le service domestique était, chez les conquérans de la Gaule, une affaire de confiance, un emploi de famille; les domestiques d'un noble Franc étaient ses jeunes parens, ses compagnons, ses amis. Leur poste était un poste d'honneur, et les noms de *valet* ou *varlet*, de *chambrier* et d'*écuyer* devinrent des titres de noblesse.

Le sort des serfs de la glèbe était, sous différens rapports, tolérable quoique dur, parce qu'il demeurait fixe et invariable; celui des tributaires et même des hommes libres avait éprouvé de plus fâcheuses révolutions. De tout temps, même sous l'empire des Romains, les possesseurs des domaines

avaient été les juges de leurs tributaires; mais ils les jugeaient d'après les lois de l'État. Ces lois ne servaient plus de règles; les coutumes, c'est-à-dire les volontés capricieuses des seigneurs, les avaient remplacées; ce qui soumettait ces infortunés aux droits, aux taxes et aux corvées les plus arbitraires.

Quant aux hommes libres, tous ceux que la fortune n'avait pas élevés au rang de *feudataire* ou *seigneur*, ou qui n'avaient pas voulu acheter leur sécurité et la protection d'un homme puissant aux dépens de leur liberté, après avoir été ruinés et opprimés par les guerres civiles et étrangères, se voyaient dans un état pire et plus incertain que celui des tributaires et des serfs. Les comtes et les ducs ne les jugeaient plus au nom du roi, mais en leur propre nom; ils souffraient le malheur de l'asservissement, en conservant les prétentions aux droits de la liberté; et, réfugiés dans les villes, ils éprouvèrent, sous le nom de *bourgeois* et de *roturiers*, toutes les humiliations qu'il plut à l'orgueil et à la cupidité des nobles de leur imposer, jusqu'au moment où la politique des rois s'appuya de leur mécontentement et affranchit les communes. Aussi c'est avec autant de vérité que de concision qu'un écrivain, savant feudiste, Chanterau Lefevre, dit que « les fiefs ont asservi les hommes libres et mis » en liberté les esclaves; » vérité pleinement confirmée par les profondes recherches de Montesquieu, Robertson, Mably, Condillac et Hallam.

Telle fut la chute d'une partie des descendans de la race des Francs et des Gaulois libres: le temps

avait, par ses vicissitudes, fait ainsi naître dans l'Occident un nouvel ordre social.

Sous Clovis, l'égalité régnait parmi les Francs; ils ne connaissaient que des distinctions viagères, personnelles, révocables. C'était une démocratie militaire dont le chef ou roi, entouré de compagnons fidèles, n'était puissant qu'à la guerre, et ne pouvait rien pendant la paix sans le vœu des assemblées nationales. Mais, après la conquête, ces guerriers étant dispersés sur un vaste territoire, chacun s'y occupa plus du domaine qui lui était tombé en partage que de l'intérêt général. Régnant sur ses serfs, gouvernant ses tributaires, il n'eut plus le loisir ni la volonté de se rendre aux assemblées nationales, ou bien il y parut rarement. Démocratie militaire sous Clovis.

Ces Francs indépendans n'étaient assujettis qu'au service militaire. Le magistrat, comte ou duc, nommé par le roi, jugeait leurs différends, et marchait à leur tête pour les réunir dans les camps sous la bannière royale. Peu à peu le vide produit par leur absence fut rempli, dans les parlemens nationaux, par les antrustions, par les commensaux, par les officiers du palais du roi et par quelques évêques. Les charges domestiques de la cour devinrent de grandes dignités, dont les possesseurs se partagèrent, sous le nom de bénéfices, la plus grande partie du domaine royal.

Bientôt les majordomes, maires ou maîtres du palais, se rendirent les maîtres des rois et du royaume. Enfin ces chefs puissans, appuyés par les grands dont ils encourageaient l'indépendance, et par le clergé dont ils flattaient l'ambition, s'emparèrent de la couronne. Les majordomes ou maires du palais.

Gouvernement représentatif de Charlemagne.

Sans la force de leur caractère, ces nouveaux rois n'auraient fait que consolider l'anarchie : mais la vigueur de Pépin et le génie de Charlemagne raffermirent les ressorts de l'État. A la voix imposante du nouveau fondateur de l'empire d'Occident, on vit l'ordre renaître, et, dans cette France divisée mais non dissoute, tout se rallia autour du trône, tout en émana, tout y aboutit. Charlemagne, planant sur les siècles qui avaient précédé le sien et sur ceux qui le suivirent, contraignit les intérêts privés à se diriger vers l'intérêt général, conçut l'idée d'un gouvernement représentatif, opposa la force des assemblées nationales aux volontés ambitieuses des prêtres et des nobles, entraîna les plus turbulens à la guerre, et, les enchaînant à sa gloire, ne laissa point de repos à leur inquiète activité.

Ses successeurs

Tout l'Occident trembla devant ses armes, et la France, respectant ses lois, jouit de la tranquillité que lui assurait sa justice. Mais la mort le frappe ; toute cette grandeur tombe ; la gloire est oubliée ; la liberté disparaît, la licence la remplace ; chacun brise le frein de l'autorité. Louis-le-Débonnaire se laisse juger par les évêques et détrôner par ses fils. Ces fils ingrats se déchirent entre eux ; la nation se divise en partis ; chaque prince, pour grossir le sien, achète le secours des seigneurs, et partage avec eux son domaine et son pouvoir.

Cependant une antique coutume des Gaulois, des Germains et des Francs, maintenait encore, au milieu de ces troubles, quelques moyens d'ordre public : tout homme qui avait reçu le plus faible don

d'un chef le prenait pour seigneur, devenait son fidèle, et ne pouvait plus le quitter avec honneur.

Les successeurs de Louis rompirent ce dernier lien; ils permirent à chacun de changer, à son gré, de seigneur; enfin achevant d'abaisser la monarchie aux pieds de l'aristocratie, ils soumirent eux-mêmes leurs différends, leurs droits, leur couronne non plus aux diètes nationales, mais à l'arbitrage de quelques seigneurs.

Charles-le-Chauve acheva de tout perdre. Dans sa longue et sanglante lutte contre les autres princes, il acheta par-tout des partisans aux dépens du domaine royal et de l'autorité de la couronne; il rendit les fiefs héréditaires; les magistratures publiques le devinrent aussi. On vit donc les ducs et les comtes, c'est-à-dire les gouverneurs et les juges, posséder leurs charges comme leurs terres, se changer en petits souverains, se former une cour, battre monnaie, fortifier leurs châteaux, et combattre ou opprimer leurs voisins, à la tête des hommes libres qu'ils commandaient, non plus au nom du roi, mais pour leur propre compte. Puissance des nobles sous Charles-le-Chauve.

Méprisant les capitulaires, ils soumirent leurs sujets à des volontés capricieuses, et remplacèrent les lois par des coutumes; rarement ils daignèrent répondre à l'appel du monarque, et alors même ils lui faisaient payer leurs secours par de nouveaux sacrifices.

Le clergé ne fut pas plus respecté par eux, quoiqu'il formât seul un corps dans l'État : quelques évêques seulement et quelques puissans abbés, qui s'étaient rendus seigneurs de plusieurs villes en portant les armes comme la noblesse, participèrent à

ses usurpations; les autres se virent dépouillés de leurs biens par ces mêmes seigneurs, qui, se décorant à la fois, quoique laïques, des titres d'abbés et de comtes, portaient en même temps, sans scrupule, le casque et la mitre, la crosse et l'épée.

Organisation du système féodal. Cet état d'anarchie des nobles et d'oppression des peuples ne pouvait durer; les héros disparaissent, les rois sont détrônés, les trônes s'écroulent; mais les peuples ne périssent point, et, comme il ne peut rester d'êtres existans que les êtres organisés, une loi générale fait renaître une organisation quelconque au sein même du désordre. La nécessité voulut donc, au milieu du chaos politique où la France était plongée, que, mettant à profit ce qui lui restait de ses anciennes lois ou coutumes, les amalgamant aux moeurs nouvelles et relevant ses tristes débris, elle en formât un édifice étrange, à la vérité, aux yeux de la raison, choquant pour la philosophie, pesant pour l'humanité, mais hiérarchique, régulier, solide, imposant; ce fut le régime féodal, ce fut ce système aristocratique, chevaleresque, qui, tout en bornant la puissance des rois et resserrant les chaînes du peuple, rendit cependant notre patrie redoutable aux étrangers, et fit pendant plusieurs siècles, sinon sa force, du moins sa gloire.

Depuis le règne de Charles-le-Gros jusqu'à ceux de Louis-le-Jeune et de Philippe-Auguste, c'est-à-dire pendant l'espace de trois cents ans, ce système féodal, lent à s'organiser, ne se forma que de destructions, ne se composa que de ruines. Cette triste époque ne fut qu'une sombre nuit, un sanglant chaos où tout l'Occident vit disparaître à la

fois les sciences, les arts, les lois, la raison, la justice et l'humanité.

Époque héroïque de la France.

Mais une nouvelle lumière sortit enfin de ces ténèbres. L'honneur réveilla la vertu; l'esprit de chevalerie mit une digue au torrent de la barbarie. Le trône, devenu plus puissant, étendit l'abri protecteur qu'il offrait aux opprimés. Le généreux courage de Philippe-Auguste, sa magnanimité, les vertus et la grandeur d'ame de saint Louis, donnèrent à tous leurs vassaux, à tous les nobles, des leçons, des exemples de justice, d'urbanité, de loyauté, de courtoisie; chacun s'empressa de les imiter. Ces siècles furent l'époque héroïque des Français: la générosité, la vaillance, la courtoisie, la piété, s'efforcèrent de réparer, par des actes de justice privée, le défaut de justice publique, et presque par-tout l'honneur, plus fort que toutes les lois, mit des digues à l'arbitraire, adoucit la tyrannie et remplit seul tous les devoirs, dont la force dispensait le puissant; enfin, les mœurs changées suppléèrent aux lois.

Sa division en fiefs et arrière-fiefs

Les plus grands seigneurs, tels que les ducs d'Aquitaine, de Gascogne, de Bourgogne, de Normandie, les comtes de Flandre, de Toulouse, de Vermandois, de Champagne, qui n'avaient au-dessus d'eux d'autres seigneurs que le roi, formèrent le premier chaînon de la hiérarchie féodale; ainsi la mouvance immédiate devint la distinction la plus marquante des rangs, et à tel point, que quelques petits seigneurs, à qui les circonstances avaient permis de ne chercher d'autre appui que celui du trône, et qui demeuraient vassaux immédiats du

roi, ainsi que les seigneurs de Coucy et de Beaujeu, restèrent pairs et barons du royaume, tandis que des seigneurs plus puissans, tels que des ducs de Bretagne, des comtes d'Anjou, et un grand nombre d'autres, n'étaient pairs et barons que des ducs d'Aquitaine et de Normandie, leurs suzerains. Chacun des vassaux immédiats comptait dans sa dépendance un grand nombre de vassaux, qui en avaient encore eux-mêmes une foule d'autres : ainsi la France fut divisée en fiefs et en arrière-fiefs.

Les uns possédaient un vaste territoire, les autres des villes, d'autres des bourgs; quelques-uns n'avaient qu'un château et un village. Enfin comme on jugea de la grandeur d'une seigneurie par le nombre des fiefs qui lui étaient soumis, et que, d'un autre côté, dès qu'on tenait un fief, on sortait de la classe des opprimés pour entrer dans celle des indépendans et des dominateurs, le désir de donner et de recevoir ces fiefs devint si général, qu'au défaut de terres, on donna en fiefs des rentes, des pensions, des charges, des droits à percevoir, des fours banaux et même des essaims d'abeilles.

Classes des nobles et des roturiers.

Les qualifications de Francs et de Gaulois n'existaient plus; d'autres noms marquèrent la différence des classes; tous les membres de la famille d'un feudataire voulaient être distingués du peuple; ainsi, comme tous n'étaient pas comtes, ducs, vicomtes ou seigneurs, ils prirent pour titre général celui de nobles, et le royaume demeura de cette manière habité par deux peuples différens, les nobles et les plébéiens ou roturiers.

Ce qui rendit cette pesante inégalité si durable,

c'est que cette aristocratie fut très-étendue, très-nombreuse, et put se regarder, ainsi que le dit M. de Montlausier « comme une réelle et assez forte » nation. » Si même elle se fût étendue encore davantage, et qu'elle eût admis dans ses rangs les possesseurs des petites fortunes industrielles, comme elle y avait admis ceux des petites fortunes domaniales, elle aurait alors rempli toutes les conditions que Montesquieu exige pour qu'une aristocratie soit tolérable et solide. « La meilleure aristocratie, dit-» il, est celle où la partie du peuple qui n'a point » de part à la puissance est si petite et si pauvre, que » la partie dominante n'a aucun intérêt à l'oppri-» mer : ainsi, quand Antipater établit à Athènes » que ceux qui n'auraient pas deux mille drachmes » seraient exclus du droit de suffrage, il forma la » meilleure aristocratie qu'il fût possible, parce » que ce cens était si petit, qu'il n'excluait que » peu de gens, et personne qui eût quelque consi-» dération dans la cité. Les familles aristocratiques » doivent donc être *peuple* autant qu'il est possible; » plus une aristocratie approchera de la démo-» cratie, plus elle sera parfaite, et elle le devien-» dra moins à mesure qu'elle approchera de la » monarchie. »

Ce profond et célèbre écrivain regardait avec raison l'oligarchie comme le pire des gouvernemens; car, faible par son nombre et méfiante par sa nature, elle devient tyrannique par nécessité, excite les ressentimens de la foule qu'elle blesse, et ne peut résister long-temps au nombre immense des adversaires qu'elle veut comprimer.

L'aristocratie féodale, comme on le verra bientôt, prépara sa ruine, en se resserrant peu à peu, en opprimant l'industrieuse bourgeoisie qu'elle devait s'allier, et donna par là aux rois le moyen de la ruiner et de relever leur propre autorité, en protégeant et en affranchissant les communes.

La noblesse anglaise suivit une autre marche : dirigeant plus habilement son organisation qu'elle nous avait empruntée, elle s'unit aux communes pour contenir la puissance royale dans de justes bornes : la conservation de l'existence des barons anglais et la liberté publique furent les fruits de cette heureuse alliance entre les communes et les nobles.

Il est facile désormais de se faire une juste idée des effets qui durent résulter, pour la législation civile et politique de la France, de le création de cette foule de grands et de petits fiefs. Chaque seigneur, entouré ainsi de feudataires et de nobles prêts à soutenir sa querelle, et jouissant avec plus d'étendue que les anciens Francs du droit de venger lui-même ses injures, exerça constamment le droit de guerre; de sorte que, suivant la remarquable expression de Condillac, « la France divisée » en fiefs et en arrière-fiefs, le fut aussi en guerres » et en arrière-guerres. »

Cependant les grands vassaux, absolus dans leur domaine, restreignirent tant qu'ils le purent à cet égard les droits de leurs feudataires, et se réservèrent la connaissance des principales affaires, qu'ils firent décider par leur *haute-justice*, dont les attributions furent bientôt nombreuses ; car les sei-

gneurs les plus faibles, promptement lassés de combats qui les ruinaient, se trouvaient le plus souvent contraints, pour terminer leurs différends, d'avoir recours à la juridiction de leurs seigneurs suzerains.

Tous les roturiers, c'est-à-dire les serfs, les tributaires, les bourgeois, privés d'un semblable recours, voyaient leur sort dépendre absolument du caractère plus ou moins sévère de leurs seigneurs ou plutôt de leurs maîtres; ils étaient soumis aux droits, aux taxes les plus arbitraires, exposés à la confiscation de leurs biens, forcés, pour obtenir la permission de se marier, de payer des sommes considérables, ou de se soumettre à des servitudes humiliantes. Oppression du peuple.

Les habitans des villes étaient assujettis à une taille arbitraire et contraints de défrayer le seigneur et ses gens, qui fréquemment leur enlevaient leurs vivres, leurs meubles, leurs voitures, leurs chevaux, et livraient les maisons au pillage; enfin il n'existait qu'une différence légère entre leur sort et celui des serfs; elle consistait à pouvoir entrer dans l'ordre du clergé et à s'élever hors de leur classe en s'unissant à la classe féodale, soit par des mariages, soit par des services militaires distingués, soit enfin par l'obtention de quelques priviléges, de quelques droits, charges ou rentes héréditaires.

Les grands fiefs s'étant érigés en principautés presque indépendantes, peu à peu les habitans prirent le nom du territoire de cette principauté: ainsi, les Français se divisèrent en Flamands, Normands, Picards, Bourguignons, Gascons, etc. Tant que les distinctions étaient restées personnelles et viagères, Division des principautés.

chaque Franc portait un nom propre différent, qui finissait avec lui. Cet usage constant prouve assez, contre l'opinion de certains auteurs, qu'il n'existait pas alors de noblesse véritable; car la noblesse ne peut se conserver et se prouver que par la perpétuité des noms.

Sous la seconde race, la plupart des seigneurs ajoutèrent à leurs noms, pour se distinguer, des surnoms ou sobriquets. Dès le commencement de la troisième dynastie, les titres, les charges, les fiefs étant définitivement héréditaires, les membres de chaque famille noble prirent les noms du duché, du comté, de la seigneurie, de la ville, du bourg, du château qu'ils possédaient ou que possédait au moins le chef de leur maison; on comprend par-là pourquoi les familles les plus illustres de la noblesse française chercheraient vainement les preuves et les titres de leur filiation et de leur origine avant la fin du Xe siècle.

D'ailleurs, les nobles de ces temps reculés, sans cesse occupés à combattre entre eux ou contre les barbares, étaient devenus si ignorans, qu'il en existait très-peu qui sussent écrire. Presque tous les mariages, les naissances, ainsi que les dons ou concessions testamentaires, se constataient par témoins. Tout devenait donc litigieux, incertain; et, dans un temps où l'Église défendait les unions entre parens aux degrés les plus éloignés, on était fréquemment exposé à former des liens illicites, dont les prêtres pouvaient ensuite prononcer la nullité ou vendre cher l'approbation.

Le peu de décrets et de chartes qui nous restent

de cette époque barbare, prouve, par les priviléges mêmes, que les seigneurs concédaient quelquefois à certains bourgeois dans les villes et aux hommes libres dans les campagnes, c'est-à-dire aux roturiers, l'excès des vexations qu'ils exerçaient habituellement sur eux. Chartes de ce temps.

Par ces chartes ils permettaient aux pères d'apprendre à lire à leurs enfans, et de vendre leurs denrées à d'autres qu'à leur seigneur, stipulant quelquefois même qu'on ne vendrait au public que celles qui étaient avariées. Mably cite une charte du comte de Poix qui s'arrogea le droit de prendre une fois en sa vie, à chaque marchand, une certaine quantité de ses marchandises sans les payer. Plus tard un seigneur de Mirepoix revendiqua, devant le parlement de Paris, « le noble droit que ses aïeux » avaient, dit-il, toujours exercé, de faire brûler » sur ses terres les hérétiques qui pouvaient s'y » trouver. »

Les seigneurs concédaient souvent à leurs domestiques certains brigandages qu'ils décoraient du titre de droits, et, en vertu d'un droit semblable, les cuisiniers et les marmitons de l'archevêque de Vienne avaient imposé dans ses domaines un droit sur les mariages.

Cet orgueil des seigneurs, cet avilissement des roturiers, firent naître dès-lors le germe d'une haine funeste entre les nobles et les plébéiens; les premiers donnèrent aux seconds le nom méprisant de *vilains*, et ceux-ci en revanche s'efforcèrent d'avilir le nom de *domestique*, constamment en honneur dans les palais et dans les châteaux, ainsi qu'il

l'avait été dans les tribus guerrières et dans les familles patriarcales de la Germanie.

Tant que la race carlovingienne avait régné, les souverainetés nouvelles des seigneurs ne se composaient que de prétentions contestées et de coutumes naissantes ; mais, lorsque la seigneurie remplaça la royauté, et lorsque « la France, ainsi que le dit » Mézerai, fut plutôt gouvernée comme un grand » fief que comme un royaume, » toutes ces prétentions se virent en quelque sorte légalisées. L'aristocratie n'était avant qu'une puissance de fait : alors elle devint puissance de droit.

Autorité apparente de Hugues-Capet.

Hugues-Capet, pour monter au trône, ne s'appuyait sur d'autre titre que la force qu'il devait à sa grande seigneurie. Il confirma donc les usurpations des autres pour consacrer la sienne ; autrement il n'aurait pu obtenir une ombre d'obéissance de ces ducs ou comtes puissans et fiers, qui, depuis si longtemps, se montraient rebelles aux ordres des descendans de Charlemagne, et il ne put devenir roi qu'en consentant à n'être que le chef d'une république aristocratique ; son autorité, comme monarque, n'était qu'apparente, et les duchés de France et de Bourgogne lui laissèrent seuls une puissance réelle.

C'était ce triomphe de l'autorité seigneuriale sur l'autorité royale qui avait rendu une révolution inévitable ; car les derniers Carlovingiens, dépouillés de terres et de seigneuries, loin de pouvoir défendre leurs dignités, ne se trouvaient même pas en état de conserver leur indépendance.

Ne devait-on pas croire, en effet, entendre les derniers soupirs de cette race royale, lorsque Louis

d'Outremer, dans une assemblée convoquée par Othon-le-Grand, invoqua le secours de cet empereur, et lui fit un tableau si déplorable de sa position? « Après la mort de Raoul, dit-il, Hugues » et d'autres grands seigneurs m'envoyèrent en » Angleterre des ambassadeurs pour m'inviter à » revenir en France. J'arrivai à Boulogne sur la foi » de leurs promesses; ils y étaient réunis; je fus » sacré au milieu des acclamations de la noblesse » et du peuple. Cependant Hugues, oubliant son » serment, a pris les armes contre moi; employant » tour-à-tour la force et la trahison pour consom- » mer ma ruine, il m'a retenu prisonnier, et je n'ai » recouvré ma liberté qu'en lui cédant le seul do- » maine qui me restât, la ville de Laon, la seule » place où la reine Gerberge pût fixer convenable- » ment sa résidence. Voilà ce que j'ai souffert de » mes sujets. Si quelqu'un d'eux m'accuse d'avoir » mérité mes malheurs par des crimes ou par la » violation de mes promesses, je demande au con- » cile et au roi de Germanie de me justifier devant » eux par les moyens qu'ils trouveront convenables. » Enfin, je propose même de prouver mon innocence » par un combat singulier. »

N'était-il pas dès-lors impossible que les Carlovingiens occupassent encore le trône, et la force des choses ne voulait-elle pas que la couronne disparût ou qu'elle passât sur la tête du plus hardi ou du plus habile des grands vassaux?

Cette nouvelle royauté, quelque étroites que fussent les limites où l'aristocratie la resserrait, raffermit cependant le faisceau social. Autour de ce lien

central, déjà fort par lui-même, tout se groupa, se rallia et se soumit peu à peu. Hugues-Capet et ses successeurs, entourés, comme seigneurs plutôt que comme princes, d'un grand nombre de vassaux, de nobles et d'hommes d'armes obligés de les assister dans leurs guerres privées, se trouvèrent promptement supérieurs à leurs ennemis, et profitèrent des dissensions de leurs grands vassaux pour en attirer quelques-uns dans leur parti. Il est de l'essence d'un pouvoir central et perpétuel de s'accroître progressivement; aussi, dès le règne du troisième descendant de Hugues, l'autorité royal fit des pas si rapides, qu'elle devint un appui général pour les faibles contre les forts.

Arbitrage royal.

La lassitude des discordes engagea beaucoup de seigneurs à implorer l'arbitrage royal; le droit de confiscation des fiefs, dans le cas où le détenteur violait les lois féodales, donna aux rois les moyens d'étendre leurs domaines et d'accroître leur pouvoir. Les conquêtes, les traités, les mariages, l'extinction de certaines familles, la reprise des duchés d'Anjou, de Guienne, de Poitou, sur les princes anglais qui les avaient momentanément possédés, réunirent plus tard à la couronne les plus grands fiefs. Enfin, cet accroissement de puissance, ainsi que le besoin d'une police générale, donnèrent aux Capétiens l'espoir et la force de reprendre l'autorité législative, que, malheureusement pour eux et pour la France, ils ne surent et ne voulurent point partager avec la nation.

Ainsi le pouvoir monarchique, devenant arbitraire, s'éleva très-haut, mais sans se donner de

base; et, pour abattre toutes les résistances, il finit par se priver de tout appui. Tous ces grands changemens furent l'ouvrage de plusieurs siècles. L'aristocratie défendit pied à pied non les droits nationaux, mais les siens propres. Elle aurait triomphé, si, comme la noblesse anglaise, elle avait combattu non pour son indépendance privée, mais pour la liberté publique; et, comme les seigneurs se montrèrent moins populaires que les rois, les rois, secondés par les peuples, l'emportèrent sur eux. Cette victoire complète ne fut consommée que fort tard, puisque l'on voit, par les ordonnances de saint Louis, qu'il ne se croyait pas encore le droit de faire exécuter la plupart de ses lois autre part que dans ses propres domaines.

On attribue généralement à Hugues-Capet l'abolition d'une coutume qui avait puissamment contribué à l'affaiblissement du trône des Mérovingiens et des Carlovingiens: c'était celle qui voulait que le royaume fût partagé entre les fils des rois; mais il paraît que Hugues n'eut, à cet égard, d'autre mérite que de consolider un changement d'usage dont la nécessité avait été déjà reconnue, puisqu'à la mort de Louis IV, Lothaire avait seul possédé le trône, sans le partager avec son frère Charles.

Origine de la pairie.

On fait aussi, sans fondement, honneur à Hugues-Capet de la création des douze pairs de France; elle ne remonte pas au-delà du règne de Louis-le-Jeune, et son époque fixe n'est pas même encore positivement connue. Il faut se rappeler qu'autrefois le mot de *pair* était le synonyme d'*égal*. Les seigneurs, les bourgeois, les tributaires, les soldats avaient leurs

pairs. Chacun, suivant la coutume des Francs, devait être jugé par ses pairs. Un comte, un duc ne pouvait rendre la justice sans être assisté par des pairs ou sages-barons de son ressort. Le tribunal du roi était composé de pairs, c'est-à-dire de tous les barons relevant immédiatement de la couronne. Ceux qui attribuent aux douze pairs une haute antiquité ne peuvent fonder leur opinion que sur les rêveries de l'archevêque Turpin, qui avait écrit non une histoire utile, mais un roman absurde. Les écrivains qui attribuent à la fin de la seconde race la création de douze pairs de France, dont six ecclésiastiques, ne tombaient point dans une moindre erreur; ils avaient sans doute oublié qu'à cette époque les évêques de Langres, de Reims, de Beauvais, de Laon, n'étaient ni vassaux immédiats ni pairs.

Ce qui est plus vrai, c'est que Louis-le-Jeune, ou plutôt Philippe-Auguste, voulant donner plus de solennité aux jugemens des grandes causes royales, et rendre plus pompeuses les cérémonies, telles que le sacre ou l'association de l'héritier du trône à la couronne, sans annuler le droit des autres pairs, en choisit six parmi les plus grands vassaux, et leur adjoignit six évêques, tous destinés à l'assister plus spécialement dans ces grands jours. Telle fut la véritable origine de la pairie nouvelle, qui finit par faire oublier l'autre. Mais pendant très-long-temps tous les autres barons vassaux immédiats conservèrent les droits de pairs royaux, quoiqu'ils les exerçassent très-rarement.

Le roi jugeait avec ses pairs les querelles des

grands vassaux qui recouraient à son tribunal, et les arrière-vassaux pouvaient y citer aussi leurs seigneurs, quand ils leur déniaient justice, ou quand leurs jugemens étaient contraires aux lois des fiefs. « Telle fut, dit Montesquieu, l'origine des appels; » ils étaient bien différens de ceux d'aujourd'hui. » Mais cependant on avait recours au roi, qui était » toujours la source d'où tous les fleuves partaient, » et la mer où ils revenaient. »

Appels au roi.

On voyait encore siéger dans le tribunal du roi les possesseurs des grandes charges de la couronne, le grand sénéchal, le chambrier, le boutillier, le connétable, le chancelier. Leur assiduité et l'absence de la plupart des autres barons accoutumèrent peu à peu les esprits à voir les assemblées nationales remplacées par le parlement ou conseil particulier du roi.

Parlement ou conseil particulier.

Les lois n'étaient pas moins changées que les mœurs; la noblesse belliqueuse préférant la parole aux écrits, le point d'honneur à la justice, et les combats aux plaidoyers, l'usage du code Théodosien tomba. Les capitulaires et réglemens généraux perdirent leur force; le droit écrit fut remplacé par le droit féodal ou coutumier, le droit même d'élire un roi dans la famille régnante cessa d'exister, et le trône devint héréditaire de mâle en mâle, parce que les fiefs l'étaient.

Législation à cette époque.

C'est à ce grand changement de l'hérédité des fiefs qu'il faut attribuer l'abolition de toutes formes électives et républicaines. Cette révolution avait été prévue et expliquée par un petit-fils de Charlemagne, l'historien Nitard. Il nous dit « qu'un cer-

» tain Adelhard avait pris, pendant un temps, un
» tel empire sur l'esprit de l'empereur Charles-
» le-Chauve, que ce prince, suivant en tout la vo-
» lonté de ce favori, donna les biens fiscaux à tous
» ceux qui en voulaient, les rendit héréditaires,
» et que par-là il avait anéanti la république. »

C'est donc une erreur des écrivains modernes de prétendre que le droit romain fonda l'autorité de nos rois sur les Francs, et que ces princes ont hérité à la fois des droits de Marc-Aurèle et de Clovis.

Il est vrai que les titres de consuls et de patrices, dont ces princes se décorèrent, et celui d'empereur que ressuscita Charlemagne, purent rendre leur autorité plus forte sur les Romains, Gaulois et Italiens que régissait le code Théodosien. Aussi le style de ceux-ci et des évêques était aussi humble, en parlant aux rois, que celui des Francs demeurait libre et fier; mais il y avait tant d'avantage à devenir Franc et à se soumettre à la loi salique, que la loi romaine cessa presque par-tout d'être en vigueur. A la fin de la seconde race, on ne connaissait plus que les lois des Francs, modifiées par les capitulaires et ensuite par les coutumes seigneuriales. C'est ce que les plus grands publicistes, entre autres Montesquieu, Robertson, Mably, Condillac, remarquent avec raison et prouvent par une quantité de faits incontestables.

D'ailleurs, tant que les fiefs furent amovibles, ils n'appartenaient qu'aux lois politiques, et ils ne devinrent l'objet des lois civiles qu'au moment où, devenus héréditaires, on put les transmettre, les léguer ou les vendre. Ce qui est certain, c'est que

la loi romaine fit par-tout place à la loi féodale. Ce ne fut que sous la troisième race qu'un exemplaire du code de Justinien ayant été retrouvé en Italie et publié, les rois s'en servirent progressivement pour établir leur domination sur les débris des autorités seigneuriales et des coutumes. Dans les provinces méridionales on conserva plus tard le souvenir et l'usage du droit romain. « Cependant, dit » Beaumanoir, chaque seigneurie en France avait » son droit civil, et je ne crois pas que dans tout » le royaume il y eût deux seigneuries qui fussent » gouvernées de tous points par la même loi. »

Ce furent précisément cette diversité, cette bigarrure, cette complication, qui donnèrent lieu à tant de contestations et de querelles, que les appels au roi se firent plus fréquemment. La science et l'étude, insupportables aux nobles belliqueux, devinrent cependant nécessaires pour juger tant de procès, et l'autorité des rois en profita. Ainsi peu à peu et sans secousse, on vit s'opérer une grande révolution : la justice et les juges changèrent; des clercs, des bourgeois instruits s'assirent dans les tribunaux pour juger les nobles; la puissance royale remplaça les autorités féodales; et comme les états-généraux, cessant d'être législatifs, ne furent convoqués que rarement et pour obtenir des subsides extraordinaires, il ne resta plus d'autre ombre des parlemens nationaux que les parlemens du roi, qui ne ressemblaient en rien à ceux d'autrefois, si ce n'est par la présence de quelques pairs et de quelques grands officiers de la couronne.

Le voile de l'ignorance couvrait alors toute l'Eu-

Ignorance du temps.

rope; on ne lisait, on n'écrivait ni dans les palais, ni dans les châteaux, ni dans les couvens. Au lieu de raisonner on combattait; le glaive servait à la fois de preuves et d'argumens à l'accusé comme à l'accusateur. Enfin, pour achever de détruire toute idée de morale, de justice et de lois, on donnait aux arrêts barbares de la force le nom de *jugemens de Dieu*.

Les écoles fondées par Charlemagne étaient tombées, et, dans le siècle de Hugues, on ne put compter qu'un petit nombre d'évêques exemplaires et moins ignorans que leurs compatriotes, tels qu'Érambert, évêque de Toulouse; Gausbeil, de Cahors; Turpion, de Limoges; Fulcrand, de Lodève; Gérard, de Toul; Aimoin, moine de Fleury; Fredoard, abbé de Saint-Remy; Dudon, doyen de Saint-Quentin, et le fameux Gerbert, archevêque de Reims.

Il fallait un grand amour des lettres pour écrire dans un temps où l'on ne trouvait pas de lecteurs; la science, au lieu de donner aux savans des admirateurs, leur faisait des ennemis nombreux, et Gerbert fut accusé de magie, parce qu'on vit chez lui des chiffres arabes, des sphères et des instrumens de mathématiques.

Cette ignorance générale fortifiait la superstition qui s'étendait sur les ruines de la religion. Les prélats, les abbés, au mépris de l'Évangile, couraient les champs le casque en tête, se livraient sans frein à la chasse, à la débauche, au jeu; et, dans le même temps, ils levaient des tributs par de faux miracles, et attiraient, comme on le vit à Saint-Jean-d'Angely, de nombreux pélerinages et d'im-

menses dons, sous prétexte de rendre hommage à des bras, à des jambes, à des têtes d'apôtres ou de saints récemment trouvés.

Il n'était pas possible qu'avec tant de barbarie le commerce pût reprendre quelque activité. Les marchands, qui pour la plupart étaient Lombards ou Juifs, se trouvaient arrêtés et rançonnés dans chaque seigneurie, dont le maître réglait à son gré les péages et les taxes; la culture, opprimée, avilie, se bornait aux besoins d'une population misérable, peu nombreuse, et à l'entretien d'un luxe grossier, consistant plus dans l'abondance que dans le choix des mets, et qui se concentrait dans l'étroite enceinte des nobles châteaux et des abbayes opulentes.

Pour achever de donner une idée de la France à cette triste époque, il suffira sans doute d'esquisser le tableau qu'elle devait offrir aux regards d'un voyageur. Au milieu de la capitale mal bâtie, et qui n'était ni pavée ni éclairée, les yeux pouvaient être frappés de la magnificence belliqueuse du prince, qu'entourait un nombreux cortège de grands officiers, de prélats, de chambellans, d'écuyers, et de quelques vassaux presque indépendans dont il était tour-à-tour l'ennemi ou l'allié. Tableau de la France.

Les affaires traitées à cette cour étaient plutôt des querelles soit avec Rome, soit avec les seigneurs, que des procès. La guerre plus que la justice en décidait l'issue; l'administration des finances se réduisait à celle du domaine. Le roi, sans gardes, n'armait ses soldats que pour combattre; et la force précaire de son armée dépendait de la capricieuse fidélité de ses vassaux.

Les plaisirs du monarque étaient alternativement les jeux militaires, dont nous avons vu les détails en parlant des fêtes célébrées pour la réunion des fils de Louis-le-Débonnaire; la chasse, passion des grands, qui, au détriment de l'agriculture, peuplait les forêts d'animaux dévastateurs; enfin des spectacles grossiers, où la pudeur n'était pas moins offensée que la raison par les farces indécentes des mimes, des bouffons, des baladins, dont le nombre s'accrut prodigieusement sous l'influence de la reine Constance, femme de Robert, qui croyait embellir et civiliser sa cour par cet étrange luxe.

Les églises n'étaient pas plus exemptes de ces souillures que les palais: en effet, ce fut alors que la dépravation du clergé, voulant amuser le peuple au lieu de l'instruire, permit les farces scandaleuses qui portaient les noms de *fêtes de l'âne*, de *fêtes des fous*, extravagances d'autant plus indécentes qu'elles se couvraient d'un voile religieux.

Dans tous les châteaux, dont la France était hérissée, le voyageur retrouvait les mêmes usages, la même ignorance, le même orgueil, le même cortège de vassaux, de domestiques titrés, une semblable magnificence en armes, en chevaux, une égale profusion dans les festins et la même passion pour les exercices militaires, pour la chasse et pour le jeu.

Les villes lui présentaient la même absence de police, d'industrie et de liberté. Les grandes routes, mal entretenues, l'entouraient à chaque pas d'obstacles et de périls de tous genres, causés par des brigands souvent soudoyés par ceux-là mêmes qui auraient dû les punir. Enfin les campagnes, pour

la plupart désertes, ne lui montraient qu'un vaste pays à demi sauvage où l'on voyait épars quelques domaines de petits feudataires, s'efforçant d'imiter, dans leur rustique manoir, les coutumes orgueilleuses du château, et à grandes distances, sous le nom de villages, des huttes habitées par des hommes dont la vie presque brute différait peu de celle des animaux attelés à leur charrue.

Tel était l'état de cette France autrefois si vivifiée par les arts et par le luxe des Romains, si fière du courage et de la liberté des Francs, si puissante et si glorieuse sous le sceptre et sous le glaive de Charlemagne, et qui depuis, relevée par des rois habiles et belliqueux, réveillée par le cri de l'honneur, affranchie par les lois, et plus tard éclairée par le flambeau des sciences, redevint encore la première et la plus illustre des monarchies du monde.

Portrait de Robert.

Robert n'avait pas reçu en partage l'esprit vaste, l'ame élevée et l'habileté profonde de son père; il n'aurait pas su conquérir une couronne, mais il possédait assez de qualités douces et morales pour la conserver. Formé par Hugues à l'exercice des armes, ce prince avait signalé sa bravoure dans les combats; instruit par Gerbert, il était moins ignorant que ses vassaux; exemplaire dans ses mœurs, exempt d'ambition, il savait réprimer ses désirs et régner sur lui-même. Dans un autre temps son règne eût été pacifique; mais, à cette époque, il ne suffisait pas de vouloir la paix pour la donner ou pour l'obtenir. La vie d'un monarque était une lutte forcée et continuelle contre des étrangers ambitieux, des

vassaux turbulens et un clergé dominateur, qui voulait au nom du ciel gouverner la terre.

Son mariage cassé par le pape Grégoire.

Les premiers orages qui troublèrent son repos vinrent de Rome; l'Église défendait les mariages entre les personnes unies par le sang. Elle étendait même cette prohibition jusqu'au septième degré de parenté. Robert, ayant perdu sa première femme, Luitgarde, veuve du comte de Flandre, avait épousé Berthe, sœur du roi de la Bourgogne transjurane, et veuve du comte de Chartres; mais Berthe était sa cousine; de plus elle avait tenu un enfant avec lui, et dans ce temps on assimilait ce lien à la parenté.

Cependant les évêques de France permirent au roi de contracter cette union; du moins peu s'y opposèrent; entre ceux-ci Abbon, abbé de Fleury, homme violent et altier, déclama hautement contre ce mépris des canons, excita le courroux du pape Grégoire V, et, en flattant ses passions, il lui persuada de casser ce mariage.

Grégoire, qui n'avait pas été consulté, menaça d'excommunication les deux époux ainsi que les évêques qui approuvaient cette union.

Sa piété superstitieuse

L'embarras du roi fut extrême; il aimait sa femme, mais il était dévot; sa piété même allait jusqu'à la superstition; perdant souvent dans les églises un temps qu'il aurait mieux employé à son conseil, dans un tribunal ou dans un camp, il se mêlait soir et matin aux chantres, portant seulement, pour se distinguer d'eux, une chape de soie et un sceptre d'or. A l'appui de ses promesses, il avait coutume de les affirmer en jurant *par la foi du Seigneur*.

Scrupuleux pour les autres comme pour lui, et voulant éviter que la crainte de son pouvoir n'entraînât quelqu'un à commettre un parjure, il avait toujours près de lui deux reliquaires : l'un, en cristal et en or, était vide ; l'autre était d'argent et ne contenait, au lieu de reliques, qu'un œil de grive. Par cette fraude pieuse et puérile, il espérait garantir de parjure ceux qui croyaient lui prêter serment sur de vraies reliques.

Les courtisans, qui flattent toutes les faiblesses des princes pour en profiter, lui persuadaient que sa soumission aux prêtres et la magnificence avec laquelle il fit rebâtir les deux monastères de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Germain-l'Auxerrois, lui ouvraient les portes du ciel et l'élevaient déjà au rang des saints ; ils lui attribuèrent même le don des miracles, et prétendirent qu'ayant rencontré un pauvre aveugle, il l'avait guéri en lui jetant de l'eau au visage. Un tel roi ne pouvait pas braver long-temps les foudres du Vatican.

Cependant l'amour lui en inspira d'abord le courage. Il résista, et Grégoire V, plus opiniâtre, employa contre lui, sans ménagement, ces armes spirituelles qui alors étaient aussi redoutées en France que peu respectées en Italie. Sa résistance au pape.

Par un contraste singulier, on vit ce pape exercer une autorité tyrannique sur les Français et sur leur roi, tandis qu'il était chassé de son siége par les Romains et banni de Rome par un tribun turbulent, Crescentius, qui fit élire un autre pape, et rétablit momentanément la république ainsi que l'autorité du sénat, des consuls et du pape.

Cette révolution dura peu; elle avait réveillé les antiques souvenirs sans ressusciter le courage. L'empereur Othon marcha contre Rome; Crescentius, amnistié d'abord et révolté de nouveau, fut pris dans le château Saint-Ange et pendu. On creva les yeux et on coupa les mains de son antipape Jean XVI.

Bulle d'excommunication contre le roi et la reine.

Grégoire, rétabli sur le trône pontifical, prononça solennellement dans un concile la dissolution du mariage de Berthe. Gerbert, archevêque de Ravenne, trop irrité pour être juste, et saisissant l'occasion de se venger du roi, qui ne l'avait pas soutenu dans sa querelle contre Arnould, signa, le premier après Grégoire, le décret qui rompait les liens de Robert et de Berthe.

Ce décret, publié en 998, s'exprimait ainsi: « Que » le roi Robert, qui, contre les lois de l'Église, a » épousé Berthe sa parente, ait à la quitter au plus » tôt et à faire pénitence sept ans conformément aux » canons ainsi qu'aux usages de l'Église; que, s'il n'o» béit pas, il soit déclaré excommunié; que Berthe » soit soumise à la même pénitence sous les mêmes » peines; qu'Archambaut, archevêque de Tours, mi» nistre de ce mariage incestueux, et tous les évêques » qui l'ont approuvé, soient suspendus de l'usage des » sacremens, jusqu'à ce qu'ils soient venus à Rome » et qu'ils y aient fait satisfaction pour leurs fautes. »

Le roi désobéit; le pape, furieux, mit le royaume en interdit. On ne peut s'empêcher de frémir d'indignation en entendant le langage étrange, violent, impérieux, féroce, qu'adresse à un roi chrétien le successeur des apôtres, l'organe d'un Dieu de charité, l'humble serviteur des serviteurs de Dieu.

« Que le roi et la reine, dit-il, soient maudits à
» la ville et à la campagne; que leurs enfans, leurs
» terres, leurs troupeaux soient maudits avec eux;
» que leurs intestins se répandent comme ceux de
» l'impie Arius; que toutes les malédictions pro-
» noncées par Moïse contre les prévaricateurs tom-
» bent sur leurs têtes; qu'ils soient accablés de
» toutes les horreurs de la mort éternelle; qu'au-
» cun chrétien ne les salue en les rencontrant;
» qu'aucun prêtre ne dise la messe devant eux,
» ne les confesse et ne leur donne la communion
» même à l'article de la mort, s'ils ne viennent à
» résipiscence; qu'ils n'aient d'autre sépulture que
» celle des ânes, afin qu'ils soient aux générations
» présentes et futures un exemple d'opprobre et
» de malédiction. »

Ce qui est peut-être encore plus étrange que la barbarie d'un tel arrêt, c'est l'aveuglement et la lâcheté d'une grande nation qui s'y soumit. Dès que la bulle est lancée, tout tremble; le service divin cesse dans toutes les églises; on refuse les sacremens aux vivans, les sépultures aux morts. Les peuples, épouvantés, se déclarent contre le roi; les soldats bravent ses ordres; sa cour l'abandonne; son palais est un désert; on fuit son approche; tous ses serviteurs s'éloignent; trois domestiques seuls restent auprès de lui par pitié, et ceux-ci même jettent aux chiens sa desserte, aucun d'eux n'osant approcher ses lèvres des mets qu'il avait touchés.

Terreur publique à ce sujet.

Abandon général éprouvé par le roi.

La peur égare tous les esprits d'une nation crédule; les prêtres lui disent, et elle le croit, que la reine vient d'accoucher d'un enfant monstrueux,

ayant les pattes d'un oison; le bon sens se tait devant le fanatisme, le courage fléchit devant la multitude, et l'amour cède à la terreur; enfin Robert se sépare de sa femme, dont la couronne tombe aux pieds de la tiare.

Son humilité.

Tous les prélats condamnés se rendirent à Rome pour obtenir leur pardon; on vit le roi, humilié comme Louis-le-Débonnaire, confesser publiquement ses fautes.

Son mariage avec Constance.

Dans l'année 1003, il fit un pèlerinage à Rome; Berthe l'y suivit. Tous deux se flattaient de fléchir le pape : leur espoir fut trompé. Résigné à son sort, Robert épousa pour son malheur Constance, fille du comte d'Arles; le caractère impérieux, turbulent et vindicatif de cette princesse fit le tourment du roi; elle remplit la cour de scandale et le royaume de troubles. Le pape, auteur de tous ces désordres, mourut, et Gerbert lui succéda sous le nom de Sylvestre II.

Mort du pape.

Robert, tremblant lorsqu'on le menaçait de l'enfer, retrouvait son courage et redevenait homme et roi dès qu'on lui ouvrait la lice des combats. Bozon, comte de Périgord et de la Marche, avait pris les armes injustement contre Guillaume IV, duc d'Aquitaine et comte de Poitou. Le roi prit le parti de son parent Guillaume, et le secourut avec efficacité.

Cependant tous deux se virent contraints, par le défaut de vivres, de lever le siége du château de Bélac. L'ignorance de ces temps grossiers ne permettait pas au courage de tirer beaucoup de fruit d'un succès. On ne connaissait ni les règles de la tactique, ni l'art des positions, ni celui d'assurer

les subsistances. Après quarante jours de service, la plupart des vassaux quittaient leur seigneur. Comme toute la noblesse ne voulait combattre qu'à cheval, l'infanterie se trouvait presque nulle dans les armées. Un château, placé sur une montagne, environné de fossés et garni de tours, suffisait pour arrêter le vainqueur.

Il n'existait pas d'artillerie; les machines de guerre des anciens n'étaient presque plus en usage; un seul siége coûtait des mois, des années; de sorte qu'en gagnant du temps, le plus faible vassal résistait avec audace et souvent avec succès au courroux des seigneurs les plus puissans.

Tandis que Robert était occupé de cette guerre, Eudes, comte de Brie et de Champagne, enleva la ville et le château de Melun au comte Bouchard, ancien favori de Hugues-Capet, et comte du palais du roi régnant; la trahison du châtelain, qui en était gouverneur, livra cette place à l'ennemi. Robert, secondé par le duc de Normandie, battit le comte de Brie, pilla ses terres, et fit pendre le châtelain qui avait livré Melun.

Ce fut au commencement du onzième siècle, dans l'année 1000, que l'empereur Othon III érigea la Pologne en royaume, en faveur du duc Boleslas. Deux ans après, il donna la couronne de Hongrie à un prince nommé Étienne, qui embrassa le christianisme. La Pologne érigée en royaume.

La Germanie, moins rapide que la France dans sa décadence, conservait encore, depuis deux siècles, les lois de Charlemagne, ainsi que l'ordre et la liberté qu'on devait à son génie. Les diètes natio- Tableau de la Germanie.

nales s'y tenaient régulièrement; les empereurs élus montaient au trône par le vœu de ces assemblées. Les magistrats, comtes et ducs, commandaient et jugeaient les hommes libres au nom du monarque. Othon-le-Grand et ses successeurs faisaient respecter au-dedans leur autorité, au-dehors leurs armes; et, malgré les empiètemens progressifs des seigneurs, ce ne fut que sous le règne de Conrad II que le système féodal put s'établir totalement en Allemagne.

Il est vrai que, par une suite de leur caractère, les Allemands restèrent, plus tard que tous les autres peuples, soumis à ce régime bizarre, de sorte qu'au dix-huitième siècle cette vaste contrée n'offrait encore, au milieu des lumières de la civilisation et de la philosophie, que le tableau d'un empire gouverné par un empereur sans puissance, électif de droit, héréditaire de fait, partagé entre des grands vassaux indépendans et une foule d'arrière-vassaux, princes, évêques ou seigneurs, souverains dans leur territoire, maîtres dans leurs châteaux, gouvernant, taxant à leur gré les peuples, enfin ne laissant en partage aux bourgeois des villes que l'humiliation, et aux laboureurs dans les villages que l'oppressive servitude de la glèbe.

Quelques villes seulement s'y étaient élevées par la richesse à l'indépendance, comme des *oasis* de la liberté. Au reste, on doit convenir que les progrès des sciences, l'adoucissement des mœurs, l'amélioration des lois, la protection de l'empereur, des princes les plus puissans et des tribunaux de l'empire, y rendaient le joug féodal plus tolérable. L'Allemagne présentait bien par ses formes, par

ses diètes, par ses seigneuries, par son servage, l'image de la France du temps de Charles-le-Chauve, mais c'était une image colorée, régularisée et embellie.

L'empereur Othon III mourut peu de temps après l'érection de la Pologne et de la Hongrie en royaumes. Un de ses parens, Henri II, surnommé le Boîteux, et duc de Bavière, fut élu par les princes de Germanie pour lui succéder. Cependant l'autorité pontificale était déjà devenue si imposante, que Henri n'osa point prendre le titre d'empereur avant que le pape l'eût couronné. Mort d'Othon III

Cette même année 1003, le frère de Hugues-Capet, Henri, duc de Bourgogne, termina sa vie sans laisser d'enfans. Il légua ses États à Guillaume-l'Étranger, comte de Franche-Comté. Le roi Robert refusa de ratifier ce testament; et, loin de reconnaître le nouveau duc, il lui déclara la guerre. Elle dura cinq ans; après des succès balancés, le roi reconquit tout le duché de Bourgogne; mais, trop irrité contre la défection et la résistance des Bourguignons, il usa de la victoire avec une sévérité cruelle, et fit pendre plusieurs habitans de la ville d'Avalon. Guerre en Bourgogne.

Par-tout l'autorité rencontrait des obstacles et des rebelles : les fiers barons, si turbulens entre eux, ne s'humiliaient que devant l'Église. Le pape Sylvestre II les gouvernait avec une hauteur despotique; l'étude avait éclairé son esprit sans adoucir son caractère, et il se montrait toujours prêt à foudroyer quiconque osait braver la puissance ecclésiastique. Despotisme du pape Sylvestre II

L'évêque d'Angoulême, irrité contre Guy, vicomte de Limoges, qui avait refusé de lui rendre l'abbaye de Brantôme, le cita devant lui, le surprit et le garda en prison. Le pape les manda tous deux à Rome pour juger leur différend, condamna le comte à être écartelé et jeté à la voirie, et livra sa personne à l'évêque chargé de faire exécuter à son gré la sentence : l'évêque, usant avec plus d'humanité du pouvoir que lui laissait le pape, se contenta de reprendre son abbaye, pardonna au vicomte et le ramena même en France. On sent bien que le roi, qui avait été terrassé lui-même par les armes pontificales, n'était pas en mesure de défendre contre elles un de ses vassaux.

Succès de l'empereur Henri II.

A cette époque le sort, qui favorisait la race capétienne, termina les jours du dernier descendant de Charlemagne, d'Othon, duc de la Basse-Lorraine, qui ne laissa point d'enfans.

L'empereur Henri II donna ce duché à Godefroi, comte de Bouillon, de Vervins et d'Ardennes, sans avoir égard aux légitimes prétentions des princesses carlovingiennes, sœurs d'Othon, Gerberge, comtesse de Brabant, et Hermengarde, comtesse de Namur.

Baudouin, comte de Flandre, prit la défense des princesses contre l'empereur et contre Godefroi. Le roi Robert, soit par justice, soit par générosité, s'arma aussi en faveur des filles du rival que son père avait détrôné; mais, malgré les efforts de leur ligue, l'empereur triompha; il s'empara de Valenciennes, et Godefroi conserva son duché.

Désordres de la reine Constance.

Tandis que les armes du roi étaient ainsi occupées par des querelles étrangères, son palais était troublée

par l'orgueil et par les déréglemens de la reine Constance. Cette princesse, belle et capricieuse, introduisit dans la cour de France le luxe et le désordre; cette cour offrait alors aux regards surpris des Français deux tableaux bien opposés : la reine épuisait le trésor par ses dépenses, et consumait les jours en festins, en bals, en spectacles; d'un autre côté, le roi, comme s'il eût été chargé d'expier les péchés de sa femme, passait sa vie dans les églises et ne faisait éclater sa magnificence qu'en fondations religieuses et en aumônes si nombreuses, que son palais, presque fermé aux courtisans, était toujours ouvert à une foule de pauvres qui imploraient ses secours; on en voyait plus de deux cents qui erraient à leur gré dans ses appartemens; plusieurs même, pendant ses repas, se couchaient sous sa table.

Conduite opposée du roi.

Son plaisir favori était de chanter au chœur, d'écrire des hymnes et de composer de la musique pour les églises. Nous conservons encore une de ses compositions; c'est l'hymne qui commence par ces mots : *Constantia martyrum*. La reine, ignorante et vaniteuse, en fut charmée : le mot *constantia* lui fit croire que c'étaient des vers faits pour elle par son époux.

Tous les actes de piété de Robert ne rendaient pas le clergé plus docile à ses volontés. Il donna l'archevêché de Bourges à Gausselin, abbé de Fleury, fils naturel de Hugues-Capet: le clergé de ce diocèse ne voulut point reconnoître pour son prélat un bâtard, et, pendant plusieurs années, le roi ne put parvenir à vaincre sa résistance.

Ce prince, crédule comme tout son peuple, payait

à la superstition tous les tributs qu'elle exigeait : il offrit un vase d'or du poids de trente livres, comme hommage à de saintes reliques qui attiraient alors de nombreux pélerinages ; c'était le crâne de saint Jean-Baptiste, que l'abbé de Saint-Jean-d'Angely prétendait alors avoir retrouvé.

Pélerinages précurseurs des croisades. Dans ce temps d'autres pélerinages, bien plus célèbres, commencèrent à être en vogue : les chrétiens se voyaient alors, dans l'Orient, victimes de la plus affreuse persécution; on les livrait en foule à l'exil, à la prison, aux supplices; le saint sépulcre fut démoli, et les cris de douleur de ces infortunés retentirent dans l'Occident.

Depuis long-temps les Musulmans étaient devenus pour les Européens un objet de terreur, et plus tard de haine et de vengeance : ces Sarrasins avaient envahi successivement l'Asie, l'Afrique, l'Espagne, la Sicile, l'Italie, et la force seule des glaives de Charles-Martel, de Pépin et de Charlemagne, avait soustrait la France au joug de l'Alcoran.

Quoique ce joug eût été repoussé, on le redoutait encore; les Mahométans outrageaient à Jérusalem les chrétiens, et menaçaient l'empire grec d'une ruine prochaine, qui pouvait être suivie d'une irruption de ces barbares en Pologne, en Hongrie et même en Allemagne. L'injure faite à la croix et le tombeau du Christ renversé répandirent en Europe un deuil précurseur de la vengeance.

La douleur universelle n'éclata d'abord qu'en plaintes, et ne porta le zèle religieux qu'à chercher les moyens d'effacer aux yeux de Dieu les péchés qui avaient pu attirer sur les chrétiens de telles

calamités. Ce fut par ces motifs que les pélerinages précédèrent les croisades, et que la plupart des seigneurs français, allemands et anglais, coururent en foule dans l'Orient, et portèrent humblément à Jérusalem les signes de pélerin, la coquille, le bourdon, la besace, avant d'y faire briller leurs redoutables armes.

Le Saint-Siége favorisa cet élan religieux, lui prodigua les promesses, les indulgences, et dès-lors il suffit, aux yeux de la superstition, de faire un voyage à Jérusalem pour être lavé des péchés les plus graves et même des crimes les plus irrémissibles.

Foulques, comte d'Anjou, fut un de ces premiers pélerins; mais il eut lieu de se repentir d'un si long voyage; car, sans respect pour son zèle pieux, pendant son absence, les comtes de Blois, de Tours et de Chartres s'emparèrent de ses États. Foulques, à son retour, rassembla ses amis et reprit une partie de ses terres. Le roi lui prêta d'abord l'appui de ses armes; mais ensuite il l'abandonna. Malgré cette défection, le courage de Foulques l'emporta sur l'injustice de ses ennemis; mais depuis ce temps les Angevins ne pardonnèrent pas au roi sa défection, et les chroniques d'Anjou ne parlèrent dès-lors des Capétiens qu'avec haine et mépris.

Cause de la haine des Angevins pour les Carlovingiens.

Le roi, entouré de rebellions, aurait pu facilement se justifier du peu de secours qu'il avait donné aux Angevins. Il s'était vu contraint de combattre le comte de Sens pour réprimer les violences que ce seigneur exerçait sur ses voisins et sur ses vassaux. Robert vainquit ce comte turbulent et le fit

prisonnier. Mais le comte de Champagne, embrassant la querelle du vaincu, dévasta les environs de Sens, bâtit, fortifia le château de Montereau-faut-Yonne, et obligea le roi d'accorder la paix à son prisonnier.

Association de Hugues, fils de Robert, à la couronne.

Toutes ces discordes firent craindre à Robert qu'après sa mort on ne laissât pas le trône à sa famille. Ce fut pour se mettre à l'abri de toute inquiétude à cet égard, que, profitant d'un moment de calme, le roi rassembla les grands et obtint leur consentement pour associer à sa couronne son fils Hugues, âgé alors de dix-sept ans. Ce jeune prince fut proclamé roi l'an 1017.

Ce n'était plus que dans les cérémonies et dans celle du sacre, qu'on retrouvait encore quelques formes électives. L'archevêque, montrant alors le prince au peuple, lui adressait cette question: *Vultis ne regem?* Le peuple répondait: *Laudamus, volumus, fiat.*

Dans ce même temps, l'alliance qui unissait la Normandie à la Bretagne fut resserrée par un nouveau nœud. Alain III devint duc de Bretagne, après la mort de son père Geffroi, et son frère Eudes, comte de Penthièvre, épousa la sœur de Richard, duc de Normandie. Malgré la réunion de ces deux grands vassaux, le comte de Chartres osa déclarer la guerre à Richard, qui en fut assez alarmé pour invoquer le secours des rois de Suède et de Norwège.

Cette nouvelle descente des guerriers du Nord, rappelant de récens et funestes souvenirs, répandait l'épouvante en France. Robert, à force d'activité et de sagesse, concilia les partis, rétablit la paix

et obtint le départ des monarques du Nord. L'un d'eux, le roi de Norwège, embrassa le christianisme, fut tenu sur les fonts par Robert, et prit son nom en 1022.

Les différends entre l'empereur et le roi de France n'étaient que suspendus. Robert, voulant les terminer, demanda une entrevue à Henri II. Une vaine dispute sur le *pas* retarda cette conférence; on craignit même un instant de voir toute négociation rompue pour une frivole querelle d'étiquette : mais l'empereur, plus véritablement grand que Robert, puisqu'il se montra le plus raisonnable, trancha la difficulté en venant, sans cérémonie, surprendre le roi et le visiter dans son camp. Cette courtoisie disposa les esprits à la conciliation; les deux monarques conclurent la paix et se firent réciproquement de riches présens. Paix entre la France et l'empire.

Peu de temps après Henri mourut. Les Allemands élurent pour lui succéder Conrad, duc de Worms; mais les Italiens refusèrent de se soumettre à lui, et ils offrirent leur couronne à Hugues, fils de Robert. Ce prince, qui trouvait déjà le sceptre français assez lourd et assez difficile à garder, refusa une proposition qui aurait entraîné la France dans une longue guerre avec l'Allemagne.

Les Italiens firent alors la même proposition au duc d'Aquitaine, qui d'abord l'accepta. Mais bientôt ce prince, ayant su que les Italiens craignaient les Allemands plus encore qu'ils ne les haïssaient, et qu'ils n'étaient nullement disposés à se défendre ni à soutenir par les armes le roi qu'ils voulaient élire, les abandonna avec mépris.

Caractère de la reine Constance.

La sagesse de Robert, autant que sa vaillance, lui avait fait surmonter la plupart des obstacles qui s'opposaient à l'affermissement d'une nouvelle dynastie. Mais ce qu'il ne put vaincre, ce fut le caractère orgueilleux et vindicatif de sa femme. Constance faisait le malheur de son époux, le contrariait dans tous ses desseins, et se montrait jalouse de tous ceux qui inspiraient quelque amitié au roi, sans en excepter même ses fils.

Effets de sa vengeance.

Le comte de Beaumont était principalement haï par elle comme favori du roi. Ne pouvant parvenir à ébranler son crédit, elle implora le secours du comte d'Anjou, son cousin, qui lui envoya douze gentilshommes pour servir sa vengeance. Ces misérables, avec autant de scélératesse que d'audace, attaquèrent le favori à la chasse, le poignardèrent et lui tranchèrent la tête en présence du roi : leur impunité ne fut pas moins surprenante que leur crime.

Dès que Hugues fut associé à la couronne, Constance se déclara son ennemie, et le persécuta tellement qu'il fut obligé de fuir et d'errer long-temps sans trouver d'asile, tant on redoutait alors la haine et les poignards de Constance.

Ce jeune prince espérait trouver un refuge chez le comte du Perche ; mais, au mépris des droits du trône et de l'hospitalité, le perfide vassal trompa Hugues par une feinte amitié, le surprit et le jeta en prison. Le roi rassembla promptement des troupes et délivra son fils.

Conspiration contre Robert.

Bientôt plusieurs seigneurs, excités probablement par la vindicative reine, forment un complot contre la vie du roi ; heureusement la trame est dé-

couverte ; les conspirateurs sont arrêtés ; le conseil est près de prononcer leur condamnation. Mais pendant ce temps le roi, ayant mandé devant lui les coupables, leur pardonne, les fait communier avec lui, et les rend à la liberté en déclarant aux juges qu'on ne pouvait envoyer à la mort ceux que Jésus-Christ *venait de recevoir à sa table.* Sa clémence.

Robert crut pouvoir donner à cet acte de clémence un grand éclat. Il n'en était pas de même de ses actes journaliers de justice et de bienveillance : il se cachait avec soin de la reine pour faire le bien, et, lorsqu'il accordait une grace à quelque homme de mérite, il ne manquait pas de lui dire : *Tâchez sur-tout que Constance l'ignore.*

Ces discordes empoisonnaient les derniers jours du roi, et l'abbé de Saint-Bénigne, son conseiller, son ami, aggravait ses peines en voulant le consoler. « Suppor-
» tez, lui disait-il, votre sort avec résignation, et sou-
» venez-vous que vous avez mérité tous ces chagrins
» domestiques, puisque vos révoltes en ont fait
» éprouver autrefois de semblables à votre père. »

Au reste, peu d'affaires extérieures troublèrent alors le repos du roi. Le duc de Normandie mourut ; son fils, Richard III, lui succéda. Le nouveau duc, de concert avec Robert, rétablit dans ses États le comte de Flandre, Baudouin-le-Barbu, que son propre fils, nommé Baudouin-le-Débonnaire, avait chassé de son palais. Le duc de Normandie termina promptement sa carrière ; il mourut empoisonné par son frère Robert, qui hérita de son duché : le crime et l'anarchie régnaient ainsi dans les familles comme dans les États. Affaires extérieures

Mort de Hugues. Hugues, fils de Robert, finit aussi une vie infortunée que l'implacable reine avait remplie d'amertume. Il restait encore au roi trois fils : Henri, Eudes et Robert, ce prince voulait s'associer Henri; Constance prétendait que ce fût Robert, parce qu'il était le plus jeune et le plus docile; la majorité des grands se déclara en faveur de Henri, qui fut proclamé.

Association de Henri au trône.

Constance, brûlant de se venger, suscita contre son mari plusieurs conspirations; mais toutes échouèrent. Le roi, fatigué de tant de tourmens, resta spectateur indifférent d'une guerre élevée entre les comtes de Champagne et d'Anjou pour le château de Mont-Richard; les Angevins demeurèrent vainqueurs.

Dans l'année 1031, le jeune roi Henri avait été envoyé par son père en Bourgogne pour punir des scélérats qui venaient d'empoisonner un évêque de Langres, récemment nommé par le monarque. Pendant son absence, Robert mourut, âgé de soixante et un ans; il en avait régné quarante-cinq. Les Français le regrettèrent. Sa bonté, sa modération, lui avaient gagné l'affection générale, et l'on disait universellement « qu'il savait régner sur lui-même aussi bien » que sur ses peuples. » Cependant, si son cœur était bon, son caractère fut trop faible; c'était une bien pâle lumière au milieu d'un sombre et sanglant orage.

Mort de Robert.

Fléaux pendant son règne.

Pendant son règne, la France fut désolée une fois par la peste et deux fois par une famine si affreuse, « qu'on allait, disent les historiens du temps, à la » chasse aux hommes. » Un boucher de Tournus

vendit publiquement de la chair humaine, et l'on condamna au feu un aubergiste de Macon chez lequel on trouva quarante-huit têtes d'hommes dont les corps avaient été mangés.

La faiblesse du roi et la superstition des peuples accrurent avec rapidité la puissance du Saint-Siége; on vit les papes exercer une autorité aussi capricieuse que despotique. Jean XIX ordonna aux fidèles de regarder saint Martial comme apôtre et contemporain de Jésus-Christ, quoiqu'il ne fût né que dans le troisième siècle de l'ère chrétienne.

Naissance de l'esprit de secte et d'hérésie.

Ces abus du pouvoir, et le luxe scandaleux des évêques et des abbés, donnèrent naissance à l'esprit de secte et d'hérésie: les erreurs des manichéens, ressuscitées par une dame italienne, se répandirent en France. Ces prosélytes s'élevaient contre la hiérarchie ecclésiastique. Ils niaient la création de la terre, la trinité, les sacremens. Un seigneur, nommé Aréfaste, se chargea de jouer le rôle odieux de provocateur, pour surprendre la confiance des hérétiques; ils tombèrent dans le piége, furent arrêtés, jugés et condamnés à mort; et, loin d'être émue de leur malheur, la reine Constance creva elle-même, avec une aiguille, l'œil d'un de ces infortunés qui avait été son confesseur. On est tenté de jeter avec dégoût le burin de l'histoire, lorsqu'il doit frapper d'immortalité de telles mœurs, de tels règnes et de tels siècles.

CHAPITRE TROISIÈME.

HENRI Ier.

(1031.)

Anarchie de cette époque.—Intrigues de Constance contre Henri. —Fuite de ce prince en Normandie.—Ses succès sur les troupes de la reine. — Mort de cette princesse. — La Saintonge au pouvoir de Geoffroi-Martel. — Étrange coutume des Français après la victoire.—Accroissement de l'empire d'Allemagne.— Origine des maisons de Savoie et de Lorraine. — Incendie en France. — Guerre entre Robert-le-Diable et les Bretons. — Remords de ce guerrier. — Son départ pour la Palestine et sa mort. — Naissance de la passion des croisades. — Troubles en Normandie.—Guerre en Lorraine.—Guerres privées en France. —Projet de Henri sur la Normandie. — Cession de la Touraine à Geoffroi-Martel. — Humilité de son père en Palestine. — Retraite de Geoffroi-Martel dans un monastère. — Succès de Henri et de Guillaume en Normandie. — Union de Guillaume et de Mathilde.—Mauvaise foi de Henri.—Vengeance de Guillaume. — Défaite et captivité du pape Léon. — Sacre de Philippe, fils du roi. — Serment de ce prince. — Triumvirat de papes. — Nouveau mode d'élection des papes. — Désordres du clergé. — La trêve du Seigneur. — Naissance des hérésies. — Milice chrétienne créée par un bûcheron. — Mort de Henri.

Anarchie de cette époque.

AU moment où le petit-fils de Hugues-Capet monta sur le trône, il aurait été impossible de prévoir la puissance de ses successeurs, l'élévation à laquelle parvint la France, et le brillant éclat de ses futures destinées.

Ce royaume, plongé dans l'anarchie, comptait autant de principautés indépendantes que de provinces, autant de comtes, de ducs et de tyrans que de villes, autant de seigneurs que de villages. Ces seigneurs, leurs parens et leurs valets opprimaient les bourgs, dévastaient les champs, et, non contens de se battre sans cesse entre eux, attaquaient, sur les grands chemins, les marchands et les voyageurs; on vit même des princes du sang royal exercer ce honteux brigandage, que ne pouvaient réprimer ni des rois sans autorité, ni des prélats et des prêtres dont la plus grande partie se livraient aux mêmes vices.

On ne trouvait ni justice dans les châteaux, ni vertu dans les églises, ni asile dans le palais d'un roi dont la famille était en proie aux discordes les plus scandaleuses. La reine Constance, implacable dans ses haines, insatiable dans son ambition, combattait ses propres enfans et s'efforçait de les armer les uns contre les autres. Intrigues de Constance contre Henri.

Dès que son époux eut fermé les yeux, elle entreprit d'arracher la couronne à son fils. Ses promesses, ses artifices avaient attiré un grand nombre de seigneurs dans son parti, entre autres Baudouin-le-Barbu, comte de Flandre, et Eudes, comte de Champagne, prince turbulent, passionné pour la guerre, ami du trouble et toujours prêt à risquer ses propres États pour en conquérir d'autres.

Dans ce temps de désordre, les plus petits vassaux du roi bravaient son autorité dans sa propre seigneurie, et Henri vit s'armer contre lui, pour Constance, les seigneurs de Sens, de Soissons, de Melun, de Dammartin, de Coucy et du Puyset. Le roi, en-

Fuite de ce prince en Normandie. touré de bannières ennemies, se voyait au moment d'être prisonnier dans Paris. Pour éviter cette honteuse captivité, il se sauva au milieu de la nuit, suivi seulement de douze chevaliers, et courut en Normandie chercher un refuge.

Ses succès sur les troupes de la reine. Le duc Robert l'accueillit avec joie, et embrassa sa cause, moins par fidélité que par haine contre le comte de Champagne, dont il redoutait l'ambition turbulente. Il donna au roi une armée commandée par son oncle Mauger, comte de Corbeil. Henri, soutenu par ces troupes, attaqua et dispersa celles de la reine; il s'empara de la plupart des châteaux des rebelles.

Les villages et les champs des environs de Paris furent pillés, dévastés et incendiés par les Normands; ils suivaient, en exerçant ces barbaries, les instructions de leur duc, qui ne mérita que trop, par ses brigandages, le nom de Robert-le-Diable que ses contemporains lui donnèrent.

Mort de cette princesse. La reine Constance, vaincue, abandonnée et forcée à se soumettre, mourut de chagrin, peu de temps après, dans la ville de Melun, et fut enterrée près de son époux, dont elle s'approcha pour la première fois sans troubler son repos.

Cette reine avait fondé l'abbaye de Poissy. A cette époque, le clergé disait qu'un prince avait vécu sans gloire, lorsqu'il était mort sans avoir fait quelques fondations pour l'Église.

Henri paya cher sa victoire; car les grands vassaux, au lieu de donner loyalement des secours à leur suzerain, les lui vendaient. Robert reçut pour récompense de ses services la cession de Chaumont,

du Vexin français et de Pontoise : c'était resserrer le domaine royal dans de bien étroites limites. Henri, par bonté ou plutôt par faiblesse, affaiblit encore sa chancelante puissance en imitant les Carlovingiens, et comme il s'était réconcilié avec son frère Robert, il lui céda le duché de Bourgogne. Ainsi Robert devint la tige de cette maison depuis si formidable et si redoutée.

Le comte de Champagne, Eudes, n'avait point voulu signer la paix; le roi marcha contre lui, le battit deux fois, et, dans un troisième combat, le mit tellement en déroute qu'Eudes prit la fuite presque seul, et se vit contraint, pour échapper à son ennemi, de se cacher au fond des forêts dans les plus sombres retraites.

Pendant ce temps Geoffroi-Martel, qui gouvernait glorieusement l'Anjou durant l'absence de son père Foulques Néra, entraîné en Palestine par la dévotion du siècle, disputa la possession de la Saintonge au duc de Guienne, Guillaume V. Une grande bataille, livrée à Montreuil-Bellay, décida cette querelle. Le duc Guillaume fut battu et pris. Il resta captif pendant trois ans et n'obtint sa liberté qu'en cédant la Saintonge à son vainqueur. *La Saintonge au pouvoir de Geoffroi-Martel.*

Les mœurs barbares du siècle rendaient les Français insolens et féroces après la victoire : le guerrier que la fortune avait trahi était soumis par une étrange coutume à toutes sortes d'humiliations et même de tourmens. Son vainqueur, ou plutôt son maître, le forçait à parcourir un certain espace de terrain, chargé d'une selle qu'il portait sur le dos; quelquefois il lui servait de marche-pied pour *Étrange coutume des Français après la victoire.*

monter à cheval; souvent même il était enfermé dans une cage de fer et exposé à un feu ardent, jusqu'à ce qu'il eût payé la rançon exigée, ou cédé le domaine qu'on lui demandait.

Accroissement de l'empire d'Allemagne.

Tandis que la France semblait se précipiter ainsi de nouveau dans les ténèbres de la barbarie, dont Hugues-Capet avait voulu la faire sortir, l'empire d'Allemagne prenait un accroissement rapide sous des Césars dignes de ce nom. Les Othon l'avaient illustrée. Leur successeur Conrad protégea efficacement Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, contre ses ennemis. Ce roi n'avait point d'enfans; il légua en mourant ses États à l'empereur Conrad, mari de sa sœur. Henri, à peine maître dans son palais, n'était point en mesure de s'opposer à cette extension de puissance. Le plus belliqueux des seigneurs français, le comte de Champagne, s'en chargea audacieusement. Il avait épousé aussi une sœur de Rodolphe, et disputa son héritage à l'empereur.

Origine des maisons de Savoie et de Lorraine.

Un prince, vassal des rois de Bourgogne, Humbert-aux-Blanches-Mains, profitant de ces troubles, forma de la Maurienne et de la Savoie un État indépendant. Quelques auteurs le faisaient descendre de Witikind; les autres de Hugues, roi d'Italie, l'un des petits-fils de Charlemagne. Humbert fut la tige de la maison qui règne encore aujourd'hui en Savoie.

A peu près à la même époque, Gérard d'Alsace, proche parent de l'empereur Henri III, reçut de lui en fief le duché de Lorraine, et fonda cette célèbre maison de Lorraine, qui depuis donna tant de héros à la France et tant d'empereurs à l'Allemagne.

Lorsque Rodolphe mourut, l'empereur était absent et portait ses armes en Hongrie. Le comte de Champagne, favorisé par cet éloignement, s'empara de la plus grande partie du royaume de Bourgogne; mais ce succès fut aussi court qu'il avait été rapide. Conrad revient à la tête d'une forte armée; il chasse Eudes de toutes ses conquêtes, et ce comte opiniâtre, poursuivi par l'empereur et menacé d'un autre côté par l'inimitié du roi de France, fut forcé à s'humilier et à se soumettre.

On ne voyait par-tout que troubles, malheurs et désordres : Paris et les principales villes n'offraient aux regards que de rustiques maisons en bois et couvertes de chaume. La moitié de la capitale fut détruite par un incendie (1); les flammes consumèrent également les villes d'Angers et de Sens; mais la fureur des hommes était encore plus funeste que celle des élémens; Robert-le-Diable voulut contraindre les Bretons à venir nu-pieds lui prêter hommage; leur refus décida la guerre; elle fut des deux parts infructueuse pour les princes et horrible pour les peuples. Tandis que Robert incendiait la Bretagne, le duc breton Alain dévastait la Normandie. Celui-ci fut enfin vaincu et chassé par un seigneur normand, nommé Allure-le-Géant, et la paix devint le fruit non de la raison, mais de la lassitude.

Incendies en France.

Guerre entre Robert-le-Diable et les Bretons.

Les esprits ignorans et grossiers passent rapidement du crime aux remords et de la férocité à la terreur; rien n'était si commun chez nos pères que

Remords de ce guerrier.

(1) 1034.

la réunion d'une licence effrénée et d'une dévotion superstitieuse. Robert-le-Diable craignait non les hommes, mais l'enfer : rassasié de sang, redoutant l'avenir, il résolut de partir pour la Palestine, persuadé, comme ses contemporains, que quelques larmes, répandues sur le saint sépulcre, suffisaient pour laver tout le sang qu'il avait versé.

Son départ pour la Palestine et sa mort.

Cependant, malgré la crédulité du temps, tous les évêques, tous les barons normands, effrayés de ce projet, cherchèrent à l'en détourner; ils lui représentèrent que, n'ayant qu'un fils bâtard, son absence ou sa mort exciterait en Normandie les plus grands troubles. Leurs remontrances furent vaines; il demeura inébranlable dans sa résolution. Mais, avant de partir, il fit reconnaître solennellement, par les grands et par le peuple, ce fils bâtard pour son héritier. Cet enfant, dont la mère était une fille d'un pelletier de Falaise, se nommait Guillaume, et devint célèbre par la conquête de l'Angleterre.

Robert, craignant de mettre dans les mêmes mains son duché et son héritier, plaça le jeune Guillaume sous la protection du roi Henri, et confia la régence de ses États au duc Alain de Bretagne, son vassal. Les alarmes qu'excitait son départ ne furent que trop justifiées par l'événement : il mourut à Nicée; les seigneurs se divisèrent; la discorde régna en Normandie. Un grand nombre de nobles, refusant de se soumettre à un bâtard, se déclarèrent les uns pour l'archevêque de Rouen, et les autres pour le comte d'Arques, qui tous deux étaient ses oncles. Chacun courut aux armes et se fortifia dans son château.

Ces dissensions semblaient devoir amener la perte de cette contrée; ce qui sauva les Normands, ce fut non-seulement leur bravoure, mais leur résolution unanime de ne jamais subir le joug de l'étranger, tout en se servant de ses secours.

La renommée des Normands, autrefois la terreur de l'Occident, était devenue, depuis trente ans, chevaleresque et brillante. Quarante guerriers de ce pays, arrivant de la Palestine en Italie, avaient arraché Salerne aux Sarrasins; leurs exploits rappelaient les temps héroïques et fabuleux: ils rapportèrent en Normandie d'immenses richesses; leur succès excita l'émulation de leurs compatriotes, qui s'enflammèrent plus que jamais d'une vive passion pour la guerre et pour les aventures. Dès-lors on vit un grand nombre de jeunes nobles, ruinés ou dépouillés de leurs fiefs par les discordes civiles, chercher dans toute l'Europe la gloire et la fortune.

Naissance de la passion des croisades.

L'un d'eux, Drogo Osmond, ayant poignardé, dans le palais même du duc, un seigneur qui avait enlevé sa fille, s'exila avec ses quatre frères, et courut en Italie offrir ses services au comte de Capoue. Les six fils de Tancrède de Hauteville, nobles de Coutances, portèrent leurs armes au-delà des Alpes, se rendirent célèbres par les victoires fréquentes qu'ils remportèrent tantôt contre les Grecs, tantôt contre les Sarrasins. La Pouille, la Calabre, la Sicile, furent successivement le théâtre et le prix des exploits de Drogon, d'Humphroi, de Robert Guiscard, de Roger, de Boémond; enfin, ces vaillans paladins fondèrent des duchés, des principautés, des royaumes même, et toute la jeune noblesse

de l'Europe ne rêva plus que combats, aventures et conquêtes.

Chacun crut voir un sceptre, une couronne au bout de son épée, et bientôt cette ambition chevaleresque, se mêlant aux sentimens religieux, embrassa l'Occident de cette passion pour les croisades, qui précipita toute l'Europe en Asie; cette passion funeste et trompeuse enrichit quelques aventuriers, couronna quelques guerriers heureux, et engloutit des millions de chrétiens dans un immense tombeau.

Troubles en Normandie.

La Normandie, s'illustrant au dehors par la vaillance de ses aventuriers, se voyait intérieurement déchirée par l'anarchie. Alain, duc de Bretagne, digne de la confiance que lui avait montrée Robert, exila les oncles ambitieux de Guillaume, marcha contre les factieux, les défit et les comprima; mais, au défaut de force, ceux-ci, pour se venger, eurent recours à la trahison: Alain périt empoisonné; son fils Conan, qui lui succéda, était enfant, et la Bretagne perdit alors toute influence sur les troubles de Normandie.

Le roi Henri y renvoya le jeune duc Guillaume, et lui donna pour gouverneur le comte d'Hiesmes, dont on estimait l'expérience et la valeur. Ce vieux guerrier, non moins infortuné qu'Alain, mourut sous le poignard de Raoul de Vassi et de quelques nobles Normands. Deux nouveaux précepteurs, donnés à Guillaume, furent successivement assassinés par le comte de Montgommery. Mais ce barbare ne tarda pas à recevoir le châtiment qu'il méritait. Un des parens de sa dernière victime, nommé Aubert,

rassembla quelques amis, s'introduisit la nuit dans le château du comte et l'égorgea ainsi que tous les gentilshommes de sa suite.

Pendant que la Normandie était le théâtre de ces scènes sanglantes, l'incorrigible Eudes, comte de Champagne, reprit les armes, entra en Lorraine, s'empara de Commercy et menaça la ville de Bar. Le duc de Bar lui livra une bataille sanglante et remporta une victoire complète. Un grand nombre de nobles Champenois, parmi lesquels brillait Manassès, comte de Dammartin, périrent dans cette journée. Eudes lui-même fut tué d'un coup de lance. On porta sa tête à l'empereur. Sa mort fut un triomphe pour ses ennemis et un soulagement pour ses vassaux, qui le disaient *plus riche en terres qu'en probité*. Guerre en Lorraine.

Ses deux fils, Thibaut et Étienne, partagèrent ses États : le premier eut pour lot les comtés de Chartres, de Blois et de Tours; le second posséda les villes de Troyes et de Meaux : il prit le titre de comte palatin de Champagne et de Brie.

La France, impuissante au dehors, voyait de tous côtés son sein déchiré par des guerres privées. Geoffroi-Martel, non moins turbulent que le comte de Champagne, prit les armes contre le duc d'Aquitaine, et trouva le moyen d'affaiblir son ennemi en excitant une révolte dans ses États. Cependant le duc s'avança pour le combattre; mais il fut tué, en voulant prendre d'assaut le château d'un rebelle. Sa mort délivrant Geoffroi de tout obstacle, il s'empara rapidement du Poitou, de la Guienne, dont son neveu Gui Guillaume hérita, et réunit ces deux Guerres privées en France.

provinces à la Gascogne. Il fallait que le roi de France fût alors bien dénué de lumières ou de forces, pour laisser tranquillement ainsi un vassal s'étendre et se former une seigneurie plus puissante que le duché de France.

Henri ne s'occupait activement que des troubles de la Normandie, plutôt pour en profiter que pour les finir. Guillaume se voyait disputer son héritage par un grand nombre de seigneurs ambitieux, et ce fut probablement aux adversités de sa jeunesse qu'il dut la prospérité de son âge mûr. Une lutte continuelle pour défendre son existence endurcit son courage, fortifia son caractère et le prépara aux conquêtes.

Roger, descendant d'un oncle de Rollon, voulait lui enlever son duché; Guillaume le défit et le tua. Richard, comte d'Évreux, appuyé de forces plus considérables, forma le même dessein; mais le roi Henri vint le combattre, le vainquit et le réconcilia avec le jeune Guillaume, qui dans la suite le fit comte de Warwick.

Projet de Henri sur la Normandie.

Le roi secourait alternativement le duc et ses ennemis, espérant les détruire l'un par l'autre et réunir la Normandie à la France. Bientôt il embrassa la querelle du comte d'Arques, qui voulait chasser Guillaume de ses États. Ce fut dans ce temps que les braves Normands, qui combattaient avec tant de gloire en Italie, remportèrent sur l'armée de l'empereur d'Orient, dans la plaine de Cannes, une victoire si sanglante et si décisive, que les Grecs ne purent jamais depuis relever en Italie leur puissance ruinée.

Les projets du roi Henri sur la Normandie furent traversés et retardés par la révolte des deux comtes de Champagne, qui attirèrent dans leur parti Eudes, frère du roi. Ces comtes cessèrent alors de rendre hommage à Henri, prétendant qu'il avait enfreint les lois féodales en refusant de secourir leur père, son vassal, lorsqu'il était attaqué par l'empereur. Eudes, excité par eux, réclamait avec hauteur les anciens droits des princes français, et demandait que Henri lui cédât une part de l'héritage de Robert, c'est-à-dire du royaume. Peut-être un autre prince eût été secondé par un parti nombreux, en invoquant ces vieilles et désastreuses coutumes : mais Eudes était généralement haï ; il souillait l'éclat de son rang en se livrant aux vices les plus honteux ; son caractère était féroce ; et les chroniques du temps disent qu'il employait sa vie à piller les villes, à dévaster les champs et à voler sur les grands chemins.

Une de ces chroniques raconte « qu'un jour Eu-» des, après avoir livré au pillage toutes les terres » cultivées par les serfs d'une abbaye de bénédic-» tins, voulut donner à ses compagnons un festin » très-somptueux. D'abord il enlève aux habitans » toutes leurs provisions ; ensuite il entre dans l'é-» glise et emporte le cierge pascal, dont il se sert » pour éclairer son orgie ; mais bientôt Dieu lui » infligea un juste châtiment ; il mourut peu de » temps après : tant il est vrai, ajoutent les bons » moines, que nul roturier, gentilhomme ou prince, » ne peut toucher impunément aux biens de saint » Benoît. »

Le roi triompha sans peine d'un si indigne rival; il dispersa les troupes des rebelles, poursuivit son frère, le contraignit à se renfermer dans un château, l'y assiégea, le prit et le garda long-temps captif dans la ville d'Orléans; il enleva ensuite plusieurs terres au comte Étienne, et confisqua le comté de Meulan sur Galeran, son allié.

Cession de la Touraine à Geoffroi-Martel.

Pendant ce temps, Geoffroi-Martel, embrassant pour son intérêt la querelle du roi, combattit Thibaut, frère d'Étienne, lui enleva toute la Touraine, et ne lui accorda la paix qu'après lui avoir fait jurer la cession de cette province. Suivant les usages d'un temps où l'on violait les promesses, Geoffroi exigea que le serment d'Étienne fût signé par cinquante de ses châtelains et par cinquante de ses gentilshommes.

Humilité de son père en Palestine.

Au moment où l'épée de Geoffroi accroissait ainsi la puissance des comtes d'Anjou, son père, Foulques Néra, désabusé du monde, et ne cherchant qu'à s'ouvrir les portes du ciel, surpassait en piété dans la Palestine les plus dévots pélerins; « il se fit, dit- » on, traîner la corde au cou, tout nu, sur une » claie, et fustiger près du saint sépulcre, implo- » rant à haute voix la pitié de Jésus-Christ en fa- » veur du traître Foulques. » On ne peut savoir si, à son retour dans ses États, il aurait persisté dans son humilité chrétienne, ou s'il aurait retrouvé son orgueil féodal; la mort l'arrêta, lorsqu'il revenait dans sa patrie.

Son fils, Geoffroi-Martel, signalant autrement sa piété, prit pour étendard la châsse de saint Martin de Tours, faisant servir ainsi les reliques du saint

aux succès de son ambition. Cet usage devenait partout presque général : les seigneurs déployèrent dans leurs guerres continuelles, ou plutôt dans leurs brigandages, les bannières de leurs églises, et ce fut comme comtes de Vexin que nos rois prirent pour étendard l'oriflamme de l'abbaye de Saint-Denis.

Jusque-là tout avait cédé aux armes de Geoffroi-Martel; mais sa fortune fut arrêtée par le génie naissant du duc de Normandie, qui, pendant trois années, repoussa victorieusement ses efforts. Après cette vaine tentative, le comte d'Anjou, fatigué de guerre et de gloire, se retira dans un monastère, où il vécut encore quatorze ans. Il était alors commun de voir les guerriers les plus turbulens et les plus sanguinaires passer rapidement d'un excès à un autre, et, cachés sous le froc, expier, par le silence et l'oubli du cloître, le bruit que leurs noms et leurs épées avaient fait dans le monde.

Retraite de Geoffroi-Martel dans un monastère.

Cependant, loin d'éprouver cet amour du repos, les seigneurs normands ne pouvaient accoutumer leur orgueil à fléchir sous le joug d'un prince bâtard. Gui de Bourgogne, comte de Franche-Comté, réunit leurs suffrages, se mit à leur tête, et marcha contre Guillaume avec une forte armée. Le roi Henri vint au secours du duc; tous deux livrèrent bataille à Gui, le battirent complètement à Dunes près de Caen, et le forcèrent à retourner presque seul dans son pays.

Succès de Henri et de Guillaume en Normandie.

Le roi, dans cette journée, prouva sa vaillance, et fut exposé à un grand péril : au milieu de la mêlée, un des ennemis du duc, nommé Hémon-le-Dentu, guerrier fameux par sa force, renversa le

monarque d'un coup de lance, et l'aurait tué, si plusieurs chevaliers français n'eussent alors couvert le roi de leurs boucliers. Hémon périt sous leurs coups; et Henri, honorant sa vaillance, le fit enterrer avec pompe.

Union de Guillaume et de Mathilde.

Guillaume, entouré de factieux, cherchait à se fortifier contre eux par des alliances : il épousa Mathilde, fille d'Alix, sœur du roi et de Baudouin, comte de Flandre; elle était sa parente; mais le pape lui accorda les dispenses nécessaires pour former ce lien, à condition qu'il fonderait quatre hôpitaux.

Malgré le consentement du souverain pontife, Mauger, archevêque de Rouen, osa excommunier les deux époux. Cette témérité ne resta pas sans châtiment; le prélat fut déposé par le pape et exilé par le duc.

Mauvaise foi de Henri.

Cette rigueur nécessaire ne fit pourtant qu'irriter les ennemis de Guillaume : le comte d'Arques et plusieurs seigneurs s'armèrent encore contre lui. Le roi, qui espérait toujours s'emparer pour lui-même de la Normandie, se déclara cette fois hautement pour les rebelles. Guillaume, loin de se laisser abattre par un si grand péril, en triompha. Unissant la ruse au courage, il tendit au monarque un piége dans lequel ce prince tomba : feignant de se retirer, le duc surprit l'avant-garde royale, la tailla en pièces, et, contraignant le roi à fuir, le punit ainsi de s'être montré allié perfide et ennemi malhabile.

Cette mauvaise foi de Henri et cette rupture avec Guillaume donnèrent naissance à ces interminables

guerres, d'abord avec la Normandie et plus tard avec l'Angleterre, qui depuis ensanglantèrent les longues pages de notre histoire.

Guillaume, vainqueur, se montra barbare comme son siècle : exerçant d'implacables vengeances, il poursuivit, dépouilla, exila tous les seigneurs qui s'étaient armés contre lui. La plupart coururent en Italie chercher, à la pointe de l'épée, une nouvelle fortune et de nouveaux fiefs. Vengeance de Guillaume.

« Les Normands, disait Guillaume, sont braves,
» invincibles et capables de tout entreprendre lors-
» qu'on les gouverne avec fermeté; mais, dès qu'on
» néglige de les contenir, ils se déchirent mutuel-
» lement : de leur nature, ils sont factieux et dis-
» posés à se livrer aux plus grands excès. J'en parle,
» ajoutait-il, par expérience. » La conquête du Maine sur le comte Herbert, allié des Angevins, indemnisa le duc Guillaume des frais que lui avaient coûté ses derniers combats contre le comte d'Anjou et le roi de France.

Henri, malheureux dans presque toutes ses entreprises, avait laissé entrevoir des desseins sur la Lorraine, qui pouvaient lui attirer une guerre avec l'empereur. Le pape Léon vint en Lorraine pour concilier ces différends ou plutôt pour obtenir, sous ce prétexte, des secours que les troubles d'Italie lui rendaient nécessaires.

Le roi, profitant de sa médiation, vint trouver à Metz l'empereur Henri III, et renouvela son alliance avec lui (1). Le pape, de son côté, obtint les Défaite et captivité du pape Léon.

(1) 1051.

secours qu'il demandait, et ramena en Italie des troupes allemandes, à la tête desquelles il entreprit audacieusement de combattre les aventuriers normands. Mais Humphroi, l'un des fils de Tancrède, lui livra bataille, le tailla en pièces et le fit prisonnier.

Par un contraste digne du temps, les vainqueurs, après avoir humilié le vaincu comme général, le guerrier comme captif, traitèrent le successeur des apôtres avec respect : ils avaient brisé son casque, ils s'agenouillèrent devant sa tiare, et lui rendirent sa liberté.

Trop souvent le Saint-Siége foudroya la faiblesse et bénit la fortune : Léon délivré, reconnaissant et prodigue de ce qui ne lui appartenait pas, donna libéralement enfin à Humphroi et à son frère Robert Guiscard la souveraineté de toutes leurs conquêtes faites ou projetées. Peu de temps après, Robert Guiscard prit le titre de duc de Calabre.

La paix ne régnait nulle part; les troubles de l'Occident avaient été plutôt suspendus qu'apaisés. Le comte de Champagne, espérant toujours recouvrer la Touraine, que le roi lui avait fait perdre par les mains du comte d'Anjou, courut implorer l'appui de l'empereur, accepta de lui un fief, et lui rendit hommage comme vassal. Cette nouvelle semence de discorde alarmait le roi; il demanda une entrevue à l'empereur; elle eut lieu à Yvoy. Mais le froid accueil qu'éprouva le monarque français lui inspira une crainte si vive, que, pour échapper à la trahison, il se sauva au milieu de la nuit, et revint précipitamment dans ses États.

Tous ces mécomptes ne dissipaient point les songes

de son ambition; il fit encore une vaine tentative sur la Normandie; et, après avoir été battu à Varville, il se vit contraint de faire la paix. Ce prince, fatigué moins par l'âge que par les contrariétés d'une vie trop active, quoique mal remplie, prévit que sa fin serait prochaine. Réunissant autour de lui les grands du royaume, il leur rappela tous les services qu'il s'était efforcé de rendre à l'État, et les pria de reconnaître pour son successeur Philippe, son fils: ils y consentirent, et prêtèrent serment à ce prince, qui fut sacré à Reims le jour de Pâques 1059. Sacre de Philippe, fils du roi.

Cette assemblée se composait des ducs de Bourgogne, de Guienne, de Gascogne, des comtes de Valois, de Vermandois, de Soissons, de Nevers, d'Anjou, de Flandre, de Ponthieu, d'Auvergne, d'Angoulême, du vicomte de Limoges, de plusieurs seigneurs, barons, gentilshommes, et d'un grand nombre d'évêques et d'abbés. Il est bien prouvé parlà que les douze pairs de France n'existaient pas encore, puisqu'on ne trouve dans une telle solennité ni leurs noms ni leurs rangs distingués, et qu'on y remarque même l'absence des ducs de Normandie, du comte de Champagne et de l'évêque de Beauvais, tandis qu'un grand nombre de barons y figurent comme pairs.

Le serment que prêta Philippe devant ce parlement était ainsi rédigé: « Moi, Philippe, qui vais, » par la miséricorde de Dieu, être couronné roi de » France, je promets, en ce jour de mon couron- » nement, en présence de Dieu et des saints, que » je conserverai à chacun de vous en particulier » et à vos églises vos priviléges canoniques, que Serment de ce prince.

» j'observerai les lois, vous rendrai la justice, et
» vous protégerai, avec l'aide de Dieu, autant qu'il
» sera en mon pouvoir, comme il convient à un roi
» dans son royaume. Je protégerai les évêques et
» les églises qui leur sont confiées, selon l'équité
» et la raison. Je promets aussi au peuple, dont le
» gouvernement me sera conféré, de maintenir
» par mon autorité l'observation des lois. »

On rappelait ainsi par une sorte de fiction, dans ce serment, des choses dont il n'existait plus que le souvenir, c'est-à-dire les lois et le pouvoir de les faire exécuter.

Les acclamations du peuple, au moment de l'élection et du sacre, sont les seules preuves qui nous attestent que ce peuple assistait à ces solennités non plus par députés, comme autrefois, mais comme simple spectateur; son nom était encore prononcé, mais ses droits n'existaient plus.

L'archevêque de Reims donna aux deux rois, aux grands et aux évêques un somptueux festin; mais il eut soin de déclarer que cette somptuosité serait sans conséquence, et n'obligerait aucunement ses successeurs à de telles dépenses, l'archevêque n'étant obligé, disait-il, par la coutume, à ne défrayer que les deux rois.

L'archevêque de Besançon et l'évêque de Sion parurent dans l'assemblée comme légats du Saint-Siége; ils s'opposèrent à l'élection de Philippe, prétendant qu'elle ne pouvait avoir lieu sans le consentement préalable du pape. Le parlement et le clergé lui-même repoussèrent avec dédain ces orgueilleuses et inconvenantes prétentions.

Jamais, avant cette époque, les papes n'avaient montré autant de faiblesse à Rome et autant d'ambition au dehors. Tandis qu'ils parlaient en despotes à tous les rois de l'Europe, il semblait qu'au milieu de la capitale du monde chrétien le Saint-Siége fût près de s'écrouler dans les désordres de l'anarchie. On vit à la fois dans Rome trois papes se disputer la tiare, et ensuite la partager. Ce nouveau triumvirat resta quelque temps uni; mais enfin deux de ces papes, ayant épuisé leur trésor, vendirent leur part de l'apostolat au troisième, moins prodigue, qui acheta ainsi la chaire de saint Pierre, et l'occupa seul sous le nom de Grégoire VI, en 1044. Cette simonie était trop scandaleuse pour qu'on la souffrît long-temps. L'empereur, indigné d'une telle indécence, fit déposer Grégoire, et mit à sa place l'évêque de Bamberg, qui prit le nom de Clément II. Triumvirat de papes.

Cet acte de vigueur réprima momentanément l'orgueil pontifical, de sorte qu'en 1059 Nicolas II reconnut formellement le droit que devait avoir l'empereur de déposer les papes et d'investir les évêques.

La faiblesse des rois de France encourageait au contraire l'audace pontificale: le pape Léon IX, malgré le refus du roi et la résistance des seigneurs, convoqua en France un concile, et excommunia les évêques qui ne s'y rendirent pas. Le concile déclara solennellement le pape chef de l'Église universelle.

Le Saint-Siége, si fort contre les rois faibles, se trouvait impuissant quand il voulait réformer les mœurs du clergé. Il est vrai qu'alors malheureusement les chefs de l'Église prêchaient rarement d'exemples, et ils devaient difficilement persuader

aux évêques et aux abbés de déposer leurs armes, lorsqu'on voyait Léon, le casque en tête et la lance au poing, combattre lui-même les Normands.

Plus tard, Grégoire VII ayant défendu aux prêtres mariés ou concubinaires de dire la messe, ils accusèrent le pape d'hérésie. « S'il persiste dans son » injustice, disaient-ils, nous renoncerons plutôt » à la prêtrise qu'à nos femmes, et le pape pourra » chercher des anges pour gouverner les églises. »

Nouveau mode d'élection des papes.

Ce fut pendant le règne de Henri que l'élection des souverains pontifes fut assujettie à de nouvelles formes, qui devaient rendre ces élections moins tumultueuses. Nicolas II fit décider, dans un concile général, que désormais les cardinaux romains éliraient seuls les papes. Ces cardinaux, autrefois simples curés de Rome, devinrent ainsi en quelque sorte le sénat de l'Église, et prétendirent depuis être égaux aux rois et supérieurs aux princes.

Désordres du clergé.

Les évêques et les abbés se montraient moins dociles que les rois pour le Saint-Siége : ils regardaient, ainsi que les nobles, la guerre, le pillage, les violences, en un mot les plus infames brigandages comme des droits inhérens à leur seigneurie : comment la puissance royale aurait-elle pu arrêter ces désordres, lorsque les fils du roi s'y livraient avec autant d'ardeur que les barons, et infestaient les grandes routes avec les seigneurs de Melun, de Montmorency, de Montgommery, de Montfort, de Ferrières, de Glos, d'Eu, du Puyset, de Beaumont, d'Arques, et cette foule de châtelains qui se combattaient sans cesse et n'entretenaient leur luxe grossier que par d'odieuses rapines ?

La dévastation des campagnes et les gémissemens des peuples forcèrent cependant les rois et les conciles à tenter quelques efforts en faveur de l'humanité. Le concile de Clermont défendit les combats et le pillage, depuis le samedi au soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine, ainsi que la veille et le jour de chacune des grandes fêtes de l'année : c'est ce qu'on appela *la trève du Seigneur*. Ce décret fut aussitôt violé que rendu ; et, pour comble de scandale, on vit Gérard, archevêque de Cambrai, s'opposer à son exécution, en le déclarant contraire aux droits seigneuriaux des évêques. La trève du Seigneur.

On eût dit qu'une sorte de pudeur, rappelant l'évangile aux prélats rassemblés en concile, les ramenait à la justice ; mais qu'à peine séparés, le torrent des passions les emportait de nouveau. L'archevêque d'Arles, présidant un concile dans son diocèse, promulgua la trève du Seigueur, la viola trois fois, parcourant les campagnes la lance au poing, et revint trois fois proclamer au pied des autels ses fautes et son repentir.

L'ambition, le luxe de la cour de Rome, la simonie de plusieurs papes, l'ignorance, l'orgueil et les débauches d'un trop grand nombre d'évêques et d'abbés, excitèrent dans quelques esprits hardis une vive indignation. Les hérésies naquirent, et leur feu comprimé continua sourdement à s'étendre, couvert sous la cendre des bûchers. Bérenger commença dès ce temps à professer des opinions contraires à celles de l'Église sur l'eucharistie ; il fut condamné et se rétracta ; mais ses opinions se propagèrent, et depuis répandirent dans le Languedoc les germes des plus funestes dissensions. Naissance des hérésies

Milice chrétienne créée par un bûcheron.

D'un autre côté, tous les hommes qui avaient conservé quelques sentimens d'humanité, de justice et de vraie piété, cherchèrent à se réunir, à se liguer pour défendre les opprimés, consoler les malheureux et poursuivre les brigands. Un simple bûcheron, nommé Durand, et que l'équité de l'histoire aurait dû rendre plus célèbre, conçut la première idée de cette association, dont la paix était le but. L'agneau de Dieu devint le nom et l'étendard de cette confrérie ou plutôt de cette milice chrétienne. Un capuchon blanc couvrait leur armure; c'était leur signe distinctif. Un grand nombre de nobles vertueux et de saints prêtres suivirent la bannière de Durand, prêchèrent la paix, et combattirent les féroces châtelains qui s'obstinaient à continuer leurs brigandages.

Depuis, la chevalerie française professa les mêmes maximes; d'illustres guerriers se déclarèrent les défenseurs du pauvre, de la veuve et de l'orphelin; et ces premiers preux de la France illustrèrent leurs noms et leur siècle, comme les premiers héros de la Grèce, en purgeant la terre de monstres et de brigands; mais cette gloire n'appartint véritablement qu'au siècle suivant : jusque-là les vices et les crimes, à la faveur de profondes ténèbres, triomphèrent presque universellement des faibles efforts de la vertu.

On ne vit briller en France, pendant cette longue nuit, aucune lumière. Le seul Français cité alors comme lettré fut saint Odillon, qui institua la fête des morts. A l'extrémité de l'Europe, Étienne, roi de Hongrie, phénomène pour son siècle, rédigea

des lois et composa des livres. Pendant le règne de Henri, on vit neuf papes dans l'espace de trente années, et dans l'Orient neuf empereurs ou impératrices. Le sceptre d'Allemagne fut porté par les empereurs Conrad II et Henri III, avec un éclat que ternirent bientôt les tristes jours de leur successeur Henri IV. Ferdinand-le-Grand illustra l'Espagne par ses exploits contre les Sarrasins. L'Angleterre, qui devait se voir prochainement conquise par un Normand, était alors plus asservie que paisible sous l'autorité de Canut et de saint Édouard. En Écosse, les crimes et les discordes civiles souillèrent les règnes ensanglantés de Macbeth et de Malcolm. Le Nord, cessant de conquérir et de ravager le reste de l'Europe, était livré aux guerres intestines. La Suède obéissait à des princes braves, mais obscurs, tandis que deux Canut, Magnus et Suénon, jetaient en Danemarck quelque lustre sur l'autorité royale. La Pologne, conduite par le sceptre belliqueux des rois Misislas, Casimir et Boleslas, sortait de la barbarie. Enfin, la France, si malheureuse par la faiblesse de son roi et par les discordes de ses grands, imposait cependant quelque respect au monde, par la célébrité des chevaliers normands et par l'heureuse témérité de plusieurs grands capitaines, tels que Foulques Néra, Geoffroi-Martel, Hugues, comte de Dammartin, Guillaume-le-Conquérant, et les connétables Albéric et Montmorency, dont l'épée fit de la charge de connétable la première dignité du royaume.

Le roi Henri, brave comme eux, mais malheureux dans presque toutes ses guerres, ne survécut

Mort de Henri.

pas long-temps au sacre de son fils. L'année d'après, atteint d'une fièvre à Vitry, il but un verre d'eau glacée, et prit ensuite une forte purgation, qui lui avait été ordonnée. Ce prince mourut le jour même, soit par l'effet de l'eau froide, soit par celui de la médecine; le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Il fut enterré à Saint-Denis. Sa vie avait duré cinquante-quatre ans et son règne vingt-trois.

Après la mort de sa première femme Mathilde, qui était nièce de l'empereur Henri III, et dont il n'eut pas d'enfans, ce prince voulait former de nouveaux nœuds. Les mœurs du siècle le jetèrent dans un grand embarras. Lié de parenté avec presque tous les princes de son temps, Henri craignait que, sous ce prétexte, Rome ne le menaçât de ses foudres; et, pour éviter ce danger, il chercha une épouse en Moscovie, pays dont les historiens de l'Europe parlent à cette époque pour la première fois. Cette vaste contrée, récemment chrétienne, était seulement connue par l'effroi que ses armes avaient déjà plusieurs fois inspiré aux empereurs grecs. La princesse moscovite, qui devint alors reine de France, était fille du czar Jéroslaw et se nommait Anne; elle donna au roi trois fils : Philippe, qui lui succéda; Robert qui mourut enfant; et Hugues, qui devint comte de Vermandois, en épousant l'héritière de ce fief.

Le roi confia la tutèle de son fils et la régence du royaume à son beau-frère Baudouin, comte de Flandre. La reine Anne, devenue veuve, se retira d'abord à Senlis, où elle bâtit l'église de Saint-Vincent; depuis elle épousa Raoul de Péronne, comte

de Crespy. Comme ils étaient parens, le clergé les excommunia tous deux; mais ils bravèrent l'excommunication : la mort seule rompit leurs liens, et Anne, devenue veuve une seconde fois, retourna en Moscovie, où elle finit ses jours.

Dans ces temps de désordres, il suffisait, pour qu'un prince parût digne de louange, qu'il fût brave et religieux ; aussi, malgré la révolte de Henri contre son père, ses rigueurs pour son frère, ses injustes entreprises sur les États de Guillaume, son pupille, et sa mauvaise foi dans les traités, dont il fut puni par de fréquens revers, les chroniques du temps en parlent avec éloge: « c'était, disent-elles, un roi belliqueux, dévot et ami des gens doctes. » Elles ne parlent point de sa justice : cette vertu semblait, comme la vérité, exilée de la terre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PHILIPPE Ier.

(1060.)

Portrait de Philippe Ier. — Événemens sous son règne. — Régence de Baudouin, comte de Flandre. — Défaite et soumission des Gascons. — Projet d'invasion en Angleterre de Guillaume-le-Bâtard. — Ses sages dispositions. — Composition de son armée. — Son débarquement sur la côte de Sussex. — Bataille d'Hastings. — Victoire de Guillaume. — Son couronnement. — Son gouvernement. — Mort de Baudouin. — Vie errante de son fils Robert. — Ses exploits. — Pontificat de Grégoire VII. — Ses prétentions à la monarchie universelle. — Réforme dans les mœurs du clergé. — Autorité du pape sur les souverains. — Désordres de Philippe. — Exploits des Français en Espagne. — Tige des princes du Portugal. — Échec de Guillaume devant Dôle. — Paix entre lui et Philippe. — Révolte de Robert-courte-Cuisse contre son père. — Leur combat singulier. — Mort de Guillaume. — Partage de ses États entre ses fils. — Naissance de Louis, fils de Philippe. — Divorce du roi avec Berthe. — Son amour pour Bertrade. — Opposition des évêques à son mariage. — Dissensions étrangères favorables à la France. — Menaces de Philippe au pape. — Mort de Berthe. — Fameux concile à Clermont. — Couronnement de Bertrade. — Tumulte à l'occasion de l'excommunication du roi. — Querelles des seigneurs et des évêques. — Association de Louis VI à la couronne. — Succès de ce prince. — Son voyage en Angleterre. — Son retour imprévu. — Son empoisonnement et sa guérison. — Feinte séparation du roi et de Bertrade. — Cause des croisades. — Premiers pélerinages. — Oppression des chrétiens en Orient. — Enthousiasme de Pierre-l'Ermite. — Conciles à Plaisance et à Clermont. — La trêve de Dieu. — Exhortations de Pierre et du pape pour la croisade. — Première armée de croisés conduite par Pierre. — Son indiscipline et sa destruction.

— Seconde armée, commandée par Godefroi de Bouillon. — Rixes entre les croisés et les Grecs.—Premiers succès en Asie. —Prise d'Antioche.—Siége et prise de Jérusalem.—Modestie de Godefroi.—Défaite du soudan d'Égypte.—Mort de Hugues-le-Grand et de Godefroi.—Origine des armoiries.—Nouveaux ordres monastiques et militaires.—Mort de Philippe.—Fondation d'abbayes.—Portrait de Philippe. — Ses enfans. — Ministres guerriers et savans de cette époque.—Peinture de la France par le pape Grégoire. — Ses invectives contre le roi. — Brigandages des grands.—Désordres du clergé.—Grossièreté et ridicule du langage.

Si l'on n'écrivait que l'histoire des princes, elle serait souvent aride et dénuée d'intérêt. Soumise à la condition humaine, une famille qui règne héréditairement nous montre successivement parmi ses membres la même diversité qui se trouve dans les familles privées; les qualités et les défauts y sont nécessairement mêlés dans les mêmes proportions. Il y paraît, à de longs intervalles, des hommes remarquables par la force et la grandeur de leur caractère, soit en vices, soit en vertus.

Mais ce qui abonde, là comme par-tout, c'est la médiocrité, la faiblesse, l'incapacité; la seule et grande compensation de cet effet inévitable des chances humaines, c'est la stabilité que l'hérédité du pouvoir assure au gouvernement monarchique. Les peuples y trouvent plus de repos; mais les historiens se plaignent souvent d'y rencontrer une matière moins riche et moins animée pour les tableaux que leur burin doit tracer.

Cependant ils devraient, lorsque ces tableaux sont froids, en accuser plutôt leur système et leur

talent que leur sujet. Au lieu d'écrire uniquement l'histoire des princes, il faut écrire l'histoire des nations. Celles-ci sont toujours vivantes et animées. Souvent les règnes les plus faibles ont été les plus fertiles en grands événemens; la faiblesse en fait naître ainsi que la force; les rois doués de quelque génie les dirigent; les monarques qui en manquent y assistent.

Portrait de Philippe Ier

La vie de Philippe Ier en est un exemple : prince sans caractère, guerrier sans talent, politique sans vues profondes, superstitieux sans piété, doué par la nature d'esprit et de beauté, mais privé par elle d'élévation et de fermeté, il régna cinquante ans, sans laisser après lui aucune trace glorieuse, et pourtant ce règne si terne fut, pour la France et pour l'Europe, l'époque de changemens et d'événemens très-remarquables.

Événemens sous son règne.

En effet, ce fut sous son règne que l'Europe se précipita sur l'Asie, que toutes les armées de l'Occident coururent arracher aux enfans de Mahomet le tombeau du Christ.

Dans le même temps l'Allemagne vit s'élever une lutte funeste entre le trône et la tiare. La guerre des investitures commença. On vit tour-à-tour des papes et des empereurs déposés.

Au milieu de ces orages, vainement le roi Philippe restait presque étranger aux grands mouvemens qui s'opéraient autour de lui. Sa belliqueuse nation y prenait une part active et par-tout étendait sa renommée. Les Français, dirigés par un héros, conquirent l'Angleterre; nos chevaliers arrachèrent la Sicile aux Sarrasins, et remportèrent en Espagne

sur les Maures de brillantes victoires. Enfin un prince français, secondé par la fortune, fonda le royaume de Portugal.

Tels furent les grands événemens de cette époque, où la nation française accrut sa gloire sous le règne d'un faible monarque. De tous nos rois, Lothaire Ier et Louis XIV régnèrent seuls plus longtemps que Philippe.

Lorsqu'il monta sur le trône, la reine Anne, sa mère, et son oncle Robert, duc de Bourgogne, furent exclus de la régence par les grands. Ils la conférent avec discernement à l'époux d'Alix, sœur du roi Henri, à Baudouin, comte de Flandre, dont on respectait également le courage et la prudence. Il justifia leur choix par sa sagesse. Régence de Baudouin, comte de Flandre.

Les Gascons, ne mesurant que sa puissance et le croyant plus ambitieux que fidèle, refusèrent de reconnaître l'autorité du régent, dans la crainte qu'il n'aspirât au trône. A cette époque, Guillaume VIII, duc de Guienne, après une courte guerre contre le comte d'Anjou, auquel il avait enlevé la ville de Saintes, courut en Espagne pour soutenir le roi Alphonse VI contre les Sarrasins. Défaite et soumission des Gascons

Le régent, feignant d'être animé de la même ardeur pour combattre les Musulmans, marcha aussi vers les Pyrénées à la tête d'une armée. Mais, arrivé en Guienne, il dévoila ses véritables desseins, tomba sur les Gascons, les mit en déroute et les contraignit à se soumettre.

Ce fut alors que la fortune fit naître, dans le génie d'un prince normand, l'audacieux projet de conquérir l'Angleterre. Le régent favorisa d'abord Projet d'invasion en Angleterre de Guillaume-le-Bâtard.

cette grande révolution, parce qu'il n'en prévit pas le succès. Les grands hommes trompent tous les calculs de la politique. Les rois de France regrettaient constamment la perte d'une de leurs plus belles provinces, conquise sur eux par les guerriers du Nord; ils regardaient les ducs de Normandie comme des vassaux infidèles, comme des rivaux et des voisins dangereux. Ils n'avaient jamais perdu l'espérance de reconquérir cet ancien fleuron de leur couronne; et lorsque le régent vit le jeune duc Guillaume former l'entreprise téméraire d'une invasion dans la Grande-Bretagne, loin de l'en détourner, il l'y encouragea, espérant ainsi hâter sa ruine et profiter de ses malheurs : erreur funeste, qui par la suite, allumant une guerre interminable avec l'Angleterre, rendit long-temps les monarques anglais maîtres des plus belles contrées de la France.

Des flots de sang et des siècles de batailles suffirent à peine pour affranchir nos provinces de ce joug anglais, et pour réparer les malheurs produits d'abord par l'imprévoyance de Baudouin, et plus tard par l'imprudent divorce de Louis-le-Jeune.

Édouard, roi d'Angleterre, était mort sans laisser d'enfans. Ce prince reçut, des passions du temps, le titre de *saint*, parce que, dans l'ardeur de sa dévotion, il avait fait un vœu de chasteté contraire au lien conjugal qu'il avait formé, et à l'intérêt de sa couronne, qui demandait un héritier.

Autrefois Édouard, persécuté par les Danois, avait trouvé un asile contre eux dans la cour de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie : l'on pré-

tend que, conservant la mémoire de ce bienfait, la reconnaissance dicta son testament, et que, par acte, il légua son royaume au prince normand. Mais rien ne démontre la vérité de ce fait, car ce testament ne fut jamais publié.

Édouard était gendre de Godewin, comte de Kent, majordome du palais. Lorsque le roi d'Angleterre mourut, Harold, fils de Godewin, prétendit hautement à la couronne.

Le duc de Normandie soutint de son côté ses droits, accusant publiquement Harold d'injustice, d'usurpation et même d'ingratitude. Il racontait que ce même Harold, se livrant un jour au plaisir de la pêche, s'était vu emporté, par un coup de vent, sur les côtes de Picardie, et que là il fut mis en prison; que du fond de son cachot, pour intéresser le duc de Normandie à son sort, il lui avait écrit qu'il ne s'était embarqué que dans le dessein de venir secrètement lui confirmer les promesses d'Édouard relativement au trône d'Angleterre.

Ce qui est certain, c'est que Guillaume le protégea, le délivra, l'accueillit dans sa cour, le conduisit avec lui en Bretagne pour combattre sous ses ordres, lui donna sa fille en mariage, et lui permit de retourner en Angleterre, après lui avoir fait jurer de renoncer à toutes prétentions au sceptre d'Angleterre, et même à la possession de la ville de Douvres, qui lui appartenait.

Harold, revenu dans sa patrie, nia ou viola ses sermens. Les Anglais se montrèrent favorables à ses vues, parce qu'ils redoutaient un joug étranger; et, dès qu'Édouard fut mort, ils donnèrent la cou-

ronne à Harold, et le proclamèrent roi presque unanimement.

Cependant son propre frère, Tosthon, soutenu par un parti et appuyé par le régent de France, qui lui fournit des vaisseaux et de l'argent, lui disputa le trône: telle était la politique de Baudouin; en même temps qu'il donnait des armes et des secours à Tosthon, il encourageait Guillaume à soutenir ses droits, dans l'espoir de faire profiter son royal pupille des fruits de cette triple lutte.

Si Harold se trouvait embarrassé par la guerre intestine que lui suscitait son frère, de son côté Guillaume ne rencontrait pas moins d'obstacles dans ses projets: le Maine, qu'il venait de conquérir, se montrait disposé à la révolte, et Conan, duc de Bretagne, le menaçait de la guerre. « Je ne sais, lui » écrivait ce duc, si je dois vous féliciter sur la » gloire que vous promet la conquête de l'Angleterre; » mais, avant de poursuivre cette noble entreprise, » je vous demande préalablement, comme acte de » justice, la restitution de la Normandie, que vous » possédez sans aucun droit; car Robert, dont vous » prétendez être le fils, la donna, en partant pour » la Palestine, à mon père le duc Alain, son proche » parent. Vous savez qu'il se rendit à Rouen pour » vous voir, et que là il fut empoisonné par vous » ou par vos ministres. J'étais trop jeune alors pour » le venger; aujourd'hui je veux me faire rendre » justice et me ressaisir d'un duché à la possession » duquel, comme bâtard, vous ne deviez point pré» tendre. Si vous me refusez une juste satisfaction, » je vous y contraindrai par la force des armes. »

Guillaume répondit avec hauteur à ces menaces. Conan s'avança à la tête de son armée, et assiégea Château-Gonthier, ville située sur la frontière de l'Anjou et du Maine; mais il y mourut empoisonné par un de ses officiers, qui courut se réfugier en Normandie. Ce crime délivra Guillaume d'un grand péril. Hoel, son beau-frère, qui lui succéda, parut renoncer à tout dessein hostile contre le duc de Normandie.

Guillaume, comme tous les hommes dont le génie sut fixer la fortune, se montrait aussi actif en négociant qu'en combattant; il obtint de la jalousie de l'empereur Henri IV contre la France, l'assurance d'une diversion, si le régent, profitant de son absence, voulait attaquer la Normandie. De plus, ayant appris que Harold avait négligé, en montant sur le trône, de solliciter l'approbation du Saint-Siége, dont l'ambition prétendait alors disposer des couronnes, il flatta, irrita l'orgueil romain, et obtint du pape Alexandre II, l'autorisation de faire valoir ses droits à la couronne d'Angleterre. Ce pontife lui envoya même un drapeau béni et un cheveu de saint Pierre, présent qui, aux yeux des peuples dans un temps de superstition, valait peut-être mieux que de puissans secours. Ses sages dispositions

Après avoir fait toutes ces sages dispositions, Guillaume rassembla les barons, et leur communiqua son dessein. Les uns, redoutant les suites d'une entreprise si téméraire, s'efforcèrent de l'en détourner; les autres, éblouis par son éclat, partagèrent son avis: la majorité se montra favorable au duc.

Composition de son armée.

Méditant depuis long-temps cette grande expédition, Guillaume avait amassé des trésors, et pouvait offrir une forte solde aux guerriers qui se rangeraient sous ses étendards; il attira près de lui, par cet appât, une foule d'aventuriers; et, comme d'ailleurs les mœurs du temps étaient chevaleresques et belliqueuses, un grand nombre de seigneurs normands et français, qui cherchaient par-tout des aventures et des combats, amenèrent leurs troupes sous sa bannière. Parmi ces preux, brillaient les comtes de Boulogne, de Mortagne, de Beaumont, d'Évreux, de Thouars, d'Étaples et de la Garenne.

Toutes ces forces réunies lui composèrent une armée de cinquante mille hommes; il arma une grande quantité de vaisseaux, les approvisionna avec soin, établit dans son armée une sévère discipline, renvoya de son camp les soldats timides ou débiles, ne prit avec lui que des guerriers forts et vaillans, et s'embarqua dans le port de Saint-Valery, après avoir confié au comte de Montgommery la régence de ses États.

Sa fermeté dans l'exécution d'une si vaste entreprise fut tout à coup contrariée par l'inconstance des vents, qui l'enchaînaient malgré lui au rivage. Les Français de cette époque savaient combattre, mais ne savaient pas attendre. Un camp inactif était bientôt désert. Déjà la désertion et le découragement affaiblissaient l'armée, et l'opiniâtreté des vents contraires semblait, à beaucoup d'esprits faibles, un signe de la désapprobation du ciel.

Son débarquement sur la côte de Sussex.

Guillaume eut recours au seul remède qui pouvait dissiper ces terreurs religieuses. La châsse de

saint Valery fut portée avec pompe en procession dans le camp; les vents changèrent; l'armée se sentit enflammée d'une nouvelle ardeur, et les troupes normandes débarquèrent heureusement sur la côte de Sussex.

A peu près dans le même temps, Tosthon, secondé par le roi de Norwège, était descendu dans le Northumberland; mais Harold le combattit, le vainquit, le força de fuir, et marcha rapidement ensuite contre Guillaume.

Les deux rivaux, avant de livrer la bataille qui devait décider des destins de l'Angleterre, négocièrent quelques jours par l'entremise des moines qu'on trouvait alors dans toutes les cours, dans toutes les intrigues et dans tous les camps.

Guillaume proposa successivement à son ennemi de soumettre leur querelle au jugement du parlement anglais ou de la vider par un combat singulier. Enfin il consentit même à céder le sceptre au prince Harold, pourvu qu'il le reçût de lui à titre de fief.

Harold, sans donner de réponse positive, avançait toujours tout en négociant, espérant surprendre les Normands; mais il les trouva prêts au combat.

Les deux armées se virent enfin en présence, près d'Hastings. La veille de la sanglante journée qui allait donner à la Grande-Bretagne un roi national ou un monarque étranger, les Anglais se livrèrent aux excès de la table et à une ivresse bruyante. Les Français, au contraire, se préparaient au carnage par la prière, et sentaient redoubler leurs forces en invoquant l'appui céleste.

Au point du jour, l'intrépide Guillaume harangue

ses troupes; et, certain que l'extrême courage naît d'un extrême péril, il leur apprend hardiment qu'il vient de brûler ses vaisseaux, de sorte qu'il ne leur reste plus que le choix de la mort ou de la victoire. « Mais la victoire, dit-il, n'est point douteuse; car » notre cause est juste, et nous combattons contre » un parjure. »

Bataille d'Hastings. Les deux armées s'élancent l'une sur l'autre avec un égal courage; à la portée du trait elles s'arrêtent, et le ciel semble quelques instans obscurci par un nuage de flèches. Bientôt après, les Normands chargent l'ennemi en entonnant le chant belliqueux de Rollon; mais, malgré leur impétuosité, les Anglais tiennent ferme; leurs sabres repoussent les coups de la francisque; les troupes de Guillaume plient.

Guillaume indigné les arrête, les rallie, et rétablit le combat. La fortune balance incertaine. Les Français ne reculent plus; mais les Anglais leur opposent une masse trop serrée pour qu'ils puissent en enfoncer les rangs.

Guillaume, las d'une lutte où la force s'acharne inutilement, a recours à la ruse: il ordonne à plusieurs de ses chefs une retraite simulée. Les Anglais, se croyant vainqueurs, s'avancent précipitamment, ouvrent leurs rangs et courent en désordre.

Victoire de Guillaume. Guillaume, profitant de cet instant favorable, se précipite de nouveau sur eux. De toutes parts ils sont enfoncés.

Vainement Harold prouve par des prodiges de valeur qu'il est digne de la couronne. Ses plus vaillans chefs tombent à ses pieds. Il combat le dernier de tous; enfin il succombe percé de coups. Deux de

ses frères et une foule de seigneurs anglais périrent avec lui. La fuite des débris de l'armée anglaise ne les sauva pas de la fureur d'un ennemi aussi ardent à la poursuite qu'au combat.

La terreur suivit la victoire. Guillaume, profitant rapidement de son triomphe, vit Douvres, Cantorbéry et Londres lui ouvrir leurs portes. Enfin l'archevêque d'Yorck le couronna roi d'Angleterre. Son couronnement.

L'opiniâtreté de la noblesse anglaise causa sa ruine. Ne pouvant supporter un joug étranger, elle excita dans toute l'Angleterre de longs et de fréquens troubles, dans lesquels la fortune trahit toujours son courage : aussi presque toutes les anciennes familles bretonnes, anglaises et saxonnes, finirent par êtres bannies, ruinées ou immolées.

La révolution fut totale et terrible : Guillaume, pour soumettre les esprits et pour vaincre les mœurs, ne laissa subsister ni l'ancienne législation ni l'ancien langage. Tout fut détruit ou changé par ce conquérant sévère. Chaque habitant se vit contraint, par la rigoureuse loi du *couvre-feu*, d'éteindre toute lumière dans sa maison chaque jour à huit heures du soir. Le peuple, gouverné par une noblesse toute française, n'obéit plus qu'à des lois françaises, et n'entendit plus autour de lui pendant long-temps que la langue de la France. Son gouvernement.

L'histoire n'offre point d'exemple d'une entreprise plus téméraire, d'une conquête plus rapide, d'une révolution plus complète et d'une plus rigoureuse tyrannie.

Les succès inouis de Guillaume excitèrent en France un vif et général mécontentement contre le

régent. La fortune avait trompé sa sagesse. Espérant perdre un grand vassal, il l'avait élevé au faîte de la puissance et de la gloire. Vainement les rois de France, d'Écosse et de Danemarck voulurent former, en 1065, une ligue contre le conquérant de l'Angleterre : ce projet resta sans exécution.

Mort de Baudouin.

L'année d'après, Baudouin mourut, plus accablé par les chagrins que par l'âge. Jusque-là les rois n'avaient été majeurs qu'à vingt-deux ans; Philippe n'en avait que quinze. Cependant le peu de succès qu'avait eu la régence décida les grands à laisser prendre au jeune monarque les rênes de l'État.

Vie errante de son fils Robert.

Baudouin laissait deux fils. Conformément aux coutumes, il légua la Flandre à Baudouin VI, l'aîné de ses enfans, fit jurer au plus jeune, Robert, de ne former aucune prétention sur cet État, et lui donna de l'argent, des soldats et des vaisseaux pour chercher fortune ailleurs et conquérir quelques principautés, genre d'héroïsme ou de brigandage que la fortune des chevaliers normands avait mis à la mode.

Plusieurs aventuriers se joignirent à Robert; il courut en Espagne, se signala contre les Sarrasins par plusieurs exploits, mais ne put former aucun établissement dans cette contrée. Ensuite, trahi, battu et pillé, il revint pauvre en France, peu de temps avant la mort de son père qui l'accueillit mal, et qui cependant lui donna de nouveaux secours.

Continuant sa vie errante, il entreprit le pèlerinage de Jérusalem, se mit au service de Constantin Ducas, se révolta peu de temps après, avec quelques Normands, contre cet empereur, et revint

encore dans sa patrie, sans fortune, mais non sans renommée.

Le fils aîné de Baudouin n'avait survécu que trois ans à son père ; il laissait deux enfans, Arnould et Baudouin, l'un comte de Flandre, et l'autre comte de Mons. Richilde leur mère prétendait à leur tutèle. L'aventureux Robert la lui disputa ; mais il fut d'abord vaincu par elle.

Le roi de France, Philippe, prit Richilde et son fils Arnould sous sa protection. Il marcha contre Robert ; mais le début du monarque dans la carrière des armes fut malheureux. Robert, trompant sa jeune ardeur par une retraite simulée, le surprit près de Cassel, et tailla son armée en pièces. Arnould, comte de Flandre, périt dans le combat. Ses exploits

Philippe augmenta la honte de sa défaite en ne cherchant point à la réparer par sa fermeté. Il abandonna lâchement la cause de Richilde, et laissa son second fils, Baudouin VII, sans protection.

Richilde implora l'appui de l'empereur Henri IV, qui fit vainement marcher le duc de Lorraine et l'évêque de Liége contre Robert. L'inconstant Philippe joignit alors ses armes à celles de l'ennemi qui l'avait vaincu. Robert triompha ; il avait acquis la Frise en épousant la veuve du comte de cette province. Richilde, découragée, lui céda la Flandre ; elle ne conserva pour son fils que le Hainaut. Philippe épousa Berthe de Frise, belle-fille de Robert.

Ce fut à cette époque (1) que le pape Alexandre II mourut, et que Rome vit monter sur le trône ponti- Pontificat de Grégoire VII.

(1) 1071.

fical le fameux moine Hildebrand, trop célèbre depuis sous le nom de Grégoire VII. La naissance de ce pontife était obscure, son génie vaste, son orgueil extrême, son opiniâtreté indomptable.

Ses prétentions à la monarchie universelle.

Aucun de ceux qui occupèrent le siége de saint Pierre n'affecta plus hautement ses prétentions à la monarchie universelle par une ambition que l'Évangile condamne encore plus que la politique. Pasquier dit que « Grégoire VII fut un des plus hardis champions de Rome. Il n'oublia rien par les armes, par la plume, par les foudres, de ce qu'il croyait avantageux aux papes et funeste aux rois. »

Ce pontife écrivit à Démétrius, czar de Russie : « Votre fils nous a dit qu'il voulait recevoir la couronne de nos mains; ayant trouvé sa demande juste, nous lui avons donné votre royaume, au nom de saint Pierre. »

Dans un bref adressé aux princes de l'Allemagne, il s'exprimait en ces termes : « De la part de Dieu tout-puissant, je défends à Henri de gouverner le royaume teutonique et l'Italie. J'absous les chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté, et j'excommunie tous ceux qui le reconnaîtront pour roi. »

La fortune, après avoir secondé le génie audacieux de Grégoire, lui fut enfin infidèle : persécuté à son tour, poursuivi et assiégé dans une forteresse, ce prêtre indomptable menaçait et foudroyait encore, du fond de sa prison, les têtes couronnées; il y composait même de mauvais vers latins; et, en envoyant une couronne d'or au duc de Souabe, qu'il proclamait empereur, il lui écrivit : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.*

Quoique l'ignorance et la superstition secondassent alors en Europe l'ambition romaine qui marchait au pouvoir suprême au milieu des ténèbres, cette ambition rencontra cependant dans quelques États, et particulièrement en France, des écueils qu'elle ne put franchir.

L'abbé Vély, dans son histoire, cite très-justement à cette occasion ce passage remarquable de Pasquier : « Nous avons eu de toute ancienneté, » dit-il, trois grandes propositions qui nous ont servi » de bouclier : la première est que le roi de France » ne peut être excommunié par l'autorité du pape; » la seconde, que le pape n'a nulle juridiction ou » puissance sur le temporel des rois; la troisième, » que le concile général et universel est au-dessus » du pape. Toutefois nous reconnaissons en lui cette » supériorité de chef et de souverain pasteur de » l'Église, comme celui qui est avoué pour tel par » nos premiers et grands docteurs. »

Grégoire, ayant favorisé par son appui la conquête et l'usurpation de Guillaume-le-Bâtard, espérait que la reconnaissance le rendrait docile à ses vues; il exigea de lui un tribut et le serment de fidélité.

Le roi d'Angleterre répondit qu'il voulait bien continuer ses aumônes pour l'église de saint Pierre; mais en même temps il défendit aux prêtres anglais de se rendre à Rome, lorsqu'ils y étaient mandés.

Tandis que de fermes adversaires s'opposaient à l'ambition de Grégoire, un grand nombre d'évêques et de moines la soutenaient. « Le pape, disait Yves

» de Chartres, est le seul nom dominant dans l'u-» nivers; tous les princes de la terre baisent ses » pieds. » Cependant ce titre de pape avait été long-temps commun à tous les évêques, et ce fut ce même Grégoire VII qui, dans un concile tenu à Rome, fit attribuer exclusivement ce titre à l'évêque de Rome.

Ses querelles avec l'empereur Henri IV remplirent l'Allemagne, ainsi que l'Italie, de séditions, d'orages, et les inondèrent de sang. Henri avait été précédemment accusé de simonie par Alexandre II. Grégoire porta plus loin sa témérité; et, quoiqu'il eût d'abord demandé à l'empereur de confirmer sa propre élection, par une contradiction étrange il osa bientôt après le citer à son tribunal, lança contre lui les foudres du Vatican, le contraignit de venir s'agenouiller devant lui en pénitent, l'excommunia ensuite de nouveau, et finit par le déposer.

Nicéphore, empereur d'Orient, Robert Guiscard, duc de la Pouille, et Boleslas, roi de Pologne, se virent aussi tour-à-tour excommuniés par lui.

Ce pape turbulent déposa un grand nombre d'évêques, et la résistance des Français l'empêcha seule de traiter le roi Philippe comme il avait traité l'empereur Henri.

Mais cet excès d'élévation de la puissance romaine en fut le terme. Il ouvrit les yeux des rois et éclaira les peuples sur leur péril. La crédulité du siècle était alors si aveugle, qu'avec plus de sagesse et de circonspection, les papes seraient peut-être parvenus à faire de l'Europe un empire théocratique.

Sous d'autres rapports, la fermeté de Grégoire fut salutaire. Une réforme sévère dans les mœurs du clergé était devenue indispensable; jamais et nulle part on n'avait vu d'exemple d'une corruption aussi scandaleuse. Tout était vénal. Les rois vendaient les évêchés, les abbayes. Les prélats, entraînés par les passions mondaines, se faisaient mutuellement la guerre, portaient alternativement le casque et la mitre, pillaient, volaient, tuaient et se livraient aux plus honteuses débauches. Bravant les décrets des conciles, les prêtres se mariaient ou entretenaient publiquement des concubines et des chambrières.

Réforme dans les mœurs du clergé.

L'impétueux Grégoire ne crut trouver d'autres remèdes à ces désordres, que de s'arroger spirituellement et temporellement un pouvoir absolu. On a conservé un recueil curieux des lettres de Grégoire. Ce recueil est intitulé *Dictatus papæ*, parce que ses lettres à ses légats étaient dictées par lui. On y remarque les maximes suivantes : « Le » pape peut seul déposer et rétablir les évêques, » sans concile; il peut seul faire de nouvelles lois, » de nouveaux diocèses, les diviser, les réunir, les » doter ou les appauvrir; il juge en dernier res» sort; ses sentences sont sans appel; seul il a le » droit de porter les insignes de l'empire; il peut » déposer les empereurs, et châtier les mauvais » rois, en déliant les sujets de leur serment de fidé» lité : enfin tout pontife romain doit être révéré » comme saint, dès qu'il a été canoniquement élu. »

Plusieurs souverains, cédant à l'orage, s'assujettirent à des dons volontaires que Grégoire s'efforça

Autorité du pape sur les souverains.

promptement d'établir par-tout comme un tribut légitime, qu'il appelait *le denier de saint Pierre.*

Ce projet réussit en Espagne et même en Angleterre. Le pape, profitant des troubles d'Italie, érigea en fiefs de Rome les terres enlevées à l'empire grec par les Normands, la Pouille, la Calabre, la Sicile, et tout ce qui depuis composa le royaume de Naples. Habile à saisir les avantages que lui offraient les mariages illicites de plusieurs princes et la turbulente ambition des grands, il étendait chaque jour son autorité sur les souverains.

Le comte de Roussy et plusieurs seigneurs, combattant les Sarrasins en Espagne, espéraient y acquérir des principautés. Grégoire leur écrivit : « Vous devez savoir que depuis plusieurs siècles » l'Espagne appartient à saint Pierre : ainsi, quoi- » qu'elle soit envahie par les infidèles, vous ne » pouvez y faire ni par conséquent y garder au- » cune conquête sans le consentement du Saint- » Siége, et sans vous reconnaître ses vassaux. »

Grégoire ajoutait à la hauteur du langage de la domination la grossièreté des expressions, que la barbarie des moeurs du siècle peut seule expliquer. En écrivant au roi Philippe, il le traitait de « loup » ravissant, de tyran indigne du nom de roi, » d'homme souillé de péchés et de crimes. » Il invitait le duc de Guienne, ainsi que d'autres seigneurs, à se révolter et à reprocher au monarque les déréglemens de sa conduite. Enfin il voulait que les évêques missent le royaume en interdit, et déclarait que, si Philippe ne se repentait pas, il le déposerait; insolence aussi ridicule qu'odieuse.

Il est vrai que Philippe, détourné des affaires par les plaisirs, s'abandonnait souvent à des excès répréhensibles, se livrait aux vices de son temps, et dégradait même la dignité royale au point de piller les commerçans sur les grandes routes. Il lui était arrivé une fois d'arrêter et de dépouiller des marchands italiens. Désordres de Philippe

L'Église, pour le ramener à ses devoirs, pouvait essayer les exhortations évangéliques, seules armes des vrais chrétiens. Mais Grégoire aimait mieux commander qu'exhorter, foudroyer qu'éclairer; son orgueil, foulant aux pieds les trônes, oubliait que la houlette du pasteur des hommes devient elle-même impie et coupable, lorsqu'elle veut se changer en sceptre impérial et en glaive homicide. Guillaume seul se vit ménagé par le hautain pontife : la fierté papale s'arrêtait avec crainte devant le génie du conquérant.

L'indolence de Philippe formait alors un étonnant contraste avec l'aventureuse activité des Français. Ils cherchaient dans les pays les plus éloignés les combats et la gloire. Les Maures, chassés de la Biscaye, des Asturies, de la Catalogne et d'une partie de l'Aragon, possédaient encore tout le reste de l'Espagne, qui était devenue le théâtre sanglant d'une guerre perpétuelle et sans trêve entre les deux nations et les deux cultes. Exploits des Français en Espagne.

Le zèle pour la foi, l'ardeur pour la gloire et le désir des aventures, attiraient dans ce pays une foule de chevaliers français. Entre eux tous brilla un descendant de Hugues-Capet, Henri, fils de Robert, duc de Bourgogne. Après de nombreux ex- Tige des princes du Portugal.

ploits, il épousa, en 1095, la fille d'Alphonse VI, roi de Castille, qui lui donna en apanage le comté de Porto. Il devint la tige des princes qui règnent aujourd'hui en Portugal, nom dérivé de ceux des villes de *Porto* et *Cale*, toutes deux rebâties par le conquérant français.

Échec de Guillaume devant Dôle

Peut-être les guerriers de la France, au lieu de chercher si loin une périlleuse renommée, auraient dû se rassembler, sous la bannière du roi de France, pour réunir la Normandie à sa couronne et pour la séparer de l'Angleterre. Mais Guillaume se montrait aussi actif pour conserver que Philippe peu fait pour conquérir.

Cependant l'occasion semblait favorable. Le Maine s'était révolté contre Guillaume. On lui laissa librement comprimer cette révolte et châtier le comte d'Anjou, Foulques-Réchin, allié des rebelles. Le duc de Bretagne les avait aussi secourus; Guillaume lui déclara la guerre, envahit ses États et assiégea Dôle.

A la nouvelle de ce danger, Philippe parut enfin se réveiller; il prit les armes, vint secourir les Bretons, contraignit le roi d'Angleterre à lever le siége de Dôle, et lui fit éprouver de grandes pertes dans sa retraite. Mais bientôt, fatigué de ce succès, il retomba dans sa langueur, et conclut une paix qui laissait à Guillaume toutes ses possessions (1).

Paix entre lui et Philippe.

Préférant l'oisiveté de la cour aux travaux des camps, et cependant toujours jaloux de Guillaume, il chercha des moyens moins honorables d'affaiblir

(1) 1077.

la puissance de son rival : fomentant des mésintelligences dans sa famille, il se lia secrètement avec le fils du conquérant, Robert-courte-Cuisse, prince turbulent, ambitieux, et gravement soupçonné d'avoir excité la révolte du Maine, dans l'espoir de s'emparer du duché de Normandie.

Robert avait deux frères cadets, Guillaume-le-Roux et Henri, tous deux très-jaloux de lui. Le roi anglais préférait à son fils aîné ces deux princes, comme plus dociles à ses volontés. Un jour, se trouvant tous réunis dans la ville de l'Aigle, et jouant entre eux en présence de leur père, ils jetèrent une grande quantité d'eau sur Robert. Un de ses courtisans lui faisant regarder cette plaisanterie comme une insulte, il s'emporta violemment. Son père prit le parti des jeunes princes. Révolte de Robert-courte-Cuisse contre son père

Robert s'éloigna en courroux et prit les armes. Secondé par quelques partisans, il s'empara de plusieurs châteaux. Sa mère Mathilde le favorisa, et Philippe lui donna secrètement des secours. Mais bientôt, poursuivi par son père, il fut contraint de chercher un refuge en France. Le roi Philippe lui donna pour asile le château de Gerberois, près de Beauvais, et Guillaume vint l'y assiéger. Loin de fléchir, l'orgueilleux prince demandait hautement, pour prix de sa soumission, la possession de la Normandie, comme apanage. Guillaume répondit *que sa coutume n'était point de se dépouiller avant de se coucher.*

Dans cette lutte impie, la même ardeur animait les assiégeans et les assiégés. Au milieu d'une sortie, comme, en suivant l'usage, les guerriers étaient Leur combat singulier.

complètement couverts et cachés par leur armure, Robert combat corps à corps Guillaume sans savoir sur quel adversaire tombent ses coups; sa lance traverse le bras du roi et le renverse de son cheval : aux cris du monarque il reconnaît son père; la nature triomphe; il saute à terre, se jette aux pieds du roi, lui donne son propre coursier et le laisse retourner dans son camp.

Le roi, moins touché du repentir de son fils qu'irrité de sa blessure, de celle de Guillaume son second fils, et de la perte d'un grand nombre de ses officiers, lui donna sa malédiction; cependant il leva le siége.

Ce succès coupable fortifia le parti de Robert : une foule de seigneurs bretons, angevins et normans accoururent sous ses drapeaux. Philippe offrit sa médiation; elle fut acceptée, et Robert obtint son pardon. Sa soumission était trop opposée à son caractère pour durer. Quatre ans après, en 1081, il se révolta de nouveau. Encouragé par Philippe, ce prince ravagea la Normandie.

Mort de Guillaume.

Malgré la paix jurée, une haine sourde existait depuis long-temps entre les rois de France et d'Angleterre. Une plaisanterie la fit éclater : Guillaume avait acquis avec l'âge un excessif embonpoint. « Quand donc, dit Philippe, cet homme accouchera t-il? sa grossesse dure bien long-temps. » Cette saillie se répandit en Angleterre, et Guillaume irrité s'écria: « J'irai faire mes relevailles à Ste-Geneviève, avec tant de luminaires, que le roi de France » pleurera long-temps son bon mot. » L'effet suivit promptement la menace : Guillaume, à la tête des

Anglais et des Normands, vint assiéger Mantes, en dévasta les environs et mit le feu à la ville. Les flammes punirent elles-mêmes l'incendiaire : voulant éviter le feu qui consumait tout autour de lui, il sauta si brusquement un fossé, que le pommeau de sa selle heurta son estomac avec violence, et lui causa un abcès qui le fit mourir peu de jours après dans la ville de Rouen où il s'était fait transporter.

On ne reconnaissait alors d'une manière positive, chez les Anglais, ni le droit d'aînesse, ni celui d'élection. Guillaume mourant partagea ses États comme il le voulut : son second fils, Guillaume-le-Roux, fut roi d'Angleterre; l'aîné, Robert, duc de Normandie; Henri, le dernier de tous, obtint en partage les biens de sa mère Mathilde. Partage de ses États entre ses fils.

Ces trois princes, mécontens de ce partage, ne tardèrent pas à se combattre; en 1087, ils se déclarèrent la guerre. Guillaume-le-Roux, plus actif, prévint Robert et envahit la Normandie. Philippe, fomentant ces discordes dans le dessein d'en profiter, secourait alternativement les différens partis. Enfin, ils conclurent la paix à Caen; elle fut désavantageuse pour Robert; il perdit quelques places; Henri acquit le Cotentin.

A cette même époque, Philippe ordonna des prières publiques pour obtenir de Dieu qu'il lui accordât des enfans. Dans la même année, le prince Louis naquit, et la naissance de cet héritier du trône fut célébrée par des fêtes solennelles. Naissance de Louis, fils de Philippe.

Les obsèques de Guillaume-le-Conquérant eurent lieu à Caen. Un incident, arrivé au milieu de cette cérémonie, prouve à quel point le nom de

Rollon et sa justice étaient encore vénérés par les Normands. Au moment où l'on portait à l'église le corps de Guillaume, un habitant de la ville s'écria : *haro*; ce mot, synonyme de Rollon, servait encore d'appel à la justice, comme de chant pour courir à la victoire. Le convoi fut arrêté; le bourgeois déclara que le feu roi lui avait pris, sans indemnité, un fonds de terre pour y bâtir une abbaye. Aussitôt le peuple indigné se saisit du corps, et ne permit de l'enterrer qu'après avoir obtenu du prince Henri l'indemnité réclamée.

Divorce du roi avec Berthe.

Philippe avait long-temps en vain désiré des enfans; Berthe lui en donna trois; et, par une singulière contradiction, cette reine, aimée de son époux tant qu'elle avait été stérile, fut délaissée par lui dès qu'elle devint feconde. L'inconstant Philippe s'en dégoûta et fit, dit-on, fabriquer de faux actes généalogiques pour prouver sa parenté avec elle, et par conséquent la nullité de son mariage. Le divorce fut prononcé. Il demanda la main d'Emma, fille de Roger, duc de Sicile; mais, tandis que cette princesse était en route pour monter sur le trône de France, un nouveau caprice le lui enleva.

Son amour pour Bertrade.

Il existait dans l'Anjou une femme nommée Bertrade, jeune, belle, galante, ambitieuse et pleine d'artifice. Le vieux comte d'Anjou, Foulques-Réchin, après avoir répudié successivement deux femmes, qui vivaient encore, avait épousé Bertrade. Mais le titre de comtesse et l'amour d'un vieillard satisfaisaient mal les passions et l'orgueil de cette intrigante princesse. Le trône de France, vacant par l'exil de Berthe, enflamma ses désirs; elle sut ins-

pirer adroitement au roi la curiosité de la connaître. La politique lui fournit de faciles prétextes. Philippe vint à Tours. Le comte l'y reçut avec autant de respect que d'éclat. Bertrade profita si bien de cette entrevue, qu'elle inspira au monarque une violente passion. Il partit, et une troupe de cavalerie, qu'il avait laissée à Tours, enleva la comtesse, et la lui amena dans la ville d'Orléans.

A cette époque, Rome avait changé deux fois de souverains. Victor III, successeur de Grégoire VII, était mort, et Urbain II occupait le trône pontifical. Le divorce de Berthe, la rupture du mariage d'Emma et l'enlèvement de Bertrade, étaient pour l'Église un triple sujet de scandale.

Bertrade, bravant les arrêts de l'opinion publique et le courroux de Rome, jouissait orgueilleusement de son triomphe, prétendant « qu'elle s'était » soustraite non à un mariage légal, mais à un » adultère public. »

Dans ces circonstances, la princesse de Sicile arriva en Languedoc. Là elle apprit sa disgrace; et, renonçant avec fierté à un sceptre souillé par le vice et qui n'était plus digne d'elle, loin de le réclamer, elle épousa le comte de Clermont.

Opposition des évêques à son mariage.

Le roi, délivré de cet obstacle, ne se dissimulait pas l'importance de celui que l'Église lui laissait à vaincre. Il employa tous les moyens de sa puissance et de son esprit pour séduire les évêques français.

Le savant Yves de Chartres leur donnait l'exemple d'une inébranlable fermeté. Le roi fit dévaster ses terres, piller ses biens, et le raya du tableau des leudes.

Presque tous les prélats se montrèrent inflexibles ; les évêques de Rouen, de Senlis et de Bayeux cédèrent seuls aux séductions du monarque, et sacrifièrent leur conscience à l'appât des richesses. Ils célébrèrent le mariage du roi avec Bertrade, et leur condescendance excita non-seulement un murmure général, mais une guerre intestine. Les partisans de Bertrade et ses adversaires coururent aux armes.

Le roi, dans le dessein probable de tromper l'évêque de Chartres qu'il n'avait pu fléchir, lui ordonna de remplir ses devoirs de vassal, et de venir assister à une conférence qui devait avoir lieu entre les monarques de France, d'Angleterre, et le duc de Normandie.

Yves, dans sa réponse, s'exprimait en ces termes : « Sire, trois motifs m'empêchent d'obéir à » votre sérénité : premièrement le pape vous dé- » fend de vivre avec Bertrade ; secondement vous » avez ordonné aux évêques de ne point se rendre » au concile convoqué par Urbain ; troisièmement » le souverain pontife vous déclare excommunié et » votre mariage nul : ainsi, par respect même pour » vous, je dois éviter votre présence. Si je vous » voyais, mon devoir me forcerait de vous dire » publiquement ce que je vous écris en secret. D'ail- » leurs tous les vassaux de mon Église ont violé la » trève du Seigneur, et je ne puis les conduire près » de vous tant que la prise d'armes leur attirera » l'excommunication. Enfin je ne croirais trouver » aucune sûreté dans votre cour, m'étant rendu, » par ma rigueur, ennemi d'un sexe auquel on ne

» doit jamais trop se fier, même quand on en est
» l'ami. » La lettre était terminée par des prières
pour le salut du monarque.

Au milieu de semblables désordres, un règne si faible aurait pu exposer la France à une ruine totale. La fortune seule la sauva. L'Angleterre et la Normandie étaient en proie aux discordes, fruit d'une conquête et d'une révolution récentes. La lutte du trône impérial et de la tiare occupait et ensanglantait la belliqueuse Germanie, ainsi que toute l'Italie. La guerre contre les Maures absorbait toutes les forces de l'Espagne. Rome même, si puissante au dehors, se voyait intérieurement déchirée par les querelles survenues entre le pape Urbain et un antipape nommé Clément, que l'Allemagne protégeait. Ce fut à l'abri de ces dissensions étrangères que le trône des Capétiens, malgré les fautes et la faiblesse de leurs premiers rois, s'affermit, s'accrut et s'éleva graduellement.

Dissensions étrangères favorables à la France.

Philippe, profitant des embarras d'Urbain, le menaça, s'il persistait à condamner son mariage, de se déclarer pour l'antipape Clément. Urbain répondit qu'avant de prendre une décision définitive, il fallait examiner dans un concile la légitimité des motifs du divorce de Berthe.

Menace de Philippe au pape.

Le concile se rassembla dans la ville de Reims. La majorité des évêques se prononça pour le roi. Yves de Chartres refusa opiniâtrément de s'y rendre, et appela de la décision du concile au Saint-Siége. « Vous m'accusez de trahison, écrivait-il aux autres
» évêques; c'est vous qui trahissez le roi, en flattant
» ses passions; moi, je le sers en lui disant la vérité. »

Le pape convoqua un autre concile à Autun. Trente-deux évêques y renouvelèrent et confirmèrent les excommunications lancées contre l'empereur Henri IV, contre l'antipape, et enfin excommunièrent le roi de France lui-même.

Mort de Berthe.

Sur ces entrefaites, Berthe mourut. Philippe, trop enchaîné par Bertrade pour céder à la crainte des foudres de l'Église, les brava. Cependant il cessa de porter les ornemens royaux; mais il garda Bertrade près de lui; et, n'osant aller dans les églises, il se contenta d'assister secrètement à la messe dans son palais.

Fameux concile à Clermont.

La résistance du roi et d'autres motifs d'un intérêt plus général, particulièrement le désir d'armer les chrétiens de l'Occident pour secourir les églises d'Asie et pour reconquérir sur les Musulmans le tombeau du Christ, décidèrent Urbain à convoquer dans Plaisance un concile général qui produisit peu de résultats. Mais, comme les Français étaient plus prompts que les Italiens à répondre aux cris de guerre, Urbain vint en France, et présida dans la ville de Clermont ce fameux concile qui décida la guerre générale des chrétiens contre les Mahométans, et donna naissance à cette première croisade jugée si diversement, et dont les conséquences changèrent la face du monde. Nous en parlerons bientôt avec plus de détails, après avoir achevé le triste récit des honteuses querelles de Bertrade contre l'Église, et de Philippe contre Rome.

Couronnement de Bertrade.

Philippe, ayant définitivement refusé de se séparer de sa maîtresse, fut de nouveau excommunié

à Clermont, ainsi que tous les Français qui persisteraient à le reconnaître encore pour roi et pour seigneur. Cette rigueur audacieuse ébranla le roi; il promit d'abandonner Bertrade, et fut absous dans un nouveau concile à Nîmes. Cependant son amour était trop violent pour briser les liens qui l'enchaînaient. Il viola encore ses sermens, rappela Bertrade, et la fit même couronner par les évêques de Troyes et de Meaux.

Le pape Urbain mourut la dernière année de ce siècle; son successeur, Pascal II, se montra d'abord inaccessible aux prières du roi. Cependant les esprits étaient changés. La mort de Berthe faisait oublier l'illégalité de son divorce. Les seigneurs commençaient à s'indigner contre l'ambition romaine, qui prétendait disposer des trônes et des seigneuries. Une partie des évêques de France désapprouvait aussi cette usurpation sur l'autorité temporelle. Un concile, rassemblé à Poitiers, devint le théâtre d'une discorde éclatante. Les légats, irrités de la résistance du roi, voulaient renouveler l'excommunication. Le duc de Guienne et plusieurs seigneurs sortirent en courroux de l'assemblée. Une partie du peuple accabla les légats d'injures. Tumulte à l'occasion de l'excommunication du roi.

Cependant les évêques, qui étaient restés, commencent à prononcer l'excommunication; alors la multitude s'emporte, elle lance des pierres contre les cardinaux; un ecclésiastique est immolé par la rage populaire; la plupart des membres fuient épouvantés. Au milieu de cette terreur générale, quelques prélats plus courageux, et entre autres deux abbés, Bernard de Thiron, et Robert d'Ar-

brisselles, fondateurs de Fontevrault, demeurent intrépides et triomphent, par leur courage, de la fougue du peuple : ainsi Philippe resta excommunié.

Plusieurs historiens, trompés par la date de quelques actes de ce prince, qui contenaient ces mots, *Regnante Christo*, ont cru qu'il avait reconnu lui-même sa déposition ; mais il est certain que ce monarque s'était servi, par piété, de cette formule dans plusieurs édits, long-temps avant d'avoir répudié Berthe.

Querelles des seigneurs et des évêques

Au reste, le roi, trop abandonné à l'amour pour supporter le poids des devoirs du trône, ouvrit les yeux sur les dangers auxquels l'exposait l'anarchie : par-tout il voyait son autorité incertaine et la France déchirée par les querelles sanglantes des seigneurs et des évêques. Ils se battaient, se chassaient, se pillaient réciproquement, ne reconnaissaient aucun frein, et, bravant toute puissance dans leurs forteresses dont toutes les collines du royaume étaient hérissées, ils en descendaient en brigands pour tyranniser les bourgeois, ruiner les cultivateurs et enlever les serfs.

Association de Louis VI à la couronne.

Le ciel, protecteur de la France, avait alors placé près du trône un jeune prince destiné à en devenir le sauveur, l'appui et l'ornement. Louis, héritier de la couronne, s'était déjà signalé par son courage : on le nomma *le batailleur*, parce qu'il était toujours armé, *l'éveillé*, parce que son incroyable activité le faisait paraître inopinément dans tous les lieux où il se trouvait quelque péril à courir, quelque tyran à vaincre, quelque justice à rendre, quelque désordre à réprimer. Plus tard un

trop remarquable embonpoint lui fit donner et conserver le surnom de Louis-le-Gros.

Il était évident que, dans ces circonstances critiques, l'épée devenait le seul sceptre qui pût gouverner. Philippe prit donc très-sagement le parti d'associer Louis à son trône; et les seigneurs, qui y consentirent, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils s'étaient donné un maître.

Les environs de la capitale n'étaient pas plus épargnés que les autres parties du royaume par le brigandage des seigneurs, et jusque-là les peuples les plus voisins du trône avaient inutilement cherché quelque repos sous son abri.

Le jeune Louis combattit sans cesse et successivement Burchard, seigneur de Montmorency, dévastateur des terres de l'abbaye de Saint-Denis, les seigneurs de Roussy, de Marles, de Coucy, de Mun, de Rochefort, du Puyset, de Montlhéri, et une foule de petits tyrans. Succès de ce prince.

Ce prince fut véritablement le premier de sa race qui mérita le nom de roi et qui fit chérir la royauté, en se montrant le libérateur du peuple, l'appui du faible et le protecteur du pauvre. Les bénédictions de ses sujets furent le plus auguste sacre qu'un monarque eût encore reçu: il n'est pas d'huile sainte qui donne au pouvoir royal un lustre plus sacré, que les larmes de reconnaissance d'un peuple.

Non-seulement Louis réprima les révoltes des seigneurs qui dévastaient le duché de France; mais il fit sentir aussi le poids de ses armes aux oppresseurs du Berri, du Limousin, et remporta une sanglante victoire sur le comte de Champagne.

La maison de Rochefort s'était liée avec l'héritier du trône; il avait épousé Lucienne, fille du comte Guy, grand sénéchal de France. Le pape cassa ce mariage. Louis se soumit à la décision du Saint-Siége. Guy et plusieurs seigneurs se révoltèrent alors contre lui; il les défit en plusieurs combats, s'empara de leurs châteaux, dispersa leurs alliés, et donna leur domaine de Gournay à leurs ennemis, les seigneurs de Garlande, qui, depuis cette époque, jouirent à la cour d'une grande faveur.

La forteresse de Montlhéri, possédée par Troussel de Montmorency, était dans ce temps la citadelle la plus menaçante, et, du sein de ses remparts, on voyait sortir sans relâche les bandes les plus dévastatrices. Louis combattit long-temps Troussel sans pouvoir le dompter. Enfin un traité de paix termina cette guerre, et Louis devint possesseur de son formidable château.

Une gloire si pure ne pouvait rester long-temps à l'abri des traits de l'envie. Chacun admirait les exploits de Louis; la France bénissait son nom; on ne l'appelait par-tout que le prince du royaume; il régnait sur le cœur des peuples. Bertrade ne dominait que celui du roi: jalouse d'un héros destiné à posséder une couronne qu'elle aurait voulu laisser à ses propres enfans, sa haine lui inspira le dessein coupable de terminer les jours du prince qui lui était odieux.

Son voyage en Angleterre.

Louis, voulant connaître par lui-même les mœurs et les ressources d'une nation dont il prévoyait la longue et dangereuse rivalité, était allé en Angleterre, où régnait alors, après la mort de Guillaume-

le-Roux, le roi Henri Ier, troisième fils du conquérant normand.

Ce monarque, au moment où il célébrait par des fêtes l'arrivée du prince français dans sa cour, reçut par un émissaire secret une lettre revêtue du cachet de Philippe. Cette lettre était écrite par Bertrade; au nom de son époux, elle priait le monarque anglais de se saisir de la personne de Louis, qu'elle accusait de trahison, et de le faire mourir.

Henri, ne pouvant croire qu'un père eût dicté un semblable écrit, consulta son conseil. On décida qu'il n'appartenait pas à un roi étranger de se mêler des affaires intérieures de la France, soit pour servir le juste ressentiment de Philippe, soit pour seconder la coupable passion de sa femme.

Son retour imprévu.

Louis, averti du piége qu'on lui avait tendu, repassa promptement la mer et surprit étrangement la cour par son retour imprévu. Il se plaignit hautement à son père de l'injuste arrêt prononcé contre sa vie; mais, apprenant alors que le roi avait ignoré ce criminel projet, qui n'était qu'une trame ourdie par Bertrade, il jura que cette femme périrait de sa main, s'il n'obtenait pas justice contre elle.

Le faible monarque n'osait ni résister à son fils, ni sacrifier sa maîtresse; et, ne pouvant dissiper cet orage, il ne songeait qu'au moyen d'en éloigner l'explosion.

Son empoisonnement et sa guérison.

Cependant un rapprochement plus apparent que réel sembla refroidir les esprits; mais la perfide Bertrade, implacable dans sa haine, empoisonna le prince. Pendant plusieurs jours l'art des médecins échoua contre la violence du mal: on avait perdu

l'espérance. Louis, malgré les conseils de ses amis, appela à son secours un charlatan qui le guérit. La pâleur qu'il conserva toujours depuis cette époque, rendit ineffaçables sur son visage les traces du crime de sa belle-mère.

Philippe, esclave de Bertrade et ne pouvant justifier un crime évident, implora la clémence de Louis. La piété filiale du prince l'emporta dans son cœur sur le plus juste ressentiment; il pardonna généreusement à la reine tous ses crimes, et le roi, pour lui prouver sa reconnaissance, lui donna Pontoise et le Vexin, qui, dans la dernière guerre, avaient été repris sur les Normands.

Feinte séparation du roi et de Bertrade.

Peu de temps après, le pape vint en France et reprocha de nouveau à Philippe le scandale de sa conduite. Le roi se soumit et lui promit de se séparer de Bertrade. Le pontife, adouci par sa docilité, lui laissa, en partant, l'espoir d'obtenir bientôt les dispenses nécessaires pour légitimer son mariage.

On tint en effet dans ce dessein un concile à Beaugency; mais il n'eut aucun résultat. Un autre concile se réunit à Paris (1); le roi y parut en habit de pénitent; il jura, ainsi que Bertrade, de rompre leur commerce adultère, et tous deux promirent de ne plus se parler, même sans témoins. A ces conditions ils furent absous.

Mais ce qui paraîtrait inexplicable dans d'autres temps et avec d'autres mœurs, c'est qu'un an après la décision du concile de Paris, le roi voyagea publiquement avec sa femme, et la conduisit même

(1) 1105.

chez son premier époux, Foulques-Réchin, qui les reçut tous deux avec respect, et sans montrer aucun souvenir du passé.

D'un autre côté, le pape, qui dans ses querelles avec Henri V, empereur d'Allemagne, se croyait probablement forcé de ménager le roi de France, parut ignorer, tolérer ou même approuver cette conduite : ce qui fit dire, par plusieurs historiens du temps, que le mariage de Bertrade avait été enfin reconnu et confirmé. L'abbé Suger, entre autres, en parlant de Bertrade, dit que « ce qui élevait » l'orgueil de cette reine et nourrissait sa haine, » c'était la certitude de voir ses enfans succéder au » trône, si le prince Louis mourait. »

Le tableau des vices de cette femme et des désordres d'un monarque voluptueux, nous a forcé d'interrompre le fil des événemens de son règne. Comme ce prince, irrésolu dans ses projets, n'était constant que dans ses passions criminelles, tout ce qu'il fit comme roi eut peu de suite et d'éclat. Il prit part, sans justice comme sans gloire, aux longues querelles des princes anglais et normands. La reprise du Vexin fut le seul fruit de ces mouvemens. Le roi d'Angleterre réclama cette seigneurie, et, secondé par plusieurs seigneurs, renouvela la guerre. Philippe, secouru par le duc de Guienne, contraignit les Anglais à se retirer.

On chercherait sans utilité aujourd'hui la trace des autres détails d'un si long règne. A peine occupèrent-ils même l'attention des contemporains, tout absorbée par les grands événemens qu'amenaient les querelles des papes et des empereurs, la révolu-

tion de l'Angleterre, la lutte des Espagnols contre les Maures, et sur-tout la persécution des chrétiens par les Sarrasins dans l'Orient. Ces barbares s'étaient souvent vus autrefois au moment de conquérir l'Europe, et l'Europe à son tour se préparait à punir leurs cruautés et à envahir leurs États.

Cause des croisades.

Comme ce fut sous le règne de Philippe que se donna le signal de ces fameuses croisades, nous devons revenir avec quelques détails à cette importante époque où éclata le double fanatisme de la gloire et de la religion; fanatisme qui dépeupla l'Occident, et qui cependant ne contribua pas faiblement à le civiliser en l'éclairant par quelques faibles rayons de lumières, échappés aux traits de l'ignorance et conservés dans la Grèce et dans l'Asie, quoiqu'enveloppés dans les ténèbres de la superstition.

De tout temps, le tombeau de Jésus-Christ à Jérusalem avait été le but de pieux et fréquens pélerinages. Ce monument, bâti par l'impératrice Hélène, fut sacré tant que les Romains ou plutôt les Grecs restèrent maîtres de la Palestine. Sous le règne d'Héraclius, elle leur fut enlevée par les Mahométans.

Héraclius, le dernier des Césars qui, à la tête des légions romaines, ait montré un conquérant à l'Asie étonnée, ternit la fin de son règne par de nombreuses défaites. Vainement il avait voulu relever les débris de l'ancienne Rome, exilée et concentrée dans l'Orient : un nouveau culte, une nouvelle puissance, de nouveaux conquérans parurent tout à coup, et par des invasions rapides saisirent la terre d'étonnement et de terreur.

Les peuples qui suivaient l'étendard de la croix, étaient malheureusement divisés en une foule de sectes qui se déchiraient; gouvernés par des tyrans aussi faibles que cruels, traités en esclaves, accablés sous le poids d'impôts excessifs, ils ne s'armaient encore que pour obéir, et ne combattaient plus pour une patrie où toute liberté était détruite.

Les Musulmans, au contraire, développaient toute l'énergie d'un nouveau pouvoir qu'ils se croyaient donné par le ciel. De tout temps, belliqueux dans leurs déserts, l'enthousiasme religieux les rendit invincibles; lorsqu'ils s'élançaient de leurs antiques retraites, ils se battaient en martyrs et en héros; leurs moeurs étaient pures, leurs corps vigoureux. Sobres, tempérans, pauvres, ils méprisaient l'or des vaincus. Comme ils n'avaient point de luxe, ils avaient peu besoin d'impôts. Convertir était leur but. Tous ceux qui embrassaient leur culte partageaient leur puissance; leurs cimeterres immolaient l'ennemi qui résistait; celui qui se soumettait pouvait suivre librement son culte en payant un léger tribut.

Un joug si doux, en comparaison de celui des empereurs grecs, ne devait rencontrer que de faibles obstacles. Peu le bravèrent, un grand nombre s'y soumit; la multitude courut au-devant, et en moins d'un siècle le croissant, plus rapide que l'aigle romaine, domina en Perse, en Palestine, en Égypte, en Afrique, en Sicile, en Espagne, épouvanta l'Italie, fit trembler la France, et ne s'arrêta que devant les glaives de Charles-Martel, de Pépin et de Charlemagne.

Cependant la masse imposante de l'empire d'Orient résista long-temps aux efforts des enfans de Mahomet. Les Césars de Byzance avaient conservé la discipline et l'organisation des légions romaines; et ces légions, obéissant à un pouvoir central et unique, opposaient un ferme rempart à la fougue tumultueuse des fils du désert.

Cet empire existerait peut-être encore, s'il n'eût appelé à son secours les farouches et anarchiques guerriers de l'Occident. Sa force ne fut véritablement détruite que par l'invasion des croisés, et l'anarchie féodale fit peu à peu disparaître les restes de la discipline, ainsi que tout vestige de la centralisation du pouvoir. Dès que ce pouvoir fut disséminé, on put le considérer comme anéanti; les légions l'avaient sauvé, les milices seigneuriales le perdirent.

Premiers pélerinages

Pendant plusieurs siècles les nouveaux maîtres de Jérusalem semblaient respecter cette ville en deuil; et, quoiqu'une profane mosquée eût remplacé le temple de Salomon, les chrétiens pouvaient encore en liberté pratiquer leur religion dans son berceau, et venir de toutes les parties du monde, en pélerins, verser de pieuses larmes sur la tombe divine.

Oppression des chrétiens en Orient.

Des califes habiles protégèrent ces pélerinages, qui, sans alarmer leur puissance, enrichissaient leur commerce et grossissaient leurs trésors. Long-temps les chrétiens de l'Occident avaient trop craint d'être subjugués par les Arabes, pour songer à porter la guerre au centre de leur puissance. Mais les Mahométans ne tardèrent pas à éprouver le sort de tous les conquérans : ils connurent le luxe, ils se

corrompirent; enfin ils devinrent intolérans, avides et persécuteurs. Le tombeau du Christ, autrefois confié par Aaroun-al-Raschild à la protection de Charlemagne, fut insulté; on outragea, on pilla, on livra au supplice les chrétiens qui habitaient ou visitaient l'Asie.

Alors les pélerinages de l'Occident devinrent plus nombreux, dès qu'ils parurent illustrés par de grands périls. La belliqueuse Europe y vit un noble but et d'expiation et de gloire. Les Pisans et les Provençaux, commandés par le roi d'Arles, tentèrent quelques aventureuses expéditions pour secourir ou venger les chrétiens orientaux.

De toutes parts les chefs des plus nobles familles, les comtes d'Anjou, de Flandre et de Barcelonne, couraient en Asie dans l'espoir de se laver, dans les eaux du Jourdain, des crimes et des brigandages commis par leurs glaives.

Les plus jeunes fils des seigneurs, que leurs aînés privaient de tout héritage, couraient chercher, dans les rangs des légions grecques, des aventures héroïques et une fortune pareille à celle qui avait couronné les exploits des chevaliers normands en Italie.

La haine contre les Mahométans s'alimentait chaque jour par les nombreux combats que les chrétiens leur livraient sans cesse en Espagne et en Sicile. Enfin les souverains eux-mêmes, apprenant les récentes victoires des Sarrasins contre les Grecs, commençaient à craindre que leurs redoutables armées, après avoir renversé Byzance, ne pénétrassent en Hongrie et ne menaçassent encore la Germanie et la France d'une destructive invasion.

La trêve de Dieu.

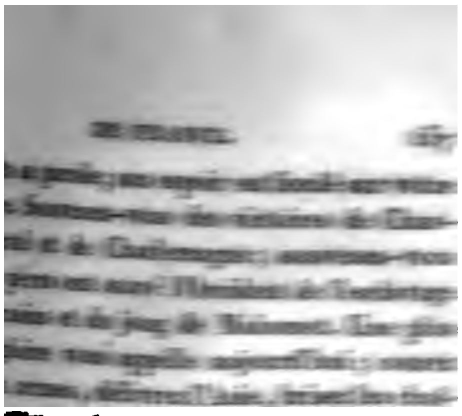
guerre lointaine, d'assurer la paix intérieure, il ordonne aux seigneurs de cesser leurs querelles et de suspendre leurs hostilités par une trêve qu'on nomma, pour la rendre plus sacrée, *la trêve de Dieu.* Les églises furent déclarées asiles inviolables; on plaça les veuves, les orphelins, les commerçans, les laboureurs sous la sauve-garde de la religion. Enfin, sous le prétexte de purifier tout ce qui devait prendre part à une si sainte entreprise, le concile renouvela contre le roi Philippe l'excommunication, qui devait durer tant qu'il ne cesserait pas de scandaliser l'Église chrétienne par ses désordres adultères.

Exhortations de Pierre et du pape pour la croisade.

Après toutes ces dispositions commandées les unes par une sage politique, les autres par l'esprit du temps, Pierre-l'Ermite obtient la parole, et présente à cette ardente assemblée un vif et touchant tableau de l'humiliation de la croix, des malheurs des chrétiens, de leurs supplices, de la barbarie de leurs persécuteurs et de la profanation des saints lieux. Ses larmes, ses sanglots furent plus éloquens que ses paroles, et émurent plus profondément une foule passionnée.

Le pape à son tour, parlant au nom de Dieu dont il se disait l'organe, et de l'apôtre qu'il représentait, fit éclater, avec une imposante autorité, la profonde indignation que lui inspiraient la destruction du saint sépulcre, l'usurpation de l'héritage divin par les impies, et du premier lieu de rassemblement des apôtres par des prophètes imposteurs.

S'adressant ensuite particulièrement aux Français : « Peuple chéri de Dieu, leur dit-il, je vous



[illegible]

... une force à vous parler avec dureté :
... maudirez sans relâche altérés du sang
... baignez-vous donc dans le sang infi-
... de l'enfer, devenez les ...
... vous appelle; écoutez les ...
..., et souvenez-vous des p...
... qui aime son père ou ...
..., n'est pas digne de ...
... en maison, ou son ...
... sa *femme*, ou ses enf...



» *héritage pour mon nom, sera récompensé au* » *centuple et possédera la vie éternelle.* »

A ce discours le peuple entier répond par cette acclamation universelle, qui fait retentir les plaines et les montagnes : *Diex le volt; Dieu le veut, Dieu le veut.* Soudain le pontife adopte ces paroles : « Elles seront, dit-il, votre cri de guerre, et » la croix votre signe de ralliement. »

Première armée des croisés conduite par Pierre.

Tous les assistans s'empressent à l'envi de se purifier par une confession générale. L'évêque du Puy, Adémar de Monteil, attache le premier la croix sur ses vêtemens; chacun imite son exemple. La France, l'Europe paraissent oubliées, et la Terre-Sainte semble être devenue la patrie de l'Occident.

Ce religieux enthousiasme se répand comme un feu électrique en Angleterre et en Allemagne. Les seigneurs les plus puissans hésitent d'abord, mais bientôt ils se laissent entraîner par leurs vassaux et par leurs peuples.

Cet élan d'un zèle fanatique devient promptement un délire général. Les moines, les femmes, les enfans, les mendians, les voleurs mêmes prennent la croix, et, au milieu de ce tumulte européen, aucun sage n'osa ou ne put faire entendre sa voix.

Celle de la prudence ne fut pas mieux écoutée dans le choix des chefs de l'expédition et dans la conduite de cette première entreprise. Pierre-l'Ermite, oubliant sa profession, sa loi et son inexpérience, crut que l'inspiration du ciel suffisait pour faire un général comme un prophète. Il ceignit donc l'épée et conduisit en Orient, avec autant de fanatisme que d'incapacité, cette première croisade

formée par une foule désordonnée qui ne ressemblait ni à une nation ni à une armée.

Son indiscipline et sa destruction

Dévastant tous les pays qu'elle traversait, à chaque pas ses brigandages lui créèrent des ennemis, et son indiscipline lui fit éprouver de sanglantes défaites; attaquée par les Hongrois qu'elle avait insultés, dispersée par les Grecs dont elle pillait les terres, elle arriva décimée sous les murs de Byzance.

L'empereur la transporta promptement au-delà du Bosphore pour l'éloigner. Indocile à ses conseils et sans attendre aucun renfort, elle attaqua les Turcs belliqueux, qui la taillèrent en pièces. Ce fut ainsi que, victimes de l'anarchie et de l'ignorance, trois cent mille Européens périrent dans cette Asie, que leur funeste secours remplit non d'espérance, mais de terreur.

Seconde armée, commandée par Godefroi de Bouillon.

Cette destruction totale n'étonna ni ne découragea l'Europe en délire. Une seconde armée de croisés, plus imposante et mieux commandée, ne tarda pas à prendre avec ardeur la route de l'Orient. On y comptait autant de chefs que de seigneurs. Les habitans du Vermandois marchaient sous les ordres de Hugues-le-Grand, frère du roi Philippe. Les Normands suivaient la bannière de leur duc Robert, les Flamands celle d'un autre Robert, leur comte. Les peuples de Chartres et de Blois étaient guidés par le comte Étienne, les Languedociens par le vieux Raymond, comte de Toulouse, les Lorrains et les Allemands par l'immortel Godefroi de Bouillon, regardé par tous les historiens comme généralissime, quoique la féodalité ne lui donnât presque aucune

autorité sur ces pairs et ces seigneurs, souverains chez eux et habitués à l'indépendance, même dans les camps. Enfin les Italiens s'armèrent sous la conduite de Boémond et de Robert Guiscard, conquérant de la Sicile.

La plus grande partie de ces croisés traversa l'Allemagne et la Hongrie; une autre prit la route de l'Italie, et s'embarqua pour descendre en Grèce, Hugues-le-Grand fut au nombre de ces derniers. La première croisade avait épouvanté les Grecs; ils redoutaient les alliés autant que les infidèles. A la suite de quelques rixes, Hugues-le Grand fut arrêté par eux et retenu comme ôtage; les autres croisés maintinrent assez de discipline pour n'éprouver aucun obstacle en Allemagne et en Hongrie; mais, arrivés sous les murs de Byzance, l'orgueil des chefs, la fierté impériale, la captivité de Hugues, et la haine des prêtres grecs contre les prêtres latins, excitèrent de vives querelles qui furent suivies de sanglans combats. Enfin l'intérêt commun l'emporta sur les vanités privées. La sagesse de Godefroi et de Raymond apaisa les mouvemens tumultueux de leurs compagnons d'armes, et désarma le ressentiment d'Alexis Comnène.

Rixes entre les croisés et les Grecs

Les orgueilleux croisés consentirent à rendre hommage à l'empereur des Grecs et à tenir de lui, comme fiefs, les terres qu'ils pourraient conquérir : étrange traité! Les princes d'Occident s'étaient armés, disaient-ils, pour délivrer Jérusalem et pour sauver l'empire, et, avant de combattre, ils songeaient déjà à le démembrer : ainsi l'empereur d'Orient voyait, en cas de revers, les infidèles

maîtres de ses provinces, et, si la fortune secondait les armes des chrétiens, il trouvait ses propres alliés résolus à se partager ses États.

Tout semblait cependant pacifié, lorsque l'orgueil impétueux de Boémond amena une nouvelle rupture. Tancrède, neveu de ce prince, battit les troupes impériales. Mais enfin Raymond, comte de Toulouse, conclut la paix. Par sa médiation Alexis promit des secours; Hugues fut rendu à ses troupes, et l'armée chrétienne traversa le Bosphore.

Dans ce temps de fanatisme, Venise seule se montra froide et inactive; Gênes approvisionna l'armée. L'ardente bravoure des chefs belliqueux de cette croisade obtint, malgré la résistance et la fureur des Musulmans, des succès aussi rapides que brillans.

Une première victoire leur ouvrit les portes de Nicée; une seconde, long-temps disputée, leur laissa franchir tous les défilés de l'Asie. Baudouin s'empara d'Édesse, première souveraineté, première seigneurie féodale établie dans l'antique Orient. Premiers succès en Asie.

Après un siége long et sanglant, où la barbarie des Européens dut étonner les Arabes mêmes, puisque leur fureur alla au point de manger la chair de quelques espions qu'ils avaient pris, la capitale de l'Asie fut livrée à Boémond par un traître. Prise d'Antioche.

Godefroi de Bouillon, aussi célèbre par la force de son bras que par la prudence de son génie et par ses vertus, se signala dans cette guerre par des exploits chevaleresques, dont le récit quelquefois ressemble plus au roman qu'à l'histoire.

La prise d'Antioche excita le désespoir des Mu-

sulmans. De toutes parts ils prirent les armes, se rassemblèrent et accoururent en foule pour venger leur culte et leur gloire.

Alexis, effrayé de cet immense armement, s'arrêta dans sa marche et s'attira la haine des Latins en leur refusant les secours promis.

En 1099, plusieurs chefs de croisés, saisis de terreur, retournèrent honteusement en Europe. Antioche, sans vivres et défendue par une armée à moitié détruite, se voyait entourée de troupes nombreuses, aguerries, et dont le fanatisme redoublait le courage. Une bataille décisive eut lieu. D'abord la fortune parut incliner pour les Musulmans, mais la superstition vint au secours des chrétiens: par illusion ou par une fraude pieuse, ils crurent voir des envoyés célestes descendre tout armés d'une montagne pour les protéger. Dès qu'ils comptèrent sur cet appui divin, ils furent invincibles : rien ne put résister à leur furie; les Turcs dispersés furent taillés en pièces. Bientôt les croisés se rendirent maîtres de Ptolémaïs, de Saint-Jean-d'Acre, et, arrivant enfin au bout de leurs vœux, ils aperçurent la ville sainte, se prosternèrent à son aspect, la saluèrent de leurs pieuses acclamations et campèrent sous ses murs.

Siége et prise de Jérusalem.

Ce siége fameux ne dura que cinq semaines. Cependant cette armée de héros, ruinée par de si longues marches, par de perpétuels combats, par l'intempérie des saisons et par de fréquentes disettes, se trouvait réduite à vingt mille hommes, de six cent mille qu'elle comptait avec orgueil à son départ; et c'était avec une inconcevable confiance que

ces vingt mille guerriers attaquaient une ville forte, défendue par cinquante mille combattans.

Des deux côtés cependant les esprits étaient animés par une égale valeur et par un égal fanatisme. Les Musulmans, trompés par leur prophète, se croyaient défendus par le ciel et par l'enfer. Les chrétiens, ranimés par la voix de leurs saints et belliqueux prélats, prétendaient voir à leur tête des anges vêtus de blanc; et la croix qui les guidait leur semblait la foudre céleste prête à briser le croissant.

Après deux assauts meurtriers, ces héros chrétiens escaladèrent les murailles saintes, et pénétrèrent dans la ville sur les corps entassés et sanglans des Mahométans immolés. Le carnage est horrible, rien n'arrête la furie du vainqueur; ni le sexe ni l'âge ne sont épargnés. Le sang s'élève dans les rues jusqu'aux jarrets des coursiers effrayés. Mais soudain le saint temple, le sépulcre sacré, sont aperçus. Par une révolution subite, la rage fait place aux remords, l'orgueil à l'humilité, le cri de guerre à la prière fervente, la soif du sang aux élans de la piété. Ces fiers guerriers, à genoux et en larmes, paraissent tout à coup changés en pélerins humbles et pénitens. Un religieux silence succède au tumulte de l'assaut, et les conquérans de l'Asie, détournant de la terre leurs regards ambitieux, les élèvent au ciel, et ne demandent plus que leur grace et leur salut au Sauveur du monde, dont ils viennent de délivrer le tombeau.

La glorieuse entreprise était terminée; mais, pour régir cette Terre-Sainte affranchie, il fallait nommer un chef. Tous les suffrages des braves se

Modestie de Godefroi.

réunirent en faveur du vertueux Godefroi. Ce prince, aussi modeste que vaillant, accepta le pouvoir, mais non le titre de roi, « ne croyant pas, disait-il, qu'on » pût décorer sa tête d'une couronne royale dans » le lieu même où Jésus-Christ avait porté sur la » sienne une couronne d'épines. »

Défaite du soudan d'Égypte.

Les croisés étaient à peine maîtres de la cité sainte, qu'ils se virent forcés de combattre encore pour la défendre. Le soudan d'Égypte marchait contre eux, à la tête de quatre cent mille hommes. L'intrépide Godefroi, loin de l'attendre dans ses murs, courut au-devant de lui pour le combattre. La renommée des guerriers chrétiens faisait disparaître l'inégalité du nombre. La formidable armée des Musulmans, saisie d'une terreur panique, céda au premier choc, se dispersa, prit la fuite et disparut.

Une partie des conquérans retourna dans l'Occident pour y jouir du repos et d'une gloire si chèrement achetée. Godefroi restait entouré d'une troupe si faible, qu'elle aurait dû succomber à la première attaque. Mais, les triomphes de la première croisade excitant dans l'Occident une impétueuse émulation, de nouveaux croisés s'armèrent en grand nombre pour secourir Jérusalem et pour étendre les conquêtes des Latins en Asie. Une foule de seigneurs accoururent dans l'Orient, et leurs femmes partagèrent leur enthousiasme ainsi que leurs périls.

Mort de Hugues-le-Grand et de Godefroi.

Cette même année vit périr deux héros, Hugues-le-Grand, qui mourut à Tarse de ses blessures, et Godefroi qui jouit trop peu de temps de sa gloire. Baudouin, son frère, lui succéda.

Ce fut pendant cette guerre, d'une nature toute nouvelle, où l'armée chrétienne se composait de guerriers accourus de toutes les contrées de l'Occident, que tous ces preux, entièrement couverts par leurs armures, se virent forcés de chercher quelques signes au moyen desquels il pussent, dans les combats, se distinguer et se reconnaître au milieu du désordre de la mêlée.

Ainsi les croisades donnèrent naissance à l'usage des armoiries. Précédemment chacun portait et changeait à son gré, comme parure, les emblêmes qui lui plaisaient. Mais dès-lors ce qui n'était qu'ornement devint distinction d'origine, de seigneurie, de famille, et quelquefois une illustre marque du souvenir d'un exploit guerrier, d'un noble trait de courage. Origine des armoiries.

Hugues-Capet n'avait porté qu'une couronne ornée de fleurons. Celle de Louis-le-Gros était décorée de plusieurs croix. Louis-le-Jeune est le premier dont le sceau présente une vraie fleur de lis. Ce ne fut que sous le règne de saint Louis que les armoiries devinrent définitivement héréditaires, et qu'ainsi le blason commença à être considéré comme une science utile à l'histoire.

Autrefois les fers de lance et les abeilles faisaient partie de la parure des rois mérovingiens. Le tombeau de Childéric en fournit la preuve, et ce fut la forme de ces fers de lance et de ces abeilles, assez imparfaitement figurées, qui les fit confondre par quelques historiens avec les fleurs de lis.

Comme l'enthousiasme de la religion et celui de la gloire animaient également les croisés, les insti-

Nouveaux ordres monastiques et militaires.

tutions qui naquirent de ces deux passions furent nécessairement à la fois religieuses et guerrières. Aussi ce fut pendant les croisades qu'on vit se former et s'élever de nouveaux ordres, moitié monastiques, moitié militaires, dont les membres, portant avec une égale ardeur le glaive et la croix, faisaient vœu de consacrer leur vie aux devoirs de la charité, comme à la défense de la foi contre les infidèles. Impétueux soldats dans les camps, humbles chrétiens dans les hôpitaux, après avoir promené impitoyablement la mort dans les rangs ennemis, ils s'occupaient avec ferveur à rendre la vie aux blessés, à soigner les malades, à consoler les mourans.

Cet étonnant mélange de fierté belliqueuse et d'humilité chrétienne peut surprendre la raison; mais il plaît à l'imagination, il l'exalte, et il est impossible, en déplorant la barbarie de ces temps antiques, de ne pas se sentir saisi d'admiration pour ces paladins cénobites, pour ces nobles héros de la foi et de la patrie.

Les plus anciens de ces ordres religieux, militaires et hospitaliers, furent ceux de Saint-Lazare, de Saint-Jean et du Temple. Les Templiers, si fameux par leurs exploits et depuis non moins célèbres par leurs malheurs, eurent pour fondateur Hugues de Payens. Saint Bernard rédigea ensuite leur règle, et leur donna l'habit blanc décoré de la croix rouge.

Baudouin, roi de Jérusalem, les avait placés près du temple, d'où ils tirèrent leur nom. Leur renommée et leur fortune s'accrurent rapidement. Mais enfin, après leur défaite et la perte de la Palestine,

leur puissance dans l'Occident, et les richesses qu'ils y avaient acquises, devinrent la cause de leur proscription.

Les ordres de Saint-Jean et de Saint-Lazare ont traversé les siècles, et leurs faibles restes, subsistant encore aujourd'hui, honorent les noms de Gérard et de Raymond Dupuis, leurs fondateurs.

Les ruines sanglantes de Saint-Jean-d'Acre furent le noble berceau de l'ordre teutonique. Le spectacle déplorable d'un guerrier allemand, blessé et mourant sans secours, décida quelques chevaliers de Brême et de Lubeck à panser les plaies et à sauver la vie de cet infortuné et de quelques-uns de ses compatriotes. Une simple tente, formée des voiles d'un navire, et dans laquelle on porta les malades, fut l'honorable cloître où les premiers membres de l'ordre teutonique se consacrèrent aux devoirs touchans de la charité : cette institution pieuse et guerrière illustra la Germanie.

Tandis que le monde ébranlé retentissait du cri de guerre et s'épouvantait de la lutte terrible de l'Europe contre l'Asie, semblable à l'indolent Antoine enchaîné par Cléopâtre, le roi de France languissait dans son palais aux pieds de l'altière et artificieuse Bertrade.

Mort de Philippe.

Depuis la paix conclue avec les Anglais, et qui avait terminé, en 1098, une guerre sans éclat, Philippe Ier ne porta plus les armes ; il chargea le prince Louis, son fils, de contenir la turbulence des barons, de maintenir l'ordre dans l'État, enfin de régner en son nom. Aucun événement mémorable ne signala les dernières années de ce monarque ; il

mourut en 1108, à l'âge de cinquante-sept ans, après quarante-neuf années de règne. Au moment d'expirer, détournant ses yeux du coupable objet qui avait dominé et terni sa vie, il les éleva vers le ciel ; et, croyant, suivant l'esprit du siècle, réparer tous ses torts par une pratique superstitieuse, il se dépouilla de la pourpre, et se revêtit de la robe de saint Benoît. Bertrade lui survécut peu : elle s'était retirée dans son domaine de Haute-Bruyère, et y mourut sous l'habit de religieuse de Fontevrault.

Fondation d'abbayes.

Ce temps était celui des fondations célèbres : l'ordre des Chartreux fut institué par saint Bruno ; l'abbaye de Cîteaux et ses succursales, La Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimont, récemment fondées, se virent bientôt illustrées et enrichies par le célèbre saint Bernard, qui leur donna son nom. L'abbaye de Fontevrault eut pour fondateur l'éloquent et courageux Robert d'Arbrisselles.

Portrait de Philippe.

Philippe avait reçu de la nature plusieurs qualités précieuses que sa faiblesse éclipsa : il était grand, beau, majestueux, spirituel, éloquent, modéré et brave; cependant il ne laissa aucun renom; il ne prit presque aucune part aux grands exploits dont l'éclat illustrait son siècle. La passion de la gloire enflammait tous les cœurs, l'amour seul gouvernait le sien: aussi cette époque fut glorieuse pour la France et honteuse pour son monarque. Philippe altéra le premier les monnaies; et, si les mœurs de son temps eussent été plus pures, son exemple les aurait peut-être corrompues.

Ses enfans.

Il eut de la reine Berthe un illustre fils, Louis VI,

dit le Gros; Henri, mort jeune; un prince nommé Charles, et Constance, mariée à Boémond, prince d'Antioche. Les enfans que lui donna Bertrade furent Philippe, comte de Mantes; Fleury; Cécile, mariée à Tancrède; Eustache, mariée au comte d'Étampes.

Parmi ses ministres les plus distingués, était Gervais, archevêque de Reims, qui prétendit vainement que la dignité de chancelier devait toujours appartenir aux prélats de son église. L'histoire a conservé les noms des grands sénéchaux Guy et Hugues de Montlhéri; des connétables Boldéric, Gaultier, Alaume, Adam, Thibault et Mathieu de Montmorency, Gaston de Poissy et Hugues de Chaumont. Mais ceux qu'une brillante gloire immortalisa, furent les illustres chefs de la première croisade, dont nous avons déjà cité les noms. Ministres, guerriers et savans de cette époque.

Ce siècle d'ignorance compta cependant, au milieu des ténèbres, quelques savans : saint Bruno, l'évêque et médecin Gilbert, Scott, Robert d'Arbrisselles, et Raimbert, qui présidait les écoles du chapitre de Lille.

Déjà les rois capétiens s'occupaient d'ajouter quelques seigneuries à leurs domaines. Dans l'année 1100, Arpin vendit à Philippe sa vicomté de Bourges.

Il est impossible de tracer sans répugnance le tableau des mœurs barbares et superstitieuses de ce temps. Le prévôt de Paris, Étienne, avait conseillé au roi Philippe de piller l'abbaye de Saint-Germain. Au moment de l'exécution de ce dessein, Étienne devint subitement aveugle. Cet accident sauva l'abbaye et fut regardé par la multitude comme

un miracle. Tous les bénéfices vacans étaient alors vendus sans pudeur et spoliés sans scrupule.

Peinture de la France par le pape Grégoire.

Grégoire VII, dans une de ses lettres, représente ainsi, avec son âcreté ordinaire, l'état de la France : « Dans ce royaume, dit-il, toute loi est » oubliée, toute justice foulée aux pieds; est-il » quelque infamie, quelque cruauté qui ne s'y com- » mette impunément? Depuis long-temps l'auto- » rité royale n'a plus assez de force pour réprimer » ces désordres. Les Francs, tous divisés entre eux, » violent et usurpent tous les droits, lèvent des » troupes et déchirent leur patrie pour venger leurs » propres injures. Ces querelles privées dévastent » le royaume, le souillent de meurtres, d'incen- » dies, et l'accablent de toutes les calamités que » produisent les guerres intestines. Chose étrange » et déplorable! cette perversité, comme une ma- » ladie contagieuse, semble avoir frappé tous les » Français. Souvent sans nécessité ils commettent » des crimes odieux, méprisant également les lois » divines et humaines. Sacriléges, incestueux, par- » jures, ils se trahissent réciproquement; et, ce » qu'on ne voit nulle part ailleurs, les frères mêmes » s'y battent contre leurs frères, et les fils contre » leurs pères. Tous sont entraînés par la cupidité; » ils précipitent dans la misère ceux qu'ils domp- » tent par les armes; enfin, les pélerins, si proté- » gés par-tout, sont arrêtés, dépouillés par eux et » livrés aux tortures. »

Ses invectives contre le roi.

Dans ces reproches, où l'esprit de satire, sans doute trop fondé, fait disparaître indécemment tout esprit de convenance et de charité, le même pape,

en parlant de Philippe à un évêque français, s'exprime dans une autre lettre en ces termes : « Votre roi, ou plutôt votre tyran, inspiré par le
» démon, est le principal auteur de tous les dé-
» sordres. Sa vie est souillée de débauches et de
» crimes. Ce misérable est incapable de tenir les
» rênes du gouvernement qui lui sont confiées. Sa
» faiblesse encourage, son exemple autorise la cor-
» ruption et les crimes de ses sujets. N'est-il pas
» évident que ce prince, par la ruine des églises,
» par ses rapines, par ses adultères, par la vio-
» lation de ses sermens, par tous les vices dont je
» l'ai si souvent réprimandé, s'est attiré le cour-
» roux de Dieu ? Enfin, comment ce roi, qui de-
» vrait être le soutien de la justice et l'appui des
» lois, n'a-t-il pas rougi de jouer le rôle d'un chef
» de brigands, en arrêtant et dépouillant lui-même
» dernièrement des marchands de diverses con-
» trées, qui voyageaient dans ses domaines ? »

Ce même pontife, prodiguant les plus grossières injures au monarque, l'appelait *l'ennemi de Dieu et loup rapace*. Rien ne justifie un pareil langage. Mais il n'en est pas moins vrai qu'alors les princes et les grands se livraient sans pudeur aux vices les plus honteux. On vit un duc de Bourgogne attaquer l'évêque de Cantorbéry qui voyageait en France. Burchard de Montmorency fut contraint par les armes de restituer aux moines de Saint-Denis le fruit de ses rapines, et de leur donner des chevaliers pour ôtages. Hugues de Pomponne, comte de Rochefort, enlevait aux voyageurs, sur les grandes routes, leur argent et leurs chevaux.

Brigandages des grands.

L'abbé Suger parle ainsi du seigneur de la Roche-Guyon : « Son père et son grand-père, dit-il,
» s'étaient rendus fameux par leurs brigandages.
» Le jeune Guy, probe et loyal, s'abstenait de
» pillage et de vol ; mais peut-être aurait-il cédé
» aux habitudes de ses pères, s'il eût vécu davan-
» tage. Son beau-frère Guillaume l'assassina ainsi
» que sa femme ; plusieurs chevaliers les vengè-
» rent : ils défirent Guillaume ; mais plus barbares
» encore que le vaincu, ils lui arrachèrent les en-
» trailles et le cœur. »

Le plus fier de tous ces petits tyrans était Burchard, surnommé le *superbissime comte* : son orgueil aspirait hautement au trône ; enivré de quelques succès, le jour qu'il prit les armes, croyant déja tenir la couronne, il dit à sa femme : « No-
» ble comtesse, donnez cette magnifique épée à
» un guerrier qui va la recevoir de vous comme
» comte, et qui ce soir vous la rendra comme roi. »
Son espoir fut trompé : Étienne, comte de Blois, le combattit et le tua.

Désordres du clergé.

Si quelques illustres prélats faisaient entendre, au milieu de cette anarchie et de ce tumulte des passions, les sévères et douces leçons de l'Évangile, le clergé, en général, ne se montrait pas plus exempt de vices que les autres ordres de l'État. Lorsqu'il se rassemblait, cédant à la loi du devoir, il prêchait des maximes salutaires ; mais, séparés, les prêtres oubliaient promptement les ordres divins pour suivre les passions humaines.

Les gémissemens des peuples avaient décidé l'Église à opposer une digue aux fureurs guerrières

des seigneurs. En 1041, le concile de Tutujès, présidé par l'archevêque de Narbonne, établit la *trève de Dieu*. Cependant, si l'on en croit l'histoire du Languedoc, écrite par les bénédictins, ce même prélat viola lui-même la trève de Dieu, parut en habit militaire au concile de Narbonne, confessa depuis humblement ses erreurs, commit de nouveaux brigandages, et, dans un troisième concile, fit de nouveaux sermens qu'il viola encore.

La famine et la peste furent les suites de ces dévastations. On vit des hommes se nourrir de chair humaine. L'abbé de Clairvaux, en traçant au pape Alexandre le tableau des mœurs de son temps, dit que *l'antique Sodome semblait renaître de ses cendres*. Ceux mêmes des principaux membres du clergé qui étaient exempts de vices, ne l'étaient pas d'un luxe contraire à l'Évangile. Saint Bernard blâme le faste des abbés. Le vénérable Suger marchait avec une suite de six cents chevaux.

Grossièreté et ridicule du langage.

Le langage des Français se ressentait nécessairement de la grossièreté de leurs mœurs. Un évêque d'Angers écrivait à un archevêque de Tours : « Tu dis que je suis un cochon ; moi, je dis avec » plus de raison que tu es un bouc, et que tu ne » respectes pas même ta sœur. Ton infame avarice » t'a fait surnommer par-tout le simoniaque, et tes » perfides fureurs semblent t'avoir métamorphosé » en serpent. Tu m'excommunies, mais je mé» prise ton anathême, comme l'excrément du plus » vil des animaux. »

A ces atrocités se joignait le ridicule, lorsque de pareils hommes prétendaient élever leur style et

le rendre éloquent. Si l'on en veut un exemple, il suffira de lire ces paroles d'un canon du concile de Nîmes en faveur des moines : « Quelques insensés, » dit ce canon, guidés par un zèle amer, préten- » dent que les moines, étant morts au monde pour » vivre en Dieu, sont indignes des fonctions sacer- » dotales, comme d'administrer la pénitence, l'ab- » solution, le baptême; mais ils se trompent : saint » Benoît a seulement interdit aux moines les af- » faires temporelles, ce qui est également défendu » aux chanoines; les uns et les autres sont des an- » ges, puisqu'ils annoncent la volonté de Dieu. » Mais l'ordre évangélique est plus élevé, selon » qu'il contemple la Divinité de plus près. Or les » moines n'ont-ils pas six ailes comme les chéru- » bins? deux figurées par le capuce, deux par les » manches, et les deux autres par le reste de l'ha- » bit : voilà bien certainement les six ailes angé- » liques. Nous ordonnons donc que ceux qui s'é- » lèvent à ce sujet contre les moines, soient pri- » vés des fonctions sacerdotales. »

Nous sommes arrivés au XIIe siècle; comment est-il possible, après avoir parcouru avec dégoût le tableau des vices, de l'ignorance et de l'anarchie de ces époques ténébreuses, que les ennemis de la philosophie osent encore si fréquemment nous parler des antiques mœurs et de quatorze siècles d'ordre et de prospérité?

Le remède à tous ces maux naquit de leur excès, et ce fut au pied du trône que la justice et la liberté replantèrent leurs racines qui, sous cet abri, s'élevèrent peu à peu et fleurirent de nouveau. Tout

vestige de l'ordre et de la législation établie par Charlemagne avait disparu. Les coutumes bizarres et variées remplaçaient les lois. Les roturiers étaient livrés aux caprices des prévôts ou baillis, nommés par les seigneurs. L'hérédité des noms, des familles et des fiefs, établissait cependant des droits contestés et compliquait les procès. Les pairs de chaque seigneurie, ennuyés du métier de juges, ne s'assemblaient plus que pour de grandes causes, tenant aux droits de la féodalité. Les vassaux un peu puissans vidaient leurs querelles par le glaive. Les faibles étaient toujours opprimés.

Cette oppression générale des uns, et la lassitude que des guerres éternelles faisaient éprouver aux autres, firent sentir universellement la nécessité du recours à la justice royale. Les monarques réprimèrent les rebelles par leurs armes, annulèrent par leurs arrêts des jugemens tyranniques, protégèrent les petits seigneurs contre les grands, affranchirent les communes, confisquèrent les domaines des vassaux qui résistaient à leur autorité, et devinrent ainsi les augustes patrons des villes et des hommes libres; de sorte que les peuples reconnaissans commencèrent à regarder le trône comme leur soutien et leur refuge.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LOUIS VI, dit le Gros.

(1108.)

Ligue contre Louis VI.—Sacre de ce prince à Orléans. — Origine des querelles de la France et de l'Angleterre.—Guerre entre Louis et Henri.—Victoire de Louis.—Paix entre les deux rois. —Nouvelle ligue. —Succès de Louis. — Querelle entre le roi et le comte de Champagne. — Fuite de ce comte. — Bataille de Brenneville. — Danger de Louis. — Mariage des filles du roi d'Angleterre.—Continuelle rebellion des grands. — Schisme à Rome.—Réforme des mœurs du clergé.—Barbarie de ce temps. — Traité entre la France et l'Angleterre. — Malheur du roi Henri sur mer.—Conspirations contre lui.—Nouvel état de la France. — Guerre avec l'empereur Henri V. — Assemblée du champ-de-Mars. — Honteuse fuite de Henri. — Retour du roi à Paris.—Priviléges des grandes charges.—Ambition du clergé. —Turbulence des grands vassaux.—Différence de la politique de l'Angleterre et de la France. — Association de Philippe à la couronne.—Sacre de ce prince.—Nouveau schisme à Rome.— Mort de Philippe. — Sacre de Louis-le-Jeune. — Troubles en Angleterre occasionnés par la mort de Henri Ier. — Mort de Louis-le-Gros. — Bienfaits de son règne. — La France appelée *la mère des rois*. — Langage du temps. — Savans, guerriers et ministres de cette époque.—Enfans du roi.

Ligue contre Louis VI.

Avant de monter sur le trône de son père, Louis régnait depuis plusieurs années. On savait que son sceptre commanderait la justice, et son glaive la

victoire; il inspirait autant d'espoir aux peuples que de crainte aux seigneurs. Mais, tout en redoutant ses armes et en respectant la fermeté de son caractère, ces seigneurs, accoutumés à l'indépendance, résistaient encore à l'autorité souveraine, et leur soumission ne pouvait être que l'effet de revers sanglans et multipliés. Ils avaient formé une ligue dont Guy de Rochefort était le chef.

Le roi, dans le dessein d'être entièrement libre pour la combattre, pressa la cérémonie de son sacre, cérémonie à laquelle les premiers princes d'une dynastie nouvelle attachaient une grande importance, parce que l'onction sacrée rendait leur pouvoir plus vénérable aux yeux des peuples : aussi vit-on plusieurs princes capétiens sacrés deux fois, la première comme associés au trône du vivant de leur père, et la seconde au moment où ils héritaient de la couronne.

Louis fut donc sacré à Orléans cinq jours après la mort de Philippe. Vainement l'archevêque de Reims protesta contre cette décision, prétendant que les prélats de son Église avaient toujours joui du droit exclusif de sacrer les rois. Le savant Yves, évêque de Chartres, réfuta victorieusement ces argumens, et lui prouva par plusieurs exemples le peu de fondement de ses prétentions. Sacre de ce prince à Orléans.

En effet, Caribert et Gontran, Charles et Carloman, Louis-le-Bègue, Eudes, Raoul, Louis-d'Outremer et Robert, fils de Hugues-Capet, avaient été couronnés par d'autres évêques que celui de Reims. D'ailleurs le pape avait frappé récemment cet archevêque d'interdiction; enfin la plupart des sei-

CHAPITRE CINQUIÈME.

LOUIS VI, DIT LE GROS.

(1108.)

Ligue contre Louis VI.—Sacre de ce prince à Orléans. — Origine des querelles de la France et de l'Angleterre.—Guerre entre Louis et Henri.—Victoire de Louis.—Paix entre les deux rois. —Nouvelle ligue. —Succès de Louis. — Querelle entre le roi et le comte de Champagne. — Fuite de ce comte. — Bataille de Brenneville. — Danger de Louis. — Mariage des filles du roi d'Angleterre.—Continuelle rebellion des grands. — Schisme à Rome.—Réforme des mœurs du clergé.—Barbarie de ce temps. — Traité entre la France et l'Angleterre. — Malheur du roi Henri sur mer.—Conspirations contre lui.—Nouvel état de la France. — Guerre avec l'empereur Henri V. — Assemblée du champ-de-Mars. — Honteuse fuite de Henri. — Retour du roi à Paris.—Priviléges des grandes charges.—Ambition du clergé. —Turbulence des grands vassaux.—Différence de la politique de l'Angleterre et de la France. — Association de Philippe à la couronne.—Sacre de ce prince.—Nouveau schisme à Rome.— Mort de Philippe. — Sacre de Louis-le-Jeune. — Troubles en Angleterre occasionnés par la mort de Henri Ier. — Mort de Louis-le-Gros. — Bienfaits de son règne. — La France appelée *la mère des rois*. — Langage du temps. — Savans, guerriers et ministres de cette époque. — Enfans du roi.

Ligue contre Louis VI. AVANT de monter sur le trône de son père, Louis régnait depuis plusieurs années. On savait que son sceptre commanderait la justice, et son glaive la

victoire; il inspirait autant d'espoir aux peuples que de crainte aux seigneurs. Mais, tout en redoutant ses armes et en respectant la fermeté de son caractère, ces seigneurs, accoutumés à l'indépendance, résistaient encore à l'autorité souveraine, et leur soumission ne pouvait être que l'effet de revers sanglans et multipliés. Ils avaient formé une ligue dont Guy de Rochefort était le chef.

Le roi, dans le dessein d'être entièrement libre pour la combattre, pressa la cérémonie de son sacre, cérémonie à laquelle les premiers princes d'une dynastie nouvelle attachaient une grande importance, parce que l'onction sacrée rendait leur pouvoir plus vénérable aux yeux des peuples : aussi vit-on plusieurs princes capétiens sacrés deux fois, la première comme associés au trône du vivant de leur père, et la seconde au moment où ils héritaient de la couronne.

Sacre de ce prince à Orléans.

Louis fut donc sacré à Orléans cinq jours après la mort de Philippe. Vainement l'archevêque de Reims protesta contre cette décision, prétendant que les prélats de son Église avaient toujours joui du droit exclusif de sacrer les rois. Le savant Yves, évêque de Chartres, réfuta victorieusement ces argumens, et lui prouva par plusieurs exemples le peu de fondement de ses prétentions.

En effet, Caribert et Gontran, Charles et Carloman, Louis-le-Bègue, Eudes, Raoul, Louis-d'Outremer et Robert, fils de Hugues-Capet, avaient été couronnés par d'autres évêques que celui de Reims. D'ailleurs le pape avait frappé récemment cet archevêque d'interdiction; enfin la plupart des sei-

gneurs français pressèrent vivement le roi de résister aux réclamations de l'archevêque.

Le roi, protecteur des libertés de l'Église gallicane, les soutint alors avec fermeté contre le pape Urbain, qui avait fait décider, dans le concile de Clermont, qu'aucun évêque ne rendrait hommage-lige à un prince laïque. Le monarque et l'Église gallicane, malgré les réclamations des papes, soutinrent, en s'appuyant de l'autorité de saint Augustin, que les églises, ne tenant leurs biens temporels que de la munificence des souverains, ne pouvaient posséder ces biens sans se reconnaître dépendantes de leur autorité.

Un seul détail paraîtra digne de remarque dans les cérémonies du sacre de Louis-le-Gros. Au pied de l'autel, les évêques lui ôtèrent son épée; en même temps ils lui en présentèrent une autre, en lui rappelant qu'elle était destinée à la défense des lois. Ensuite ils remirent dans ses mains le sceptre consacré à la protection des églises et des pauvres.

La ligue, qui menaçait le pouvoir du trône, semblait spécialement avoir pour but d'abaisser la maison de Garlande, dont les seigneurs enviaient la faveur et le crédit. Quatre Garlandes occupaient alors les premières charges de la cour. Hugues du Puyset se montrait le plus ardent des ligueurs. Le comte de Corbeil refusa d'entrer dans cette conspiration. Crécy, son frère, lui tendit un piége, le surprit perfidement et le jeta dans une prison. Mais Louis, prompt comme l'éclair, volant à son secours, vainquit Crécy et délivra son captif.

Henri régnait à cette époque en Angleterre, et

possédait aussi la Normandie, dont le duc Robert, son frère, vaincu dans un combat, avait fini ses jours en captivité. La France voyait avec jalousie ces deux États réunis sous le sceptre d'un rival puissant; et de son côté le roi d'Angleterre, pour mieux affermir sa puissance, fomentait l'esprit de discorde qui divisait en France Louis et les grands. Ainsi naquirent ces funestes querelles et ces guerres presque perpétuelles entre la France et l'Angleterre, guerres rarement suspendues, jamais terminées, qu'on interrompait par lassitude, et qu'on renouvelait avec un tel acharnement que, depuis le règne de Louis-le-Gros jusqu'à celui de Charles VII, on peut compter cent vingt traités presque aussitôt rompus que signés.

Origine des querelles de la France et de l'Angleterre.

Dès que Henri apprit les rapides exploits du jeune roi de France, qui avait défait plusieurs seigneurs, forcé quelques châteaux, et qui s'était enfin emparé de Chevreuse, il déclara la guerre à la France. La conservation de la ville de Gisors, qu'il possédait et que Louis réclamait, servit de prétexte à la rupture.

Guerre entre Louis et Henri.

Louis, accompagné de ses plus fidèles vassaux, marcha contre les Anglais : les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de l'Epte. Louis, voulant épargner le sang de son peuple, proposa au monarque anglais de faire décider leurs querelles par un combat corps à corps de trois Français contre trois Anglais. L'esprit frondeur fut de tout temps celui des deux nations rivales : à la nouvelle de ce défi, les railleurs dans les deux camps s'écrièrent « qu'il serait plus simple et plus convenable que » les deux rois combattissent ensemble, et que ce

» combat eût lieu sur un vieux pont en ruines, qui » séparait les armées. » Au reste, la proposition du roi de France fut refusée.

Plusieurs auteurs assurent que Louis proposa aussi au monarque anglais un combat singulier, mais que Henri répondit à ce défi, « qu'il serait insensé à lui » d'accepter un duel pour la possession d'une ville » qu'il tenait déjà en son pouvoir. »

Victoire de Louis.

Les deux rois se livrèrent bataille : Louis mit en déroute les Anglais, qui se sauvèrent à Meulan. Le comte de Flandre, poursuivant l'ennemi avec trop d'ardeur, fut entouré et tué. Son fils Baudouin, surnommé *la Hache*, lui succéda. Le roi, que d'autres dangers rappelaient près de sa capitale, conclut la paix avec Henri, qui resta maître de Gisors (1).

Paix entre les deux rois.

Nouvelle ligue.

Tandis que le roi terminait avec gloire cette courte campagne, Philippe, fils de Bertrade, aveuglé par ses conseils, se laissa attirer dans une ligue formée par Amaury de Montfort et par Foulques d'Anjou, depuis roi de Jérusalem.

Succès de Louis.

Louis ne se lassait ni de combattre ni de vaincre : il courut attaquer les rebelles ; il assiégea, prit Mantes et Montlhéri. Peu de temps après il rendit cette dernière place à Milon, vicomte de Troyes. Secourant ensuite le comte de Champagne, qui jusque-là s'était montré fidèle, il attaqua ce fameux château du Puyset, d'où les peuples voyaient sortir avec effroi d'avides cohortes qui répandaient partout l'incendie et la dévastation. Cette forteresse

(1) 1114.

féodale, ou plutôt ce repaire d'illustres brigands, attaquée plusieurs fois vainement, résista près de trois années aux armes royales. Enfin elle fut prise et son seigneur jeté en prison.

Philippe, fils de Bertrade, mourut peu de temps après.

Querelle entre le roi et le comte de Champagne

Le comte de Champagne se montra peu reconnaissant de l'appui que le roi lui avait prêté. Il eut l'audace de construire un fort dans les domaines royaux et hors de ses propres possessions.

Le roi exigea le redressement de ce grief. Le comte, prétendant fonder ses droits sur d'anciens titres, demanda le jugement de Dieu, et prit pour champion un de ses chambellans.

Le roi chargea Anseau de Garlande de le combattre; mais ce duel entre un vassal et son souverain parut si peu convenable aux pairs de Champagne comme aux pairs du roi, que les deux champions ne purent obtenir d'aucune cour de justice qu'elle leur ouvrît la lice et leur assignât le champ de bataille.

Alors le comte de Champagne, secondé par les seigneurs de Crécy, de Rochefort, de Dammartin, de Mongey, de Beaugency, de Troyes et de Corbeil, sollicita l'alliance de l'Angleterre, l'obtint et déclara avec elle la guerre au roi.

Louis, de son côté, soutint hautement les prétentions de Guillaume Cliton-courte-Cuisse, fils de Robert, sur la Normandie, et plusieurs seigneurs normands prirent les armes en faveur de Cliton.

L'armée royale, quoique appuyée par eux, n'était composée que des troupes levées dans les do-

maines du monarque et des vassaux de sa seigneurie. Il fallait, pour ne point l'affaiblir, oublier d'anciennes querelles et d'anciens ressentimens: aussi le roi, comprimant un juste courroux, se réconcilia avec le seigneur du Puyset.

Fuite de ce comte.

Le comte de Champagne s'était vanté de combattre corps à corps le monarque français dès qu'il le rencontrerait en plaine. Bientôt les troupes furent en présence. Louis, apercevant son présomptueux ennemi, s'éloigna hardiment de sa ligne, franchit seul un fossé qui le séparait des Champenois, courut la lance en arrêt sur le comte, et, par cette témérité, l'épouvanta tellement qu'il prit la fuite.

Après s'être ainsi montré en soldat, reprenant la dignité d'un monarque, il ordonna au roi d'Angleterre, son vassal, de comparaître au tribunal des pairs du royaume pour y plaider sa cause contre Cliton relativement au duché de Normandie. Mais, comme il devait s'y attendre, ce redoutable vassal ne comparut devant son seigneur qu'à la tête d'une armée.

Bataille de Brenneville

Les Français entrèrent en Normandie (1), et les deux rois se livrèrent bataille à Brenneville. Ce combat fut vif et sanglant. La fortune s'était d'abord décidée pour l'impétuosité française; mais Louis perdit cet avantage par son ardeur: poursuivant avec trop d'imprudence une aile de l'ennemi qu'il avait enfoncée, bientôt séparé des siens, il se voit entouré et chargé de tous côtés. Un Anglais saisit

Danger de Louis.

(1) 1119.

la bride de son cheval et s'écrie : « Le roi est pris. » « Ne sais-tu pas, dit le monarque en riant, qu'au » jeu d'échecs le roi n'est jamais pris? » Et au même instant, d'un coup de sabre, il le renverse mort à ses pieds; perçant ensuite la foule qui l'environnait, il lui échappa, grace à la rapidité de son cheval, pénétra dans une sombre forêt et s'y égara. Une pauvre paysanne le rencontra, le reconnut et le ramena à Andely, où il retrouva son armée. Celle des Anglais, trop fatiguée par une bataille dont le succès était peu décisif, ne le poursuivit point.

A peu près à la même époque Henri, roi d'Angleterre, plus heureux par les négociations que par les armes, accrut sa puissance, déjà trop formidable, en mariant sa fille aînée Mathilde à l'empereur Henri V, et Mahau, sa seconde, à Conan, prince de Bretagne, qui lui rendit hommage pour son duché, reconnaissant ainsi les anciennes prétentions des ducs de Normandie sur la souveraineté de la Bretagne.

Mariage des filles du roi d'Angleterre.

Il arrive souvent que le sort, par ses caprices, déjoue les calculs les plus profonds de la politique : par une singulière fatalité, ce lien, contracté entre une princesse anglaise et le duc breton, devint dans la suite une des causes de la réunion de la Bretagne à la France; car Constance, arrière-petite-fille de Conan, étant veuve du comte d'Anjou, eut d'un second mari, le comte de Thouars, une fille nommée Alix, qui épousa Pierre de Dreux, arrière-petit-fils de Louis-le-Gros, et lui apporta en dot la Bretagne.

Ce fut ainsi que, depuis la grande révolution opérée dans le monde par Constantin, révolution qui

détruisit la chose publique pour en faire là chose privée, les peuples, devenant la propriété de leur monarque, changèrent de maîtres, comme les troupeaux et les terres, par héritage.

Les prétentions des membres de chaque famille royale aux trônes vacans donnaient à chaque instant naissance à des contestations opiniâtres et compliquées. Les querelles nationales étaient devenues des procès de famille, et il était impossible de maintenir en Europe un équilibre que changeait nécessairement chaque mariage entre les maisons des princes.

C'est depuis un siècle et demi seulement que la raison humaine, perçant péniblement les ténèbres et se dégageant de la rouille des âges, a fait sentir aux monarques et aux peuples la nécessité de remédier à un tel désordre. Depuis cette époque la plupart des princesses, en épousant des rois étrangers, renoncent aux droits de leur naissance sur la succession au trône de leur propre famille; modification heureuse, qui, sans détruire tout-à-fait un ancien droit public si funeste, en prévient au moins les inconvéniens les plus graves, et nous mettra probablement désormais à l'abri de ces querelles interminables, qui coûtèrent tant de combats pour la succession des Valois en France, pour celle des maisons d'Aragon et d'Anjou à Naples, de Clèves et de Juliers en Germanie, et qui épuisaient le sang de tous les peuples pour le choix d'un maître.

Continuelle rebellion des grands.

Tandis que Louis combattait avec vaillance les Anglais, la tranquillité intérieure de ses États était sans cesse troublée par la rebellion des seigneurs. Mais la rapidité du roi déconcerta leur audace; rien

n'arrêtait ce prince : fleuves, torrens, fossés, murailles, il franchissait tout, et l'on était frappé de son glaive au moment où on le croyait éloigné.

Milon, vicomte de Troyes, accusé d'assassinat, n'ose soutenir ni le jugement du roi ni celui de Dieu ; il implore la clémence de Louis, se jette à ses pieds, lui abandonne ses terres, et prend l'habit de moine à Cluny.

Le seigneur du Puyset s'était encore révolté. Assiégé de nouveau par le monarque, il tua dans une sortie Anseau de Garlande, sénéchal et favori du roi. Louis s'empara de son château, le dépouilla de ses biens et rasa sa forteresse. Le rebelle, vaincu et errant, termina ses jours sur la mer, en allant en Palestine.

Le seigneur de Coucy, excommunié et dégradé de noblesse par le pape, dans un concile tenu à Beauvais (1), s'était laissé tellement emporter par l'excès de son ressentiment, qu'il incendia la ville de Laon, livra aux plus affreuses tortures les prisonniers qu'il avait faits, massacra l'évêque et lui coupa le doigt qui portait l'anneau pastoral. Il allait enfin se rendre maître d'une tour, dernier asile d'un reste d'habitans infortunés, lorsque Louis parut, se précipita sur lui, le mit en déroute, rasa ses châteaux de Crécy et de Nogent, et le contraignit à se soumettre.

Le roi tourna ensuite ses armes contre un autre seigneur nommé Adam, qui dévastait les environs d'Amiens. Il le vainquit et le châtia.

(1) 1114.

Comme le roi d'Angleterre fomentait secrètement toutes ces querelles, Louis s'en vengea en donnant constamment des secours à Guillaume-Cliton, dont les partisans perpétuaient les troubles en Normandie.

La distance n'arrêtait pas plus que les périls le courage du monarque. Le seigneur de Bourbon-l'Archambault opprimait ses vassaux. Le roi l'assigna en son parlement. Sur son refus, il ordonna la saisie de ses biens, marcha contre lui, l'attaqua, le battit, l'emmena captif et le réconcilia avec son neveu, ainsi qu'avec les autres châtelains qu'il avait tyrannisés.

Schisme à Rome.

Ce fut dans ce temps qu'il éclata un schisme à Rome entre Grégoire et Gélase. Ces contestations étaient devenues alors d'autant plus opiniâtres, qu'elles avaient pris naissance dans les querelles de l'empire et du sacerdoce, relativement au droit d'investiture. Les empereurs fomentaient ces dissensions. Gélase, persécuté en Italie, vint en France et mourut à Cluny en 1119. Les cardinaux qui l'avaient suivi élurent à Étampes pour pape Calixte II, oncle de la reine de France, et frère d'Étienne de Bourgogne. Louis soutint cette élection, et la fit confirmer dans un concile tenu à Reims.

Réforme des mœurs du clergé.

Ce concile s'efforça de réformer les mœurs du clergé, et les remèdes qu'il voulait apporter au mal suffisent pour en prouver la gravité : ce concile défendit aux évêques la simonie, aux laïques la jouissance des bénéfices ecclésiastiques, aux prêtres le concubinage, à tous la vénalité des sacremens. Le roi était présent au concile; l'empereur refusa d'y venir et fut excommunié.

La guerre se renouvelait ou plutôt continuait entre l'Angleterre et la France. Plusieurs seigneurs normands se rangeaient sous la bannière des Français, ainsi que les comtes d'Anjou et de Flandre.

Le comte de Champagne, au contraire, joignait ses troupes à celles des Anglais. Le comte Baudouin de Flandre marcha contre lui, et fut malheureusement tué à l'attaque du château de Lure. Charles-le-Bon, son neveu, beau-fils de Canut, roi de Danemarck, hérita du comté de Flandre.

On ne sait pas trop pour quel motif le surnom de Bon fut donné à Charles : l'histoire rapporte de lui un trait qui lui aurait plutôt mérité le nom de barbare. Ayant fait arrêter des monopoleurs, il en fit attacher un contre un poteau, et on lia sur la tête de ce malheureux un chien que des gardes excitaient à grands coups pour qu'il déchirât le visage de cet infortuné. Telles étaient les mœurs cruelles de ce siècle, que Robertson regarde avec raison comme la plus désastreuse époque de l'histoire du monde. Barbarie de ce temps.

Un autre seigneur, Amaury de Montfort, ayant fait dans un combat cent prisonniers, les renvoya dans leur camp, après leur avoir fait couper la main droite, qu'il les forçait de tenir dans la gauche pour montrer ainsi à leurs camarades ce honteux et sanglant trophée de leur vainqueur.

De semblables traits peuvent faire juger de l'étendue des calamités qui accompagnaient alors la guerre acharnée des Français et des Normands. La Normandie devint le théâtre d'une foule de petits combats avec des succès balancés, qui ne décidaient

point la querelle des rois, mais qui livraient les peuples de cette malheureuse province à l'incendie et au pillage.

Traité entre la France et l'Angleterre.

Après l'affaire de Brenneville et un autre engagement près de Breteuil, dont chacun des deux partis s'attribua l'honneur, le pape Calixte vint à Gisors et réconcilia les deux monarques, qui, par un traité, se rendirent réciproquement les places conquises.

Malheur du roi Henri sur mer.

Ce traité, conclu en 1120, fut pour le roi Henri l'époque du plus grand malheur : il s'était embarqué pour retourner dans ses États; un vaisseau de sa flotte, qui portait ses trois fils, sa fille et trois cents gentilshommes anglais, échoua contre un écueil par l'imprudence des matelots plongés dans l'ivresse. Tous périrent, et le peuple attribua cette funeste catastrophe au courroux de Dieu et aux vices infames des trois princes et de leur compagnons d'armes.

Conspiration contre lui.

Loin d'être émus par le désespoir du monarque, les partisans de son neveu Cliton se soulevèrent de nouveau en Normandie, et Louis leur donna secrètement des secours.

Henri, contraint de revenir en France, remporta une victoire sanglante sur les rebelles. Aigri par ses malheurs et par la turbulence de ses vassaux, il prit des mesures rigoureuses et voulut affermir son pouvoir par la crainte. L'inimitié de ses sujets l'en punit; plusieurs conspirations furent tramées contre ses jours, et bientôt il éprouva la terreur qu'il voulait inspirer. Ce malheureux prince, croyant toujours voir un poignard sur sa tête, ne

dormait qu'entouré de gardes, et changeait plusieurs fois de lit ainsi que de chambre pendant la nuit.

Henri, tant qu'il vécut, s'occupa d'accroître le pouvoir royal, d'affaiblir celui des seigneurs et de résister à l'ambition du clergé. Lorsqu'il envoya des évêques à Reims pour reconnaître le nouveau pontife, Calixte, il leur dit : « Saluez le pape de ma » part; écoutez-le avec humilité, mais ne rap» portez ici aucun décret du concile. »

En élevant Calixte à la chaire pontificale, l'abbé Suger dit « qu'on s'occupa plus du mérite de l'élu » que de la légalité de l'élection, parce qu'il faut, » ajoute-t-il, passer, en certaines occasions, par» dessus les règles. » Cette maxime de l'abbé de Saint-Denis était plus machiavélique que chrétienne.

Le roi d'Angleterre avait hésité à reconnaître cette élection peu légale. Saint Bernard lui dit : « Bannissez toute crainte; vous répondrez de vos » autres péchés : pour celui-ci, je m'en charge. »

Depuis long-temps les rois de France, uniquement occupés à guerroyer autour de leur capitale et à réprimer la turbulence de leurs vassaux les plus voisins, étaient devenus presque étrangers aux querelles des autres souverains. Ces faibles héritiers du trône de Charlemagne, loin de porter leurs armes au-delà du Rhin et des Alpes, défendaient péniblement leur étroit domaine. Nouvel état de la France.

La France, belliqueuse mais divisée, mais déchirée par les querelles des seigneurs, n'apportait plus aucun poids dans la balance des destinées de

l'Europe. On savait qu'il existait des Flamands, des Bourguignons, des Normands, des Angevins, des Champenois, des Picards, des Provençaux; mais le nom de France n'imposait plus au monde.

Un danger commun réunit tout à coup ces différentes tiges d'un tronc déchiré, et, sous le règne de Louis, cette même France, menacée par la Germanie, brillant soudain d'un nouvel éclat, réunit ses bannières divisées, et, dès qu'elle parut sous les armes, elle effraya ses ennemis, les contraignit à fuir et leur fit pressentir la gloire de son avenir.

Guerre avec l'empereur Henri V.

L'empereur Henri V, gendre du roi d'Angleterre, joignait à la haine de son beau-père contre le roi de France ses ressentimens particuliers. Louis avait reconnu le pape Calixte. Ce pontife et le concile de Reims venaient d'excommunier l'empereur. Ce monarque irrité réunit sous sa bannière les princes et les seigneurs allemands de l'empire, et déclara la guerre à la France, espérant avec des forces si considérables triompher sans peine d'un roi que menaçaient sans cesse les Anglais, les Normands, et qui se battait tous les jours avec les seigneurs des châteaux les plus voisins de sa capitale.

Son espoir fut trompé : au cri de guerre contre l'étranger, la discorde se tait; les querelles privées se suspendent. La France entière se lève, s'arme et répond à l'appel de son roi. Le comte de Champagne lui-même, l'un des plus opiniâtres ennemis de Louis, vient avec zèle remplir les devoirs de vassal de la couronne.

Jusqu'au règne de Philippe Ier, l'étendard royal, qui avait guidé tant de fois les Français à la victoire,

était la chape ou le manteau de saint Martin de Tours, porté par les comtes d'Anjou. Louis voulut en choisir un autre qui appartînt à sa propre seigneurie; et, comme premier vassal de Saint-Denis, en qualité de comte du Vexin, il prit l'oriflamme, étendard sacré de cette abbaye. Cet oriflamme était une pièce d'étoffe unie et rouge, fendue en bas en trois queues, entourée de soie verte et suspendue à une lance dorée.

On vit donc alors reparaître un de ces anciens Champs-de-Mars, depuis si long-temps oubliés. Jamais, depuis Charlemagne, une assemblée si nombreuse ne s'était réunie autour du trône. Tous les seigneurs qui la composaient promirent solennellement au monarque obéissance et victoire. Les forces du roi s'élevèrent promptement au nombre de deux cent mille hommes, quoique les ducs de Bretagne et d'Anjou ne lui eussent pas encore amené leurs contingens. Assemblée du Champ-de-Mars.

Dans ce grand conseil des Francs on régla le plan de campagne, la marche de l'armée, la division et la direction des différens corps qui la formaient, et le roi nomma leurs chefs. Garlande seul eut l'étrange opiniâtreté de résister au monarque, et de vouloir exercer sans son ordre tous les droits attribués à la charge de sénéchal, qu'il prétendait héréditaire. Ainsi l'esprit des Mérovingiens se montrait encore, et si les Capétiens eussent été aussi faibles que les rois de la première race, on les aurait bientôt vus captifs dans leur palais, sous la tutèle de leurs vassaux.

L'empereur d'Allemagne s'avançait; mais, avant

l'Europe. On savait qu'il existait des Flamands, des Bourguignons, des Normands, des Angevins, des Champenois, des Picards, des Provençaux; mais le nom de France n'imposait plus au monde.

Un danger commun réunit tout à coup ces différentes tiges d'un tronc déchiré, et, sous le règne de Louis, cette même France, menacée par la Germanie, brillant soudain d'un nouvel éclat, réunit ses bannières divisées, et, dès qu'elle parut sous les armes, elle effraya ses ennemis, les contraignit à fuir et leur fit pressentir la gloire de son avenir.

Guerre avec l'empereur Henri V.

L'empereur Henri V, gendre du roi d'Angleterre, joignait à la haine de son beau-père contre le roi de France ses ressentimens particuliers. Louis avait reconnu le pape Calixte. Ce pontife et le concile de Reims venaient d'excommunier l'empereur. Ce monarque irrité réunit sous sa bannière les princes et les seigneurs allemands de l'empire, et déclara la guerre à la France, espérant avec des forces si considérables triompher sans peine d'un roi que menaçaient sans cesse les Anglais, les Normands, et qui se battait tous les jours avec les seigneurs des châteaux les plus voisins de sa capitale.

Son espoir fut trompé : au cri de guerre contre l'étranger, la discorde se tait; les querelles privées se suspendent. La France entière se lève, s'arme et répond à l'appel de son roi. Le comte de Champagne lui-même, l'un des plus opiniâtres ennemis de Louis, vient avec zèle remplir les devoirs de vassal de la couronne.

Jusqu'au règne de Philippe Ier, l'étendard royal, qui avait guidé tant de fois les Français à la victoire,

était la chape ou le manteau de saint Martin de Tours, porté par les comtes d'Anjou. Louis voulut en choisir un autre qui appartînt à sa propre seigneurie; et, comme premier vassal de Saint-Denis, en qualité de comte du Vexin, il prit l'oriflamme, étendard sacré de cette abbaye. Cet oriflamme était une pièce d'étoffe unie et rouge, fendue en bas en trois queues, entourée de soie verte et suspendue à une lance dorée.

On vit donc alors reparaître un de ces anciens Champs-de-Mars, depuis si long-temps oubliés. Jamais, depuis Charlemagne, une assemblée si nombreuse ne s'était réunie autour du trône. Tous les seigneurs qui la composaient promirent solennellement au monarque obéissance et victoire. Les forces du roi s'élevèrent promptement au nombre de deux cent mille hommes, quoique les ducs de Bretagne et d'Anjou ne lui eussent pas encore amené leurs contingens. Assemblée du Champ-de-Mars.

Dans ce grand conseil des Francs on régla le plan de campagne, la marche de l'armée, la division et la direction des différens corps qui la formaient, et le roi nomma leurs chefs. Garlande seul eut l'étrange opiniâtreté de résister au monarque, et de vouloir exercer sans son ordre tous les droits attribués à la charge de sénéchal, qu'il prétendait héréditaire. Ainsi l'esprit des Mérovingiens se montrait encore, et si les Capétiens eussent été aussi faibles que les rois de la première race, on les aurait bientôt vus captifs dans leur palais, sous la tutèle de leurs vassaux.

L'empereur d'Allemagne s'avançait; mais, avant

Honteuse fuite de Henri. de pénétrer jusqu'à Metz, il apprit avec surprise que ce n'était point un prince, mais tout un peuple qui venait à sa rencontre. Alors, frappé de terreur, comme si l'ombre des Pépin et des Charlemagne lui eût apparu tout armée, il abandonna honteusement son entreprise, et s'enfuit précipitamment en Germanie.

Louis voulait le poursuivre au-delà du Rhin; mais alors les vices du régime féodal, qui n'avaient été que temporairement comprimés, éclatèrent de nouveau. Le danger national n'existait plus. Les passions privées reprirent leur force, et les seigneurs, emmenant leurs bannières et leurs soldats, rentrèrent chacun dans leur domaine. Le monarque, réduit aux seules troupes du duché de France, revint à Paris; et, triomphant sans avoir combattu, il se rendit avec pompe à Saint-Denis pour y déposer l'oriflamme et rendre à Dieu de solennelles actions de graces.

Retour du roi à Paris. Dans cette pieuse cérémonie, Louis, partageant les idées religieuses du temps, ou voulant politiquement s'y conformer, porta sur ses épaules les châsses des martyrs, fit plusieurs donations à l'abbaye de Saint-Denis et confirma ses priviléges, entre autres celui de percevoir des droits sur la foire du Landit.

A cette même occasion, il rendit à Saint-Denis la couronne de son père, retenue jusque-là injustement par lui, selon l'opinion de l'abbé Suger, « parce » que, disait-il, cette abbaye avait de tout temps » joui du droit de posséder les couronnes des rois » après leur mort. » On voit, dans tout ce que rap-

portent les écrivains de ce temps, par quelles nombreuses chaînes l'aristocratie religieuse et féodale s'était accoutumée à lier les monarques.

Le grand armement des Français contre l'empereur fut une occasion remarquable pour cette aristocratie de mettre au jour ses prétentions les plus contraires à tout ordre et à toute discipline. Le comte d'Anjou soutint avec fierté les priviléges de sa maison, qui prétendait posséder héréditairement la haute dignité de grand sénéchal, et voici les singuliers priviléges qui y étaient attachés. Avant de servir le roi à table, le comte s'asseyait sur un fauteuil en face de lui; après avoir fait son service, il était reconduit à son hôtel sur un coursier qu'il donnait ensuite au cuisinier du roi; on lui apportait un certain nombre de pièces d'or qu'il distribuait aux lépreux. Arrivé à l'armée, le prince devait lui faire préparer une riche tente, capable de contenir cent personnes. Le grand sénéchal, soit qu'il jouît ou non de la confiance royale, commandait de droit l'avant-garde dans l'attaque, l'arrière-garde dans la retraite, et ne pouvait recevoir aucun reproche du roi, quelles que fussent ses fautes et ses revers. Enfin les arrêts qu'il rendait ne pouvaient être cassés par aucun juge. Priviléges des grandes charges.

Heureusement ce mal, né de la féodalité, y trouva aussi son remède. Les seigneurs étant devenus souverains, il était difficile qu'un prince, tel que le comte d'Anjou, quittât habituellement sa souveraineté, sa cour, ses plaisirs et ses affaires, pour venir exercer, dans le palais des rois, une charge domestique, quelque brillante qu'elle fût.

Les monarques capétiens profitèrent habilement de cet éloignement de leurs grands vassaux. Ils nommèrent des officiers inférieurs pour faire les fonctions des grands dignitaires. Il en advint que ceux-ci ne les remplirent que très-rarement et dans des occasions solennelles; de sorte que ces dignités si dangereuses ne furent plus qu'honorifiques, et que peu à peu le temps effaça ces traces d'anarchie, ces abus monstrueux et cette funeste confusion de pouvoirs.

Il fallut cependant que nos rois déployassent beaucoup de fermeté pour empêcher les seigneurs du second ordre, qui remplaçaient les grands dans leur cour, de s'approprier une partie des prérogatives qu'on voulait abolir.

Louis-le-Gros ne tarda pas lui-même à l'éprouver. Ce grand prince disait souvent « qu'un roi ne » doit avoir d'autre favori que son peuple; » et cependant il en avait un : c'était Garlande, guerrier brave, ministre habile, mais courtisan hautain et ambitieux. Dans l'absence du comte d'Anjou, il faisait le service de sénéchal, et bientôt il prétendit que cette charge devait être héréditaire dans sa maison.

Louis, trompé par le dévouement et par l'esprit adroit de son ministre, ignorait la haine que sa hauteur et sa cupidité excitaient généralement contre lui; il était difficile et peut-être dangereux de l'éclairer. La reine s'en chargea; elle avait été offensée par l'orgueilleux ministre. Le roi ouvrit tardivement les yeux, et dépouilla Garlande de sa charge.

Celui-ci voulait qu'on la donnât à Amaury de

Montfort, son neveu. Le roi refusa d'y consentir. Alors l'ingrat et téméraire vassal prit les armes et se ligua contre son souverain avec les Anglais et le comte de Champagne. Louis marcha contre lui, le combattit; et, quoiqu'il fût blessé dans cet engagement, il remporta la victoire, poursuivit le rebelle, s'empara de son château de Livry et le rasa.

Étienne de Garlande vaincu se démit de toutes ses charges; mais, aussi humble dans le malheur qu'il s'était montré orgueilleux dans la prospérité, il parvint à fléchir la reine Alix, et cette princesse détermina le roi à lui laisser la place de chancelier, et même quelques restes de son ancien crédit.

Ambition du clergé.

Le clergé, par son ambition, ne suscitait pas moins d'embarras au roi que les seigneurs : ce clergé prétendait que le monarque ne pouvait exercer aucune influence sur les nominations aux bénéfices vacans. Le roi soutint ses droits et brava leurs menaces. L'évêque de Paris et l'archevêque de Sens, irrités, se retirèrent de la cour : Louis saisit leurs terres. Les rebelles l'excommunièrent; mais les armes ecclésiastiques, par l'abus même qu'on en avait fait, n'épouvantaient plus ni les rois ni la France. Le pape Honorius blâma l'orgueil de ces prélats rebelles, annula leur censure, et les contraignit ainsi à se soumettre.

Turbulence des grands vassaux.

La vie entière de Louis n'était qu'une lutte perpétuelle contre les usurpations et les brigandages de ses vassaux. Bientôt il sut que le comte d'Auvergne, gendre du duc d'Aquitaine, persécutait un de ses neveux, et opprimait les peuples qui lui étaient soumis. L'évêque de Clermont porta contre ces

vexations de vives plaintes au pied du trône. Grace à Louis, l'autorité royale de ses successeurs tira sa force d'une source bien pure et bien glorieuse, la protection accordée aux peuples opprimés. En 1126, le roi, secondé par le comte d'Anjou, le duc de Bretagne et le comte de Neubourg, marcha en Auvergne, prit Clermont, força le comte à la paix et en reçut des ôtages. Six ans après, le turbulent vassal, ayant exercé de nouvelles violences, attira encore contre lui les armes royales.

Louis vint mettre le siége devant Montferrant; le duc d'Aquitaine, Guillaume VIII, accourut au secours de son gendre; mais, d'une hauteur où il s'était campé, ayant aperçu la formidable armée du roi, le nombre de ses troupes et le bon ordre dans lequel elles étaient rangées le saisirent de frayeur. Au lieu de combattre, il négocia, fléchit le courroux de Louis, et lui amena le comte d'Auvergne, qui obtint sa grace du monarque, en jurant d'exécuter tout ce qu'il lui ordonnerait.

Peu de temps après le duc d'Aquitaine mourut et laissa ses États à Guillaume IX son fils, qui fut le dernier duc de cette grande province. Guillaume IX ne jouit pas paisiblement de son héritage, et soutint une longue guerre contre Raymond, qui lui disputait le comté de Toulouse.

Ce siècle barbare voyait chaque page de ses annales souillée par quelque meurtre et quelque assassinat. Les bourgeois de la ville de Bruges voulaient jouir de la liberté communale que Louis commençait à protéger. Charles-le-Bon, comte de Flandre, s'opposait à leur affranchissement; ils l'égorgèrent:

le roi s'arma pour le venger, combattit, défit les rebelles, jeta en prison les plus coupables, et adjugea le comté de Flandre à son protégé Cliton-le-Normand, neveu du roi d'Angleterre.

Étienne de Boulogne, qui prétendait avoir des droits sur ce grand fief, combattit Cliton, fut secouru par les Anglais, et envahit la Flandre. Le roi marcha contre lui, le contraignit à fuir, et fit couronner Guillaume-Cliton à Bruges; car les ducs et les comtes, usurpateurs de la plupart des droits de la souveraineté, avaient aussi dans ce temps leur couronne comme les monarques.

Guillaume, par sa conduite violente, perdit le fruit de la protection du roi; il opprima ses sujets, qui se révoltèrent et appelèrent à leur tête Thierry, comte d'Alsace. Bientôt une bataille eut lieu près d'Alost entre les deux rivaux. Guillaume fut vainqueur; mais, atteint d'un coup de lance dans le combat, il mourut de sa blessure. Sa mort déjoua les sages desseins de Louis. Thierry resta maître de la Flandre, et le roi d'Angleterre posséda désormais, sans contestation, la Normandie.

Louis avait formé des lieutenans qui se montraient comme lui vengeurs des opprimés. Le comte de Vermandois, ayant appris que Thomas de Marle, seigneur de Coucy, dévastait les campagnes et détroussait les voyageurs, marcha contre lui, découvrit une embuscade qu'il lui avait dressée, le surprit dans son propre piége, le défit et le blessa mortellement.

La plupart des historiens, jugeant plus les événemens que leurs causes, n'accordent au roi de France

Différence de la politique de l'Angleterre et de la France

que les qualités brillantes d'un guerrier, et prodiguent leurs éloges à l'habile politique de Henri, son rival. Ils oublient que le monarque anglais n'était point arrêté dans ses projets par de grands vassaux. L'ancienne noblesse anglaise avait péri. Les seigneurs normands, leurs vainqueurs et leurs héritiers, avaient acquis des terres, de la fortune, et non du pouvoir ; aucun d'eux n'était souverain; tandis que les vassaux de Louis-le-Gros, indépendans non-seulement dans leurs duchés, dans leurs comtés, mais même dans leurs petits châteaux, entouraient sans cesse Louis de difficultés, d'obstacles et de périls. Leur turbulence donnait naturellement des alliés en France aux Anglais, et la politique du monarque français était aussi souvent entravée par l'inconséquence et l'inconduite de ses protégés que par l'ambition de ses vassaux.

Il résulta, dans la suite, de cette différence de position des deux trônes, que l'aristocratie anglaise, trop faible pour résister seule au roi, s'unit au peuple pour former des assemblées politiques et marcher ainsi de concert à la liberté; tandis qu'en France la terreur inspirée par les grands vassaux porta les peuples à chercher un asile dans la protection royale; ils se placèrent sous l'abri du trône, et par là l'élevèrent à la hauteur où nous l'avons vu parvenir.

Les grands, trop fiers pour vouloir soumettre la législation de leur seigneurie à celle du roi, ne se rassemblèrent, lorsqu'ils étaient convoqués, que pour juger de grands procès féodaux, pour discuter des questions de paix ou de guerre, pour célébrer le couronnement du monarque, et non pour

former une assemblée législative. De même, quand les peuples furent postérieurement appelés aux états-généraux, ils n'y portèrent aucune prétention à l'influence législative; mais ils s'y présentèrent comme supplians, comme protégés, pour offrir quelques tributs et pour obtenir, par leurs humbles doléances, le redressement de quelques abus. Telle fut l'origine des deux différentes routes que suivirent dans leur politique l'Angleterre et la France; elles conduisirent nécessairement la première à la liberté, et la seconde à la monarchie presque absolue.

Louis-le-Gros, malgré tous ses lauriers, trouvant son trône mal affermi, crut nécessaire, pour éviter les troubles qui pourraient suivre sa mort, de s'associer son fils Philippe : les grands y consentirent, et il fit sacrer ce prince à Reims, le jour de Pâques 1129.

Association de Philippe à la couronne.

Sacre de ce prince.

L'empereur Henri V venait de mourir : les princes de Germanie élurent pour lui succéder Lothaire, duc de Saxe, qui prit le titre d'empereur et de roi de Bourgogne. Renaud, comte de Franche-Comté, refusa de reconnaître Lothaire, et sa résistance occasionna entre eux une longue guerre.

Le roi d'Angleterre maria sa fille Mathilde, veuve de l'empereur, à Geoffroi Plantagenet, héritier de Foulques, comte d'Anjou, dont la race régna depuis dans la Grande-Bretagne. Ces noces, dont la suite devait être funeste à la France, furent célébrées avec pompe à Rouen.

L'Italie n'était pas moins troublée que la France par les dissensions civiles. Le pape Honorius mou-

Nouveau schisme à Rome.

rut. Un nouveau schisme éclata dans Rome : deux prétendans, Innocent et Anaclet, se disputaient la tiare ; les Romains prononcèrent en faveur d'Anaclet. Innocent, contraint de fuir, vint en France. Deux conciles à Clermont et à Étampes furent convoqués ; les avis furent partagés. Enfin saint Bernard, que son éloquence rendait déjà célèbre, fit triompher la cause d'Innocent. Ce pontife fut reçu avec pompe sur les bords de la Loire par le roi de France, et le roi d'Angleterre vint au-devant de lui jusqu'à Chartres.

L'ambition toujours croissante des évêques continuait cependant à irriter Louis. Ferme dans sa résistance, il saisissait fréquemment leur temporel. Saint Bernard, malgré ses vertus, ne se montrait pas toujours étranger à l'orgueil de son ordre et à la superstition de son temps. Il osa, dit Mézeray, adresser ces paroles hautaines et menaçantes au roi : « Sachez, sire, que Dieu vous punira de votre in- » justice par la mort prématurée de l'aîné de vos » enfans. »

Mort de Philippe.

Le sort, qui voulait apparemment prolonger la crédulité des peuples, vérifia cette étrange prédiction. En 1131, le jeune roi Philippe se promenant à cheval dans le lieu où est située aujourd'hui la place Royale, un pourceau se jeta brusquement entre les jambes de son coursier qui se cabra, le renversa et le blessa mortellement.

Sacre de Louis-le-Jeune.

Le roi convoqua un concile et un parlement à Reims. Un grand nombre de seigneurs y assistèrent. Le pape Innocent y vint et sacra Louis-le-Jeune, second fils du monarque.

On dit que ce fut à l'occasion de cette solennité que Louis-le-Gros, sans prétendre priver les autres pairs de leurs priviléges, choisit, si l'on en croit Mézeray, pour l'assister spécialement dans cette cérémonie, douze pairs, dont six pris parmi les plus grands vassaux de la couronne, et six parmi les pairs ecclésiastiques. Thierry d'Alsace rendit dans ce concile hommage au roi pour le comté de Flandre.

Troubles en Angleterre occasionnés par la mort de Henri Ier

Cette époque fut mémorable par la mort de Henri Ier, roi d'Angleterre. Sa succession excita des troubles dans la Grande-Bretagne. Étienne de Boulogne, son neveu, qui se trouvait à Londres, s'empara du sceptre et enleva une partie de la Normandie à Geoffroi Plantagenet, qui devait la posséder ainsi que l'Angleterre par les droits de sa femme Mathilde.

Louis, dont ces querelles assuraient la tranquillité, entretint avec soin la guerre que s'étaient déclarée les deux prétendans. Profitant de son loisir pour continuer à secourir les opprimés, il marcha contre le seigneur de Saint-Brisson, qui, par ses brigandages, dévastait les bords de la Loire, attaqua ce faible tyran, le défit et le réduisit à l'obéissance.

Revenant ensuite à Paris, il se vit arrêté dans sa route au château de Béthisy par une dyssenterie. Là il reçut le testament de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, qui offrait à Louis-le-Jeune la main d'Éléonore ou d'Aliénor, sa fille, et lui donnait toute la Guienne en dot. Louis accepta pour son fils ce riche héritage, et envoya à Bordeaux le jeune prince, qui épousa Éléonore en présence des seigneurs de Gas-

cogne, de Saintonge, de Poitou; il se fit ensuite couronner comte de Poitou à Poitiers et duc d'Aquitaine à Bourges. Ce fut dans cette ville qu'il apprit la mort de son père.

Mort de Louis-le-Gros. Louis-le-Gros, succombant sous ses lauriers et plus affaibli par les fatigues militaires que par l'âge, termina ses jours le 1er août 1137; il était dans sa soixantième année et avait régné trente ans. Avant d'expirer, se dépouillant de la pourpre, suivant les usages pieux de son temps, et détournant ses regards des grandeurs de la terre pour ne s'occuper que de l'avenir d'un autre monde, il s'était étendu sur un lit de cendres rangé en forme de croix, posant sa tête sur une pierre.

Lorsque ce monarque avait vu sa fin s'approcher, il avait adressé à son héritier, en lui écrivant, ces dernières paroles : « Souvenez-vous, mon fils, » que la royauté n'est qu'une charge publique, » dont vous rendrez un compte rigoureux à celui » qui seul dispose des sceptres et des couronnes. »

Louis fut un grand roi : intrépide guerrier, politique éclairé, zélé soutien de la justice, appui des opprimés, il se fit craindre des grands et chérir des peuples. Il savait, en respectant la religion, résister au clergé; il se montrait libéral pour les églises, mais il réprimait avec fermeté les prétentions des papes et des évêques.

Peut-être sacrifia-t-il trop aux préjugés de son temps par la magnificence des dons qu'il prodiguait à plusieurs abbayes, et principalement à celle de Saint-Denis. Il lui fit, dit-on, présent d'un christ d'or massif de quatre-vingts marcs, d'une table

d'or enrichie de pierres précieuses et de perles, d'une table de vermeil, d'un lutrin garni d'ivoire, et d'un calice d'or de cent quarante onces, et garni de topazes.

C'était bien mal entendre l'esprit de l'Évangile que de profaner par ce vain luxe le sanctuaire de la charité et l'asile du pauvre. Mais comment distinguer la superstition de la piété, dans un siècle où la cupidité des couvens et la crédulité des peuples faisaient adopter, sans examen, tant de fables absurdes, et croire tant de faux miracles? Nous n'en citerons qu'un exemple. On lit dans la chronique de Gilles l'anecdote suivante : Un comte de Macon, tyran de ses vassaux, ne respectait pas même les églises dans ses brigandages; il les dépouillait de leurs biens; mais tout à coup un homme noir arrive à cheval aux portes de son palais, force la garde qui en défendait l'entrée, et enlève le comte, malgré ses cris, dans les airs où bientôt il disparaît.

Bienfaits de son règne.

Ce fut sous le règne de Louis que la Germanie et l'Europe virent pour la première fois, depuis un siècle, la France reprendre son rang et paraître tout entière armée pour repousser une invasion étrangère. Pour la première fois aussi les grands, comprimés par le roi, sentirent la force du sceptre royal si peu respecté jusque-là par eux.

Chaque terre était devenue une sorte de prison pour les hommes libres. Ils ne pouvaient ni donner ni tester. Au défaut d'enfans domiciliés, le seigneur héritait. Les bourgeois étaient soumis à des corvées humiliantes; ils se voyaient forcés, avant de se marier, d'en obtenir la permission.

Cependant Louis-le-Gros ne créa point, comme certains auteurs l'ont écrit, le droit municipal des communes; il eut seulement le mérite de rétablir la liberté communale et de garantir les traités faits entre les communes et les seigneurs; ce qui dans la suite, donnant aux rois le droit d'intervenir dans leurs contestations, posa l'une des plus fermes bases de l'autorité royale et des libertés publiques.

Avant l'époque du règne de ce prince, nous voyons, selon lord Littleton, qu'il y avait déjà des communes en Angleterre. Godefroi de Bouillon en établit à Jérusalem (1). Les capitouls de Toulouse furent institués par le comte Alphonse (2). On parle dans une charte espagnole, datée de 1020, d'un conseil municipal de la ville de Léon. Robertson attribue le nouvel affranchissement des communes en France à l'habileté de Louis, qui voulait par là balancer le pouvoir des grands. M. Hallam ne voit dans la concession de ces priviléges qu'un effet de l'avarice des seigneurs qui leur vendaient ainsi la liberté : la vérité se trouve dans la réunion de ces deux motifs.

Le roi protégea d'abord les serfs, affranchit les communes, rétablit la justice dans ses domaines; il remit à leurs habitans de fortes redevances et se contenta d'un cens modique. Il invita ensuite les seigneurs ecclésiastiques, qui pouvaient lui opposer le moins de résistance, à faire dans leurs seigneuries les mêmes concessions. Peu à peu quelques seigneurs plus puissans imitèrent cet exemple.

(1) 1103. — (2) 1148.

La partie des hommes libres qui s'était inféodée et anoblie, habitait la campagne et les châteaux. Les autres, retirés dans les villes et nommés *bourgeois*, étaient opprimés par les justices seigneuriales; ils ne trouvèrent de secours pour eux que dans la protection du roi. Les communes, ainsi nommées parce qu'elles adressaient leurs plaintes en commun au monarque, s'engagèrent à lever désormais des soldats pour lui, et les troupes de chaque commune, en rejoignant l'armée royale, marchèrent sous la bannière de leurs saints.

Le roi, pour rendre sa protection plus efficace, fit revivre la coutume de Charlemagne; il envoya dans tout le royaume des *missi dominici*, qui recueillaient et portaient les grandes causes aux assises royales, nommées, sous la race carlovingienne, *mallum imperatoris*. Ces cas royaux se multiplièrent progressivement, et Loyseau regarde avec raison ce rétablissement comme le plus grand pas fait en faveur de la souveraineté royale.

Louis avait des projets encore plus vastes; mais sa vie avait été un combat perpétuel. Vieilli avant le temps, il n'eut plus la force d'exécuter les grands plans que jeune il n'avait pu concevoir; aussi se plaignait-il souvent de l'inexpérience de la jeunesse et de l'impuissance de la vieillesse. Ses plaintes sont depuis passées chez nous en proverbe.

La France appelée *la mère des rois*.

Son règne fut encore, par d'autres exploits que par les siens, une époque d'illustration pour notre patrie : des princes normands devinrent rois de Sicile; un prince de Bourgogne roi de Portugal. Foulques, comte d'Anjou, porta la couronne de

Jérusalem; sa postérité régna sur l'Angleterre, et ce fut avec raison qu'on appela dans ce temps la France *la mère des rois*.

Les mœurs du temps, favorables à la puissance féodale, faisaient regarder par les seigneurs le devoir de juger égal au devoir de combattre. Leurs pairs les assistaient à leur tribunal et ne pouvaient refuser ce service. Le seigneur devait choisir pour pairs, parmi ses vassaux, les plus vaillans et les plus sages; aussi disait-on communément : *Seigneur sans pairs, fief sans justice*.

Le monarque seul ne pouvait pas toujours compter sur les grands vassaux pour remplir les devoirs de pairs : souverains chez eux, ces seigneurs puissans ne pouvaient assister avec assiduité aux assises royales; aussi les rois capétiens convoquèrent dans leur cour, comme pairs, des barons qui n'étaient pas quelquefois immédiats. Ce fut le seul moyen pour eux de ne pas exclure de la pairie des barons vassaux du duché de France.

Langage du temps.

Les peuples du midi de la France avaient gardé de nombreux vestiges de la législation et de la langue de Rome. Les Austrasiens conservaient la langue teutonique, et on retrouvait encore chez eux beaucoup de traces des mœurs des Francs. Mais les Neustriens parlaient déjà un langage différent. A cette époque on aperçoit chez eux, en quelque sorte, la langue française formée, et, quoiqu'elle fût dans son enfance, elle y paraît déjà assez intelligible pour nous.

Pour en donner une idée, voici d'abord un passage de la chronique de Saint-Denis, en parlant du

combat où le grand sénéchal Ansiau fut pris par le seigneur de Crécy, ennemi du roi.

Ansiaus qui trop estoit bons chevaliers et segurs (intrépide), qui pas ne pot (peut) à tens venir, por ce que il entendoit à défendre ses compagnons, comme chevalier prouz et valanz (preux et vaillans) : pris fu et retenuz et emprisonnez en la tor avec le comte de Corbuel; si orent (eurent) cil dui mult grant paor, li uns de la mor et li autres de déséritement.

Voilà comment la même chronique peint la vaillance du roi :

Merveles vos semblat ce vos vessiez le roi demener l'espéo au poing, movoir les braz et enchanceler l'escu; car avis vous fust que Hector revescu.

On voit, dans cette chronique et les autres écrits du temps, qu'on appelait le pape *apostole*.

Les lettres du roi se nommaient *brefs*. On donnait quelquefois à la France le titre de *baronnie de France*. Louis l'appelait *la dame des terres*.

Voici les paroles des seigneurs français, marchant avec le roi contre l'empereur d'Allemagne.

Chevauchons hardiement contre aus (eux); que ilz ne s'en puisent aler sanz chièrment comparer (payer) ce que ilz ont orgueilozement oser à enprendre (entreprendre) contre France *la dame des terres*.

Louis-le-Gros ne pouvait faire renaître les sciences et les lettres dans un siècle de ténèbres, mais il protégea du moins et consulta les hommes éclairés qui s'efforçaient d'en rallumer le flambeau. Parmi ces hommes on distinguait saint Norbert, le fameux Suger, Robert d'Arbrisselles, Yves de Chartres et le célèbre saint Bernard.

Savans, guerriers et ministres de cette époque.

Les principaux guerriers qui secondèrent ses armes par leur vaillance, ou qui se signalèrent en le combattant, furent Thibaut, comte de Chartres; Thomas de Marle, seigneur de Coucy; Hugues de Crécy; Amaury de Montfort; Hugues du Puyset; Milon, vicomte de Troyes.

Ses ministres étaient les Garlande; Raoul, comte de Vermandois; Étienne de Senlis, évêque de Paris; Algrin, secrétaire du monarque.

Enfans du roi.

Louis eut plusieurs enfans : Philippe, couronné, qui mourut d'une chute de cheval; Louis-le-Jeune, qui succéda à son père; Henri, évêque de Beauvais, et depuis archevêque de Reims; Hugues, mort à la fleur de son âge; Robert, tige de la maison de Dreux; Philippe, archidiacre de Paris; Pierre, qui épousa l'héritière de Courtenay, et dont l'un des descendans vivait encore dans le siècle dernier sans avoir pu jouir du rang et des honneurs que devait lui assigner l'antiquité de sa race; enfin Constance, mariée au fils d'Étienne, roi d'Angleterre, et ensuite à Raymond, comte de Toulouse.

Le roi, dont le mariage avec Lucienne de Rochefort avait été rompu par le pape aussitôt que conclu, n'eut, après, qu'une seule femme, la reine Alix, fille du comte de Savoie. Cette princesse, riche en vertus et en attraits, constante, spirituelle, affable, protégeant le malheur, adoucissant le pouvoir, donna un noble exemple aux mères, en élevant elle-même tous ses enfans. Le peuple la chérissait; les grands la respectaient, et elle était adorée de son époux; aussi la plupart des actes royaux de ce règne furent datés à la fois et de l'avénement

de Louis au trône et du couronnement d'Alix. Il était juste que les douces jouissances de père et d'époux devinssent la récompense de Louis, et qu'un bon roi jouît dans sa famille du bonheur qu'il s'efforçait de rendre au peuple par ses armes et par ses lois.

CHAPITRE SIXIÈME.

LOUIS VII, DIT LE JEUNE.

(1137.)

Portrait de Louis-le-Jeune.—Organisation des communes.—Querelle théologique d'Abeilard avec Bernard. — Son amour pour Héloïse. — Célébrité de l'abbé Suger. — Le code Justinien retrouvé.—Discordes civiles en Angleterre.—Arrogance du pape Innocent. — Guerre entre le roi et le comte de Champagne. — Massacre de Vitry ordonné par Louis.—Ses remords—Troubles civils. — Revers des chrétiens en Palestine. — Incertitude du roi. — Exhortations du pape Eugène III. — Empire de saint Bernard sur son siècle. — Discours de ce prélat. — Enthousiasme de Louis.—La croisade prêchée dans toute la France.— Lettre de saint Bernard aux Allemands.—Ses succès en Germanie.—Croisade de Conrad.—Conseils de Suger à Louis.—Choix du chef de la croisade et du régent.—Naissance de Suger inconnue. — Éducation des rois à Saint-Denis. — Interdiction des guerres privées pendant la croisade.—Impôts levés à cette occasion. — Affliction de Suger au départ du roi. — Politique astucieuse de Manuel Comnène.—Désastres de l'empereur Conrad. — Loyauté de Louis. — Son entrée dans Constantinople. — Son prompt départ. — Mauvaise foi de Manuel.—Conseils de l'évêque de Langres.—Retour de Conrad à Constantinople. — Défaite des Sarrasins.—Imprudence des croisés.—Leur désastre. — Bravoure du roi. — Sa noble modestie. — Découragement de l'armée. — Embarquement pour la Palestine. — Mort de la plupart des croisés. — Arrivée du roi à Antioche. — Amour de Raymond pour la reine.—Départ précipité du roi. — Sa réception à Jérusalem.—Sa jonction avec Conrad.—Siége de Damas.—Succès des chrétiens.—Dissensions entre les seigneurs français. — Départ de Conrad et de Louis pour leurs États. — Prospérité de la France sous la régence de Suger. — Plaintes

violentes contre saint Bernard. — Sa vaine justification. — Guerre en Normandie.—Mort de Suger.—Répudiation d'Éléonore. —Union de Henri avec cette princesse. —Sa soumission au roi de France. — Son avénement au trône d'Angleterre. — Son adroite politique. — Mariage de Louis avec Constance, princesse d'Espagne. — Son voyage en Espagne à ce sujet. — Vain traité entre lui et Henri. — Nouvelle guerre entre eux. — Armée de Brabançons, Cotereaux et Routiers. — Trève avec l'Angleterre.— Querelle de deux papes. — Nouveau mariage de Louis, après la mort de la reine Constance.—Excommunication de l'antipape Victor.—Paix entre Louis et Henri.—Querelle de l'archevêque Becquet et du roi d'Angleterre. — Fuite du prélat en France. —Naissance de Philippe-Auguste. — Rupture entre la France et l'Angleterre. — Mort de la princesse Mathilde. — Intrigue de la reine Éléonore. — Conduite du pape dans la querelle de Becquet et de Henri. —Soumission de Henri au roi de France. — Assassinat de Becquet. — Procès de Henri à cette occasion. —Sa réconciliation avec le roi de France. — Révolte fomentée en Angleterre par Louis. — Activité et succès de Henri. — Paix générale conclue à Amboise. — Frayeur de Philippe-Auguste dans son enfance. — Pélerinage du roi pour la guérison de son fils. — Sacre et mariage de ce jeune prince. —Mort de Louis-le-Jeune.—Famille de ce prince.—Ministres et savans de cette époque. — Tableau chevaleresque de ce temps.—Romans de chevalerie.—Les paladins. — Les troubadours. — La cour d'amour. — Bienfaits de ce règne. — Abolition du droit de prise.— Origine de la chevalerie. — Réception d'un chevalier.

Le nouveau monarque, en montant sur le trône, réunit sous son autorité beaucoup plus de provinces que son père; mais il n'avait pas hérité de son génie, et son imprudente politique lui fit bientôt perdre un accroissement de puissance qu'il ne devait qu'à la fortune. *Portrait de Louis-le-Jeune.*

Il était pourtant doué de quelques nobles qua-

lités. Sa vie prouva qu'il avait une ame élevée, un cœur droit et généreux. Peu de braves de son temps montrèrent plus d'intrépidité; nul ne l'égalait en piété, et c'était la vertu du temps; mais il fut toujours inhabile capitaine et médiocre homme d'État. L'auteur des *Variations de la monarchie française* donne en peu de mots une trop juste idée de ce prince : « Il entreprit, dit-il, sans succès, une » croisade, répudia Éléonore, et perdit ainsi la » moitié de la France : voilà son règne. »

Dès que Louis-le-Jeune apprit la mort de son père, il laissa des garnisons en Guienne pour y maintenir la tranquillité, et se hâta de revenir dans la capitale. La reine ne tarda pas à le suivre.

Organisation des communes.

Les premières démarches du roi ne laissèrent aucun doute sur sa résolution de suivre les principes de son prédécesseur, relativement à l'affranchissement des communes. Il régla leur organisation; elles eurent toutes pour chef un maïor ou maire, et douze pairs ou juges bourgeois pour l'assister.

Un zèle trop ardent pour la liberté n'en arrête que trop fréquemment les progrès : les habitans d'Orléans, donnant trop d'extension à leurs priviléges communaux, résistèrent tumultueusement à quelques ordres du roi, et opposèrent la force à l'autorité. Louis comprima cette sédition.

Arrivé à Paris, il convoqua l'assemblée des grands. Les seigneurs réunis jugèrent que l'autorité de la dynastie royale étant assez solidement établie, un nouveau sacre serait inutile. Dans cette assemblée, le roi fit une vive peinture des malheurs auxqnels

la turbulence des seigneurs et leurs guerres continuelles livraient le royaume, et tous convinrent de la nécessité de chercher quelques moyens pour mettre un terme à ces discordes.

Quelques grands événemens en Europe signalèrent cette époque. Le prince normand Roger combattit le pape Innocent, le fit prisonnier, et le contraignit à lui confirmer le titre de roi de Sicile, qu'il avait obtenu de l'antipape Anaclet (1). Indépendamment de la Sicile, ce prince réunit sous son autorité la Pouille et la Calabre, et posa ainsi les fondemens de la monarchie napolitaine.

Dans le même temps, Alphonse, issu de la maison de France, fut proclamé roi de Portugal, et, selon les mœurs du temps, paya cette couronne en se reconnaissant vassal et tributaire du Saint-Siége.

Querelle théologique d'Abeilard avec Bernard.

L'année suivante (2), le nom d'Abeilard devint tristement célèbre en France par ses amours, par ses malheurs, par son zèle religieux et par son hérésie. Il était né en Bretagne. Écrivain spirituel, théologien subtil, Abeilard renouvelait les opinions d'Arius, de Nestorius et de Pélage. Forcé de comparaître devant un concile réuni à Sens, il n'osa pas lutter contre le génie de saint Bernard. Condamné par le concile, il en appela au pape; mais, au lieu de se rendre à Rome, il s'arrêta dans l'abbaye de Cluny, où il termina ses jours, sous l'habit religieux. Le principal reproche qu'on lui adressa fut de diviser les deux personnes de Jésus-Christ et de

(1) 1139. — (2) 1140.

préférer le libre arbitre à la grace. Le roi et le comte de Champagne assistèrent au concile qui jugeait Abeilard.

Dans nos temps modernes, on a presque oublié les combats théologiques d'Abeilard et de Bernard. Abeilard lui-même serait déjà peut-être oublié, sans la passion qu'il avait éprouvée pour Héloïse, dont l'éloquence, la douleur et la constance nous attendrissent encore.

Son amour pour Héloïse.

Les erreurs changent avec les siècles, mais l'amour est de tous les temps. Abeilard en fut un modèle touchant et une victime célèbre. Mutilé par une atroce jalousie, forcé de consumer dans un cloître de longs jours sans espoir, il n'eut de consolation que les lettres d'Héloïse, monument héroïque pour les ames tendres, et que la piété, même la plus rigide, couvre d'un voile d'indulgence.

Héloïse s'exila dans un monastère, et devint abbesse du Paraclet. Deux lignes de ses lettres suffiront pour peindre l'inutilité de ses efforts contre un sentiment qu'elle ne pouvait vaincre : « Vœu » sacré, dit-elle, sombre monastère, en changeant » mes vêtemens, vous n'avez jamais pu me changer et faire d'Héloïse un marbre insensible. »

La mémoire d'Abeilard ne vit plus que dans les annales des passions privées ; son adversaire, saint Bernard, restera fameux dans celles de l'Église, qu'il illustra, et dans celles de la France, sur laquelle sa trop funeste influence attira de grandes calamités.

Célébrité de l'abbé Suger.

Un autre religieux, non moins célèbre, l'abbé Suger, succomba d'abord dans sa lutte contre l'irrésistible ascendant de saint Bernard; mais il mérita

par sa sagesse une gloire plus pure, et son habileté répara ou prévint une grande partie des maux produits par l'enthousiasme de son éloquent adversaire. Tous deux durent leur éclat à leur mérite et non au hasard de leur naissance. « Ils prouvèrent, dit Mézeray, que les hommes tirent plus » de force de leurs lumières que de leurs dignités. »

Le code Justinien retrouvé.

Tandis que ces deux lumières commençaient à dissiper les ténèbres, dans lesquelles le XIIe siècle était plongé, un flambeau long-temps perdu se retrouva. Le code Justinien, ce recueil des lois romaines qui méritèrent le beau nom de *raison écrite*, reparut tout à coup en Europe, sortant des sombres archives d'un monastère de la Pouille, où il était resté enseveli pendant plusieurs siècles; on l'apporta en France, et cette soudaine apparition devint, pour ainsi dire, dans l'Occident le signal de la renaissance des idées saines de justice et de civilisation.

Il est juste de dire que le clergé, qui dans sa juridiction avait seul conservé quelques souvenirs des antiques traditions, fut aussi le premier à profiter des lumières du code ancien qui reparaissait. Ce fut encore lui qui fit les plus fréquens efforts pour obliger les seigneurs à maintenir *la paix de Dieu*.

Suger, avant de gouverner le royaume, montra qu'il était digne de cet honneur, en réformant le premier les mœurs de son église. Le luxe, l'ambition, l'anarchie, régnaient dans le monastère de Saint-Denis, à tel point que saint Bernard l'appelait « le foyer des intrigues de la cour et de l'armée. » Suger y rétablit l'ordre et la règle. Eugène III disait

de Suger : « Devant César, c'est un homme de la » cour romaine; devant Dieu, c'est un homme de » la cour céleste. »

Discordes civiles en Angleterre.

Tandis qu'un monarque, animé par des sentimens de justice et de piété, continuait, ainsi que son père, à réprimer la turbulence des grands et la licence des mœurs, noble entreprise dans laquelle le secondaient le zèle ardent de Bernard et le génie sage de Suger, l'Angleterre était en proie aux discordes civiles. Étienne, appuyé par le légat du pape et par quelques évêques, s'était mis en possession du trône. Il s'était aussi emparé de la Normandie, qu'il avait donnée à son fils, le duc Eustache. Louis-le-Gros l'avait favorisé, et Louis-le-Jeune, imitant son père, reçut l'hommage d'Eustache et lui donna en mariage sa sœur Constance.

Le comte d'Anjou, furieux de voir les droits de sa femme Mathilde méconnus, prétendait reconquérir par les armes le royaume et le duché qu'on lui enlevait; il entra avec ses troupes en Normandie, et cette longue guerre assura le repos de la France.

Arrogance du pape Innocent.

La tranquillité du roi ne fut troublée que par une entreprise de la cour de Rome contre son autorité. Le pape Innocent, qui portait alors la tiare, devait cependant quelque gratitude au roi de France, qui l'avait soutenu contre l'antipape Anaclet; mais l'orgueil l'emporta sur la reconnaissance. Le clergé de Bourges avait élu pour archevêque Pierre de La Châtre, sans demander le consentement du roi. Le monarque ordonna aussitôt de procéder à une nouvelle élection, en excluant La Châtre du nombre des candidats.

Celui-ci partit précipitamment et porta ses plaintes à Rome. Le pape l'accueillit, le soutint et le sacra, disant avec arrogance « que Louis était un jeune » prince qu'il fallait éclairer, pour lui apprendre » à ne plus désormais s'arroger la liberté de se mê- » ler des affaires ecclésiastiques. »

La Châtre revint à Bourges; mais, les habitans ayant refusé de le recevoir, il se retira en Champagne, après avoir jeté l'interdit sur les domaines royaux qui se trouvaient dans son diocèse.

Une autre cause vint aigrir ces différends. Le comte de Vermandois, premier ministre du roi, voulant épouser Pétronille, sœur de la reine, répudia sa femme qui était fille du comte de Champagne. Saint Bernard s'opposa au divorce, et le pape soutint le comte de Champagne, qui déclara la guerre au roi (1). Ce comte était intrigant, turbulent et bigot; les couvens le vénéraient comme un saint; la cour le regardait comme un séditieux; le peuple disait que les moines étaient ses soldats et son artillerie.

Guerre entre le roi et le comte de Champagne

Louis marcha rapidement contre lui, défit ses troupes, dévasta son territoire et lui accorda une trève, à condition qu'il obtiendrait du pape l'approbation du divorce de sa fille. Mais Rome refusa d'y souscrire. On soupçonna le comte de Champagne d'avoir déjoué par ses intrigues la demande que lui-même adressait officiellement au pape, et ce soupçon fut confirmé par la découverte d'une correspondance secrète qu'il entretenait avec les Anglais,

(1) 1141.

le comte de Soissons et le comte de Flandre, pour former une ligue contre le roi.

Massacre de Vitry, ordonné par Louis

Louis, irrité, rentra en Champagne (1), y porta le fer et la flamme, s'empara de Vitry, et, dans l'aveuglement de sa colère, ordonna d'incendier une église dans laquelle les habitans s'étaient réfugiés; treize cents personnes y périrent.

Ses remords.

Bientôt le remords succède à la fureur: Louis, épouvanté de son crime, passe promptement, comme tous les hommes faibles, de l'abus de la force à l'excès de la crainte. Poursuivi par l'idée de cet horrible massacre, il se croit l'objet de la haine publique, voit devant lui le ciel fermé, l'enfer ouvert; il implore la protection de saint Bernard, obtient sa médiation pour fléchir la rigueur du nouveau pape Célestin II, s'abaisse, s'humilie, reconnaît La Châtre pour archevêque de Bourges, se réconcilie avec le comte de Champagne, et prend la résolution de se croiser pour expier dans une sainte guerre le forfait qu'il avait commis. Il exécuta ce dessein deux ans après, en 1147: ainsi cette croisade impolitique eut pour cause un acte d'injustice et de violence, et la Palestine devint encore le tombeau de cent mille Français pour expier le massacre de Vitry.

Troubles civils.

Avant de porter ses armes dans l'Orient, Louis eut à soutenir une autre guerre contre Alphonse, comte de Toulouse, qui refusait de se dessaisir de ce comté, engagé à son père par l'aïeul de la reine Éléonore. Louis conduisit son armée en Languedoc.

(1) 1145.

L'histoire se tait sur les événemens de cette guerre; elle ne dut point avoir de résultat marquant, puisque les comtes de Toulouse continuèrent à garder leurs fiefs sous la mouvance du roi.

En revenant de cette expédition, Louis comprima la révolte d'un seigneur de Montjay qui opprimait ses vassaux et résistait à la justice royale. Le roi rasa sa forteresse et n'en laissa subsister qu'une tour, faible débris qui attestait seulement le respect que la royauté gardait encore pour la féodalité. En ruinant le pouvoir des seigneurs, il croyait devoir laisser subsister les droits et les signes de la seigneurie.

Bientôt des nouvelles récentes de la Palestine répandirent dans l'Occident de vives alarmes sur le sort des chrétiens d'Asie; et la seconde croisade, projetée par Louis, fut dès-lors irrévocablement décidée. Revers des chrétiens en Palestine.

Godefroi de Bouillon et Baudouin, son frère, ayant cessé de vivre, Baudouin du Bourg avait occupé quelque temps le trône de Jérusalem. Il mourut, après avoir marié Mélésinde, sa fille, à Foulques, comte d'Anjou. Le règne de Foulques fut court; il termina ses jours en 1142, laissant la couronne à son fils Baudouin III, sous la régence de la reine Mélésinde.

Tant de règnes différens, dans l'espace de quarante années, s'étaient vus troublés sans relâche par des guerres continuelles contre les Sarrasins, et la fortune, alors constante pour les chrétiens, avait étendu leurs conquêtes. Ils possédaient quatre États en Asie : le royaume de Jérusalem, la principauté d'Antioche, le comté d'Édesse et celui de

Tripoli. Leurs possessions s'étendaient ainsi de l'Euphrate à l'Égypte; Josselin de Courtenay gouvernait Édesse; Raymond de Poitiers, oncle de la reine de France, Éléonore, était prince d'Antioche; Raymond, petit-fils du fameux Raymond Ier, comte de Toulouse, occupait Tripoli.

L'union de ces princes avait fait leur force; la discorde causa leur ruine. Le prince d'Édesse et le comte d'Antioche se déclarèrent la guerre; les Musulmans profitèrent de ces dissensions. Sanguin, soudan d'Alep, envahit leurs États et s'empara d'Édesse, regardée comme l'un des boulevards de la chrétienté. La mort mit un terme aux exploits du conquérant sarrasin; ses eunuques révoltés l'assassinèrent, et son trône fut partagé entre ses deux fils, Godbedin et Noradin; le premier fut soudan de Mosul et d'Assyrie; Noradin régna dans Alep (1).

Tous les auteurs du temps se réunissent pour donner de justes éloges à la bravoure, à la prudence, à la générosité de Noradin. Les Musulmans le vénéraient comme un ardent et intrépide défenseur de la foi. Les Francs admiraient en lui l'honneur et l'urbanité d'un chevalier.

Ce soudan, informé des succès de Josselin de Courtenay, qui venait de rentrer dans Édesse, marcha contre lui, l'attaqua, le mit en fuite et reprit la ville, dont plusieurs forts étaient encore restés occupés par les Sarrasins (2).

Cette victoire répandit la terreur parmi les chrétiens, qui perdirent, dit-on, trente mille hommes

(1) 1142. — (2) 1144.

dans cette défaite. Par-tout ils fuyaient au lieu de combattre, et cherchaient en vain un appui dans le royaume de Jérusalem, gouverné par un enfant et par une femme. Ce fut alors qu'ils adressèrent de tous côtés leurs plaintes aux monarques de l'Occident, et principalement au roi de France.

Louis, disposé par ses sentimens religieux à combattre les infidèles, avait déjà promis à Dieu d'expier, dans la Palestine, le massacre de Vitry. Cependant, arrêté par les conseils de Suger, qui le conjurait de ne point abandonner son royaume, il hésitait encore, et dans son incertitude, il consulta saint Bernard, qu'on regardait comme l'oracle de l'Église. Incertitude du roi.

Saint Bernard, malgré l'ardeur de son zèle, crut pourtant devoir soumettre une question politique d'une si haute importance au jugement du pape Eugène III. Ce pontife, consultant plus les intérêts apparens de l'Église que ceux de la France, exhorta le roi à se croiser, et renouvela, en faveur de cette sainte entreprise, les promesses et les indulgences prodiguées par le Saint-Siége à l'époque de la première croisade. Exhortations du pape Eugène III.

Il ne restait plus que le vœu national à entendre. Louis convoqua pour les fêtes de Pâques une assemblée générale des évêques et des seigneurs à Vézelay, en Bourgogne (1). La foule, attirée par cette solennité, contraignit le roi à tenir cette assemblée au milieu des champs. Là, au centre de l'enceinte, s'élevait un tertre en forme de théâtre, sur lequel

(1) 1146.

saint Bernard monta; il y lut la lettre du pape, et, après cette lecture, prononça un discours dont l'éloquence pathétique et brûlante excita un enthousiasme universel.

Empire de saint Bernard sur son siècle.

Le génie de saint Bernard fut alors une puissance qui obtint un trop funeste ascendant sur les destinées de l'Europe. Peu d'hommes exercèrent sur leur siècle autant d'empire. Vainement une vocation religieuse l'avait enfermé dans un cloître au fond d'une solitude; un esprit de cette nature ne pouvait rester enseveli dans une étroite enceinte. Sa renommée en sortit, et ses lumières, d'autant plus étonnantes qu'elles brillaient dans un temps de ténèbres, le firent consulter comme un législateur par les princes de la terre.

La vie solitaire avait enflammé son imagination et rendu ses sentimens plus impétueux. Forcé de paraître au milieu des cours, il s'y montra, comme un phénomène, revêtu de toute la puissance de la religion et armé des foudres de l'éloquence. La nature l'avait doué d'une grace et d'une beauté qui remplissaient d'amour les ames que ses austérités pénétraient de respect. Les rois s'humiliaient devant lui; les hérésies se taisaient à sa voix; il régnait dans les conciles; lorsqu'il haranguait les peuples au milieu des campagnes, ses paroles, écoutées comme des oracles, touchaient tous les cœurs et entraînaient toutes les opinions; sévère contre tous les vices, il imposait aux grands et aux prélats; l'innocence et le malheur se réfugiaient sous son égide; et l'Église, dont il était la lumière, ne semblait se gouverner que par sa volonté.

Malheureusement, lorsque les plaintes des chrétiens d'Asie retentirent en Europe, saint Bernard écouta plus son zèle que la politique; il voulut la guerre, la commanda, et, l'autorité de sa vertu donnant trop de puissance à ses erreurs, il entraîna l'Europe dans une nouvelle croisade, qui ne fut célèbre que par ses désastres.

Discours de ce prélat.

« Chrétiens, s'écriait-il en s'adressant à cette » foule immense qui l'écoutait avec avidité, toute » la terre frémit et tremble en apprenant que Dieu » craint de perdre la terre qu'il chérit. Sion vous » appelle aux armes; le Seigneur veut s'immoler une » seconde fois pour vous. La Jérusalem céleste vous » ouvre ses portes; elle attend de nouveaux martyrs.

» Ce siècle est un temps de crimes et de châti» mens; l'infernal ennemi du genre humain ré» pand par-tout le souffle de la corruption; les » brigands lèvent de tous côtés leurs têtes impu» nies; les lois sont impuissantes contre le débor» dement des moeurs; les méchans triomphent. » L'hérésie usurpe la chaire de la vérité; Dieu va » maudire son sanctuaire : prêtez donc l'oreille à » ma voix.

» Hâtez-vous d'apaiser le courroux céleste. Il ne » s'agit plus de vous couvrir du cilice, mais de vos » boucliers; ce ne sont plus de vains gémissemens » qui peuvent calmer la colère divine; les travaux, » les fatigues, les périls, la guerre enfin, voilà les » expiations que Dieu vous demande! Lavez vos » fautes dans le sang des infidèles, et faites écla» ter votre repentir en délivrant le tombeau du » Seigneur.

» Hésiteriez-vous à prendre les armes, si vous » appreniez qu'un ennemi féroce a porté le feu » dans vos cités, la dévastation sur vos terres, en- » levé vos filles, outragé vos femmes et profané » vos temples ? Eh bien! tous ces malheurs et de » plus terribles encore tombent sur la ville sainte, » sur la famille du Seigneur. N'est-elle plus la vô- » tre ? supporterez-vous en silence tant d'outrages ? » laisserez-vous les Sarrasins se baigner dans le » sang des chrétiens et se rassasier de leurs larmes ? » Leur exécrable triomphe, douleur éternelle des » siècles, sera pour vous un immortel opprobre.

» Je vous parle au nom du Dieu tout-puissant. Il » châtiera sévèrement les lâches qui refuseront de » le défendre. Enflammez-vous donc d'une sainte » colère ; courez aux armes, et répétez avec moi » ces paroles du prophète : *Malheur à celui qui* » *n'ensanglante pas son épée!*

» Dieu, sans doute, n'aurait pas besoin de vos » faibles bras ; il pourrait d'un seul mot faire ap- » paraître douze légions d'anges, et ses ennemis » seraient réduits en poudre. Mais son ineffable » bonté pour vous veut confier à vos armes la ven- » geance de sa gloire et de son nom profané. Il vous » a donné sa vie ; sacrifiez-lui aujourd'hui la vôtre. » Précipitez-vous avec ardeur dans ces illustres » combats où le triomphe promet la gloire, où la » mort même assure la vie éternelle. Nobles cheva- » liers, illustres soutiens de la croix, montrez-vous » dignes de vos pères ! Jérusalem conquise a gravé » leurs noms dans les cieux ; arrachez-vous à un » lâche repos ; méprisez des biens périssables ; cher-

» chez des palmes immortelles, et méritez votre » part d'un royaume qui n'aura point de fin. »

A ces mots, la foule transportée exprime son admiration par des cris et par des larmes. Louis croit entendre la voix de Dieu; il se jette aux pieds du saint orateur, lui demande la croix, et, montrant aux assistans ce signe sacré, il leur adresse ces paroles, que la chronique de Mauriniac nous a conservées : Enthousiasme de Louis.

« Quelle honte pour nous si le Philistin triom-
» phe de la famille de David! Souffrirons-nous
» que les peuples asservis au démon dévastent les
» États où nos pères ont rétabli le culte divin?
» Laisserons-nous le vice immonde triompher
» de la vertu? Ne sommes-nous plus ces Francs
» qui surent se montrer libres dans les chaînes
» et braver les affronts dans les fers? Sommes-
» nous indignes de marcher sur leurs traces, de
» secourir comme eux nos amis par les armes,
» et de poursuivre nos ennemis même après leur
» mort?

» Français, ne permettons pas que cette vertu
» nationale dégénère. Montrons-la dans tout son
» lustre; qu'elle relève le courage des chrétiens
» d'outre-mer, qu'elle arrête ces triomphes impies
» d'un ennemi si méprisable qu'il ne mérite pas
» même le nom d'homme. Marchons, preux che-
» valiers, renversons les idoles et leurs adorateurs.
» Volons avec ardeur dans ces lieux saints autre-
» fois foulés par le pied divin, dans cette cité où
» Dieu mourut pour nous, et qu'il illustra par sa
» présence corporelle. Que le Seigneur se lève avec

» nous, ses ennemis seront dissipés; nous les met-
» trons en fuite; oui, nous confondrons le vain or-
» gueil des téméraires qui ont juré haine à Sion.
» Si nous combattons avec courage, si la sagesse
» divine préside à nos conseils, la victoire est à
» nous. Français, je vous déclare que mon inten-
» tion est de me consacrer entièrement à cette sainte
» entreprise. Je vous conjure tous de seconder
» ma volonté par votre consentement et par vos
» armes. »

Ces deux discours furent fréquemment interrompus par ce cri des assistans : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Lorsque le roi eut cessé de parler, l'air retentit de cette acclamation universelle : *La croix! la croix!*

Les premiers qui se décorèrent de ce signe de la charité, devenu alors le signal des batailles, furent la reine Éléonore, décidée à suivre son époux, le comte de Toulouse, les comtes de Champagne, de Flandre, de Nevers, de Soissons, de Tonnerre, de Varenne, de Ponthieu, Archambaud de Bourbon, Enguérand de Coucy, Hugues de Lusignan, le comte de Dreux, frère du roi, le comte de Maurienne son oncle, les évêques de Noyon, de Langres, d'Arras, de Lisieux. Une foule immense de chevaliers suivit leur exemple.

Le grand nombre de croix apporté par saint Bernard ne pouvait suffire au zèle empressé de la multitude. L'abbé de Clairvaux fut obligé, pour satisfaire leur impatient désir, de déchirer ses habits en pièces et de leur en distribuer les morceaux.

Une église, dédiée à la croix et bâtie sur la col-

line de Vézelay, fut un monument de ce jour d'enthousiasme, et long-temps on y vint rendre hommage à la tribune qui venait d'être le théâtre de la gloire du saint orateur.

Bernard, dont les succès redoublaient le zèle, continua de prêcher la croisade dans toutes les villes de la France. Par-tout on l'entourait, on l'admirait, on s'armait à sa voix, on le vénérait comme un envoyé céleste, et la crédulité du temps lui attribuait une foule de miracles. La croisade prêchée dans toute la France.

Ce prédicateur éloquent, qui semblait alors revêtu de la toute-puissance divine, écrivit au pape et lui donna en peu de mots une juste mais funeste idée de l'enthousiasme belliqueux qu'il avait excité. « Les villes et les châteaux, disait-il, deviennent » déserts; on ne voit par-tout que des veuves dont » les époux sont vivans. »

Le dévouement des Français pour ce nouveau père de l'Église semblait porté jusqu'au délire : dans une assemblée, convoquée à Chartres, les seigneurs les plus fiers, les princes les plus ambitieux, les guerriers les plus expérimentés déférèrent d'un commun accord le commandement de la guerre sainte à saint Bernard; persuadés que celui qui, au nom de Dieu, prophétisait la victoire, était seul capable de la fixer.

Mais l'abbé de Clairvaux, éclairé par un esprit plus juste que celui de Pierre-l'Ermite, et instruit par son exemple, refusa l'honneur périlleux qu'on lui offrait. Ses refus irritèrent sans persuader. On voulut le forcer de se charger d'un si redoutable fardeau, et, pour s'y soustraire, il se vit contraint

d'implorer la protection du pape Eugène, qui lui écrivit que sa mission était de prêcher et non de combattre, et que ses seules armes devaient être la parole de Dieu et la trompette évangélique.

Dans le même temps un moine fanatique, « voulant, disait-il, faire expier aux Allemands leurs » péchés, pour les rendre dignes de servir glorieusement la croix, » les exhortait à massacrer les Juifs.

Lettre de saint Bernard aux Allemands.

Saint Bernard, informé de la rapidité avec laquelle ce fanatisme contagieux et sanguinaire s'étendait sur les bords du Rhin, écrivit aux Allemands une lettre pleine de force et d'onction. « Mes » frères, leur disait-il, et c'est ici l'apôtre qui vous » parle par ma bouche, je vous avertis de vous dé- » fier des esprits ardens et trompeurs qui s'élèvent » au milieu de vous. Certes nous nous réjouissons des » preuves de ferveur que vous donnez pour la cause » de Dieu; mais les sentimens les plus louables ces- » sent de l'être dès qu'ils sont dépourvus de mo- » dération. Écoutez ma voix; vous ne devez ni » égorger ni persécuter les Juifs; vous ne devez » pas même les bannir : consultez les divines Écri- » tures, et n'oubliez jamais la prophétie que ren- » ferme l'un des psaumes, relativement à ce peu- » ple coupable et infortuné. L'Église vous dit : *Dieu* » *vous apprend comment il traite ses ennemis;* » *ne les tuez pas, de peur que mon peuple ne* » *tombe dans l'oubli. Les Juifs sont des témoins* » *vivans qui rappellent sans cesse la passion* » *de notre Seigneur.* Ils ont été dispersés chez tou- » tes les nations pour rendre témoignage à notre » rédemption par le long et juste châtiment attaché

» à leur forfait. L'Église vous dit encore dans le
» même psaume : *Seigneur, qui nous protégez,*
» *c'est votre puissance qui disperse ces Juifs et*
» *les humilie. C'est par votre volonté qu'ils gé-*
» *missent dans les liens d'une dure captivité,*
» *sous le joug des princes chrétiens. Cependant,*
» *lorsque la fin du monde approchera, ils re-*
» *connaîtront leur tort et se convertiront. Jusque-*
» *là tout Juif qui mourra demeurera dans les*
» *liens de la mort. Mais, lorsque la multitude*
» *des nations entrera au service du Seigneur, tout*
» *Israël sera sauvé.*

» Vous reprochez aux Hébreux leur cupidité,
» leur usure; hélas! nous voyons avec une trop
» amère affliction que par-tout où il n'existe point
» de Juifs, les usuriers chrétiens se conduisent
» comme eux, et méritent moins le nom de chré-
» tiens que celui de Juifs baptisés. Cessez donc de
» vous opposer à l'accomplissement de la volonté
» divine. Si vous exterminez les Juifs, comment
» s'opéreront leur conversion et le salut qui leur
» est promis?

» Vous direz que nous allons pourtant immoler
» les infidèles en Asie; mais, si leur conversion
» avait été également prophétisée, il vaudrait
» mieux supporter leurs outrages que de les pré-
» cipiter dans le tombeau. D'ailleurs ce sont ces
» infidèles qui nous ont attaqués les premiers; no-
» tre glaive ne fait que repousser le leur. La cha-
» rité chrétienne nous permet de résister aux su-
» perbes; mais elle nous ordonne aussi d'épargner
» le faible qui s'humilie, et sur-tout un peuple

» dont les ancêtres ont été chéris de Dieu, un peu-
» ple qui tient de lui sa loi, un peuple de qui est
» né, selon la chair, le Christ, dont le nom sera
» béni dans tous les siècles.

» Épargnez donc ce peuple infortuné, et suivez
» seulement à son égard les ordres du pape, qui
» veut que les Juifs affranchissent du poids de leur
» usure tous les guerriers pieux qui ont pris le signe
» de la croix. »

Nous avons cru que cette lettre, parvenue jusqu'à nous, suffirait pour donner une juste idée de l'éloquence de saint Bernard et des mœurs de son siècle.

Le fanatisme des Allemands laissa tomber ses armes à la voix du saint orateur. Elle imposa silence à Rodolphe, à ce moine intolérant. Il fut contraint de se renfermer dans son cloître.

A cette occasion, saint Bernard retraça aux religieux de la Germanie une vérité que lui-même semblait avoir oubliée. « Votre devoir, dit-il, est
» de fuir les villes comme des prisons et de cher-
» cher la solitude comme un paradis. » L'auteur de l'*Histoire des Croisades* loue avec raison cet acte de modestie et de vraie piété, qui étonna un siècle barbare, et que Vély tourna en ridicule dans le nôtre.

Ses succès en Germanie.

Les succès de saint Bernard ne furent pas moins éclatans en Allemagne qu'en France. La plus grande partie des seigneurs de la Germanie prit la croix. L'empereur Conrad résistait seul à ses exhortations; il redoutait justement les troubles que son absence pouvait exciter dans l'empire, et se montrait peu sensible aux promesses rassurantes du fervent abbé,

qui lui offrait pour garantie la protection du Saint-Siége. « Le pape et l'Église, disait-il, vous ont placé » sur le trône, et défendront leur ouvrage; tandis » que vous combattrez pour lui, Dieu régnera pour » vous. »

Conrad et ses prédécesseurs avaient trop appris à leurs dépens à connaître l'ambition romaine pour se reposer sur ce dangereux appui; mais enfin l'opiniâtreté de l'apôtre triompha de la raison du prince. Au milieu d'un sacrifice solennel, interrompant tout à coup la prière, il prend la parole avec véhémence, fait entendre du fond du sanctuaire les trompettes qui doivent, dit-il, annoncer un jour à la terre le jugement de Dieu. Au nom de Jésus-Christ, il rappelle à l'empereur les bienfaits dont le Seigneur l'a comblé, et lui reproche amèrement son ingratitude. Toutes les voûtes du temple retentissent d'acclamations et de gémissemens. Conrad, troublé par cette apostrophe violente, cède à l'émotion générale; il se laisse entraîner, tombe aux genoux de Bernard, et s'écrie : « Je jure de combattre, » puisque Dieu m'appelle. » Croisade de Conrad.

Tous les seigneurs, tout le peuple, l'imitent et répètent ces paroles. Saint Bernard leur distribue les croix, et leur donne un drapeau que le Seigneur, assurait-il, avait lui-même béni. « Tel fut, dit » M. Michaud, la fin de cette diète de Spire, qui » s'était rassemblée pour délibérer sur les intérêts » de l'empire, et qui ne s'occupa plus que du salut » des colonies chrétiennes en Asie. »

Les ducs de Bohême et de Thuringe, le comte de Carinthie, les marquis de Styrie et de Montferrat

se rangèrent aussi sous l'étendard de la croix, ainsi que plusieurs prélats, parmi lesquels on remarquait Othon de Freyssingen, frère de l'empereur, et qui écrivit une relation de cette croisade. Cet historien, plus religieux que politique, célèbre comme un miracle la conversion d'une foule de voleurs et de brigands qui juraient de verser leur sang pour Jésus-Christ. Il ne comprenait pas que cette méprisable tourbe préférait habilement l'espoir d'un brigandage lucratif, autorisé et même honoré, au pillage vulgaire qui ne lui offrait pour perspective que la honte et les supplices.

Les Allemands, encore plus crédules que les Francs, ne tarissaient pas sur les miracles attribués aux prophètes de la croix. On voit, dans les légendes du temps, que, dans une seule journée, saint Bernard avait fait trente-six miracles. Il se vit une fois au moment d'être victime de l'enthousiasme qu'il inspirait : pressé par une foule immense qui accourait pour le voir et qui s'accroissait à chaque instant, il allait être étouffé, si l'empereur ne l'eût pris dans ses bras, et ne l'eût, à l'aide de ses gardes, arraché au danger.

Saint Bernard, enivré de sa propre gloire, ne démentait pas, comme sans doute il aurait dû le faire, le don qu'on lui supposait de faire des prodiges, et il appelait lui-même le triomphe qu'il avait remporté sur les irrésolutions de Conrad, *le miracle des miracles*.

Conseils de Suger à Louis.

Avant de commencer la guerre contre les infidèles, le roi de France convoqua dans Étampes une assemblée, afin d'y délibérer sur les plus sages me-

sures à prendre pour la conduite de l'entreprise et pour l'administration du royaume. Là, le sage et prudent Suger s'efforça vainement encore de retenir l'ardeur de Louis; il ne blâmait pas la croisade; mais il voulait que le roi restât en France, et que, pour une guerre si lointaine, dont les périls étaient certains et le succès douteux, il n'exposât point sa personne, son trône et la tranquillité de son pays. Inutilement il lui rappela tous les motifs que la rivalité de l'Angleterre et la turbulence des grands vassaux devaient lui suggérer pour démontrer la nécessité de sa présence. « Votre premier devoir, » lui disait-il, est d'administrer votre royaume, et » non de conquérir la Palestine. »

La voix d'un homme éclairé par la raison humaine était trop faible pour détourner de ses desseins un prince qui, dans son religieux fanatisme, croyait obéir à la voix de Dieu. Louis n'écoutait plus que saint Bernard, n'avait plus de patrie que la Palestine, et jurait par les saints de Bethléem (c'était son serment habituel) qu'il verserait tout son sang pour venger les outrages prodigués par les infidèles à la cité de Dieu, à la foi chrétienne et au tombeau du Seigneur.

Choix du chef de la croisade et du régent.

La résolution du roi étant irrévocable, il voulut que le choix du chef de la croisade et que celui du régent de la France fussent l'ouvrage d'une libre délibération. On recueillit les suffrages, et Louis fut unanimement proclamé généralissime des croisés. Une commission ayant été nommée pour l'élection du régent, saint Bernard, rentrant dans l'assemblée à la tête des commissaires, dit ces pa-

roles de l'Écriture, en montrant aux assistans Guillaume, comte de Nevers, et Suger, abbé de Saint-Denis : « Voilà deux épées, elles nous suffisent. » Une acclamation générale confirma ce choix.

Mais, tandis qu'un faux zèle faisait sortir tant de religieux du cloître pour dominer les rois et armer les peuples, le comte de Nevers, entraîné par un zèle non moins aveugle, et dégoûté des affaires temporelles que ses devoirs, sa naissance et ses talens l'appelaient à régir, avait résolu de se faire chartreux. Rien ne put le détourner de ce dessein.

Suger, par une modestie plus convenable à son état, refusa aussi la régence; mais, heureusement pour le roi et pour la patrie, le pape, qui sur ces entrefaites vint en France, força le pieux et modeste abbé à se charger d'un fardeau qu'il soutint avec autant d'habileté que d'éclat (1).

Naissance de Suger inconnue.

On ignorait et l'on ignore encore la naissance de ce grand homme. Sa vie illustra la France. La reconnaissance nationale et la gloire ont consacré son tombeau. Son premier berceau reste inconnu; tout ce qu'on sait, c'est qu'à la fin du XIe siècle, un homme, dont on ne dit pas le nom, porta dans l'abbaye de Saint-Denis un enfant de neuf à dix ans, le posa sur l'autel, le dévoua ou plutôt l'abandonna à Dieu, et se retira pour ne plus reparaître : cet enfant était Suger.

« Suger fut le premier homme, dit un éloquent » académicien, qui, dans ces siècles d'anarchie, » ait conçu et donné quelques idées de l'adminis-

(1) 1147.

» tration publique. Né sujet obscur, moine destiné
» à la solitude, devenu par son seul mérite abbé
» d'un illustre monastère, il monta un instant sur
» le trône sous le titre de régent, et la justice de
» l'histoire place l'abbé de Saint-Denis parmi nos
» rois entre Charlemagne et saint Louis. »

Éducation des rois à Saint-Denis

Il existait sous les premiers rois de la troisième race une louable coutume : assez ordinairement l'héritier du trône était élevé dans le monastère de Saint-Denis. Ainsi, dans son enfance, l'utile contemplation des tombes royales le prémunissait en quelque sorte contre les prestiges séduisans du trône, et il trouvait dans les ombres de la mort de sévères leçons qu'il n'aurait pu entendre au milieu de l'éclat mensonger des cours.

Là, Louis-le-Gros avait appris que les peuples ont des droits, et les rois des devoirs ; il trouva dans ce monastère le bien le plus rare pour les monarques, un véritable ami. Suger devint le sien ; tous deux avaient l'esprit juste et le cœur droit : tous deux étaient animés du noble sentiment qui fait les grands hommes. Ils savaient sacrifier les intérêts privés à l'intérêt général ; ils aimaient la justice, ils détestaient l'oppression.

Louis VI, en sortant de cet asile, consacra sa glorieuse vie à la défense du faible, au maintien de l'ordre, à l'affranchissement des communes ; il combattit les superbes et protégea les faibles. Son glaive victorieux contraignit une foule de tyrans à la soumission. Éclairé par les conseils de son savant ami, qui lui servait toujours de confident et de guide, s'il ne put, dans ce temps de ténèbres, s'élever au

rang de législateur, il traça par sa ferme administration la route que suivit avec plus de succès l'un de ses plus illustres descendans, et on retrouve dans quelques actes de son administration le principe des Établissemens que nous dûmes depuis à saint Louis.

Lorsque ce roi mourut, Suger conserva presque le même crédit sur l'esprit de son héritier ; il avait été l'ami du père, il servit presque de père au fils. Cependant Suger hésitait avec raison à se charger de la régence ; il savait combien l'autorité d'un régent, passagère de sa nature, est faible en comparaison de l'autorité royale, et combien elle excite la haine et la jalousie. Si le régent est pris parmi les princes ou les seigneurs les plus puissans, bientôt on l'accuse d'aspirer au trône ; s'il est sujet obscur, l'orgueil s'irrite de son élévation et brave souvent son pouvoir. Un moine tenant le sceptre devait offenser la vanité des prélats et la fierté belliqueuse des grands.

Suger mesurait tous ces périls. Sa modestie ignorait la force que devaient lui donner la droiture de son cœur, la fermeté de son ame et l'étendue de ses talens. L'expérience lui apprit seule, ainsi qu'à la France, qu'il était digne de la gouverner.

Interdiction des guerres privées pendant la croisade.

Le roi, par ses conseils et avec le secours du pape, prit les mesures les plus efficaces pour assurer la paix intérieure pendant son absence. On interdit aux seigneurs toute guerre privée, tant que durerait la guerre sainte, et le pontife romain menaça d'excommunication tous ceux qui enfreindraient la paix de Dieu.

Cette paix, ou plutôt cette trève générale, fut le seul résultat utile de ce délire pieux, de cette folie chevaleresque qui devait faire périr tant d'Européens pour obtenir de vaines palmes en Asie, et ruiner tant de princes et de seigneurs pour défendre quelques petits trônes chancelans, nouvellement élevés en Syrie par d'heureux aventuriers.

Impôts levés à cette occasion.

Les relations de la première croisade nous laissent dans la plus profonde ignorance sur les moyens qu'on prit pour subvenir aux frais d'une si lointaine et si dispendieuse expédition. Il n'en fut pas de même de la seconde croisade, et, quoiqu'à cet égard la plupart des dispositions administratives, émanées du roi et des chefs des croisés, ne soient pas parvenues jusqu'à nous, on sait cependant que Louis soumit le clergé à de fortes contributions que les prélats accordaient avec peine, mais ne pouvaient refuser sans honte, puisqu'on prenait les armes pour la croix.

Suger, administrateur de la plus riche abbaye, donna l'exemple de ces sacrifices; on peut juger de l'étendue des impôts levés à cette occasion, en observant que la seule abbaye de Fleury fut taxée à mille marcs d'argent. Les larmes et les prières de l'abbé obtinrent difficilement que cette taxe fût réduite à trois cents marcs et cinq cents besans d'or.

Une autre grande question fut décidée par le roi dans l'assemblée d'Étampes; il s'agissait de savoir si les croisés prendraient, pour se rendre en Orient, la route de l'Italie et de la mer, ou s'ils traverseraient l'Allemagne et la Hongrie. Les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, représentèrent vainement

au monarque français les périls et les dépenses d'une longue marche dans laquelle, après avoir traversé des pays barbares, on se verrait exposé aux piéges tendus par la perfidie; tandis qu'en passant par l'Italie et en s'embarquant sur une flotte alliée, les Français arriveraient à leur destination, sans rencontrer d'obstacles et sans avoir éprouvé de pertes.

Malheureusement Louis, rassuré par les lettres et les promesses de Manuel, empereur d'Orient, craignit moins de s'exposer à l'inconstance de la cour d'Orient qu'à celle des vents. Il ne tarda pas à s'en repentir; et le secrétaire de ce monarque, Odon de Deuil, qui écrivit une relation de cette croisade, prouve en deux mots combien cette détermination lui inspirait déjà d'alarme : *Sic terminata fuit*, disait-il, *secunda dies, sed non secunda.*

Les Juifs contribuèrent en grande partie aux frais d'une guerre entreprise pour défendre le tombeau du Dieu que leurs pères avaient crucifié. Le zèle ardent des croisades réveillait une antique haine contre ce peuple dispersé. L'éloquence de saint Bernard les avait sauvés d'une destruction imminente, en rappelant aux chrétiens qu'ils devaient conserver avec soin ces témoins vivans de la vérité des prophéties. Mais Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, déclara que, si l'Évangile défendait de les persécuter, il fallait au moins les punir en leur enlevant ce qu'ils préféraient à tout, leurs richesses, fruit de l'usure et du sacrilége. Ils furent soumis à d'énormes contributions.

Beaucoup de vieillards, ne pouvant se croiser,

léguèrent, par testament, leurs biens aux pélerins d'Orient. Un grand nombre de barons vendirent leurs terres pour s'équiper. La plupart ruinèrent leurs vassaux, en leur faisant payer les frais de leur armement. Le pape défendit sévèrement aux croisés tout luxe dans leur habillement, dans leur armure, dans leurs équipages. « Vous devez prouver, » leur disait-il, que vous marchez non à la gloire, » mais à la pénitence. »

Affliction de Suger au départ du roi.

Au moment de son départ, Louis-le-Jeune se rendit solennellement à Saint-Denis, pour y prendre l'oriflamme (1). Il y vit l'église décorée des portraits de Godefroi de Bouillon, de Tancrède, de Raymond et des autres héros de la Palestine. Le roi, prosterné devant le tombeau de saint Denis, y reçut du pape la pannetière et le bourdon des pélerins. Suger versa des larmes en l'embrassant; il pleurait avec raison sur le délire chevaleresque, mais impolitique de son roi, sur la folie de son siècle, et sur toutes les plaies que la superstition allait faire à sa patrie.

L'armée royale se réunit à Metz, et Louis à la tête de cent mille croisés traversa la Germanie pour se rendre à Constantinople. Éléonore et un grand nombre de dames marchaient au milieu de l'armée.

L'empereur Conrad, qui avait été le dernier à se décider, fut le premier à agir. Il partit avant Louis, avec cent mille Allemands, pour la Palestine.

Les premiers croisés s'étaient plaints, sans raison,

(1) 1147.

de la mauvaise foi des Grecs et de l'empereur Alexis Comnène. Il avait appelé l'Occident pour le secourir, et l'Occident accourut pour le dépouiller. Les chefs de la croisade, au lieu de lui rendre les provinces conquises par les infidèles, se les partagèrent; et tout homme de bonne foi doit convenir que dès-lors il devenait assez indifférent aux Grecs que leurs villes fussent envahies par des Sarrasins ou possédées par des princes étrangers. De là naquirent nécessairement des semences fécondes de discorde, et la haine religieuse, qui existait déjà entre le culte grec et le culte latin, ne fit qu'aigrir ces ressentimens.

Politique astucieuse de Manuel Comnène.

Manuel Comnène régnait alors en Orient. Il était fils de Jean et petit-fils d'Alexis Comnène. Ce prince, hardi dans ses expéditions, intrépide dans les combats, aurait été habile en politique, s'il ne l'eût confondue avec l'intrigue; il était non-seulement fin, mais fourbe. Ennemi des Latins comme des Sarrasins, il accueillit avec une feinte bienveillance les ambassadeurs de Conrad, loua magnifiquement son zèle pour la foi, lui promit en abondance des vivres et des secours, pourvu qu'il maintînt une sévère discipline dans ses troupes, et dans le même temps il conclut avec les soudans une trève de douze années, en les avertissant de tous les plans formés par les Latins.

L'empereur grec, déjà en guerre déclarée avec Roger, roi de Sicile, dont il avait pénétré l'ambition, regardait l'arrivée prochaine de trois cent mille Allemands et Français comme un fardeau plutôt que comme un secours, et, croyant que son

trône était plus menacé par ses alliés que par ses ennemis, il augmenta les fortifications de Constantinople, et envoya en Thrace une armée chargée de surveiller avec soin celle de Conrad, dès qu'elle entrerait dans ses États.

Désastres de l'empereur Conrad.

L'empereur d'Allemagne arriva sans obstacles jusqu'à Philippopolis; mais comme il en sortait, quelques soldats grecs attaquèrent son arrière-garde et pillèrent ses bagages. Les Allemands revinrent sur leurs pas, et se vengèrent des Grecs en les massacrant.

Cet événement fut suivi de plusieurs combats; mais, peu de temps après, les deux empereurs, tous deux chrétiens, tous deux alliés, tous deux beaux-frères et gendres de Bérenger, comte de Luxembourg, se réconcilièrent. Cette réconciliation fut froide et peu sincère.

Conrad voulait que son armée jouît, après une longue marche, de quelques jours de repos sous les murs de Byzance; mais l'adroit Manuel sut lui persuader de ne point prolonger son séjour, en lui inspirant la crainte de se voir enlever l'honneur de la guerre par l'arrivée prochaine de Louis.

Conrad, trompé par ces conseils, franchit le détroit, et, préférant par un choix funeste la route la plus courte à la moins dangereuse, prit un chemin montueux, traversa la Bithynie et la Lycaonie, laissant à sa droite la Phrygie et la Lydie.

Bientôt il se vit égaré dans les déserts de la Cappadoce par des guides perfides. Le peu de villes et de bourgs chrétiens qu'il rencontra lui fermèrent leurs portes. On lui refusait des vivres, ou il n'en

recevait que d'empoisonnés. Par-tout il trouvait des embuscades et des corps musulmans, que Manuel avait avertis de sa marche. Vainement il opposait à tant de périls un courage ardent, une fermeté inébranlable; il ne pouvait ni triompher des attaques sans cesse renouvelées des Sarrasins, qui fondaient fréquemment sur lui à la manière des Parthes, ni les atteindre dans leur fuite rapide.

Enfin, lorsque tant de fatigues et de combats eurent presque décimé son armée, son camp fut investi par une foule innombrable de barbares. Une bataille meurtrière eut lieu; les Sarrasins firent un carnage effroyable des Allemands, qui perdirent dans cette mêlée les neuf dixièmes de leurs forces.

L'empereur, grièvement blessé de deux coups de flèche, trouva son salut dans l'excès de son désespoir. Il se fit jour au travers de l'immense multitude des ennemis qui l'entouraient, et prit avec ses faibles débris la route de Nicée, espérant dans ce grand désastre trouver un asile sous la tente de Louis, dont on venait de lui annoncer l'arrivée.

Loyauté de Louis.

Le roi de France, malgré la turbulence des seigneurs et l'indiscipline des troupes, était parvenu sans mésaventures en Hongrie. Là, sa loyauté repoussa les offres et déjoua les intrigues d'un seigneur hongrois nommé Boric, neveu de l'empereur Manuel; ce rebelle voulait lui ravir la couronne impériale. Mal accueilli par le monarque, il s'introduisit secrètement dans le camp français pour tenter l'ambition de quelques barons, et former avec eux un complot. Le roi le fit arrêter. Dans sa route, Louis avait reçu une ambassade de Manuel.

La prolixité des orateurs grecs et leur flatterie déplurent à la rudesse et à la franchise un peu grossière des guerriers français.

Plus l'arrivée des croisés inspirait d'alarmes à Manuel, plus il s'efforçait de dissimuler sa crainte et ses véritables intentions. L'impératrice et lui adressèrent fréquemment au roi et à la reine Éléonore des lettres affectueuses, dont l'exagération indiquait plus qu'elle ne cachait la fausseté.

Le roi feignit de croire à ces démonstrations amicales; mais, dès qu'il fut sur les terres de l'empire, la vérité des soupçons qu'on lui avait inspirés contre la sincérité de Manuel, se trouva pleinement confirmée. Les vivres promis n'arrivaient pas. Des troupes de brigands apostés lui tendaient des embûches et harcelaient fréquemment sa marche. Louis dissimula son courroux, ou plutôt crut devoir le sacrifier aux intérêts de la cause sainte qui enflammait son zèle: Roger de Sicile cherchait à aigrir son ressentiment, et à lui persuader de s'emparer de Constantinople. Le roi, en loyal chevalier, refusa avec dédain de concourir à cette trahison.

L'accueil que l'empereur des Grecs fit au roi de France eut une magnificence éclatante et une apparente cordialité. Le patriarche et tout le clergé vinrent hors de la ville au-devant du monarque français. L'empereur lui proposa une conférence, et Louis, contre l'avis de son conseil, voulant montrer qu'il était au-dessus de toute crainte, entra avec une suite peu nombreuse dans Constantinople (1).

Son entrée dans Constantinople.

(1) 1148.

L'empereur le reçut à la porte de son palais, et le fit asseoir à sa droite sur un trône placé à côté du sien.

Les Français visitèrent avec autant d'étonnement que d'admiration les monumens de la capitale de l'Orient, restes imposans de la grandeur romaine; la magnificence de l'église de Sainte-Sophie les éblouit; on y célébra avec pompe une messe solennelle. Cette cérémonie fut suivie d'un grand concert et d'un repas splendide.

Son prompt départ.

Le roi, impatient d'achever sa grande entreprise, se sépara promptement de Manuel. L'empereur lui montra autant de regrets qu'il ressentait de joie de son éloignement. Louis traversa le détroit, mais ne voulut pas s'éloigner de Byzance, avant l'arrivée des renforts qu'il attendait.

Mauvaise foi de Manuel.

Dès que les Français furent campés au-delà du Bosphore, les preuves de la mauvaise foi de Manuel s'accumulèrent; on empêchait les vivres d'arriver au camp, et, pour hâter le départ de l'armée, on s'efforçait d'exciter la jalousie du roi, en répandant les plus fausses nouvelles et les détails de prétendues victoires remportées par Conrad.

Louis se plaignit avec amertume du retard des secours promis et des approvisionnemens qui lui étaient nécessaires. L'empereur, avant de donner la satisfaction qu'on lui demandait, exigea que tous les seigneurs français, excepté le roi, lui rendissent hommage.

Conseils de l'évêque de Langres.

Louis rassembla un grand conseil de guerre. Là, l'évêque de Langres, indigné de la conduite de Manuel, proposa formellement, pour assurer le succès

de la croisade, d'assiéger Constantinople et de s'en rendre maître. « Vous l'avez entendu, dit-il, les » Grecs osent vous proposer de reconnaître leur » domination et de vous soumettre à leur loi; ils » veulent que la force obéisse à la faiblesse et le cou- » rage à la pusillanimité. Sur quels services, sur » quels exploits peut donc se fonder leur orgueil? » Est-ce sur les piéges que leur perfidie nous a » tendus? sur les outrages que leurs prêtres nous » ont prodigués, en prétendant purifier par la » flamme les autels où nos pontifes ont célébré le » saint sacrifice? L'honneur nous défend le ser- » ment qu'ils nous demandent; l'honneur nous or- » donne la vengeance contre tant d'injures; Cons- » tantinople n'est qu'une odieuse barrière entre » les chrétiens d'Europe et leurs confrères d'Asie. » Croyez-moi, renversons ce funeste écueil. Qu'at- » tendez-vous des Grecs? Ne se sont-ils pas laissé » enlever par les infidèles les plus belles cités de » l'Asie et le tombeau même du Seigneur? Bientôt » leur lâcheté abandonnerait Byzance aux Sarra- » sins, et leur ouvrirait ainsi les portes de l'Occi- » dent. Prévenons donc notre ruine par celle de » ces traîtres; ne laissons pas, derrière notre ar- » mée, de perfides alliés, pires que nos ennemis. » L'Europe vous demanderait un jour compte de » votre imprudence. La guerre que nous entrepre- » nons est une guerre sainte, et tous les moyens » qui peuvent en assurer le succès seront justes. » La religion et la nécessité vous commandent la » conquête que je vous propose. Déjà maîtres des » aqueducs, nous avons un moyen facile de con-

» traindre ses habitans à se soumettre; croyez qu'ils » ne pourront soutenir les efforts de nos intrépides » cohortes. Naguère, lorsque nous approchions de » Byzance, nous avons vu une partie de ses tours » s'écrouler devant nous : que nous annonce ce » nouveau prodige? Il nous dit que Dieu lui-même » nous appelle dans les murs de Constantin, et » qu'il nous ouvrira les portes de cette cité, comme » il a ouvert à vos pères celles d'Antioche et de » Jérusalem. » (Relation d'Odon de Deuil, secrétaire du roi.)

Ainsi la voix d'un ministre de l'Évangile conseillait la trahison. Les barons français montrèrent plus de loyauté. « Nous sommes venus, répondirent» ils, pour défendre Jérusalem et non pour ren» verser Constantinople. Les Grecs peuvent être » hérétiques, mais il ne nous est pas plus permis de » les tuer que de tuer les Juifs. Dieu nous a chargés » de châtier les infidèles, et non de juger les chré» tiens. Une fausse politique vous fait oublier les » maximes de la charité, et jamais vous ne pour» rez nous faire comprendre que la religion puisse » approuver ce que l'honneur défend. » Leur avis prévalut. La vanité de Manuel fut satisfaite : les chevaliers français lui rendirent hommage, et l'armée, s'éloignant du rivage, s'enfonça dans l'Asie.

Retour de Conrad à Constantinople.

Arrivés près de Nicée, les croisés furent bientôt convaincus de la fausseté des nouvelles répandues par les Grecs. Ils apprirent la désastreuse défaite des Allemands. Bientôt le malheureux Conrad parut. Louis s'efforça vainement de le consoler. Tous deux jurèrent de nouveau de rester unis et de combattre

comme frères d'armes dans la Palestine. Mais l'empereur changea bientôt de résolution. Honteux de se voir sans armée à la suite du roi de France, son orgueil blessé l'emporta sur son zèle religieux; il renvoya en Europe les misérables débris de ses troupes, et revint presque seul à Constantinople, où Manuel le reçut avec une joie alors d'autant plus sincère qu'il ne le redoutait plus.

Louis continua sa marche et traversa la Phrygie. Les ruines d'Éphèse et de plusieurs autres cités célèbres lui attestèrent la faiblesse des Grecs. Leur mauvaise foi ne fut pas moins évidente. Partout les habitans fuyaient à l'approche des Français, et les villes fermaient leurs portes au roi.

Défaite des Sarrasins.

Sur ces entrefaites, Manuel informa Louis que de toutes parts les Sarrasins s'assemblaient en foule pour l'attaquer; il conseillait aux croisés de se disperser dans quelques villes fortes qu'il leur offrait comme asiles. Louis pénétra le piége et continua sa marche. Arrivé sur les bords du Méandre, il trouva l'armée des Sarrasins décidée à lui en disputer le passage (1).

Imprudence des croisés.

Le courage des Français triompha de tous les obstacles. Animés par l'exemple du monarque, ils se jetèrent dans le fleuve et le franchirent malgré la nuée de traits que leur lançaient les barbares. Après une opiniâtre résistance, les comtes de Champagne, d'Alsace et de Macon enfoncèrent les infidèles; ils furent mis en fuite et laissèrent les rives du Méandre couvertes de leurs morts. Le roi, qui s'était

(1) 1148.

signalé dans cette journée par sa valeur, s'empara du camp des Sarrasins. Les chrétiens, attribuant à Dieu leur triomphe, racontaient qu'ils avaient vu un ange, vêtu de blanc, guider leur bannière et les conduire à la victoire.

Les Musulmans, battus et dispersés, se rallièrent bientôt et cherchèrent l'occasion de surprendre leurs vainqueurs; l'imprudence des croisés ne les laissa pas attendre long-temps. Lorsque l'armée chrétienne traversait les montagnes et les défilés étroits qui séparent la Phrygie de la Pysidie, le seigneur de Taillebourg, chargé de commander l'avant-garde, arrive sur une hauteur où, suivant les ordres du roi, il devait rester toute la nuit. Le contraste de ces sombres forêts, de ces rochers arides, avec la riante verdure d'une vallée fertile qu'on apercevait au pied des monts, excita les regrets de plusieurs chefs, sur-tout ceux de la reine Éléonore et des femmes qui suivaient l'avant-garde. Le comte de Taillebourg, Geoffroi de Rançon, n'eut pas la fermeté de résister à leurs prières; il descendit dans la plaine, et, dès qu'il eut abandonné les hauteurs, les Musulmans s'en emparèrent.

Cependant le roi et le reste de l'armée s'avançaient avec sécurité. En voyant briller les armes au milieu des bois, ils les crurent occupés par l'avant-garde, et la saluèrent avec joie. Comme on était sans crainte, on marchait sans ordre; les bagages se trouvaient au milieu des colonnes; un grand nombre de soldats avaient jeté leurs armes sur des chariots.

Dès qu'on est engagé dans le défilé, tout à coup

les Sarrasins, faisant retentir l'air de leurs hurlemens, se lèvent, s'avancent et se précipitent, le cimeterre à la main, sur les chrétiens désarmés. Les croisés, entourés d'ennemis furieux, serrés entre des rocs escarpés et de profonds précipices, ne peuvent ni marcher en avant ni se retirer. Des roches lancées du haut des monts les écrasent. Le glaive musulman les immole, et d'épaisses ténèbres ajoutent encore à l'horreur que répandent dans les ames le bruit des torrens, les gémissemens des blessés et les cris des assaillans. On ne peut plus ni donner d'ordres ni les exécuter. Une foule de braves sont immolés; un petit nombre se fait jour et trouve son salut dans la fuite. Trente seigneurs, qui entouraient le roi, le défendent vaillamment et périssent tous à ses pieds. Leur désastre.

Louis, resté seul, gravit un rocher. Là, s'adossant à un arbre, il brave intrépidement les efforts de plusieurs Musulmans. Les plus audacieux sont renversés par son glaive. Les autres, le prenant pour un simple chevalier, quittent ce combat dangereux et courent piller les bagages. Bravoure du roi.

Bientôt Louis entendit la voix de quelques Français errans. C'était Odon de Deuil qui, à la tête d'un détachement envoyé du camp, cherchait le monarque; il le trouva seul au pied de son arbre, entouré des morts immolés par son glaive. Le roi apprit par eux que les infidèles avaient disparu. Peu de momens après il monte sur un coursier resté sans maître, et, après avoir triomphé par sa fortune et par son courage de beaucoup d'autres périls, il rejoint heureusement son avant-garde et les débris de son armée, qui gémissait déjà de sa perte.

Le roi écrivit à l'abbé Suger que, dans ce désastreux combat, il avait perdu quarante des principaux chefs de son armée. Le bruit de la mort du monarque français se répandit alors dans tout l'Occident. L'intérêt inspiré par son courage ne fut point refroidi par son infortune; on blâmait la témérité d'un général malhabile, mais on ne pouvait voir sans pitié l'infortune d'un chevalier si vaillant.

Sa noble modestie.

Ce prince, plus digne d'éloge comme homme que comme roi, donna dans ce grand revers une noble preuve de modestie, et, ne voulant plus, malgré son sang royal, conserver l'autorité militaire après de si grandes fautes, il exigea que l'armée élût un autre chef. Après une vive résistance, elle obéit et choisit pour général un simple chevalier nommé Gilbert, dont chacun vantait la bravoure et respectait l'expérience; on lui adjoignit Évrard des Barres, grand-maître des Templiers, qui venait d'arriver avec ses chevaliers dans le camp des croisés. Toutes les troupes obéirent sans murmure à ces deux nouveaux chefs, et le roi leur en donna l'exemple. Gilbert fit observer la plus sévère discipline, et remporta plusieurs succès contre les Musulmans.

Découragement de l'armée.

La marche des Français fut un combat presque perpétuel. Trahis par les Grecs, harcelés par les infidèles, privés de tentes et de bagages, affaiblis par la fatigue, par l'intempérie du climat, par une maladie contagieuse, quelques-uns jetaient leurs armes, demandant des fers ou la mort, et tous auraient succombé à leur désespoir, si la fermeté du roi n'eût soutenu leur courage. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure du fleuve Cestius, sous les

murs d'Athalie; ils espéraient trouver du repos dans cet asile; leur espérance fut trompée. La ville leur ferma ses portes, leur refusa des secours, et leur vendit, au poids de l'or, des vivres avariés.

Louis, ne pouvant plus résister aux gémissemens et aux murmures de son armée, convoqua un conseil. La majorité fut d'avis de s'embarquer et de se rendre par mer dans la Palestine. Louis combattit vivement cette proposition. « Livrerons-nous ainsi, » disait-il, tant de blessés, tant de malades, tant » de pélerins, exposés à une mort certaine? Abandonnerons-nous honteusement la route glorieuse » suivie par les premiers croisés, héroïques conquérans d'Antioche et de Jérusalem? Et, quand » je partage avec vous les travaux, les fatigues, les » besoins, les dangers, qui de vous refuserait de » partager avec moi le péril et l'infortune? »

Embarquement pour la Palestine.

Ces paroles excitèrent une forte émotion, mais elle fut passagère, et Louis consentit à l'embarquement. Le gouverneur d'Athalie promit des vaisseaux; on les attendit deux mois, et, lorsqu'ils arrivèrent, il ne s'en trouva pas assez pour embarquer toute l'armée.

Les cris, les gémissemens de ceux qui restaient à la merci des Grecs et des Musulmans, déchiraient le cœur du roi. Il consola ces infortunés par des promesses, et donna au gouverneur d'Athalie la plus grande partie de l'argent qu'il possédait, en le chargeant de faire arriver ces malheureux sur les côtes de la Cilicie. Le comte de Flandre et Archambaud de Bourbon prirent le commandement de cette partie de l'armée qui ne pouvait s'embarquer.

Après avoir fait ces dispositions, le roi monta sur sa flotte et partit, en répandant des larmes sur le triste sort des compagnons d'armes qu'il abandonnait. Ceux-ci répondirent à ces touchans adieux par des acclamations et par des vœux pour sa prospérité.

Bientôt les tristes présages de Louis furent vérifiés; les Musulmans arrivèrent en foule dans les plaines d'Athalie. Les Grecs refusèrent constamment d'ouvrir leurs portes aux chrétiens. Les croisés, malgré leur petit nombre, repoussèrent vaillamment plusieurs attaques des infidèles : mais enfin l'excès du danger triompha de leur courage.

Les deux généraux Archambaud et Thierry, sacrifiant l'honneur à la crainte, se jetèrent sur un navire et prirent la fuite.

Mort des croisés restés à Athalie.

Le départ des chefs porta au comble le désordre et l'effroi des soldats. Cependant, sept mille des plus intrépides, se divisant en deux colonnes, résolurent de se faire jour, de traverser l'armée des infidèles, de s'ouvrir un chemin glorieux, ou de trouver une mort honorable. Après des prodiges de bravoure, ils périrent presque tous. Les malades restés dans Athalie furent lâchement livrés à leurs ennemis par les Grecs. Les Musulmans les égorgèrent. Athalie sembla bientôt punie par le sort de sa lâcheté : la peste pénétra dans ses murs, qu'elle dépeupla presque entièrement.

Arrivée du roi à Antioche.

Après trois semaines de navigation, Louis entra avec sa flotte dans le port de Saint-Siméon, situé à l'embouchure de l'Oronte et à cinq lieues d'Antioche. Raymond, souverain de cette contrée, vint

au-devant du monarque, et le reçut avec autant de pompe que de respect (1).

Cependant ce prince ressentit moins d'intérêt pour son roi que pour la reine Éléonore : elle lui inspira un violent et coupable amour. Raymond joignait à la beauté qui attire l'esprit qui séduit. Éléonore, jeune, légère, capricieuse, aimait les hommages et ne pouvait s'accoutumer à la grave piété de son époux, qu'elle disait plus moine que roi. Leur imprudente liaison excita la jalousie du monarque.

Amour de Raymond pour la reine.

Raymond lui proposait de se reposer quelque temps à Antioche, et d'y concerter avec lui les mesures convenables pour s'emparer d'Alep et de Césarée. Le roi, dissimulant ses soupçons, vrai motif de son refus, répondit qu'avant de former aucune entreprise, il voulait accomplir son pélerinage à Jérusalem, et persista opiniâtrément dans sa résolution.

Le prince d'Antioche, entraîné par sa passion, forma une conspiration pour retenir le roi malgré lui dans la ville. Louis, instruit de ces trames, les déjoua, enleva la nuit la reine du palais qu'elle occupait, sortit précipitamment d'Antioche et arriva sans obstacle à Jérusalem, où le roi Baudouin III le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, à son courage et à ses infortunes.

Départ précipité du roi.

Sa réception à Jérusalem.

Louis, faisant alors le dénombrement de ses troupes, vit avec une trop juste douleur qu'il avait perdu, en traversant l'Asie, les trois quarts de cette

(1) 1148.

brillante armée sortie de France avec tant de trompeuses espérances, et précipitée par une superstitieuse et aveugle politique dans un vaste tombeau.

Sa jonction avec Conrad.

Là, le roi retrouva aussi le malheureux Conrad, nouvellement arrivé de Constantinople avec quelques restes de ses phalanges décimées, et ces deux nobles ruines royales, se soutenant mutuellement, rêvaient encore dans leur détresse les conquêtes et la gloire.

Siége de Damas.

Les princes chrétiens convoquèrent une grande assemblée à Ptolémaïs (1) : le siége de Damas y fut résolu. Les croisés se mirent en marche et investirent la ville. Le roi de France commandait les croisés. L'empereur Conrad et le roi de Jérusalem combattaient sous ses enseignes. Le patriarche de Jérusalem portait une croix sur laquelle on assurait que Jésus-Christ avait été attaché. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple avaient réuni leurs armes à celles des Français.

Damas, fortifié au midi et à l'est par de profonds fossés et par de hautes murailles, n'était défendu au nord et à l'ouest que par des remparts de terre, des palissades et de nombreux jardins plantés d'arbres épais. On avait fait dans ces jardins plusieurs retranchemens. Ce fut vers cette partie de la ville que les croisés dirigèrent leur attaque.

Succès des chrétiens.

Le roi de Jérusalem, à la tête des chevaliers et des chrétiens d'Orient, enfonça, malgré une vive résistance, les rangs de l'avant-garde ennemie; mais il échoua contre le gros de l'armée. Bientôt

(1) 1148.

l'ardeur de Louis engagea une affaire plus sanglante et décisive, qui fut terminée par la déroute des infidèles. Conrad se distingua dans cette action par un exploit que l'histoire semble emprunter au roman. Défié par un Sarrasin gigantesque, il le combattit, et, d'un coup de sabre, fendit son corps en deux parts. On prétend que ce prodige de force et de vaillance glaça d'effroi les Sarrasins, qui plièrent et abandonnèrent aux croisés les rives de l'Oronte.

L'armée chrétienne occupa le faubourg. On croyait la chute de Damas certaine. Le courage avait assuré la victoire; la trahison en fit perdre le fruit. Déjà les vainqueurs se disputaient cette nouvelle conquête. Thierry d'Alsace, comte de Flandre, obtint la majorité des suffrages, et ses rivaux jaloux combattirent dès-lors avec froideur pour une entreprise dont ils n'espéraient plus profiter. Dissensions entre les seigneurs français.

Les Musulmans, informés de ces dissensions, les alimentèrent par leurs intrigues; et, sous prétexte de négocier, ils envoyèrent dans le camp des émissaires qui semèrent la méfiance entre les barons d'Asie et ceux d'Europe. Les premiers proposèrent au conseil de changer le plan d'attaque, parce que les jardins et la rivière, disaient-ils, s'opposaient aux mouvemens et à l'approche des machines de guerre. Ce funeste avis fut adopté, et l'armée, abandonnant l'heureuse position où ses succès l'avaient placée, se porta vers l'autre côté de la ville, qui ne lui présenta plus que des tours et des remparts impossibles à renverser.

Dans le même temps une nombreuse troupe de Musulmans, profitant du mouvement des chré-

tiens, pénétra dans la ville et doubla ainsi les forces de la garnison. Peu de temps après on apprit que les sultans d'Alep et de Mosul arrivaient avec leurs armées. Cette nouvelle porta le découragement dans le camp des chrétiens. Ils s'accusaient tous mutuellement de trahison; on prétendait que le roi de Jérusalem avait été gagné par l'or des Musulmans de Damas. Les mêmes soupçons, si l'on en croit Guillaume de Tyr, se répandirent sur les Templiers et sur le prince Raymond d'Antioche.

Départ de Conrad et de Louis pour leurs États.

Une ligue ainsi désunie ne pouvait plus espérer de vaincre. On leva honteusement le siége de Damas, et dès-lors Conrad et Louis, presque aussi irrités contre les princes de Syrie que contre les Grecs, résolurent d'abandonner la Palestine et de retourner dans leurs États.

L'empereur exécuta le premier ce dessein, et revint en Germanie; les fatigues et les chagrins qu'il avait éprouvés dans sa funeste expédition, abrégèrent sa vie. Il mourut trois ans après son arrivée en Europe.

Louis, ayant accordé à son armée un repos de quelques mois dans la ville de Jérusalem, s'embarqua à la fin de l'hiver, descendit sur les côtes d'Italie, visita Rome et arriva en France à la tête des faibles restes d'une si brillante armée, sacrifiée sans nécessité, conduite sans talent et presque tout anéantie sans gloire (1).

Plusieurs historiens prétendent que dans sa route Louis fut rencontré et pris par la flotte des Grecs.

(1) 1149.

Celle de Roger, roi de Sicile, arrivant inopinément, le rendit à la liberté. Ce qui doit faire regarder ce fait comme douteux, c'est qu'Odon de Deuil, secrétaire et confident du monarque, n'en fait aucune mention dans la relation très-fidèle qu'il nous a laissée de cette croisade.

Au malheur public se joignaient encore les chagrins domestiques. La reine Éléonore, par sa légèreté coupable, avait perdu le cœur de son époux; sa vanité ne s'était point montrée insensible aux hommages du prince d'Antioche, et l'opinion générale la soupçonnait encore d'une intelligence plus criminelle avec un jeune guerrier sarrasin, aussi remarquable par sa vaillance que par sa beauté.

Prospérité de la France sous la régence de Suger.

La seule consolation qui s'offrait au roi de France, après tant de revers, c'était de retrouver son royaume dans un état de prospérité qui excita son admiration, en confondant les lâches impostures des courtisans, qui s'étaient efforcés, par leurs calomnies, de noircir dans son esprit l'irréprochable conduite de l'abbé Suger.

La fermeté, la justice, la sagesse et l'habileté du régent avaient maintenu la tranquillité publique, puni les brigands, réformé par son exemple autant que par ses lois les mœurs du clergé, contraint les grands au repos, à la soumission, et forcé les vassaux les plus puissans à respecter l'autorité qui lui était confiée.

Ce simple religieux, sans autre appui que son génie, avait tellement triomphé de l'orgueil des prélats et des seigneurs, et leur inspirait un tel respect, que dans leurs lettres ils lui donnèrent

souvent le titre de *majesté*. Pour le venger complètement de ses ennemis, Louis reconnaissant lui en accorda un encore plus honorable, celui de *père de la patrie*.

On dut à ce régent la première loi écrite que les rois de la troisième race osèrent publier pour combattre les préjugés de la féodalité et de la superstition. Cette loi défendit à un juge d'Orléans de descendre dans l'arène pour soutenir ses arrêts par le glaive ; elle défendit aussi le duel à tous les juges des domaines royaux.

L'ardente piété de Louis fut préservée de tout excès par la prudente fermeté de Suger qui s'opposa avec succès aux prétentions des papes relativement aux investitures. L'abus d'une dévotion mal éclairée couvrait alors la France d'asiles religieux qui offraient l'impunité au crime ; Suger ne laissa plus aux assassins le funeste espoir de trouver un refuge au pied des autels.

Il était impossible d'abattre les châteaux menaçans situés sur toutes les montagnes du royaume, et d'où l'on voyait sans cesse descendre d'orgueilleux tyrans qui répandaient par-tout l'épouvante et le pillage. Mais Suger, en faisant construire dans les vastes domaines du roi un grand nombre de forteresses protectrices, rassura les peuples et inspira une respectueuse crainte à leurs oppresseurs.

Lorsque l'abbé de Saint-Denis vit que ses conseils ne pouvaient détourner le roi de la funeste croisade où l'ascendant de saint Bernard l'entraînait, il sut au moins lui persuader de faire payer les frais de cette expédition, non par un peuple déjà

trop opprimé, mais par un clergé cupide, qui avait amassé des trésors scandaleux. Dans un tel siècle, la sagesse d'une telle résolution et son succès peuvent passer pour un prodige; enfin, ce dont on peut trouver rarement d'exemple dans l'histoire, c'est qu'à la fin d'une guerre lointaine si désastreuse, et pendant l'absence du monarque, dans un temps où le pouvoir royal était si faible, le régent de la France étendit l'autorité du trône, et prépara par ses réglemens le règne des lois.

Dans les premiers momens, la turbulence des seigneurs avait cherché à intimider Suger; mais sa fermeté les déconcerta; il contraignit par la force des armes le comte de Vermandois à abandonner un rebelle qu'il protégeait; il écrivit au duc de Normandie: « Si vous ne venez pas remplir votre de- » voir de vassal près de moi, j'irai vous chercher. » Robert, frère du roi, se révolta; Suger le contraignit à se soumettre. Son courage ainsi que sa justice lui attiraient des hommages universels. Un roi d'Écosse sollicita son amitié, et les autres monarques de l'Europe demandèrent souvent ses conseils.

Plaintes violentes contre saint Bernard.

La France entière, veuve d'une si brillante armée, éclatait alors en reproches et en plaintes violentes contre saint Bernard. Dans les monarchies, comme dans les républiques, le vulgaire porte tour-à-tour à l'excès son enthousiasme et sa haine. Ceux qui avaient admiré, exalté avec le plus d'exagération l'abbé de Clairvaux, et qui l'avaient regardé comme un prophète, le traitaient comme un imposteur.

« Où sont, s'écriaient une foule de nobles ruinés,

» de femmes sans époux, de filles privées de dot » et d'orphelins sans appui, où sont les triomphes » qu'il nous promettait ? S'il eût été inspiré, ses » oracles seraient-ils démentis? Pourquoi sortait-il » de la retraite où ses devoirs le retenaient? pour- » quoi, renonçant à la prière et à la méditation, » est-il venu tromper les rois, égarer les peuples, » entraîner la nation dans l'abîme ? »

Le pape Innocent II lui-même, oubliant sans doute avec quelle ardeur il avait provoqué cette nouvelle croisade, s'était écrié, en apprenant les désastres de la Palestine : « Faut-il donc qu'un moine seul » décide de si grandes destinées, et que les prin- » ces de la terre ne puissent diriger leurs con- » seils et gouverner leurs peuples que d'après ses » ordres ! »

L'abbé de Clairvaux, désespéré de voir que tout le sang versé retombait sur lui, ne pouvait supporter le poids de ces reproches et la chute de sa renommée. Il s'indignait sur-tout, lorsqu'on lui appliquait ses propres paroles qu'il avait adressées autrefois au fanatique Rodolphe, persécuteur des Juifs : « Cet homme, avait-il dit, n'est envoyé ni » de Dieu ni des hommes. Est-ce en qualité de » moine ou d'ermite qu'il prétend remplir un de- » voir en prêchant les peuples? Qu'il sache que » le devoir d'un religieux n'est pas d'enseigner, » mais de pleurer. Homme sans pudeur et sans » ame, dont la folie a été placée sur un chandelier » pour être vue de tout le monde, te crois-tu » plus grand que le prince des apôtres, qui de- » mande au Seigneur : *Frapperons-nous avec*

» *notre épée ?* et peux – tu répondre à cette question dans un sens si différent de la réponse de Dieu, qui dit lui-même : *Remettez votre glaive ; quiconque se servira du glaive, périra par le glaive ?* »

Vainement l'abbé de Clairvaux employa, pour se justifier, cette même éloquence qui avait entraîné l'Occident en Asie. Vainement il attribua, non sans fondement, la plus grande partie des désastres de la croisade à la licence, aux vices des croisés, aux fautes des princes et à leur désunion. Chacun trouvait dans ses maux une sorte d'adoucissement, en les attribuant au prédicateur impétueux de cette folle et funeste entreprise. Sa vaine justification

Le temps nous a conservé cette apologie ; elle se trouve dans le deuxième livre de la méditation, qu'il adressa au pape Eugène III. « Très-saint père, » lui disait-il, si le retard de ma justification venait » d'indifférence ou de dédain, j'en rougirais et je » m'avouerais coupable. Mais l'épreuve des calamités que nous envoyait la Providence m'accablait à tel point, qu'elle me rendait incapable de » tout travail, et semblait même suspendre momentanément ma vie. Dieu paraît avoir jugé l'univers avant le temps ; n'écoutant que sa justice » et oubliant sa miséricorde, il n'a épargné ni son » peuple ni même la gloire de son nom. De toutes » parts les nations infidèles, parlant avec mépris » des peuples chrétiens, s'écrient avec orgueil : » *Où est leur Dieu ?* Cette apostrophe impie ne » doit pas nous surprendre ; car tous les enfans » de l'Église, tous ceux qui portaient la croix, sont

» abattus et morts dans le désert, victimes du fer
» ou de la faim. La discorde s'est répandue parmi
» les princes; et le Seigneur, loin de les guider
» dans une voie salutaire, les a laissés s'enfoncer
» dans un labyrinthe sans issue, où ils n'ont trouvé
» que la douleur et la misère. L'épouvante a pé-
» nétré dans les palais des rois, elle a égaré leur
» raison. Quelle confusion pour nous ! Au nom de
» Dieu, nous leur avions promis la sécurité, les
» succès, la victoire; ils n'ont recueilli que les
» alarmes, la honte et la destruction. Cependant
» peut-on nous accuser de témérité? n'avons-nous
» pas agi d'après vos ordres, ou, pour mieux dire,
» d'après ceux de Dieu même qui parlait par votre
» bouche? »

Après ces plaintes adressées à la Divinité, plaintes dont l'orateur chrétien ne put se dissimuler lui-même la hardiesse, reprenant le langage d'une résignation plus chrétienne, il cherche quelque consolation dans les exemples que lui fournit l'histoire
» sainte. « Je répéterai, disait-il, ces mots de Da-
» vid : *Je me suis rappelé vos jugemens, Sei-*
» *gneur, et j'ai été consolé.* » Il se compare ensuite à Moise et à son peuple, que Dieu ne fit pas entrer dans la terre qu'il leur avait promise. « Mais
» le peuple hébreu, continue le savant abbé, avait
» la tête dure; il murmurait toujours contre le
» Seigneur, je l'avoue; il était incrédule et re-
» belle : et les peuples chrétiens, que sont-ils donc
» aujourd'hui ? Qu'ai-je besoin de dire ce qu'ils
» avouent eux-mêmes ? Quel succès pouvaient es-
» pérer *ceux qui en marchant revenaient toujours*

» *sur leurs pas, et dont le cœur retournait tou-*
» *jours en Égypte?* Eh bien, si les Hébreux ont
» péri à cause de leurs iniquités, nous étonnerons-
» nous que ceux-ci, se rendant coupables des mê-
» mes crimes, éprouvent les mêmes châtimens? »

Ces courtes citations d'une longue apologie indiquent suffisamment l'amertume des accusations dont saint Bernard se voyait l'objet, et la confusion que lui causait l'excès des malheurs attirés sur l'Occident par son éloquent fanatisme.

Il était difficile, dans ce siècle, que les rois et les peuples se livrassent quelques momens au repos. La politique était sans bonne foi, les lois sans force, l'ambition et la cupidité des seigneurs sans frein.

Louis, à peine remis des fatigues de la croisade, crut devoir s'armer en faveur du comte d'Anjou, dépouillé par le roi d'Angleterre; il entra en Normandie et reprit quelques places sur les Anglais. Le comte d'Anjou, peu reconnaissant de ce service, se révolta contre son suzerain, et les Anglais profitèrent de cette discorde. Guerre en Normandie.

Eustache, fils du roi anglais Étienne, vint implorer la protection de Louis et lui rendre hommage. Le comte d'Anjou, effrayé de ce rapprochement, se réconcilia avec le monarque, et parvint ensuite à se rendre maître de la Normandie. Ce comte, bigot, déloyal et ambitieux, mourut peu de temps après cette victoire, laissant un fils nommé Henri, qui fut plus habile et devint plus puissant que lui. Ce jeune prince reçut en partage l'Anjou, le Maine et la Normandie, et bientôt nous verrons qu'il réunit l'Angleterre à ses vastes possessions,

qui acquirent encore un immense accroissement par l'imprudente politique du roi de France.

Mort de Suger.

Louis ne pouvait supporter le caractère léger de la reine Éléonore; il voulait la répudier (1). La sage résistance de Suger retarda cette funeste résolution, dont le résultat devait être le démembrement du royaume. La passion jalouse du monarque céda aux graves conseils de son ministre. Mais, par malheur pour la France, Suger mourut (2). La raison, qui par sa voix éclairait le trône, disparut avec lui : l'antipathie des deux époux croissait chaque jour; les caprices de la reine irritaient Louis; la superstitieuse dévotion de ce prince ennuyait la reine. L'aversion l'emporta sur la politique. Un conseil, rassemblé à Beaugency, cassa le mariage du roi, sous prétexte de parenté; et Louis, toujours loyal, même à ses dépens, rendit à Éléonore, en se séparant d'elle, la Guienne et le Poitou, riche dot qui augmenta bientôt la puissance d'une couronne rivale.

Répudiation d'Éléonore.

En accordant à Suger le juste hommage que méritaient ses grands talens, l'impartialité de l'histoire défend cependant d'oublier ses faiblesses. Il pártagea quelque temps les erreurs et le luxe des prélats de son siècle; mais il eut un mérite presque aussi rare que la perfection, celui d'écouter les leçons austères et de réformer lui-même ses penchans.

Saint Bernard, qui lui avait adressé de vifs et de justes reproches sur son luxe personnel et sur la corruption des mœurs de ses moines, rendit une

(1) 1150. — (2) 1151.

éclatante justice à l'ordre qu'il avait fait rentrer dans son monastère.

Ce qui pourrait encore étonner ceux qui ne connaîtraient pas l'influence inévitable des opinions contemporaines sur les caractères les plus fermes et sur les esprits les plus justes, c'est que Suger, dont la voix avait si courageusement résisté aux avis funestes qui entraînèrent Louis et cent mille Français en Palestine, s'occupait, à la fin de ses jours, du projet d'une nouvelle croisade, et voulait consacrer au succès de cette entreprise la plus grande partie des trésors de son abbaye. Les nouvelles désastreuses venues de l'Orient, et la crainte de voir le saint sépulcre profané de nouveau par les infidèles, avaient excité dans son ame pieuse une douleur qui troublait alors sa froide raison.

Éléonore et ses riches domaines étaient une proie trop tentante pour que l'ambition de plusieurs seigneurs ne cherchât pas à s'en emparer. Thibaut, comte de Chartres, essaya de l'enlever; mais cette princesse, instruite de ses desseins, lui échappa et arriva sans obstacle à Tours. Là, un autre ravisseur l'attendait; c'était Geoffroi, l'un des frères du nouveau comte d'Anjou. Elle trouva encore le moyen de se dérober à ses poursuites; arrivée en Guienne, elle offrit elle-même sa main à l'heureux Henri, qui vit passer ainsi sous son pouvoir les plus belles provinces de la France: la Normandie, le Maine, l'Anjou, le Poitou et la Guienne (1).

Union de Henri avec cette princesse.

Ce prince, ardent, aimable et brave, devait en

(1) 1152.

effet l'emporter sur un monarque triste et dévot, aux yeux d'une reine galante, qui préférait les qualités brillantes aux vertus.

Le roi de France détestait la femme qu'il avait répudiée; mais il ne pouvait voir sans un profond chagrin que des provinces si belles vinssent tout à coup accroître la force d'un vassal déjà trop puissant; et, dans l'espoir de l'affaiblir, il forma promptement une alliance intime contre Henri avec Étienne, roi d'Angleterre, et le comte de Blois. Bientôt il entra en Normandie à la tête de son armée, et assiégea le fort Neumarchais, près de Gournay.

Sa soumission au roi de France.

Henri accourut trop tard pour le défendre; ce fort s'était déjà rendu. Il se borna dans cette campagne à relever les fortifications de ses autres châteaux. Ce prince habile connaissait le caractère de Louis: persuadé que ce monarque avait plus de vanité que de fierté, il apaisa ses ressentimens par une feinte soumission, obtint une trève nécessaire à ses vues ambitieuses, et descendit ensuite en Angleterre pour combattre Étienne, qui le traitait toujours d'usurpateur.

Son avénement au trône d'Angleterre.

Le sort semblait alors favoriser constamment la fortune de Henri. Le roi d'Angleterre perdit à cette époque son fils Eustache, et, n'ayant point d'autre enfant, il consentit à reconnaître Henri pour son successeur, à condition que celui-ci le laisserait jouir paisiblement de la couronne pendant sa vie. Cet arrangement termina la guerre.

Peu de temps après Étienne mourut (1). Henri

(1) 1154.

monta sur le trône d'Angleterre ; et Louis, toujours faible quoique vaillant, lui rendit Neumarchais et Vernon pour la modique somme de deux mille marcs d'argent.

Henri II, satisfait de se voir beaucoup plus puissant que son suzerain, vint sans répugnance rendre solennellement hommage à Louis pour la Normandie, la Guienne, le Poitou, l'Anjou, la Touraine et le Maine. Ce fut ainsi que, par une habile déférence et un feint abaissement, il se fit légalement confirmer la légitime possession des deux tiers d'un royaume perdu par la légèreté du monarque français. Son adroite politique.

A peu près dans le même temps, Louis épousa Constance, fille d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, et maria sa sœur, qui se nommait aussi Constance, à Raymond, comte de Toulouse. Mariage de Louis avec Constance.

La nouvelle reine n'était pas encore en route pour la France, et déjà de nouveaux soupçons étaient entrés dans le cœur du roi. On répandait le bruit que la princesse d'Espagne, destinée au roi de France, était le fruit d'une union illégitime.

Louis, pour s'en assurer, se rendit en Espagne sous le prétexte d'un pieux pèlerinage; il y fut accueilli avec magnificence par le monarque de la Péninsule. La fausseté des bruits répandus sur la naissance de la reine lui fut prouvée. Il revint en France et convoqua à Soissons une grande assemblée (1); tous les seigneurs qui y assistaient, pressés par le roi de mettre un terme à leurs discordes, Son voyage en Espagne à ce sujet.

(1) 1155.

jurèrent de maintenir entre eux la paix pendant dix ans.

Vain traité entre lui et Henri.

Dans la même année, Henri II et Louis conférèrent ensemble et signèrent un traité d'alliance et d'amitié. Jamais il n'en fut conclu de plus formel, de moins observé et de plus promptement rompu. Cependant voici les termes de l'engagement inviolable qu'avaient contracté les monarques pour conserver la paix entre les deux royaumes : « Nous » voulons que tout le monde sache que telle est et » telle sera désormais notre amitié, que chacun de » nous défendra la vie de l'autre, ses membres, sa » dignité, ses possessions. Moi, Henri, j'aiderai de » toutes mes forces Louis, roi de France, mon » seigneur; moi, Louis, je secourrai de tout mon » pouvoir Henri, roi d'Angleterre, mon homme » et mon vassal, sauf néanmoins la foi que nous » devons réciproquement à nos vassaux tant qu'ils » nous seront fidèles. »

Le monarque anglais, aussi adroit en politique qu'impétueux dans les combats, ne perdait pas une occasion d'étendre ou son pouvoir ou son influence. Il gagna tellement la confiance de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, que celui-ci, partant pour Jérusalem, mit sous sa protection ses États et son fils. Non moins actif dans sa politique intérieure, Henri se rendit successivement maître de tous les châteaux forts d'Angleterre, abattit l'orgueil féodal, et devint maître absolu de ses sujets. Se trouvant ainsi à l'abri de toute opposition et de toute diversion dans son pays, il débarqua en France, enleva Amboise au comte de Blois, porta la guerre en Bre-

tagne, et contraignit Conan de Richemont, duc des Bretons, à lui céder la ville de Nantes.

Louis-le-Jeune, jaloux de tant de succès, ménageait cependant encore par prudence un rival qui chaque année devenait plus redoutable; il donna même sa fille Marguerite en mariage au fils aîné de Henri (1). Mais le roi d'Angleterre, dont l'ambition semblait devenir plus insatiable par les faveurs de la fortune, forma le projet de s'emparer de Toulouse. Cette entreprise lassa la patience de Louis, et renouvela la guerre entre les deux rois. Nouvelle guerre entre eux.

Henri, comme tous les princes habiles, connaissait son siècle, son peuple, et les dominait. Loin de se borner à ces levées de troupes féodales qui ne donnaient qu'une force précaire, il ne demanda à ses vassaux que des tributs, et avec leur argent il se forma une armée soldée qui s'éleva au nombre de vingt mille hommes. Elle était composée de ces aventuriers ou brigands, triste fruit de l'anarchie et des croisades; ils ne vivaient que de pillage, et répandaient par-tout l'effroi et la dévastation. On les nomma *Brabançons*, *Côtereaux*, *Routiers*. Armée de Brabançons Côtereaux et Routiers.

Les seigneurs achetaient d'eux tour-à-tour ou le repos ou des secours passagers. Le roi d'Angleterre, en les prenant à sa solde, rendit ses succès plus rapides, et délivra plusieurs contrées des brigandages de ces bandes redoutables.

Robert de Dreux, envoyé en Languedoc par Louis, fit de vains efforts pour arrêter la marche du roi d'Angleterre. Henri s'empara d'un grand nombre

(1) 1158.

de places et assiégea Toulouse. Mais bientôt Louis, accourant lui-même sous les murs de cette cité, força les lignes ennemies et pénétra dans la ville (1).

Le monarque anglais leva le siége; mais, tandis qu'il prétendait s'éloigner par respect pour ne point combattre personnellement son suzerain, il fit entrer une partie de ses troupes dans le duché de France, et força par cette diversion le monarque français à revenir défendre ses propres domaines.

Trève avec l'Angleterre

Les succès de cette campagne furent balancés, et la révolte de quelques seigneurs détermina Louis à conclure une trève avec l'Angleterre. La contestation relative à Toulouse resta indécise. Richard, second fils du monarque anglais, reçut la promesse d'épouser une fille de Louis et d'obtenir pour apanage le duché de Guienne.

Querelle de deux papes.

Le midi de l'Europe se vit alors troublé par la rivalité de plusieurs prétendans qui se disputaient la chaire pontificale après la mort d'Anastase IV et d'Adrien IV, successeurs d'Eugène III.

L'empereur Frédéric Barberousse se déclara en faveur d'un pape élu sous le nom de Victor. Son concurrent, Alexandre III, proclamé par une autre faction, fut appuyé par les vœux des rois de France et d'Angleterre. Victor obtint une décision favorable à sa nomination dans un concile tenu à Pavie, où se trouvèrent les rois de Hongrie, de Bohême et de Danemarck.

Les ambassadeurs français et anglais lui refusèrent leur assentiment. Son rival Alexandre vit sa

(1) 1159.

nomination confirmée par les conciles de Beauvais et de Toulouse. Les Espagnols y grossirent son parti. Alexandre, vaincu en Italie, se réfugia en France (1), et, du sein de cet asile, il excommunia son adversaire.

L'empereur d'Allemagne, pour terminer ces dissensions, proposa, sans succès à la vérité, le moyen le plus propre à multiplier les difficultés et à les rendre inextricables : c'était d'élire un troisième pape.

Nouveau mariage de Louis après la mort de la reine Constance.

A cette époque la reine Constance, protectrice déclarée d'Alexandre, mourut, et Louis épousa Adélaïde de Champagne, unie par les liens du sang à l'antipape Victor. Cet événement releva les espérances de ce pontife. Ses agens persuadèrent au roi de venir à une conférence qui devait avoir lieu entre Dijon et Dôle, et dans laquelle Alexandre et Victor se trouveraient pour terminer leur différend.

Victor y vint; Alexandre refusa de s'y rendre. Louis y parut sans défiance avec une faible escorte. Mais bientôt l'arrivée de l'empereur, avec une suite si nombreuse qu'elle ressemblait à un corps d'armée, excita la juste inquiétude du monarque français.

Le chancelier de Frédéric prit un ton hautain et presque menaçant, déclarant qu'une décision relative à l'élection d'un pontife romain appartenait exclusivement à l'empereur. Le roi, souriant de cette orgueilleuse prétention, lui répondit que « lorsque » Jésus-Christ avait confié à saint Pierre le soin » de paître ses brebis, il n'avait pas exclusivement » parlé de celles de la Germanie. »

(1) 1162.

Tout semblait présager des hostilités auxquelles le roi de France ne s'était pas préparé. Heureusement l'approche du roi d'Angleterre, qui vint à Dijon pour le soutenir, le tira de l'embarras où son imprudence l'avait jeté. Les rois de France et d'Angleterre rejoignirent Alexandre sur les bords de la Loire, et lui rendirent les plus grands honneurs : ainsi ce pontife, chassé de Rome et banni de l'Italie, vit les deux plus puissans monarques de l'Occident marcher humblement à pied devant son coursier, dont ils tenaient modestement les rênes.

Excommunication de l'antipape Victor.

Un concile convoqué à Tours excommunia l'antipape Victor, et enveloppa aussi dans cette excommunication les novateurs connus sous le nom d'Albigeois, et qui répandaient avec rapidité leur doctrine dans le midi de la France.

Les fiançailles de la princesse Marguerite, avec le prince Henri d'Angleterre, avaient été jusque-là retardées. On les célébra. Marguerite devait avoir pour dot Gisors et Neufchâtel. Le roi d'Angleterre, pressé de les posséder, s'en rendit maître par surprise : Louis, offensé de voir sa foi soupçonnée, reprit les armes.

Paix entre Louis et Henri.

Les deux monarques furent bientôt en présence et au moment de combattre. Mais, comme tous deux, craignant des troubles intérieurs, n'osaient compromettre leur couronne par une bataille, ils convinrent d'une trêve et négocièrent. Les deux villes qui avaient été l'occasion de la querelle furent mises en séquestre dans les mains des chevaliers du Temple. Cet article étant convenu, on conclut la paix.

Henri II, par son courage et par sa fermeté, était parvenu à soumettre à sa volonté l'orgueil des barons d'Angleterre. Le clergé lui opposa plus de résistance. Le plus opiniâtre de ses adversaires fut le chancelier Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry. Le pape avait rendu des décrets fulminans contre tous les usurpateurs des biens de l'Église. Becquet, voulant les faire exécuter strictement en Angleterre, refusa de reconnaître la juridiction des juges séculiers, et se permit même d'excommunier un vassal de la couronne. Querelle de l'archevêque Becquet et du roi d'Angleterre.

Le roi, peu accoutumé à rencontrer des obstacles à sa volonté, convoqua à Westminster une assemblée d'évêques, et voulut les contraindre à punir ce prélat rebelle; mais ces évêques prirent ouvertement le parti de l'archevêque.

Alors Henri, réunissant autour de lui, à Clarendon, un grand nombre de barons anglais, leur fit jurer de maintenir la juridiction réglée par les coutumes. Becquet, menacé par tous ces barons, prit la fuite et chercha un asile en France. Fuite du prélat en France.

Le roi d'Angleterre écrivit au pape, et le pria d'investir l'archevêque d'Yorck des pouvoirs de légat. Après quelque résistance le souverain pontife y consentit. Henri crut alors qu'il obtiendrait promptement la déposition de Becquet; mais l'archevêque d'Yorck ne montra plus, comme légat, la docilité qu'on attendait d'un sujet; il refusa de prononcer la déposition.

Alors l'impétueux Henri, de sa propre autorité déposant le prélat, ordonna la saisie de ses biens; Becquet en appela à Dieu, et se sauva une seconde

fois en France. Le monarque anglais écrivit à Louis que Thomas, archevêque déposé, s'était échappé de son royaume, comme un traître : Louis accueillit froidement ses ambassadeurs, et répondit « qu'il » ne comprenait pas comment Becquet n'était plus » archevêque, et en vertu de quel droit on pou- » vait l'avoir déposé. »

Cependant une nombreuse assemblée, tenue à Northampton, avait condamné l'archevêque de Cantorbéry, comme coupable de félonie, pour avoir violé son serment. La cour de Rome n'osait faire éclater son indignation contre les Anglais ; la fierté du caractère de Henri arrêtait les foudres romaines. Le roi de France se déclarait hautement protecteur de l'archevêque proscrit. Henri lui demanda une conférence à Gisors ; elle n'eut aucun résultat.

Le roi d'Angleterre se vit obligé de retourner précipitamment dans ses États pour réprimer une révolte, excitée par les prêtres, dans le pays de Galles. Lorsqu'il eut forcé les rebelles à se soumettre, il revint en France. Une nouvelle conférence eut lieu entre les deux rois. On y confirma les anciens traités de paix, en évitant de parler de la question relative au prélat proscrit.

Naissance de Philippe-Auguste.

Louis-le-Jeune avait, inutilement jusqu'à cette époque, désiré et espéré un fils. Enfin cet héritier du trône, si vivement souhaité par lui, naquit en 1165. Le roi, attribuant sa naissance à l'ardeur de ses prières, donna à ce jeune prince, appelé Philippe, le surnom de *Dieudonné*. La gloire de son règne lui mérita depuis celui d'Auguste.

La nuit qui précéda la naissance de Philippe,

Louis crut voir en songe la reine accouchant d'un fils et présentant à tous les seigneurs français une coupe pleine de sang. Cette même disposition à la crédulité, qu'on retrouve dans tous les siècles, avait pareillement adopté la prédiction des destinées belliqueuses d'Alexandre par un songe de sa mère.

Cette même année on reçut dans l'Occident les plus désastreuses nouvelles de la Palestine. Le roi, dont les revers n'avaient pas refroidi le zèle, établit sur toutes les terres en France, tant laïques qu'ecclésiastiques, un impôt pour secourir les chrétiens d'Orient dans leur détresse. Le roi d'Angleterre imita son exemple. Ce fut ainsi que le fanatisme du temps concourut à l'accroissement de l'autorité royale, et que peu à peu on reconnut aux vassaux des monarques le droit de lever des taxes sur leurs sujets. Rupture entre la France et l'Angleterre

Ce tribut devint une cause de querelle entre la France et l'Angleterre. L'archevêque de Tours prétendait que l'impôt levé en Touraine devait être versé entre ses mains, pour être réuni aux autres produits de la taxe imposée sur les possessions des rois de France. Henri refusa d'y consentir, malgré la réclamation de Louis.

Un procès du comte d'Auvergne vint ajouter de nouveaux alimens à la discorde. Ayant été dépouillé par son oncle, il le cita au tribunal du roi d'Angleterre comme duc de Guienne. D'un autre côté, son adversaire eut recours au monarque français comme seigneur suzerain. Les deux rois prirent les armes, et les deux peuples furent ainsi victimes de ces disputes féodales, fruit inévitable d'un système

de gouvernement absurde, où le droit était toujours incertain et cédait toujours à la force.

Toutes ces questions féodales, entre un suzerain et des vassaux aussi puissans que lui, étaient autant de nœuds gordiens qu'on ne dénouait que par l'épée. Henri incendia Chaumont. Louis livra Andely aux flammes. Une trêve suspendit ces désastres.

Mort de la princesse Mathilde.

Ce fut cette même année que mourut la reine douairière Mathilde, princesse qui mérita, par ses vertus, par son habileté, par son courage, une juste célébrité. Les malheurs qui suivirent sa mort, et les discordes qui éclatèrent dans la famille royale, ne firent que trop sentir aux Anglais l'étendue de cette perte. Le turbulent caractère d'Éléonore, n'étant plus contenu par elle, excita entre son époux et ses fils la haine la plus irréconciliable. Cette reine, fléau de deux couronnes, après avoir outragé et ruiné son premier époux, le roi de France, remplit d'amertume, par ses intrigues, la fin du règne de Henri.

Intrigues de la reine Éléonore.

Conduite du pape dans la querelle de Becquet et de Henri.

Le roi d'Angleterre et l'archevêque de Cantorbéry étaient tous deux trop opiniâtres pour qu'aucune voie conciliatrice pût terminer leur différend. Le pape, croyant sa puissance intéressée à la cause du prélat, le nomma son légat en Angleterre. Armé de ce pouvoir, Becquet s'en servit avec violence, excommuniant tous les partisans de l'autorité royale.

Louis fomentait ces dissensions; et, pour accroître les embarras de son rival, il prit hautement le parti d'Eudes de Bretagne, qui accusait Henri d'avoir séduit et outragé sa fille.

Les deux monarques se rendirent à une conférence où se trouvèrent deux légats du pape et un grand nombre de seigneurs. Cette conférence aigrit les esprits au lieu de les rapprocher. Henri refusa de reconnaître l'autorité de son suzerain. Le cardinal de Pavie, légat, montra pour le roi d'Angleterre une partialité qui choqua le roi de France. Les négociations furent rompues. Le pape, ménageant les deux partis, défendit à Becquet de continuer ses violences, et lui écrivit en même temps des lettres qui contredisaient secrètement ses défenses officielles.

On reprit les armes; Henri, voyant plusieurs seigneurs de la Normandie et de la Touraine se déclarer contre lui, apaisa Louis par une feinte soumission; il promit, ainsi que ses deux fils Henri et Richard, de rendre au monarque français le même hommage que ses prédécesseurs, et de remplir envers lui les devoirs d'un fidèle vassal. Soumission de Henri au roi de France.

La paix fut retardée par une vive querelle élevée entre un seigneur et un baron d'Angleterre. Un duel fut la suite de cette contestation. Guy de Lusignan tua dans ce combat le comte de Salisbury, et le roi d'Angleterre appuya fortement les plaintes de la famille du comte qui demandait vengeance. Lusignan, condamné, dut sa fortune à son malheur; car, étant forcé de fuir, il se rendit en Palestine, et devint roi de Jérusalem.

Ses possessions en France étaient livrées au pillage par les Anglais. Louis arrêta le cours de ces dévastations; il força les Anglais à se retirer. La crainte de ses armes contraignit enfin le roi d'An-

gleterre à conclure la paix aux conditions qui lui furent dictées par le monarque français : Henri renouvela publiquement son hommage pour la Normandie et pour les autres seigneuries qu'il possédait en France. La charge de grand sénéchal fut rendue à son fils Henri. Enfin le roi d'Angleterre promit de se réconcilier avec Becquet, pourvu que ce prélat vînt faire devant lui quelque acte de soumission. Becquet y consentit, mais avec une restriction jésuitique ; car il jura d'obéir à tous les ordres de son roi, pourvu que l'honneur de l'Église n'y fût pas compromis.

Henri, avant de se séparer de Louis, lui demanda la permission de lui confier son fils Richard, pour le faire élever dans sa cour. A cette époque, le crépuscule des lumières et de la civilisation ne paraissait encore que dans les écoles de la France.

Henri, de retour en Angleterre, donna de nouveaux sujets de plaintes à ses ennemis. Il fit couronner, à Westminster, son fils Henri par l'archevêque d'Yorck, au préjudice des droits de celui de Cantorbéry ; et, au mépris des anciennes coutumes, il laissa en Normandie la jeune reine sa belle-fille, Marguerite de France, de sorte qu'elle ne fut point couronnée avec son mari.

Louis, regardant cet oubli comme un affront, prit les armes ; Henri, pour éviter la guerre, vint trouver le roi et apaisa son ressentiment, en lui offrant toutes les réparations qu'il désirait.

Assassinat de Becquet.

Cependant Becquet, bravant toujours l'autorité du roi d'Angleterre, ne cessait d'exciter contre lui l'ambition du clergé et l'orgueil des barons mécontens. La patience n'était pas la vertu de Henri.

Irrité par les intrigues de l'opiniâtre prélat, un mot cruel lui échappe : « Est-il possible, dit-il un jour, » que parmi tant de serviteurs que j'ai comblés de » graces et de bienfaits, il ne s'en trouve pas un as- » sez fidèle pour me venger d'un prêtre turbulent » qui sème les troubles dans mon royaume ! » Animés par ces paroles imprudentes qu'ils regardent comme un ordre et comme un arrêt de mort, quatre nobles Anglais courent à Cantorbéry, entrent dans la cathédrale et massacrent l'archevêque au pied des autels, le 29 décembre 1170.

Au bruit de cet assassinat, le peuple anglais fut consterné, la cour saisie d'effroi, et l'Église indignée. Le roi de France demanda au souverain pontife une éclatante justice de cet attentat, qui, tout en blessant son zèle pieux, flattait sa haine secrète, et lui donnait des armes contre son rival.

Vainement Henri envoya des ambassadeurs à Rome pour se justifier (1). Le souverain pontife, refusant de les recevoir, exigea que le monarque anglais se soumît au jugement du Saint-Siége, et se purgeât par serment du meurtre qui lui était imputé : soumettre les rois au jugement d'un prêtre, c'était évidemment proclamer la souveraineté temporelle de Rome, et changer le gouvernement féodal de l'Europe en théocratie.

Procès de Henri à cette occasion.

Mais la superstition du siècle fermait les yeux des peuples et même ceux des princes sur cet étrange abus d'un pouvoir purement spirituel. Henri, cédant à l'orage, abaissa la couronne devant la tiare, et il

(1) 1171.

comparut en accusé dans la ville d'Avranches, au milieu d'une assemblée nombreuse, présidée par les cardinaux Albert et Théodin, légats du pape.

Là, ce prince jura sur l'Évangile qu'il n'avait pas commandé cet abominable meurtre; mais, comme ce crime était commis en son nom, il promit aux légats toutes les satisfactions qu'on exigerait de lui. Ceux-ci le condamnèrent à entretenir, pendant un an, deux cents gentilshommes en Palestine, à casser tous les décrets rendus par lui contre les droits du clergé, à restituer à l'église de Cantorbéry les biens dont il l'avait dépouillée, et à se rendre lui-même en Espagne, dès que le pape le lui ordonnerait, pour secourir les princes chrétiens contre les Maures. Après avoir prononcé cet arrêt, les légats, conduisant le roi hors de l'église, le firent mettre à genoux sur la place publique, et lui donnèrent l'absolution. En la recevant, il ajouta la promesse de partir pour la Palestine, si le souverain pontife l'exigeait.

Sa réconciliation avec le roi de France.

Henri, décidé à désarmer tous ses ennemis par sa soumission, se réconcilia aussi avec le roi de France, en faisant couronner la jeune reine Marguerite (1). Avant cette cérémonie, cette princesse vint à la cour de France avec son époux.

Révolte fomentée en Angleterre par Louis.

Louis connut avec une secrète satisfaction, par leurs confidences, leurs vues ambitieuses et leurs dispositions à secouer le joug de Henri. Il encouragea le jeune prince à exiger la Normandie comme apanage, et lui promit l'appui de ses armes pour l'obtenir.

(1) 1172.

Tel est l'aveuglement des hommes; Louis, dont les contemporains vantent la probité, et qui n'aurait point osé se soustraire aux plus minutieuses pratiques d'une dévotion superstitieuse, ne croyait pas violer les préceptes de l'Évangile en enfreignant ceux de la morale. Ce monarque dévot, qui avait compromis sa fortune, sa couronne, son peuple et sa vie pour aller défendre dans l'Orient le tombeau de Jésus-Christ, fomentait sans scrupule la révolte des fils d'un roi son allié contre leur père; et c'était en quittant les autels d'un Dieu de charité, qu'il excitait dans un État voisin la guerre civile, et semait la discorde au sein d'une famille royale.

Le jeune roi Henri, encouragé par ses conseils, retourna en Angleterre, demanda hautement à son père de lui céder la Normandie, et, sur son refus, se sauva en France où il prit les armes.

Sa mère Éléonore entraîna dans sa révolte les deux autres fils du roi, Richard et Geoffroi, qui soulevèrent en leur faveur une partie de la Guienne et de l'Anjou. Un grand nombre de seigneurs normands embrassèrent la cause du jeune Henri, et le roi de France se déclara ouvertement pour lui.

Activité et succès de Henri.

Le roi d'Angleterre ne montra pas dans cette crise la même faiblesse qui l'avait humilié aux pieds du pape. Intrépide contre toute arme qui ne partait pas du Vatican, il prit à sa solde vingt mille Brabançons, et marcha contre ses ennemis. Cependant le comte de Flandre lui enleva Aumale et Neufchâtel. Louis, avec le jeune Henri, assiégeait Verneuil. Le monarque anglais accourut pour faire lever le siége, mais on le trompa par des proposi-

tions de paix : tandis qu'il négociait, Verneuil capitula; et Louis, s'étant fait donner des ôtages, se retira. Les Bretons s'étaient aussi révoltés : Henri les combattit et les vainquit près de Dôle. On convint d'une conférence à Gisors. Les deux rois et les trois princes s'y trouvèrent, mais il se séparèrent sans avoir pu s'accorder.

Au milieu de ces orages, Henri, qui n'ignorait pas le poids que pouvait donner à sa cause l'appui de Rome, écrivit au pape, implorant sa protection dans les termes les plus humbles. « Mon royaume, » lui disait-il, est sous votre juridiction; je suis vo- » tre feudataire; apprenez donc à mes ennemis » quelle est l'étendue de la puissance d'un souve- » rain pontife. Si vous ne pouvez protéger le pa- » trimoine de saint Pierre avec les armes tempo- » relles, prouvez au moins à l'Europe que vous » savez le défendre avec le glaive spirituel. »

Le pape, gagné par cette déférence, se déclara en sa faveur, et menaça ses adversaires des foudres ecclésiastiques.

Si Henri était parvenu à trouver dans le Saint-Siége un puissant appui, d'un autre côté un nouvel ennemi vint augmenter l'embarras de sa position. Le roi d'Écosse lui déclara la guerre. Henri battit les Écossais, revint en France, attaqua Vendôme, la prit d'assaut, et se vit encore forcé de retourner en Angleterre pour combattre de nouveau le roi d'Écosse.

Les humiliations ne coûtaient rien à la politique du monarque anglais; il les regardait comme des ruses de guerre. Décidé à se réconcilier complète-

ment avec le clergé, il se rendit en pélerin au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, s'y fit donner des coups de discipline par les moines, et, reprenant ensuite son glaive royal, il marcha contre les Écossais, les mit en déroute et fit leur roi prisonnier.

Pendant ce temps le roi de France assiégeait Rouen; il était au moment de s'en rendre maître, lorsque le rapide Henri accourut pour le délivrer, coupa les vivres de l'armée française et la contraignit à lever le siége.

Les deux monarques eurent ensuite une conférence où rien ne fut réglé définitivement. On y convint seulement d'une trêve entre les deux rois. Henri, profitant de la liberté que cette trêve lui laissait, marcha en Poitou contre son fils Richard, et le força de se soumettre; enfin on conclut la paix générale à Amboise.

Paix générale conclue à Amboise.

Le jeune Henri obtint deux places en Normandie et une forte pension; Richard, deux villes en Poitou et la moitié du revenu de ce comté; Geoffroi, la moitié des revenus de la Bretagne, que lui apporta en dot une princesse bretonne.

Il ne restait plus qu'un seul point de contestation. Henri différait toujours la conclusion du mariage de son fils Richard, fiancé avec Alix de France. Il voulait que Louis donnât à cette princesse la ville de Bourges pour dot. Les deux monarques soumirent cette difficulté à la médiation du pape. En attendant sa décision, ils renouvelèrent leur serment de paix, d'amitié, et s'engagèrent à se croiser ensemble pour porter leurs armes en Palestine.

Frayeur de Philippe-Auguste dans son enfance.

Le jeune héritier du trône de France, à l'âge de quatorze ans, annonçait déjà, par la vivacité de son esprit et par l'élévation de ses sentimens, que la patrie aurait en lui un chef digne d'elle. Un étrange accident obscurcit un moment l'aurore de sa brillante destinée. Le jeune prince chassait dans la forêt de Compiègne. Séparé des siens, il s'égare et ne peut retrouver son chemin. La nuit arrive; Philippe se trouve plongé dans d'épaisses ténèbres. Tout à coup une espèce de fantôme colossal paraît à ses regards : c'était un grand homme hideux, couvert de vêtemens noirs, portant une hache sur l'épaule, et éclairé d'instant en instant par un brasier contenu dans un vase qu'il tenait, et sur lequel il soufflait. L'obscurité, le lieu, la superstition du temps firent prendre au prince effrayé un charbonnier pour un spectre. Saisi de terreur, l'enfant royal, qui devait pourtant être un jour un héros intrépide, perdit connaissance. Le charbonnier, après avoir essayé vainement de le calmer, le porta dans ses bras au palais de son père. La santé de Philippe fut vivement altérée par cette frayeur, et pendant quelque temps on craignit qu'il ne perdît la vie ou la raison.

Pélerinage du roi pour la guérison de son fils.

Louis-le-Jeune, dans son affliction, fondait plus son espoir sur la religion que sur la médecine. Il croyait alors aux miracles racontés par le peuple, et qui s'opéraient, disait-on, sur le tombeau de Thomas Becquet; comme il avait toujours protégé ce prélat contre ses ennemis, il fit un pélerinage à Cantorbéry pour implorer la protection de l'archevêque et la guérison de son fils. On croyait apparemment

que la cupidité des prélats sur la terre les suivait encore dans le ciel; car Louis crut devoir offrir à l'ombre de son défunt ami une coupe d'or d'un grand prix et une rente de cent muids de vin.

Le roi d'Angleterre l'accompagna dans ce pieux pélerinage. Peu de jours après, Louis revint en France; une joie universelle y régnait. Le prince, espoir du peuple, était guéri. Le monarque attribua ce miracle à l'intervention du saint qu'il venait d'implorer. Décidé alors à exécuter un dessein suspendu par la maladie de Philippe, il voulut l'associer à sa couronne, et fixa l'époque de cette cérémonie au jour de la Toussaint (1).

Louis choisit parmi les barons du royaume les douze pairs qui devaient assister au sacre. Le jeune Henri, roi d'Angleterre, comme duc de Normandie, fut chargé de porter la couronne de France, quoiqu'il en fût réellement plus l'ennemi que le soutien. Louis, qui avait tout disposé pour rendre cette cérémonie éclatante et pompeuse, ne put en être témoin. Il tomba soudainement frappé d'apoplexie, et la paralysie qui en fut la suite ne lui laissa que quelques mois d'une vie languissante.

Sacre et mariage de ce jeune prince.

Cependant le sacre fut célébré avec magnificence, et bientôt après le jeune roi épousa Isabelle de Hainaut. Comme elle descendait directement d'Hermengarde, fille de l'infortuné Charles détrôné par Hugues-Capet, ce mariage excita dans la France une joie universelle. Charlemagne régnait encore dans le cœur et dans la mémoire des peuples, qui

(1) 1179.

avaient conservé l'habitude d'appeler les premiers princes de la race carlovingienne *les grands rois.*

Baudouin, père de la nouvelle reine, lui donna en dot le comté d'Artois et lui céda les droits de sa maison sur le Hainaut. Mais cet accroissement des possessions royales frappait faiblement la nation. Ce qui excitait ses transports, c'était la vive satisfaction de voir réuni le sang de deux rois, Hugues-Capet et Charlemagne.

Isabelle fut couronnée à Saint-Denis : comme elle s'avançait vers l'autel, un de ses officiers, levant, pour écarter la foule, son bâton de cérémonie, brisa trois lampes, dont l'huile se répandit sur la tête du roi et de la reine. La superstition du temps fit regarder cet accident comme un miracle, et chacun crut qu'une onction divine avait précédé celle que l'archevêque de Reims allait donner aux deux époux.

Mort de Louis-le-Jeune.

Peu de temps après, Louis-le-Jeune mourut à Paris en 1180, à l'âge de soixante ans : il en avait régné quarante-trois. On l'enterra dans l'église de Saint-Port, abbaye qu'il avait fondée. La reine Alix, sa femme, lui éleva dans ce lieu un magnifique tombeau. Dans la suite le roi Charles IX, ayant fait ouvrir cette tombe, y trouva le corps de Louis tout entier, et prit à ses doigts plusieurs anneaux ainsi qu'une croix d'or qu'il portait à son cou.

Famille de ce prince.

Louis-le-Jeune avait épousé trois femmes, Éléonore de Guienne, depuis reine d'Angleterre, Constance de Castille et Alix de Champagne. La première lui donna deux filles : Marie, qui épousa le comte de Champagne, et Alix, qu'il maria avec le comte

de Blois; Constance donna le jour à Marguerite, mariée au jeune Henri d'Angleterre, et après sa mort à Bela, roi de Hongrie. La reine Alix fut la mère de Philippe-Auguste. Elle eut aussi deux filles; la première, nommée comme elle Alix, fut d'abord fiancée à Richard, roi d'Angleterre. Ce lien promis étant rompu, elle donna sa main au comte de Ponthieu. Une autre fille, Agnès, plus malheureuse avec un titre plus brillant, épousa l'empereur Alexis Comnène, et se vit ensuite contrainte à donner sa main au barbare Andronic, meurtrier de son époux.

Ministres et savans de cette époque.

Les principaux ministres de Louis-le-Jeune furent Étienne de Garlande, Raoul, comte de Vermandois, Thibaut, comte de Blois, et le célèbre abbé Suger. Hugues de Chaumont, Mathieu de Montmorency, Simon de Méaufle, portèrent successivement l'épée de connétable. Robert-Clément de Metz, gouverneur de Philippe-Auguste, fut le premier qui donna un grand éclat à la dignité de maréchal de France, et en étendit les attributions. Cette charge n'était avant qu'un office du palais; depuis on vit les maréchaux remplacer les connétables à la tête des armées.

Les savans les plus distingués de ce règne, où si peu de lumières perçaient les ténèbres, furent saint Bernard, Abeilard, Arnault de Bresse, Héloïse, Gilbert de la Poiré, Gracian, Pierre Lombard, Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, Suger et Odon de Deuil, secrétaire du roi.

Dans ce faux jour qui commençait à poindre, la philosophie, au lieu de former avec la religion une union morale, n'en contractait qu'une ridicule, et

la plupart des doctes du temps cherchèrent laborieusement à expliquer les impénétrables mystères du christianisme par les syllogismes d'un philosophe païen, Aristote.

Ce fut dans ce siècle que l'on vit à Paris le premier collége fondé à Saint-Thomas-du-Louvre par Pierre de Dreux. La fondation du collége des Danois, dans la capitale, date aussi de la même époque.

Ce qui peut paraître non moins singulier, c'est que la prétention au bel esprit, le style trop figuré et l'abondance des antithèses, qui marquent ordinairement la corruption du langage et la décadence d'un goût trop raffiné, précédèrent en France le temps de la véritable éloquence, et, dans un siècle où la langue française commençait à peine à se délivrer de la rouille gauloise, germaine, et d'un latin défiguré, les écrivains les plus renommés, en traitant, soit en latin, soit en français, les matières les plus sérieuses, cherchaient le faux brillant des jeux de mots. L'abbé Vély cite avec raison comme un exemple de ce mauvais goût le passage suivant d'un écrit de saint Bernard, relatif à la pureté de la vierge Marie :

Flos utique filius Virginis... Flos campi, non horti; campus enim sine omni humano floret adminiculo, non seminatus ab aliquo, non defossus sarculo... Sic omnino, sic Virginis alvus floruit; sic inviolata, integra et casta Mariæ viscera, tanquam pascuæ æterni viroris florem protulere... Cujus gloria in perpetuum non marcescat.

Tableau chevaleresque de ce temps.

Les chroniques et les histoires de ce siècle de la féodalité sont arides. Les peuples y sont oubliés par les annalistes, comme ils l'étaient par les grands

qui les opprimaient. Aucune réflexion n'y rappelle les intérêts nationaux, et l'on y voit sans cesse les droits de l'humanité sacrifiés aux prétentions des grands et du clergé. Une sèche narration accumule sans ordre des faits souvent insignifians; les exploits monotones de quelques seigneurs châtelains, les attaques de leurs forts, les perfidies de leurs traités et les fraudes pieuses interviennent sans cesse dans les intrigues de la politique. Ceux de ces auteurs qui jouissaient de quelque renommée, ne se distinguent des autres que par des éloges exagérés, prodigués aux princes en raison de leur munificence pour les églises, et par des détails pompeux de la richesse de certaines abbayes. Une profusion d'images et de citations tirées des saintes Écritures en est le seul ornement, et l'éloquence ne s'y montre réchauffée que par une verve moins religieuse que fanatique. Prédicateurs froids lorsqu'ils prêchent la morale évangélique, ils ne deviennent orateurs véhémens que pour entraîner l'Europe dans la folie des croisades.

Il était réservé à des sentimens plus doux de donner un nouvel essor à l'imagination française et à notre poésie. Au milieu de ces mœurs barbares, deux passions, deux faiblesses, l'amour et la gloire, semblaient être les vertus du temps. L'une adoucissait la férocité de nos guerriers; l'autre disposait les cœurs généreux à secourir les opprimés. Toutes deux soumettaient la force à la beauté; aussi nos premiers bons ouvrages, dans ce siècle naissant de la chevalerie, furent des romans, des contes et des chansons. Romans de chevalerie.

L'orgueil féodal s'ennuyait sous les voûtes de ses sombres châteaux; l'imagination des conteurs, des troubadours, des trouvères, des jongleurs et des ménestrels, vint égayer ces vastes solitudes.

Les guerriers de ce temps aimaient à agir et non à réfléchir. L'imagination des Français était vive, et leur raison nulle. Aussi, pour les accoutumer à lire, il fallut leur présenter, comme aux enfans, non des histoires, mais des contes. Les romans de chevalerie parurent et furent par-tout recherchés avec avidité. On y retraçait ce qui plaisait le plus aux preux, la vie errante des aventuriers, les combats à outrance, les siéges de châteaux, l'éclat des tournois; et, au milieu de toute la bigoterie d'une époque superstitieuse, il se forma en France une sorte de mythologie nouvelle, où la beauté et la vaillance se trouvaient presque divinisées, et dans laquelle une galanterie héroïque, épurant l'amour, en faisait presque un culte moral.

Les paladins.

Au défaut de lois et de vertus, l'honneur vint présider aux destinées de la France; il donna des appuis à la faiblesse, des protecteurs à l'innocence et des héros à la patrie. Les mœurs féodales avaient couvert l'Europe de châteaux forts, repaires des tyrans qui, semblables à ceux de la Grèce barbare, répandaient l'effroi dans les bourgs et dans les champs; les mœurs chevaleresques créèrent un grand nombre de paladins qui, renouvelant les exploits des Hercule, des Pirithoüs, des Thésée, attaquaient ces monstres modernes, s'armaient pour défendre la justice, pour redresser les torts, pour venger les injures, pour protéger la veuve et l'orphelin.

La vie de chaque chevalier était, pour ainsi dire, un poème en action; il se croyait attaqué, défendu par de bonnes ou de mauvaises fées, par des enchanteurs méchans ou bienveillans; cherchant des aventures depuis les rives de l'Océan jusqu'aux extrémités de l'Asie, au retour de leurs longues courses, ils nourrissaient la crédulité du temps par des fables orientales, par les récits de combats soutenus contre des géans.

Les chroniques mêmes, adoptant ces exagérations, prêtaient à l'histoire les couleurs du roman. L'enfant du chevalier était bercé de ces contes à l'aurore de sa vie; ils faisaient sur son ame une impression qui ne s'effaçait plus.

Les femmes propageaient avec soin ces passions galantes et guerrières qui donnaient en Europe un empire réel à leur sexe; car dès-lors les preux ne vécurent plus que pour plaire à la beauté qui devenait la récompense de leurs travaux et l'arbitre de leurs destins.

Les anciens bardes des Francs n'existaient plus; de nouveaux bardes les remplacèrent. Courant de châteaux en châteaux, par-tout accueillis et fêtés, ils abrégeaient la longueur des soirées par leurs contes, par leurs chants et par leurs récits. Les troubadours.

Le vieux seigneur du manoir croyait rajeunir en entendant raconter les prouesses des jeunes chevaliers. La châtelaine et les femmes qui l'entouraient, suspendant leurs travaux, écoutaient avec avidité ces aventures, tantôt amoureuses, tantôt guerrières, dont le souvenir venait encore longtemps après agiter leur sommeil.

Les troubadours mêlaient à leurs récits des vers que la musique rendait plus faciles à retenir. Quelques ménestrels accompagnaient leurs voix de leurs instrumens. La douce paix de la campagne, les amours du hameau, avaient aussi leurs poètes nommés *trouvères*; c'étaient eux qui composaient les pastourelles ou lais.

Dans tous les temps la raillerie, l'épigramme, la satire, sont une sorte de consolation pour la faiblesse contre la force oppressive. Cette disposition générale de l'esprit humain, plus commune encore en France qu'en tout autre pays, donna naissance aux sirventes, poèmes satiriques, et aux fabliaux, dont quelques-uns, dialogués, donnèrent presque une idée de la comédie.

Le temps nous a conservé un de ces premiers drames satiriques, intitulé *l'Hérésie des pères*, et composé par Anselme Faidit, dont la plume hardie osa ainsi, dans des jours de fanatisme, attaquer celui des conciles qui proscrivait les Albigeois.

On chercherait vainement dans ces premières productions des muses françaises la clarté, l'élégance et le goût; mais l'imagination y brille, et on y voit avec surprise un mélange continuel de pruderie et de libertinage, de naïveté et d'affectation.

La cour d'amour. L'amour voulut avoir ses tribunaux. Une société de dames et de chevaliers, établie à Romana ou Pierre-Feu, porta le nom de *cour d'amour*. Les troubadours lui soumettaient des questions sentimentales qu'elle devait juger. On appelait *tensons* les plaidoyers que l'on chantait dans ces procès galans.

Le plus ancien des romans qui soit venu jusqu'à

nous est celui de *la Rose*, dont les personnages, dignes des *Précieuses ridicules*, sont *Jalousie*, *Bel Accueil* et *Faux semblant*.

Richard de Lille composa un petit poème satirique, dont le sujet était une querelle entre la Pudeur et la Volupté; celle-ci finit par jeter la première dans la Seine, « d'où il advint que depuis il » n'y eut plus de honte ni de pudeur dans Paris. »

Dès que les muses promirent la gloire, les plus fiers seigneurs français recherchèrent leurs faveurs. Les guerriers les plus renommés, les princes et les rois mêmes se disputèrent cette nouvelle palme, et parmi les troubadours on vit briller les noms de Raymond Bérenger, souverain de Provence, des comtes de Sceaux, de Grignan, de Castelane. Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, chantait la beauté en combattant pour elle. Louis-le-Jeune protégea les poètes, et mena en Palestine, à sa suite, plusieurs troubadours et ménestrels pour adoucir l'ennui du voyage.

Si l'on en excepte la vaillance, les qualités grandes et brillantes manquaient à ce monarque. Cependant on doit convenir qu'il montra de douces vertus qui lui méritaient l'affection des peuples. Il voulait le bien, aimait la justice, se montrait loyal à l'excès, et même à son préjudice, dans un temps où la mauvaise foi semblait généralement permise par la politique. Ce qui le distinguait de la plupart des princes, c'est qu'il était susceptible d'amitié : long-temps après la mort d'un ministre qu'il avait chéri, on l'entendait souvent dire aux ministres de la religion : « Priez Dieu pour mon cher Garlande. » Bienfaits de ce règne.

Avant le règne de son père et le sien, les campagnes voisines de Paris étaient livrées aux brigandages des seigneurs. Tous deux les comprimèrent. Les habitans de la capitale même, par le défaut de toute police, étaient en proie aux voleurs et aux assassins. Les noms de plusieurs rues, *Vide-Gousset*, *Coupe-Gorge*, *Coupe-Gueule* et *Tire-Chape*, sont de sales et honteux monumens de cette époque barbare.

Les citoyens libres de cette grande cité se voyaient encore, en 1134, dans un état d'humiliation peu différent de l'esclavage. Les bourgeois de Paris n'avaient pas le droit de poursuivre leurs débiteurs. Louis-le-Gros leur accorda ce droit ; mais il n'abolit pas celui de prise, qui permettait au monarque, toutes les fois qu'il entrait dans Paris, d'enlever aux habitans leurs meubles et leurs provisions.

Abolition du droit de prise.

Une ordonnance rendue par Louis-le-Jeune, en 1165, réforma cet abus. « Chaque fois, dit le prince, » que nous venions dans la capitale, nos sergens » avaient coutume de prendre dans les maisons les » matelas et les lits qui s'y trouvaient, usage vi- » cieux et illicite que nous prohibons. »

Le préjugé, venu des Francs, qui voulait que chacun vengeât sa propre injure, qui substituait la force à la justice, et consacrait le duel en le nommant *jugement de Dieu*, existait alors dans toute sa plénitude. L'Évangile même n'en éloignait pas le clergé, et Geoffroi de Vendôme cite un combat judiciaire qui eut lieu à cette époque entre un chanoine et un moine.

Les hommages rendus par un vassal à son su-

zerain n'étaient qu'un engagement de lui garder sa foi comme feudataire, et de lui prêter le secours de ses armes dans certaines circonstances. Mais l'hommage-lige imposait des obligations plus étroites. Le vassal s'engageait à soutenir le suzerain *contre toute créature qui peut vivre ou mourir.*

L'hommage du serf, déshonorant pour l'humanité, s'appelait *hommage de corps.* On en peut juger par les termes d'un arrêt qui déclare la nommée Agnès, *femme de corps taillable de haut et de bas à volonté, et ne pouvant se marier que du consentement de son seigneur.*

L'abbé Vély rapporte une transaction de l'évêque de Paris, confirmée par Louis VII. « Nous » consentons, dit ce prélat, qu'Odeline, notre » femme de corps, épouse Bertrand, homme de » corps de l'église de Saint-Germain-des-Prés, à » condition que les enfans nés de ce mariage appartiendront, moitié à notre personne, et moitié à l'abbé dudit monastère. »

Ainsi le sort de l'immense majorité du peuple français ne différait alors en rien de celui sous lequel gémissaient naguère encore les nègres de nos colonies.

Pour achever ce triste tableau des mœurs d'un ancien régime trop vanté par les enthousiastes de la chevalerie, le même historien cite avec raison les assises de Jérusalem ; car on sait que Godefroi de Bouillon, voulant régler la législation de son nouveau royaume, fit chercher avec soin dans les coutumes des différentes provinces de France celles qui

lui paraissaient le plus généralement établies. Or voici l'une de ces dispositions : « Si quelque vilain » que ce soit se marie avec vilaine d'autre lieu sans » le commandement du seigneur de la vilaine, le » seigneur du vilain rendra au seigneur de la vi- » laine, en échange, une autre vilaine du même » âge, par la connaissance de bonnes gens ; et, s'il » ne trouve vilaine qui la vaille, il donnera le meil- » leur vilain qu'il aurait d'âge à être marié. »

Comment comprendre que chez un peuple bien plus sauvage, Romulus et Numa, rassemblant, pour fonder la ville éternelle, des aventuriers, des brigands même de plusieurs contrées, aient établi dans leurs lois les égards réciproques entre les patriciens et les plébéiens, les devoirs mutuels de patrons et de cliens, l'union de la liberté et de la royauté, un respect religieux pour les droits de l'humanité ; tandis que, pendant plusieurs siècles, dans l'Europe éclairée par les lumières du christianisme, des lois barbares, au mépris des maximes de charité et d'égalité de l'Évangile, aient consacré l'injustice, la tyrannie des seigneurs et l'oppression des peuples, traités par eux comme les plus vils animaux ?

Origine de la chevalerie.

Le remède à tant de maux ne fut pas moins bizarre que ces maux l'étaient eux-mêmes, et les opprimés ne durent leur soulagement qu'à la folie de leurs oppresseurs. En effet, les croisades, qui firent verser tant de sang européen dans l'Orient, rapportèrent en compensation à l'Occident quelque bien et quelques lumières.

Lorsque le fanatisme précipitait dans des contrées lointaines une si nombreuse partie des sei-

gneurs de l'Europe et de leurs vassaux, la nécessité contraignit les papes et les rois, pour assurer la tranquillité intérieure, à recourir aux saines maximes, depuis long-temps oubliées, de la politique, de la religion, de la morale. Par-tout la paix de Dieu fut prêchée. La discorde civile suspendit ses fureurs. Par-tout on ouvrit des asiles aux veuves, aux orphelins; par-tout on leur chercha, on leur choisit des protecteurs. L'autorité royale, sous prétexte d'exécuter les décrets pacifiques des conciles, reprit plus de force et de dignité; les communes profitèrent de ces circonstances pour obtenir ou acheter leur affranchissement.

Enfin, comme il s'était établi en Palestine des associations religieuses et militaires pour soigner les malades, secourir les pauvres et combattre les infidèles, on vit se former aussi en Europe une institution à la fois guerrière, religieuse, galante et morale. Les guerriers qui s'engageaient dans cette bizarre et héroïque milice, devenue bientôt l'objet de la plus haute ambition de tous les preux, contractaient, aux pieds des autels, l'obligation de secourir les opprimés, de punir les oppresseurs, de défendre l'innocence et la beauté; ils juraient de remplir leurs devoirs au nom de Dieu, de l'honneur, du roi, et de la dame dont ils portaient les couleurs, et à laquelle ils consacraient leur vie.

Telle fut la chevalerie française, institution moderne, dont on ne peut faire remonter la naissance plus haut qu'à la fin du XIe siècle. La raison seule n'aurait jamais pu ni concevoir, ni fonder, ni organiser une si étrange association, dont le monde

antique n'avait point offert d'exemple. Cette chevalerie, dont on ne peut s'empêcher d'admirer l'enthousiasme, les vertus, l'héroïsme, même lorsque le bon sens est le plus choqué de ses exagérations, de ses travers et du mélange bizarre d'amour et de dévotion qui en composait l'esprit, cette chevalerie, dis-je, naquit des mœurs féodales et les adoucit : ce fut un bien né de l'excès des maux.

Pour combattre l'hydre de la féodalité, monstre aussi formidable que l'ancienne chimère, il fallut qu'un grand nombre de héros, presque aussi fabuleux que Bellérophon, s'unissent afin de la vaincre ou de lui dérober au moins ses nombreuses victimes.

Réception d'un chevalier.

On devait, pour parvenir au rang de chevalier, mériter cette dignité par une conduite généreuse et par de brillans exploits. Le candidat se préparait à sa réception par le jeûne, la confession, la pénitence et la communion. Il faisait ce qu'on appelait *la veille des armes*, en passant la nuit en prières dans l'église; se présentant ensuite au pied de l'autel, couvert d'un vêtement blanc et accompagné du chevalier qui lui servait de parrain, il écoutait avec humilité les exhortations du prêtre. Il lui présentait ensuite une épée qu'il portait pendue à son cou; le pontife la bénissait : il jurait sur elle de maintenir les réglemens de la chevalerie et d'être fidèle à l'honneur ainsi qu'à la religion. Le chevalier qui recevait le novice le frappait légèrement avec son glaive en lui disant : « Au nom de Dieu, » de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier. »

Les dames qui assistaient à la cérémonie attachaient au nouveau chevalier ses éperons d'or, le revêtaient de la cotte de mailles, de la cuirasse, des brassards, des gantelets, et lui ceignaient l'épée. Alors le chevalier, sautant sur son coursier, brandissait ses armes et montrait aux assistans, par ses évolutions rapides, sa grace et sa force.

Le jeune preux qui se destinait à cette belliqueuse carrière, entrait chez quelque seigneur d'abord en qualité de page, et ensuite d'écuyer. Là, il s'instruisait et se formait à tous les devoirs qu'il devait remplir, suivait par-tout son seigneur, conduisait ses chevaux et prenait soin de son armure.

On a conservé le souvenir de la singulière et naïve prière d'un chevalier nommé Lahire : « Dieu, disait-» il au moment d'un combat, je te prie de faire » aujourd'hui pour Lahire ce que tu voudrais que » Lahire fît pour toi, s'il était Dieu et que tu fusses » Lahire. »

En considérant d'une part la naïveté et de l'autre les vices des Français à cette époque, on croit voir réunies et confondues l'enfance et la décrépitude d'un peuple.

Louis, si hardi dans les combats, et Henri II, si audacieux dans ses entreprises contre les barons de son royaume, accrurent, par leur condescendance, l'autorité abusive du Saint-Siége. Les prétentions de la cour de Rome étaient devenues, dans ce siècle, si arrogantes, que les légats osèrent dire, au milieu d'une assemblée d'évêques et de barons, devant laquelle ils avaient forcé le roi d'Angleterre de comparaître : « Nous ne redoutons rien ; car nous

» venons parler au nom d'une puissance accou-
» tumée à commander aux rois, aux princes et
» aux peuples. »

On voit que les lieutenans du *serviteur des serviteurs de Dieu* égalaient, au moins en orgueil, les Popilius et les autres lieutenans de l'ancien sénat romain. Au reste, Condillac dit avec raison que « l'accroissement du pouvoir des papes était moins » dû à leurs talens qu'à la faiblesse des rois, à » l'ignorance des évêques et à la crédulité des peu- » ples. Jamais ils ne formèrent un plan méthodi- » que d'usurpation; mais, comme les seigneurs, » ils prirent ce qu'on leur laissait prendre, parce » qu'on ne savait rien contester. »

Louis-le-Jeune était moins propre que tout autre à réformer de tels abus : adonné aux petites pratiques d'une dévotion minutieuse, on le voyait, dans les plus grands périls, consumer le temps en longues prières, et commander à ses soldats épuisés des jeûnes austères dont il donnait l'exemple. A son retour de Jérusalem, il refusa même, par scrupule, un indult que le pape voulait lui accorder pour la collation de tous les principaux bénéfices vacans dans le royaume.

On aurait cru qu'un prince si pieux devait être sévèrement chaste. Cependant plusieurs auteurs lui donnent un fils naturel nommé Philippe, qui fut, dit-on, doyen de Saint-Martin de Tours.

Pour rendre encore plus terne un règne, dont la perte de tant de provinces, par un divorce impolitique, avait obscurci l'éclat, le sort plaça Louis entre deux monarques célèbres, Louis-le-Gros son

père et Philippe-Auguste son fils. La justice de l'histoire ne comptera point Louis-le-Jeune au nombre des grands rois; mais elle doit le placer honorablement au rang des guerriers vaillans et des preux chevaliers.

CHAPITRE SEPTIÈME.

PHILIPPE-AUGUSTE.

(1179.)

Portrait de Philippe-Auguste.—Troubles civils pour la régence. —Édits contre les Juifs et les blasphémateurs.—Conférence entre les rois de France et d'Angleterre.—Fermeté de Philippe. —Destruction de brigands.—Exil de Henri, duc de Saxe.—Nouveaux troubles civils.—Révolte du régent.—Sa soumission. —Dissensions en Angleterre.—Ligue des Pastoureaux.—Travaux dans la capitale.—Révolte des fils du roi d'Angleterre.—Guerre avec l'Angleterre à la mort de Geoffroi, duc de Bretagne—Naissance de Louis-Cœur-de-Lion.—État de l'Orient.—Croisade des Français et des Anglais.—Mort de la reine Isabelle.—La dîme saladine.—Ambition de Richard-Cœur-de-Lion.—Guerre avec l'Angleterre.—Hommage de Richard au roi de France.—Conférence entre Henri et Philippe.—Défaite, fuite et soumission de Henri.—Mort de ce prince.—Son portrait.—Couronnement de Richard.—Traité d'alliance entre la France et l'Angleterre.—Dispositions de Philippe avant son départ.—Réunion des armées française et anglaise.—Traité des Grecs avec Saladin.—Arrivée de Philippe et de Richard à Gênes.—Sujet de discorde entre Richard et Tancrède, roi de Sicile.—Intervention de Philippe.—Soumission de Richard au roi de France.—Paix entre Tancrède et le roi d'Angleterre.—Querelle de Philippe et de Richard.—Mort de l'empereur Frédéric.—Bataille entre les croisés et les Sarrasins.—Défaite des chrétiens.—Siége d'Acre.—Détresse de l'armée chrétienne. —Arrivée du roi.—Portraits de Philippe et de Richard.—Leur maladie.—Premier assaut.—Capitulation refusée.—Nouveaux assauts.—Capitulation accordée.—Projet de départ de Philippe.—Son embarquement.—Son arrivée en France.—Tribu des Assissins ou Assassins.—Leur chef, le Vieux de la

montagne.—Meurtre attribué à Richard.—Les massiers, garde de Philippe.—Vengeance féroce du roi d'Angleterre.—Représailles.—Reprise des hostilités.—Traité avec le soudan.—Retour de Richard dans ses États.—Mort du soudan.

Portrait de Philippe-Auguste.

Si Philippe-Auguste montra sur le trône quelques-unes des erreurs de son siècle, et s'il commit plusieurs fautes que l'ignorance et la superstition rendaient alors trop communes, il y fit briller aussi ces grandes et rares qualités qui rendent les princes célèbres et font respecter leurs noms par les siècles.

Philippe-Auguste, brave, habile, généreux, sage dans sa politique, ferme dans ses desseins, rapide dans ses entreprises, réprima l'orgueil des grands vassaux, affermit l'autorité royale, protégea le peuple, favorisa la renaissance des lettres, sut résister à l'ambition de la cour de Rome, réunit à sa couronne un grand nombre de riches provinces que les Anglais en avaient séparées, anéantit, par ses armes, une ligue puissante, fit respecter la France par les nations étrangères, embellit sa capitale par des monumens, et favorisa cette université naissante qui cherchait à faire sortir la raison des ténèbres.

Enfin, Philippe fut un des grands rois dont le génie illustra notre patrie; ses contemporains lui donnèrent le nom d'Auguste, parce qu'il était né dans le mois d'août; l'éclat de son règne fit consacrer ce nom par la postérité : ce titre mérité fut d'autant plus glorieux pour lui, qu'il survécut à

celui de conquérant, décerné plus souvent par la fortune que par la vertu.

Cependant cette fortune, qui régit le monde, ne fut pas étrangère au succès de Philippe. Elle abrégea la carrière de Richard-Cœur-de-Lion, rival redoutable, qui l'emportait sur Philippe en audace, en rapidité, et plaça sur le trône d'Angleterre un roi lâche et cruel, Jean-sans-Terre, qui, par ses fautes et par ses crimes, donna au roi de France l'occasion et les moyens de reconquérir assez légalement la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Poitou et la Guienne.

Dans ces temps féodaux, la seigneurie donnait plus de pouvoir que la royauté, et Philippe, réunissant sous son autorité tant de vastes domaines, accoutuma les peuples à voir la puissance royale s'agrandir et se confondre avec les droits de la seigneurie.

M. Hallam, dans ses remarques judicieuses et profondes, observe avec raison que les progrès de la royauté, sous le règne de Philippe-Auguste, enlevèrent, par leur rapidité, aux grands vassaux le temps et la possibilité de calculer, de prévoir la grande révolution qui menaçait leur existence, et de s'y opposer.

Philippe-Auguste avait quinze ans lorsqu'il fut couronné. Plusieurs historiens datent de cette époque l'institution des douze pairs de France. Henri II, roi d'Angleterre, porta dans cette cérémonie, comme duc de Normandie, l'épée royale. Le comte de Champagne, grand sénéchal, le grand chambellan, le grand boutillier et le connétable y remplirent les fonctions de grands officiers de la couronne.

Le mariage d'Isabelle de Hainaut et de Philippe fut célébré, malgré l'opposition de la reine-mère, du comte et du cardinal de Champagne. Quelques historiens, trompés par le mécontentement des seigneurs de ce parti, ont supposé, je crois à tort, que le peuple partageait cette désapprobation. La plupart des auteurs s'accordent à dire que cette union, qui mêlait le sang carlovingien à celui des Capétiens, excita au contraire dans la nation une satisfaction générale.

Troubles civils pour la régence.

La jeunesse du roi rendait une régence nécessaire; la reine Alix, l'archevêque de Reims, son frère, et Philippe, comte de Flandre, se disputaient les rênes du gouvernement. Cette contestation remplissait la cour d'intrigues; le comte de Flandre l'emporta; et, comme le roi venait d'épouser sa nièce, la reine-mère se réfugia en Champagne (1), souleva en sa faveur les seigneurs champenois, les comtes de Blois, de Chartres, de Sancerre, et invoqua la protection de Henri, roi d'Angleterre, toujours prêt à profiter des dissensions de la France.

L'archevêque de Reims fomentait avec chaleur cette insurrection, dont le comte de Sancerre dirigeait les soldats. Guillaume l'Armorique appelle ce comte *comes sacræ Cæsaris*. Philippe, trop jeune pour administrer, mais non pour combattre, marcha rapidement contre le comte de Sancerre, lui enleva Châtillon-sur-Loire, rasa ce château, et, conformément aux mœurs barbares du temps, dévasta cette contrée. Ce fut après cette expédition qu'il alla

(1) 1179-1180.

jusqu'à Bapaume au-devant de la reine Isabelle. Elle reçut la couronne à Saint-Denis le jour de l'Ascension. Le roi crut alors nécessaire de s'y faire couronner de nouveau par Guy, archevêque de Sens.

Ce fut le comte de Flandre qui, dans cette dernière cérémonie, porta l'épée de connétable. Philippe, justement irrité de voir plusieurs grands vassaux, et même ses plus proches parens, s'armer contre lui au moment où il montait sur le trône, conçut dès-lors le ferme dessein de réprimer leur orgueil et d'abattre leur pouvoir; mais, sentant la nécessité de voiler ce grand projet pour en assurer l'exécution, il dissimula. « Je suis encore jeune, » disait-il à un de ses favoris, je suis contraint d'en» durer leurs outrages; mais ils vieilliront, ils s'af» faibliront; moi, je croîtrai en force et en pouvoir; » à mon tour, s'il plaît à Dieu, je me vengerai. »

Il fallait pour combattre la formidable Angleterre et pour entreprendre une lutte dangereuse avec les grands, se créer un trésor. Ce fut probablement cette nécessité qui porta Philippe ou son conseil à publier un édit rigoureux contre les Juifs.

Édits contre les Juifs et les blasphémateurs

Le 14 février 1179, on arrêta tous les Israélites qui se trouvaient à Paris, on ferma leur synagogue, on s'empara de leurs biens, on libéra leurs débiteurs, qui ne furent obligés de payer qu'un cinquième de leurs dettes au profit du fisc. Leurs temples furent changés en églises. La même persécution s'étendit contre eux dans tous les domaines royaux, et fut imitée par plusieurs seigneurs.

Un tel acte, contraire aux droits divins et hu-

mains, ainsi que l'observe avec raison le président Hénault, et depuis formellement désapprouvé par un pape, Grégoire-le-Grand, fut aussi l'effet des contes absurdes qui avaient entouré le berceau de Philippe. On lui avait persuadé que les Juifs crucifiaient chaque année des enfans, qu'ils volaient les vases sacrés, et qu'ils outrageaient la croix; trompé par ces calomnies, il se montra inexorable pour ces infortunés, malgré les représentations d'un grand nombre d'évêques, qui s'efforcèrent de le fléchir en leur faveur, soit par intérêt, soit par charité.

Il rendit dans le même temps une autre ordonnance contre les blasphémateurs, et cette ordonnance porte l'affreuse empreinte de l'injustice de ce siècle féodal; car, en vertu de cet acte, les blasphémateurs riches et nobles n'étaient condamnés qu'à une amende; tandis que les pauvres, roturiers ou serfs, qui avaient commis le même délit, devaient être noyés.

Ces taches du règne d'un grand roi, lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, ne peuvent être attribuées avec justice qu'à son temps, à ses instituteurs et à ses ministres.

Les troubles civils continuaient. L'archevêque de Reims, cherchant à les étendre, se plaignit inutilement au pape de l'offense que le roi lui avait faite, en le privant du droit de le couronner. Le Saint-Siége ne soutint point ses prétentions.

Conférence entre les rois de France et d'Angleterre.

Le roi d'Angleterre venait de débarquer en Normandie, et s'y était vu entouré par la reine-mère et par les seigneurs français mécontens. Philippe marcha contre eux. Bientôt les armées furent en

présence ; mais, avant de livrer une action où l'on aurait vu, avec horreur, une reine portant les armes contre son fils, on convint d'une conférence qui eut lieu près de Try et de Gisors.

Dans cette conférence entre Henri, monarque vieux et expérimenté, et un jeune roi de quinze ans, la lutte était loin de paraître égale. Le vieil Henri, comptant sur l'ascendant que pouvaient lui donner son âge, sa gloire et sa puissance, employa tour-à-tour les prières et les menaces pour déterminer Philippe à rappeler près de lui sa mère et ses oncles, c'est-à-dire à retomber sous leur tutèle. Mais l'enfant-roi, montrant une audace et une fermeté précoces, et guidé par les conseils du maréchal Robert-Clément de Metz, son ministre, refusa de se réconcilier avec ses oncles.

Cependant, résistant d'un autre côté à son conseil, qui s'opposait au rappel de la reine-mère, et ne craignant point son pouvoir, quand elle serait seule près de lui, il promit de la recevoir et de lui donner un revenu conforme à son rang, dès que le roi Louis-le-Jeune, dont la fin était alors prochaine, serait expiré. Il exigea seulement que la reine Alix remît dans ses mains les châteaux forts bâtis sur ses domaines.

Henri insista vainement sur la nécessité, qu'il représentait comme un devoir, de conclure la paix avec les comtes de Champagne, de Sancerre, de Blois, et l'archevêque de Reims.

Fermeté de Philippe.

Philippe répondit fièrement aux paroles un peu hautaines du monarque anglais : « Je n'ai à rendre » compte de ma conduite qu'à Dieu ; l'autorité

» royale subsistera malgré les efforts des factieux :
» je ne pardonnerai qu'à ceux qui se soumettront
» à mon pouvoir, et je punirai sévèrement ceux
» qui voudront le braver. » Une telle fermeté dans un âge si tendre lui mérita l'estime et l'admiration de Henri. Les hostilités cessèrent, et, le roi Louis étant mort deux mois après, Henri et Philippe, se montrant une mutuelle affection, confirmèrent les conventions d'Yvry et conclurent définitivement la paix.

Destruction de brigands.

Le roi, délivré de la guerre étrangère, employa son activité à réprimer les brigandages affreux qu'exerçaient par toute la France les Brabançons, Côtereaux et Routiers, qui ne vivaient que de vols et de pillage, lorsqu'aucun prince ne les prenait à sa solde. Les troupes royales les attaquèrent, les poursuivirent et en tuèrent plus de sept mille.

Le père Daniel approuve justement cette rigueur indispensable ; mais il était tombé dans une étrange erreur en excusant la persécution des Juifs, et en lui donnant des éloges aussi injustes que contraires à la dignité de l'histoire.

Exil de Henri, duc de Saxe.

Tandis que la défaite des rebelles inspirait pour l'autorité royale un respect depuis long-temps oublié, en Germanie la chute éclatante d'un prince puissant frappa d'étonnement les peuples accoutumés à l'impunité des grands vassaux : le duc de Saxe avait envahi les biens de l'église de Cologne ; l'empereur marcha contre lui, le défit, le chassa de ses propres domaines, et, l'appelant en jugement, le fit condamner, par l'assemblée des grands de l'empire, à un exil de sept ans.

Ce duc de Saxe, Henri, surnommé le Lion, se vit ainsi dépouillé de ses vastes États, qui comprenaient la Saxe, la Bavière et la Westphalie. L'empereur Frédéric ne laissa à cette antique maison que le duché de Brunswick, qu'elle possède encore aujourd'hui.

Cet infortuné duc était gendre du roi d'Angleterre; il implora vivement son appui. Le monarque anglais pressait avec instance le roi de France et le comte de Flandre de former avec lui une ligue contre l'empereur; mais Frédéric, par d'adroites négociations, détourna l'orage qui le menaçait, et le duc de Saxe, perdant toute espérance, se vit obligé d'implorer la clémence de l'empereur. Frédéric ne rendit rien au banni, seulement il abrégea son exil.

Nouveaux troubles civils.

Quand même Philippe aurait formé l'impolitique projet d'intervenir, par ses armes, sans aucun intérêt direct, dans la querelle du duc de Saxe et de l'empereur, il se serait vu détourné de ce dessein par de nouveaux troubles qui ne tardèrent pas à s'élever dans ses propres États.

Révolte du régent.

La reine-mère, Alix, revenue à la cour, était parvenue peu à peu à reprendre sur le roi son ancien crédit et à renverser celui du comte de Flandre. Le régent, irrité de sa disgrace, quitta brusquement Philippe, sous le prétexte de résister à d'injustes prétentions formées par le roi sur ses domaines, que ce monarque supposait devoir faire partie de la dot d'Isabelle.

Le comte de Flandre prit les armes. A ce signal le cardinal de Reims, le duc de Bourgogne, les

comtes de Blois, de Sancerre, et un grand nombre de seigneurs se joignirent à lui, redoutant la fierté d'un jeune monarque qui voulait et savait régner. Ils espérèrent, par leurs forces réunies, contraindre ce prince à subir les lois que leurs pères avaient long-temps imposées aux rois carlovingiens et aux premiers Capétiens.

Philippe, comptant peu sur l'appui inconstant et temporaire des milices féodales, imita l'exemple de Henri II, prit à sa solde des aventuriers, et, prévenant par sa rapidité la réunion des rebelles, porta la dévastation dans le comté de Sancerre; il entra ensuite en Bourgogne, s'empara de Châtillon-sur-Seine, et battit le fils du duc de Bourgogne, qui resta prisonnier : la promptitude de ces exploits consterna les rebelles. Le duc de Bourgogne et le comte de Sancerre se soumirent. On était inquiet du parti que prendrait le roi d'Angleterre. Philippe courut le trouver à Gisors, et conclut un traité avec lui (1).

Ce fut cette même année que mourut la comtesse de Flandre. Philippe, écoutant plus son ambition et ses ressentimens contre le comte que la stricte justice, prétendit qu'il devait hériter d'Amiens, de Péronne et du comté de Vermandois. M. Hallam, et plusieurs autres auteurs, citent des actes qui prouvent que ses prétentions étaient peu fondées.

Mais dans ce siècle, comme les intentions étaient rarement sincères, la rédaction des traités était obscure et vague; la force tenait lieu de droit. Le

(1) 1182.

comte de Flandre, sommé de remettre ses domaines au roi, refusa d'obéir, et leva une forte armée. Ce qui peut indiquer le degré de richesse que le commerce commençait alors à donner aux Flamands, c'est que Gand seul fournit au comte vingt mille hommes.

Sa soumission.

Un si grand armement échoua par le peu d'habileté du chef; il ne put ni s'emparer de Corbie, ni surprendre Béthisy, comme il l'espérait. Cependant, fier de ses forces, il s'était vanté de venir rapidement jusqu'à Paris, et d'y planter son étendard. La marche prompte de Philippe abaissa son orgueil. A son approche le comte se retira. Le roi assiégea le château de Bove, près d'Amiens. Le comte de Flandre accourut pour défendre ce fort, et défia le monarque au combat. Mais les manœuvres de Philippe l'intimidèrent; au lieu de livrer bataille, il continua sa retraite si précipitamment qu'elle ressemblait à une fuite; et, comme le roi le poursuivait vivement, saisi de frayeur, il avoua sa félonie, sollicita sa grace, et obtint la paix en cédant à Philippe Amiens, le Vermandois et le comté de Sancerre. Ce traité fut signé à Crépy. On y comprit le duc de Bourgogne, qui n'osait résister seul au vainqueur.

Le roi était irrité de la partialité que la reine avait montrée contre lui dans cette querelle avec les Flamands. Il voulait la répudier; mais la sagesse de l'évêque de Senlis, son ministre, apaisa sa colère et le fit renoncer à ce dessein, dont il lui démontra l'injustice, le scandale et le danger.

Ce prince, fidèle aux maximes de son aïeul et de

son père, ne négligeait aucune occasion d'affaiblir les grands, en prenant contre eux le parti de leurs vassaux. Le seigneur de Vergy s'était vu injustement dépouillé par le duc de Bourgogne : Philippe fit citer le duc à la cour des pairs; elle le condamna à rendre Vergy à son vassal et à payer une amende de trois mille livres.

Dissensions en Angleterre.

La fin du règne de Henri, roi d'Angleterre, se voyait troublée par des dissensions de famille, et son étoile semblait s'éclipser au moment où s'élevait brillamment celle du jeune roi des Français. Henri, fils aîné du monarque anglais, aspirait à l'indépendance. Révolté contre son père, il implora la protection de Philippe, qui la lui refusa. Ce prince mourut peu de temps après, et Philippe demanda hautement qu'on lui restituât Gisors et le Vexin qui avaient été donnés en dot à sa veuve, Marguerite de France. Après une assez longue contestation, les prétentions de Marguerite furent réduites à un douaire de dix-sept cent cinquante livres. Cette reine épousa dans la suite Bela, roi de Hongrie.

Ligue des Pastoureaux.

Les paysans, opprimés par les seigneurs, s'étaient réunis, dans plusieurs parties de la France, en bandes très-nombreuses : ces rebelles portaient le nom de *Pastoureaux*. Celui qui les avait le premier appelés aux armes, n'avait eu pour objet que d'opposer une digue à la tyrannie, et de mettre un terme aux guerres privées des seigneurs, dont les débats continuels causaient la ruine des peuples. Mais bientôt ces insurgés, animés par la vengeance et par la cupidité, se conduisirent en brigands et se confon-

dirent avec les Routiers et Côtereaux, qui répandaient par-tout la terreur et la dévastation. L'armée du roi marcha contre eux et en extermina un grand nombre. Le reste fut détruit par les troupes de plusieurs seigneurs ligués pour les combattre. Cette ligue exterminatrice ne démentit alors que trop le nom qu'elle avait pris de *ligue pacifique*.

Travaux dans la capitale. L'année 1184 fut pour les Parisiens une époque mémorable. La capitale, digne alors du nom de Lutèce, n'était qu'un amas de boue. A peine dans l'hiver pouvait-on y communiquer d'un quartier à l'autre, et le palais même était infecté par les vapeurs de la fange qu'agitaient les chevaux et les chars. Philippe-Auguste en fit paver les trois principales rues. Ce prince, non moins occupé des embellissemens de cette résidence royale que de l'accroissement de son autorité et de la réforme des lois, ne se reposait des travaux de la guerre qu'en se livrant avec une égale activité à ceux de l'administration.

A la même époque, Maurice de Sully commença la construction de l'église de Notre-Dame. Ce fut aussi en 1184 que Philippe entoura de murs le bois de Vincennes. Le vieux roi d'Angleterre lui envoya, pour peupler ce parc royal, un grand nombre de cerfs et de daims. Cependant ce monarque rusé cherchait, en flattant la vanité du roi de France, à se dispenser, par une vaine courtoisie et par de frivoles dons, de l'exécution de ses engagemens. Il avait promis de marier Richard-Cœur-de-Lion, son héritier, avec Alix, sœur de Philippe, et cette union se différait de jour en jour sous divers pré-

textes. Les uns attribuaient ces délais à la répugnance de Richard et à son caractère aussi fier qu'indépendant. D'autres, avec plus de raison, prétendaient que le vieil Henri, qu'aucune décence n'arrêtait dans ses passions, était devenu lui-même épris d'Alix et l'avait séduite.

Révolte des fils du roi d'Angleterre.

Il est naturel qu'un père qui outrage la morale inspire peu de respect à ses enfans. C'est la vertu plus encore que la nature qui rend sacrée l'autorité paternelle. Les trois fils du roi d'Angleterre se révoltèrent contre lui (1). Ils s'armèrent, Geoffroi, duc de Bretagne, pour s'emparer de l'Anjou, Richard et Jean pour se saisir de l'Aquitaine, de la Saintonge et du Limousin.

Henri, accourant pour s'opposer à leurs efforts, les trouva soutenus par un trop grand nombre de seigneurs. Essayant alors de les ramener par la douceur, au lieu de les vaincre, il les appela à une conférence; mais, loin d'y porter un esprit de paix et de soumission, les jeunes princes n'y montrèrent que de la violence. Le père, méconnu par ses enfans, se vit traité en ennemi par leurs partisans. On répondit à ses reproches par des injures, à ses offres de pardon par des insultes. Forcé de s'éloigner, il fut poursuivi et courut risque de perdre la vie au milieu des traits qu'on lui lançait.

Guerre avec l'Angleterre à la mort de Geoffroi, duc de Bretagne.

Sur ces entrefaites, Geoffroi, duc de Bretagne, mourut (2). Ce fut ce prince qui établit le premier dans ses États l'héritage des fiefs en faveur des aînés de chaque famille, à l'exclusion des cadets, qui

(1) 1183. — (2) 1186.

n'eurent plus de droits qu'à des pensions alimentaires. Cette coutume devint générale en Bretagne.

La mort de ce prince compliqua les dissensions qui troublaient les derniers jours de Henri. Philippe-Auguste prétendit, comme suzerain, à la tutèle d'Éléonore, fille et héritière du duc Geoffroi. Henri la lui contestait en sa qualité d'aïeul d'Éléonore et de duc de Normandie. Ces difficultés furent la cause d'une nouvelle guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre (1).

Voltaire dit justement « que ces fréquentes guer-
» res entre Philippe-Auguste et les rois d'Angle-
» terre étaient inévitables. Le suzerain devait sans
» cesse prétendre à maintenir une autorité que bra-
» vaient des vassaux trop puissans. » Il compare ces querelles « à des contagions qui dépeuplent les pro-
» vinces sans changer leurs limites et sans améliorer
» les mœurs. »

La rupture de la paix en donnait cette fois une preuve éclatante; car Richard-Cœur-de-Lion, auquel son père avait enfin cédé le Poitou et la Guienne, refusait orgueilleusement de rendre hommage au roi de France pour ces deux provinces.

Philippe, rassemblant promptement ses troupes, surprit ses ennemis par sa célérité, franchit la Loire, s'empara d'Issoudun, de plusieurs autres places, et assiégea Châteauroux, ville dans laquelle s'étaient renfermés le prince Richard et Jean son frère.

Henri accourut au secours de ses fils. Les deux

(1) 1187.

armées en présence se disposaient à une action décisive, lorsque des légats du pape Urbain III parurent soudain au milieu des deux camps. Leur voix pacifique fut écoutée, et, par leur entremise, les deux rois conclurent une trève; elle fut avantageuse pour la France. Philippe garda les places qu'il avait prises, et l'impétueux Richard, mécontent du faible appui que son père lui avait donné, promit de rendre hommage à Philippe et rechercha son amitié.

Ce fut cette année (1) que la reine Isabelle donna le jour à un fils, Louis, surnommé depuis *Cœur-de-Lion*. Le sang de Charlemagne et de Hugues-Capet coulait dans les veines du jeune prince. Cet héritage de deux races glorieuses, rappelant de si grands souvenirs, excita dans la France une joie générale. Malgré l'évidence des faits, un préjugé de tous les temps propage dans l'esprit des peuples cette erreur, peut-être utile, qui les porte à croire que le génie se transmet comme le nom. Ce qui est vrai, c'est qu'une naissance héroïque est un pesant fardeau qu'on traîne avec honte quand on ne le porte pas avec gloire. La naissance du prince fut célébrée à la cour par de brillantes fêtes; on illumina Paris pendant huit jours. Naissance de Louis-Cœur-de-Lion.

Tandis que la France, rayonnant d'espoir sous le sceptre d'un roi jeune, affable, généreux, actif, victorieux, se livrait à une joie universelle, inspirée par la paix et par la naissance de l'héritier du trône, les nouvelles désastreuses qui arrivèrent de la Palestine, répandirent sur l'Occident un voile de État de l'Orient.

(1) 1187.

tristesse. Par-tout l'étendard de Mahomet triomphait de la croix. Le tombeau de Jésus-Christ était retombé sous le pouvoir des Musulmans, et le pape, cherchant à réveiller le zèle religieux des princes de l'Europe, fit prêcher une nouvelle croisade par ses légats, l'archevêque de Tyr et l'évêque d'Albano.

Un conquérant célèbre, Saladin, était alors le héros de l'Asie. A la tête d'un parti de rebelles, il avait massacré le soudan d'Égypte; il était monté sur son trône, et annonçait hautement le dessein et l'espoir de régner sur tout l'Orient.

Les chrétiens effrayés avaient chargé l'archevêque de Tyr d'invoquer le secours des princes européens; mais les efforts de ce prélat étaient demeurés sans succès. Il avait trouvé Louis-le-Jeune trop occupé à combattre les Anglais. Le roi d'Angleterre se voyait engagé dans une funeste querelle avec son clergé et le Saint-Siége, relativement au meurtre de Becquet; enfin l'empereur Frédéric était en guerre ouverte avec le pape.

Les forces des croisés en Palestine, épuisées chaque jour par des combats sanglans, étaient encore affaiblies par des dissensions intestines, inévitables conséquences de l'anarchie féodale.

Saladin en profita pour s'emparer de Gaza. Amaury, roi de Jérusalem, n'existait plus. Son fils, Baudouin IV, âgé de treize ans, occupait le trône sous la tutèle de Raymond, comte de Tripoli. Ce jeune monarque, frappé de la lèpre, et forcé de renoncer au sceptre et à la société des hommes, balançait sur le choix de son successeur.

Le comte de Tripoli et le prince d'Antioche en-

treprirent de le décider en leur faveur par la voie des armes. Baudouin, irrité, maria sa sœur Sibylle, veuve du marquis de Montferrat, à Guy de Lusignan, investit ce seigneur des comtés de Jaffa, d'Ascalon, et lui confia le gouvernement de ses États.

L'inconstance est inséparable de la faiblesse. Baudouin, changeant peu de temps après de dessein, voulut enlever à Guy de Lusignan tout ce qu'il venait de lui donner, et plaça son sceptre dans les mains de son neveu Baudouin, fils de Sibylle; de sorte que cette princesse, qui se croyait déjà reine, ne fut plus que la mère d'un roi.

Lusignan voulut conserver par la force le pouvoir dont le privait la légèreté d'un roi mourant. Il souleva Jérusalem en sa faveur. Sur ces entrefaites les deux Baudouin moururent, et Lusignan fut proclamé roi par le peuple.

Cet assentiment général força le comte de Tripoli, qui lui disputait le trône, à dissimuler son ressentiment; il feignit de se soumettre. Mais, dès ce moment, décidé à la vengeance et sacrifiant sa patrie ainsi que sa religion à un lâche orgueil, il trahit la cause chrétienne et se vendit secrètement à Saladin.

De tous les princes croisés, Lusignan, par malheur, était le moins capable de défendre, dans un grand péril, le sceptre et la croix. Son propre frère, en apprenant son élection, s'écria : « Si l'on fait un » tel homme roi, je pense qu'on doit me faire Dieu.»

Ce faible prince, accordant une confiance aveugle au perfide comte de Tripoli, rassembla son armée, marcha contre Saladin, et lui livra présomptueusement bataille dans la plaine de Tibériade.

Au signal donné, le comte de Tripoli attaque l'ennemi avec une ardeur feinte. Après une première charge, il se retire; Lusignan vole à son secours; mais au moment où la mêlée s'engage, le roi se voit abandonné par son traître vassal, dont les troupes prennent la fuite. Entouré par les Sarrasins, vainement il cherche une ressource dans le courage du désespoir; ses soldats sont taillés en pièces. Les intrépides Templiers, qui l'entourent et lui servent de boucliers, sont tous exterminés. Le roi lui-même tombe dans les fers du vainqueur. La perte du royaume fut le prompt résultat d'une seule défaite. Acre, Béryte, Jérusalem, se rendirent au vainqueur, et la reine Sibylle lui livra la ville d'Ascalon pour racheter la liberté de son époux.

Après ce grand désastre, les chrétiens ne conservèrent dans l'Orient qu'Antioche et Tripoli. Tyr était au moment de tomber sous le pouvoir des Arabes; le courage de Montferrat la sauva de ce malheur. Saladin, profitant de la trahison et méprisant le traître, laissa languir et mourir dans l'oubli le comte de Tripoli, également en horreur aux Musulmans et aux chrétiens.

Croisade des Français et des Anglais.

Lorsque ces nouvelles funestes parvinrent en Europe, le pape en mourut de chagrin (1). Grégoire VIII, qui remplit peu de temps son siége, écrivit à tous les fidèles des lettres pressantes pour les appeler aux armes. Clément III, son successeur, ordonna dans toute la chrétienté des prières publiques. Ses légats conjurèrent les rois de France et

(1) 1187.

d'Angleterre d'oublier leur ancienne rivalité, de s'armer pour soutenir la croix, et de sacrifier leur profane ambition au salut de leurs frères et de leur culte.

Dès que la chute de Jérusalem retentit dans l'Europe, le fanatisme religieux et guerrier se réveilla : les Français et les Anglais coururent les premiers aux armes avec cette passion que devaient inspirer, dans ce siècle chevaleresque, la foi outragée et la gloire humiliée.

L'explosion de ce zèle ardent était cependant encore retardée par une nouvelle guerre prête à éclater entre Philippe et Henri ; mais le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne, de Blois, du Perche et de Sancerre s'opposèrent à cette guerre, qui devait livrer, sans secours, les chrétiens d'Orient à leurs barbares ennemis. La plupart des seigneurs français les imitèrent, et déclarèrent au roi qu'ils lui refuseraient leur assistance : Philippe céda, et dans l'année 1188, au milieu d'une plaine située entre Try et Gisors, les rois d'Angleterre et de France, réunis, conclurent une trêve nouvelle.

Là, les deux armées, on pourrait presque dire les deux peuples, reçurent la croix des mains de l'archevêque de Tyr, en faisant éclater cet enthousiasme religieux que ne pouvait éteindre le souvenir de tant de sang versé stérilement en Palestine. Le champ qui contenait cette multitude immense de deux nations naguère ennemies, et alors ralliées sous le même étendard, prit et conserva le nom de *champ sacré*.

Avant de se séparer, cette assemblée religieuse et guerrière décida que la croix des Français serait rouge, celle des Anglais blanche, et celle des Flamands verte. Le légat, au nom du Saint-Siége, accorda une indulgence plénière aux fidèles qui s'armeraient pour la cause sainte. Les monarques furent autorisés à lever un impôt sur les biens fonciers et mobiliers de tous ceux qui ne se croiseraient pas. L'Église interdit tout luxe aux pélerins, et il fut défendu à tous ces guerriers d'amener avec eux, dans la Palestine, des femmes, qui, dans les précédentes croisades, avaient porté dans les camps l'esprit d'intrigue et le relâchement des mœurs.

Guillaume de Tyr attribuait la décadence du pouvoir des Latins dans l'Orient à leur corruption, à leur indiscipline, aux rivalités de leurs chefs, tandis que les Musulmans, alors sévères dans leurs mœurs, obéissaient tous à un même souverain, et n'avaient emprunté aux Européens que leur armure, leur lance, la cotte de mailles, repoussant d'ailleurs, comme des fléaux contagieux, les coutumes, les distinctions et les mœurs féodales.

Mort de la reine Isabelle.

Peu de temps après l'assemblée de Gisors, la reine Isabelle mourut en accouchant de deux princes, qui ne lui survécurent que trois jours. La douleur du roi fut aussi juste que profonde. Les vertus d'Isabelle lui avaient concilié l'affection du peuple et l'amour de son époux.

Bientôt le roi, surmontant sa douleur, employa son activité aux mesures qu'exigeaient à la fois et la tranquillité intérieure et le succès de la croisade. Les seigneurs les plus puissans devaient partir

pour la Palestine, et leur absence était un gage de repos pour la France.

On remarquait, parmi les principaux croisés, les ducs de Bourgogne, les comtes de Dreux, de Flandre, de Blois, du Perche, de Rochefort, de Champagne, de Saint-Valery, d'Avesnes, de Clermont, de Soissons, de Nevers, de Bar, de Sancerre, de Vendôme, deux Montmorency, les archevêques de Rouen, de Cantorbéry, les évêques de Beauvais et de Chartres, enfin une foule de nobles et de prêtres.

La dîme saladine.

Philippe établit une forte taxe sur les revenus du clergé, et cette disposition était juste dans une guerre entreprise pour l'Église. Cependant ce même clergé opposa la plus vive résistance au paiement de cette dîme nommée *la dîme saladine*. En même temps il se plaignit hautement des brigandages que les nobles exerçaient sur les domaines ecclésiastiques.

Philippe, au lieu de commander, invita les seigneurs à cesser leurs vexations et leur pillage. Les évêques renouvelèrent leurs lamentations, reprochant au roi de se borner à des invitations, pour réprimer leurs ennemis, qu'il aurait dû combattre. « Je vous imite, leur répondit alors Philippe ;
» vous me refusez un subside nécessaire, et moi,
» je ne vous défends que par mes prières, comme
» vous ne voulez m'assister que par les vôtres. »

Ambition de Richard-Cœur-de-Lion.

Le rétablissement de la paix générale, si nécessaire au moment d'une guerre lointaine, ne fut pas de longue durée. L'impétueux Richard-Cœur-de-Lion, dont l'ambition n'écoutait aucun conseil et ne redoutait aucun obstacle, méprisant les ordres de son père, du roi de France et du pape, qui

avaient interdit formellement les guerres privées, pendant le temps de la croisade, attaqua brusquement Raymond, comte de Toulouse, dans le dessein de s'emparer de ses États.

Raymond porta ses plaintes aux monarques anglais et français. Henri désavoua son fils. Philippe marcha contre Richard avec son armée. Pénétrant dans le Berri et dans l'Auvergne, il emporta d'assaut presque toutes les forteresses.

Guerre avec l'Angleterre.

Le roi d'Angleterre, irrité de tant de pertes, descendit en Normandie avec une armée. La guerre entre les deux rois recommença, et Philippe, qui venait de s'emparer de Vendôme, dirigea ses forces contre Henri.

Avant de combattre, les deux monarques, cédant aux instances des grands, qui voyaient avec peine leur rupture, et les pressaient de négocier, se donnèrent rendez-vous dans le lieu ordinaire de leurs conférences, entre Try et Gisors. Mais ils se séparèrent sans avoir pu s'accorder. Alors le comte de Flandre et la plupart des seigneurs français refusèrent de nouveau leurs secours au roi.

Philippe, pour remplacer leurs troupes, rappela dans son camp les Brabançons; mais ils se livrèrent avec une telle fureur au pillage, que le roi se vit obligé de les faire attaquer par ses soldats les plus fidèles, de les désarmer et de les chasser.

Hommage de Richard au roi de France.

Dans ce même temps Richard, dont la violence capricieuse rompait toutes les mesures de la politique de son père, changea tout à coup de volonté, se soumit à Philippe, lui rendit hommage, et promit de comparaître devant la cour des pairs.

Le roi d'Angleterre, à cette nouvelle, laissa d'autant plus vivement éclater son courroux, que, non content de l'investiture de l'Aquitaine, Richard, sans son consentement, venait de recevoir de Philippe celle de la Normandie.

Le pape prit le parti du père outragé contre le fils rebelle; il excommunia Richard; mais les seigneurs normands et bretons, bravant les foudres de l'Église, reconnurent solennellement ce jeune prince pour leur souverain.

Rome voyait avec une profonde affliction ces sanglantes dissensions qui privaient les chrétiens de la Palestine de tout secours. Un nouveau légat, le cardinal Ananie, fit tant d'efforts pour ramener la paix, que les deux rois convinrent de s'en rapporter à son arbitrage, ainsi qu'à celui des archevêques de Bourges, de Rouen et de Cantorbéry. On convint d'une conférence; elle eut lieu à la Ferté-Bernard (1). Là, Philippe se plaignit amèrement du retard qu'éprouvait le mariage d'Alix; il exigea la confirmation de l'hommage de Richard, et voulut que Jean-sans-Terre, frère de ce prince, fût contraint de prendre la croix.

Conférence entre Henri et Philippe

Henri refusait d'accepter ces propositions. Le monarque français y persistait. Au milieu de ce débat, le légat, trop accoutumé à voir les couronnes s'humilier devant la tiare, ose prendre un langage hautain, et menace Philippe de jeter l'interdit sur son royaume.

« Je brave votre interdit, répond le fier mo-

(1) 1189.

» narque; il est injuste, je n'en souffrirai point l'exé-
» cution. Il n'appartient pas à Rome de me juger,
» lorsque je trouve convenable de réprimer des vas-
» saux rebelles ou jaloux, et quand je défends l'hon-
» neur de ma couronne. Votre conduite partiale,
» au lieu d'être dictée par un zèle sincère pour la
» paix, ne prouve que votre affection pour les ster-
» lings d'Angleterre. »

Le légat répond à cette réplique par de nouvelles violences et par des reproches sanglans adressés à Richard. Ce prince fougueux tire alors le glaive, et s'élance avec impétuosité sur le légat : il allait terminer la dispute en tranchant ses jours; une foule de seigneurs se jetent au-devant de lui et sauvent la vie du prélat.

Richard, dont toute résistance redoublait le courroux, bravant la présence de Henri, se jette publiquement aux pieds de Philippe, et lui fait hommage de tous ses domaines. « Je les ai reçus, dit-il, du
» roi d'Angleterre comme mon père; mais je les
» tiens de Philippe comme mon seigneur. »

Cette action hardie avait été si prompte qu'aucune opposition n'eût été possible; elle termina la conférence. On se sépara, et des deux côtés on courut aux armes.

Défaite, fuite et soumission de Henri.

Philippe et Richard réunis prirent d'assaut la Ferté-Bernard. Henri, ne se trouvant pas assez de forces pour combattre, crut que les Français se dirigeaient sur Tours, et courut se jeter dans la ville du Mans. Philippe, qui l'avait trompé par une fausse marche, paraît à l'improviste sous les remparts du Mans, enfonce les Anglais qui défendaient

le pont, les poursuit et entre pêle-mêle avec eux dans la ville. Henri, au moment d'être pris, échappe avec peine aux vainqueurs par une prompte fuite. Toute son armée était dispersée. Le roi de France, profitant avec célérité de ses avantages, s'empara en peu de jours d'un grand nombre de places qui, dans d'autres temps, auraient coûté des années de guerre. La ville de Tours même tomba sous son pouvoir (1).

La fierté seule de Henri survivait à ses forces, à sa fortune, à sa gloire; il ne voulait point céder et ne pouvait plus combattre; enfin les prières des comtes de Flandre, du duc de Bourgogne et de plusieurs autres seigneurs, vainquirent son opiniâtreté.

Henri, consterné, subit la loi de la nécessité, vint trouver Philippe dans son camp, lui rendit hommage pour tous ses domaines, et promit qu'au retour de la Palestine, Richard épouserait Alix.

Les deux monarques convinrent de se réunir l'année suivante à Vézelay. Henri paya pour la guerre sainte un tribut de vingt mille marcs d'argent. Les barons d'Angleterre furent contraints de jurer que, si le roi violait ce traité, ils joindraient tous leurs armes à celles du roi de France.

Philippe et Richard, pour garantie de ces conventions, gardèrent en leur pouvoir les villes du Mans, de Tours, le Château-du-Loir, et à leur choix, la forteresse de Tron, celles de Pacy, de Gisors ou Nonancourt.

(1) 1189.

Montesquieu remarque que, pour éviter à l'avenir de semblables contestations, trop fréquentes dans l'anarchie féodale, Philippe, le duc de Bourgogne, et plusieurs autres grands vassaux déclarèrent, par un acte solennel, qu'un fief, de quelque manière qu'il fût divisé, releverait toujours du même seigneur.

Au moment où les deux rois, après cette conférence, conversaient ensemble au pied d'un arbre, la foudre tomba au milieu d'eux. Philippe resta intrépidement debout sans paraître ému; le roi d'Angleterre, affaibli par l'âge et par le malheur, s'évanouit.

Mort de ce prince.

Cet infortuné monarque, après la conclusion du traité, obtint de Philippe qu'il lui communiquerait la liste des seigneurs anglais entrés dans la ligue de ses ennemis; mais, lorsqu'il vit sur cette liste fatale le nom du prince Jean, celui de ses fils qu'il aimait le plus, sa force succomba sous le poids de ses chagrins; attaqué d'une fièvre violente, il mourut peu de jours après à Chinon (1).

Exemple mémorable de la fragilité d'un pouvoir qui n'est soutenu que par la crainte et non par l'affection, le malheureux Henri vit, en expirant, ses propres serviteurs partager ses richesses et piller ses meubles; son corps fut abandonné par tous ceux qui le flattaient la veille. Il venait de rendre le dernier soupir, lorsque Richard, héritier de sa couronne et cause principale de son infortune, arriva près de lui. Plusieurs historiens du temps pré-

(1) 1190.

tendent qu'à l'approche de ce fils rebelle, le sang du père bouillonna et sortit par ses narines. Un sentiment moral d'indignation accrédita généralement ce fait invraisemblable. Richard crut vainement effacer ses torts en honorant à Fontevrault, par de pompeuses obsèques, le monarque et le père dont son ingratitude avait abrégé les jours.

Son portrait.

Henri fut un roi aussi malheureux à la fin de sa vie qu'il avait paru grand au commencement de sa carrière; le divorce impolitique de Louis-le-Jeune lui donna le moyen d'accroître sa puissance plus rapidement que par des conquêtes.

Profond dans ses vues, courageux dans les combats, ferme dans son administration, il dut sa gloire à son habileté, et ses malheurs aux intrigues de sa femme, autant qu'à l'ambition de ses fils.

Un prêtre, le curé de Neuilly, osant reprocher au prince Richard ses vices, lui dit : « Vous avez à » vous méfier de trois filles bien dangereuses, qui » vous entourent : l'orgueil, l'avarice et l'impu- » reté. » « Eh bien, lui répond Richard en riant, » il faut s'en défaire; je lègue mon orgueil aux » Templiers, mon avarice aux moines de Cîteaux, » et mon inclination pour les femmes aux prélats » de mon royaume. » Ce court dialogue peint en peu de mots Richard et son siècle.

Couronnement de Richard.

Richard reçut solennellement la couronne d'Angleterre. Après cette cérémonie, les deux rois se réunirent à Nonancourt. Là, ils se promirent de nouveau de porter promptement leurs armes dans la Palestine. Dans cette conférence, ces deux princes, destinés par leur caractère et par leur ambition à

se haïr et à se combattre constamment, se jurèrent pourtant une fraternité d'armes qu'on regardait alors comme un lien sacré.

Traité d'alliance entre la France et l'Angleterre

Vézelay fut le lieu fixé pour la réunion des deux armées qui devaient s'y rendre l'année suivante. Le traité d'alliance entre la France et l'Angleterre fut signé à Saint-Hilaire par les rois et par leurs barons. On s'y promettait une fidélité réciproque. Les deux monarques s'engageaient à défendre mutuellement leurs trônes et leurs personnes aux dépens de leur vie et de leurs biens.

Philippe déclara qu'il combattrait pour la sûreté des domaines du roi d'Angleterre, comme pour celle de Paris. Richard défendra, disait-il, cette capitale, avec le même zèle qu'il défendrait Rouen. Les seigneurs renoncèrent pour tout le temps de la croisade à toute guerre privée. Enfin le comte du Perche jura à Richard, *sur l'ame du roi de France*, et Guillaume le maréchal à Philippe, *sur l'ame du roi d'Angleterre*, qu'à l'époque fixée tout serait prêt pour le départ des croisés.

Ce fut à cette époque qu'on publia une ordonnance sévère contre les excès auxquels se livraient trop habituellement les guerriers de ce temps barbare. Toujours la trop grande rigueur des lois atteste autant leur impuissance que leur nécessité. Par cette loi, tout homicide devait être lié au corps de sa victime, jeté dans la mer, ou enterré vivant. Pour une blessure on avait le poing coupé. Chaque injure était expiée par le paiement d'une once d'argent. Pour châtier les voleurs, leur tête devait être rasée, couverte de poix bouillante et enduite de

plumes. Rimer attribue cet étrange réglement au seul Richard; et en effet, cette loi, par sa violence, porte l'empreinte du caractère fougueux de ce prince, plus guerrier que législateur.

Lorsque les deux monarques signaient cette alliance, leurs intentions étaient sincères. Aussi se promirent-ils réciproquement que, si l'un des deux mourait en Palestine, ses trésors et ses troupes resteraient à la disposition du survivant.

Dans ce moment de calme, que devaient bientôt suivre de si longs orages, la reine douairière d'Angleterre, Éléonore, cause funeste de la ruine de la France et du malheur de ses deux époux, vint rendre hommage à Philippe pour la Guienne.

Disposition de Philippe avant son départ.

Le roi, dans un testament qu'il fit signer, suivant l'usage, par les quatre grands officiers de la couronne, et expédier par le chancelier, confia la régence de ses États, ainsi que la tutèle de son fils Louis, âgé de treize ans, à la reine Adélaïde de Champagne, sa mère, et à l'archevêque de Reims, son oncle.

Mais en même temps, pour limiter le pouvoir de cette régence, il laissa, entre les mains de ses grands officiers, un acte contenant plusieurs dispositions restrictives, entre lesquelles Mézeray remarque celle qui ordonnait de consulter l'ermite Bernard pour la nomination de tous les bénéfices vacans pendant l'absence du roi.

Philippe, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, se rendit avec pompe à Saint-Denis pour y prendre l'oriflamme; il y reçut aussi, comme pélerin, le manteau, la calebasse et le bourdon. L'abbaye de

Saint-Denis inspirait alors à toute la France une grande vénération par son antiquité, par ses immenses richesses et par les précieuses reliques qu'elle prétendait posséder. Dans ces siècles d'ignorance, on s'occupait moins des vérités évangéliques que des contes inventés par la cupidité et accrédités par la superstition. Les moines assuraient qu'ils possédaient dans leurs trésors la couronne d'épines de Jésus-Christ, qui leur avait été donnée par Charles-le-Chauve. Personne n'osait en douter ; et, lorsque Philippe fut parti pour l'Orient, on assura que le prince Louis, étant devenu malade, avait été guéri en touchant cette sainte couronne.

Cependant la rivalité de quelques autres monastères inspira toujours des doutes en Europe sur la possession du corps de Saint-Denis, que s'attribuait cette illustre abbaye. Le pape Innocent III prétendait que les restes de cet apôtre étaient à Rome; il crut sans doute terminer cette contestation, un peu scandaleuse, en faisant présent à l'abbaye de Saint-Denis du corps que Rome possédait; mais plus tard on vit le pape Léon IX déclarer qu'un troisième corps, conservé à Ratisbonne, était véritablement celui de l'apôtre. Le réveil de la raison humaine a fait évanouir l'importance qu'on attachait autrefois à ces déplorables altercations.

Réunion des armées française et anglaise.

Aucun nouvel incident politique ne s'opposant plus à l'accomplissement des traités, les armées française et anglaise se réunirent, en 1190, dans la plaine de Vézelay, et marchèrent de concert jusqu'à Lyon, où elles se séparèrent. De là Philippe prit la route de Gênes, et Richard celle de Mar-

seille. La mauvaise foi des Grecs, et les troubles qui agitaient l'empire d'Orient, ne laissaient plus aux croisés aucune tentation de traverser la Grèce.

Plusieurs révolutions sanglantes avaient renversé du trône successivement deux empereurs : le barbare Andronic, après avoir immolé un jeune prince qu'il devait protéger, et contraint sa veuve à l'épouser, venait d'expier ses crimes en succombant sous la rage populaire : ainsi une princesse du sang royal de France s'était vue deux fois couronnée, mariée, veuve et dépouillée de la couronne.

Un nouvel empereur, Isaac l'Ange, sans vertu, sans courage, sans talent, se trouvait appelé par la fortune et par l'inconstance populaire sur le trône chancelant des Césars. Ce lâche successeur de Constantin venait de conclure un traité avec Saladin, et de lui promettre cent galères pour combattre les croisés. De son côté, le soudan s'engageait à lui céder la Palestine. Ces nouvelles excitèrent l'indignation des rois de France et d'Angleterre, qui partirent pour l'Orient, plus irrités peut-être contre les Grecs que contre les Musulmans. Traité des Grecs avec Saladin.

Philippe arriva le premier à Gênes. Richard n'avait point trouvé sa flotte prête; il acheta trente vaisseaux à Marseille, et lorsqu'ils furent armés, il rejoignit en Ligurie l'armée française. Arrivée de Philippe et de Richard à Gênes.

Les deux flottes se dirigèrent vers la Sicile. L'impétuosité des orages avait maltraité plusieurs vaisseaux. On s'arrêta à Messine pour réparer les avaries causées par la tempête. Philippe, toujours généreux, tira de son trésor les sommes nécessaires pour dédommager ses barons des pertes qu'ils avaient

faites en armes et en chevaux; il se rembarqua ensuite promptement; mais les vents contraires le forcèrent de rentrer dans le port.

Tancrède régnait alors en Sicile (1). Il était fils naturel du vaillant Roger. Guillaume, dernier monarque de cette île, avait laissé en mourant, pour unique héritière de son trône, sa sœur Constance. Tancrède s'empara du sceptre au préjudice de cette princesse, mariée à l'empereur Henri IV. Henri avait contracté des liens d'amitié avec Philippe, et Tancrède devait craindre leur ressentiment; il n'avait pas moins à redouter Richard, dont la sœur, nommée Jeanne, et veuve du dernier roi de Sicile, était alors retenue par lui en prison.

Le roi de Sicile, alarmé en voyant arriver dans ses ports deux ennemis si puissans, cherchait à se réconcilier avec eux, ou du moins à les diviser pour être protégé par l'un contre l'autre. Il espéra d'abord gagner l'amitié du roi de France, en lui proposant de donner en mariage une de ses filles au prince Louis. Philippe, prétextant la trop grande jeunesse de ces enfans, mais dans la crainte réelle de mécontenter l'empereur, refusa l'offre qui lui était faite.

Sujet de discorde entre Richard et Tancrède, roi de Sicile.

Bientôt Richard arriva et demanda vivement que Jeanne sa sœur fût mise en liberté, qu'on lui rendît ses biens et qu'on fixât son douaire. Tancrède accorda tout, fit sortir Jeanne de Palerme, et prodigua ses trésors pour acheter l'amitié du monarque anglais.

Cette réconciliation fut peu sincère; dès que

(1) 1190.

Richard vit sa sœur en son pouvoir, agissant plus en conquérant qu'en allié, il s'empara d'un fort et y plaça une garnison. Les Siciliens, croyant qu'il voulait se rendre maître de leur pays, coururent aux armes et fermèrent aux Anglais les portes de Messine.

Les Anglais, sans attendre les ordres de leur roi, s'efforcèrent d'escalader les remparts; vainement Richard et Tancrède ordonnaient aux combattans de s'arrêter. L'intervention de Philippe seul apaisa ce tumulte et suspendit les hostilités. Mais le lendemain, au moment où le roi de France, à la prière des magistrats de Messine, conférait avec Richard pour terminer cette querelle, le roi d'Angleterre, apprenant que les Messinois venaient de faire une sortie, rompt la conférence, vole à son camp, attaque les Siciliens, les met en fuite, les poursuit, entre pêle-mêle avec eux dans la ville, et plante sa bannière sur les murailles.

Intervention de Philippe.

Témoin de cette action hardie, Philippe s'écrie avec emportement: « Comment un prince mon » vassal ose-t-il arborer son étendard dans une » ville que j'habite? » En même temps il ordonne aux Français d'arracher cet étendard et de le remplacer par le sien.

Les deux armées s'avancent l'une contre l'autre. Les arcs étaient tendus, les glaives étaient tirés, le carnage allait commencer, lorsque Richard supplia le roi de France d'apaiser son courroux. « Je » suis prêt, lui dit-il, à retirer, par égard pour » vous, l'étendard que ma victoire a placé sur ces » murs; mais ce que je puis faire volontairement,

Soumission de Richard au roi de France.

» vous ne l'obtiendrez de force qu'après de longs » efforts, en vous rendant responsable de tout le » sang que coûterait cette violence. »

Sa soumission, quoique un peu menaçante encore, apaisa le ressentiment de Philippe. Il fut convenu que les deux rois resteraient maîtres de la ville, qui serait gardée par les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'au moment où le douaire de la reine Jeanne serait totalement payé.

Paix entre Tancrède et le roi d'Angleterre.

Tancrède satisfit le roi d'Angleterre et conclut définitivement la paix avec lui. Une des conditions de ce traité fut le mariage d'une des filles de Tancrède avec Arthur, duc de Bretagne et neveu de Richard. Ces conventions furent signées sous la médiation de Philippe. Le zèle religieux l'emporta ainsi sur l'orgueil des deux monarques rivaux. Le calme succéda à l'orage, et une apparente cordialité voila quelque temps une jalousie plus assoupie qu'éteinte.

Tancrède, peu satisfait de ce rapprochement, vint trouver secrètement Richard : « Défiez-vous » du roi de France, lui dit-il; le duc de Bourgogne » m'a apporté de sa part une lettre dans laquelle » il vous accuse de manque de foi, de trahison, et » me promet, si je veux me joindre à lui, d'atta» quer votre camp pendant la nuit. » Richard ayant répondu qu'il ne pouvait croire à une semblable perfidie, à une telle violation des sermens de fidélité réciproque que tous deux s'étaient faits en entreprenant la guerre sainte, Tancrède, pour toute réponse, remit la lettre entre ses mains.

Bientôt Philippe s'aperçut des soupçons du mo-

narque anglais; peu habitué à dissimuler, Richard, pressé par lui de s'expliquer, chargea le comte de Flandre de lui porter la lettre injurieuse qu'on lui avait confiée. Querelle de Philippe et de Richard.

Le roi de France, aussi surpris qu'irrité, dit que cet écrit, qui ne contenait que des mensonges, n'était point de lui, que cette intrigue n'était qu'un prétexte pris par le roi d'Angleterre pour rompre les liens formés entre eux, et pour se dispenser d'épouser sa sœur Alix; qu'au reste, s'il manquait à cet engagement, il s'en vengerait par les armes, après son retour de la Palestine. La lettre étant ainsi désavouée, il n'en fut plus question, et l'on ne s'occupa plus que de la discussion relative au mariage d'Alix.

Les deux monarques savaient que la reine Éléonore, toujours active en intrigues et toujours constante dans sa haine contre la France, négociait alors un autre mariage pour Richard avec Bérangère, fille du roi de Navarre. Éléonore, autrefois maltraitée par son époux Henri II, attribuait ses infortunes aux artifices d'Alix.

Cependant Philippe pressait vivement Richard d'accomplir ses promesses. Le roi d'Angleterre, après avoir long-temps refusé de s'expliquer, apprit enfin au monarque français la vraie cause de sa répugnance, et, si l'on en croit l'historien Roger de Houeden, il lui fit connaître par des preuves irrécusables qu'Alix, séduite par Henri, en avait eu un enfant. Cette découverte termina toute contestation: Richard promit qu'au retour de la Palestine, il rendrait à la France Gisors et quelques autres places,

paierait au roi deux mille marcs sterlings, enfin qu'il lui rendrait hommage pour la Normandie comme fief et pour la Bretagne comme arrière-fief.

Philippe voulut ensuite que sans aucun retard on partît pour l'Orient. Richard demandait quelques délais, et, sur son refus de s'embarquer, plusieurs barons anglais, sommés de tenir leur serment, se rangèrent sous l'étendard français. Philippe partit donc avec sa flotte, et, après vingt-deux jours d'une heureuse navigation, il arriva sous les remparts d'Acre, à la grande joie des chrétiens qui assiégeaient alors cette place (1).

Semblables aux Juifs lorsqu'ils se battaient entre eux avec furie au moment où les Romains assiégeaient Jérusalem, l'aveugle esprit de parti et l'ambition effrénée des barons chrétiens agitaient encore entre eux le flambeau de la discorde, malgré la terreur que devaient leur inspirer les armes conquérantes de Saladin.

Conrad de Montferrat, fier d'avoir sauvé Tyr, ne voulait point la céder au roi de Jérusalem, qui, pour se venger de lui, était venu l'assiéger.

Mort de l'empereur Frédéric.

Cependant les croisés, dans leur détresse, fondaient leurs espérances sur les puissans secours que l'Europe leur envoyait; deux flottes danoise et anglaise leur apportèrent des vivres et des soldats, et d'un autre côté l'empereur d'Allemagne, Frédéric, qui s'était rendu par terre en Asie, venait d'y remporter de rapides et d'éclatantes victoires sur les Sarrasins; mais malheureusement sa carrière

(1) 1191.

glorieuse eut une courte durée : il périt en voulant passer le Cydnus. Les eaux de ce fleuve, fatal à deux grands hommes, terminèrent sa vie; quelques auteurs disent qu'il s'y noya; d'autres, qu'ayant voulu s'y baigner, l'extrême froideur de l'eau lui donna une fièvre ardente; il ne trouva point, comme Alexandre, un médecin Philippe pour le sauver (1).

Les Musulmans profitèrent du trouble causé par sa mort pour combattre avec succès son armée. Son fils Conrad, duc de Souabe, conduisit le reste de ses troupes à Antioche et de là au camp du roi de Jérusalem. Son heureuse médiation réconcilia passagèrement Montferrat et Lusignan : ils ajournèrent leurs débats, et marchèrent ensemble contre Saladin, qui s'approchait des remparts d'Acre pour secourir cette ville.

Bataille entre les croisés et les Sarrasins.

Les croisés réunis formaient une armée de cent mille hommes; dans son enthousiasme religieux, elle s'écriait : *Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous.* Après plusieurs combats entre des corps détachés, dont les deux partis s'attribuaient l'avantage, les chrétiens livrèrent à Saladin une bataille qui dura toute une journée.

Défaite des chrétiens.

L'aile droite des Francs enfonça les Sarrasins, et s'empara même de la colline sur laquelle était la tente de Saladin. Le soudan était vivement pressé, et si, dit un auteur arabe, « il eût été pris ou tué, » toute l'armée consternée aurait pris la fuite; heu» reusement, ajoute-t-il, les Francs, apprenant que » leur aile gauche battue était en péril, volèrent

(1) 1191.

» à son secours. » Saladin, ralliant ses troupes, poursuivit les croisés, et en fit un grand carnage.

Le même auteur prétend que le grand-maître des Templiers fut pris, décapité, et que dix mille chrétiens, tous cavaliers, périrent dans cette sanglante journée. Trois femmes combattaient dans leurs rangs.

Bientôt la foule des cadavres infecta l'air, et le rendit contagieux. Le sultan tomba malade : les émirs lui persuadèrent de fuir non l'ennemi vaincu, mais un fléau destructeur, et le siége d'Acre, investi par les chrétiens, devint pour les Musulmans le résultat funeste de sa retraite.

Siége d'Acre.

Les historiens d'Angleterre et de France, loin de confirmer ce récit, peut-être dicté par la vanité des Arabes, prétendent que la victoire resta indécise, et que le lendemain pourtant l'armée de Saladin parut céder l'honneur du triomphe aux croisés, puisqu'elle s'éloigna et n'opposa plus d'obstacles à leur marche; ils continuèrent paisiblement leur route, et investirent la ville d'Acre. Mais là, ils trouvèrent une résistance égale par sa vigueur à l'ardeur de leurs attaques. Les assiégés repoussaient avec succès leurs assauts, et les fatiguaient journellement par de fréquentes sorties.

Détresse de l'armée chrétienne.

Ce siége durait depuis deux ans. L'armée chrétienne, affaiblie par de nombreux combats, épuisée par de continuels travaux, et frappée d'une contagion qui moissonnait chaque jour ses rangs, était en proie aux plus vives alarmes. Vainement les chrétiens avaient fait approcher des remparts trois hautes tours, qui, selon le récit des écrivains

arabes, étaient en bois, revêtues d'argile et couvertes d'un cuir trempé dans le vinaigre.

Un Musulman, venu de Damas, ayant rassemblé un grand nombre de matières inflammables, en composa une sorte de feu grégeois, dont les assiégés lui permirent l'essai, sans lui accorder d'abord une grande confiance; mais le succès passa leur attente. Les trois tours incendiées s'écroulèrent. La garnison, profitant de ce désastre, détruisit tous les travaux des assiégeans, et les contraignit de se renfermer dans leurs lignes. On voulut, dit l'auteur arabe, accorder à l'habitant de Damas une récompense proportionnée au service qu'il avait rendu; mais il la refusa, disant *qu'il n'avait travaillé que pour la gloire de Dieu et de son prophète.*

Les mêmes écrivains orientaux, qui mêlent trop fréquemment dans leurs récits les contes à l'histoire, disent qu'à cette époque une escadre sarrasine s'empara de plusieurs vaisseaux portant mille guerriers francs, commandés par une princesse : ce qui est certain, c'est que l'armée chrétienne consternée se livrait aux plus vives alarmes.

Saladin était venu de nouveau l'attaquer, et, après une lutte sanglante, l'avait mise en déroute. « Neuf rangs de morts, dit l'historien arabe, couvraient le terrain situé entre la colline et la mer. » Chaque rang offrait aux regards plus de mille » chrétiens immolés par le fer des Musulmans. »

Dans le même temps la garnison d'Acre avait forcé le camp des croisés, et ne s'était retirée qu'après avoir fait un grand carnage des troupes qui le défendaient. Telle était la détresse de l'armée

Arrivée du roi.

chrétienne, lorsque tout à coup son courage fut ranimé à la vue de l'oriflamme et du débarquement des troupes de Philippe, qui entra dans le camp des croisés le samedi de la semaine de Pâques (1).

On respectait plus alors en Orient la valeur des Français que leur puissance. Les Arabes, en parlant de Philippe, disaient « qu'il était illustre en» tre les rois chrétiens, quoique son royaume ne » fût pas compté au nombre des grands empires. » Le roi d'Angleterre leur inspirait plus de crainte : « Richard, écrivaient-ils, Richard (Dieu le mau» disse) est l'homme de son temps le plus remar» quable par son courage, par son habileté et par » la subtilité de son génie. »

Bientôt l'activité du roi de France réveilla l'espoir et répara les pertes des chrétiens ; on vit l'audace succéder à l'abattement ; les travaux furent repris, les fortifications réparées ; on construisit de nouveaux ouvrages ; de nouvelles tours, de nouvelles machines menacèrent les remparts. Les assiégés, dont le courage avait bravé les périls, le nombre et le temps, prévinrent les assauts par d'audacieuses sorties, renversèrent les ouvrages nouveaux, et incendièrent avec le feu grégeois les machines construites par les ingénieurs français. Le courage de Philippe, enflammé par cette attaque, opposa aux ennemis de plus ardens efforts, les contraignit de se renfermer dans leurs murs, combla leurs fossés et parvint à ouvrir une brèche qui permettait l'assaut ; mais il avait promis au roi

(1) 1191.

d'Angleterre de l'attendre avant de livrer cet assaut décisif, et il tint sa parole.

Ce prince, en route depuis long-temps, aurait déjà pu être arrivé; mais un léger contre-temps et l'impatience de son caractère avaient retardé sa marche. Irrité de la perte de trois vaisseaux, qu'une escadre d'Isaac Comnène, roi de Chypre, lui avait pris, et brûlant de se venger, il débarqua dans cette île dont il se rendit maître. Comnène prisonnier se plaignit justement d'être traité en esclave; Richard, accueillant ses plaintes avec une ironie cruelle et méprisante, le fit lier par des chaînes d'or.

Après avoir ainsi en courant conquis un royaume pour se venger, il arriva sous les murs d'Acre, et y trouva les esprits divisés par un nouveau sujet de discorde. La reine Sibylle venait de mourir. Montferrat prétendait à la couronne de Jérusalem, et voulait l'enlever à Lusignan.

L'impétueux Richard, plus fait pour exciter des querelles que pour les apaiser, soutint hautement les prétentions de Lusignan, et Philippe celles de Montferrat. Les Génois, les Allemands et les chevaliers du Temple embrassèrent le parti du roi de France; les Hospitaliers, les Flamands et les Pisans se déclarèrent pour Richard : ainsi les funestes querelles qui armaient depuis tant d'années dans l'Occident l'Angleterre contre la France, éclataient avec la même fureur en Asie.

La voix de la religion et l'intérêt des deux peuples ne pouvaient suspendre cette haine nationale, accrue par la jalousie de deux rois également braves et également ambitieux. L'un ne voulait point

de maître, et l'autre ne voulait point d'égal. Leurs trèves furent courtes, leurs traités peu sincères, et la mort seule mit fin à leur inimitié.

Portraits de Philippe et de Richard.

Ces deux princes, dont les qualités, les défauts et la jalousie exercèrent une si grande influence sur les destinées de leurs peuples, réunissaient en deux caractères opposés ces dons de la nature qui, dans un siècle chevaleresque et belliqueux, pouvaient le mieux exciter l'enthousiasme de leurs compagnons d'armes.

La taille de Philippe était élevée, son teint vermeil, ses cheveux blonds et frisés naturellement, son nez aquilin, son regard majestueux, quoique l'un de ses yeux fût terni par une taie légère; la douceur de son sourire et la gaieté de son expression rassuraient promptement ceux qu'intimidait au premier abord son maintien sévère; il se montrait adroit dans les exercices et brave jusqu'à la témérité. L'arbalète commençait alors à être fort en usage; Philippe méprisait cette arme comme favorable aux lâches. Capitaine actif et prudent, vigilant administrateur, politique adroit, ce monarque, généreux et magnifique, aimait la justice et protégeait les lettres. Les défauts qui déparaient ces grandes qualités étaient un vif penchant à la colère, des passions trop ardentes, et on dut lui reprocher avec raison les moyens trop oppressifs qu'il employa pour tirer de ses peuples l'argent nécessaire à l'exécution de ses vastes desseins; mais comme il reconquit la moitié de la France, ses succès en firent oublier le prix.

Son rival Richard, qui arrêta long-temps sa marche

triomphale, était plus fait pour être craint que pour être aimé. La régularité de ses traits frappait les regards; mais la couleur blonde et ardente de ses cheveux annonçait au premier coup-d'œil la fougue de son caractère. Grand par quelques vertus, il était même encore grand dans ses vices, car il les couvrait d'un funeste éclat qui éblouit trop souvent le vulgaire.

Insatiable dans son ambition, plus guerrier même que Philippe, il arrachait à la fortune les faveurs que le roi de France n'en obtenait que par sa constance. Prompt à tirer parti de ses succès et à se relever de ses défaites, il poussait la magnificence jusqu'à la prodigalité. Fier, emporté, présomptueux, téméraire, il se montrait sans frein dans les combats comme dans ses débauches.

Le sort, en créant à la fois ces deux princes, parut vouloir faire briller dans ces ténèbres de l'anarchie féodale deux flambeaux, l'un en France pour éclairer le monde, et l'autre en Angleterre pour l'embraser.

Les prétentions opposées de Montferrat et de Lusignan au trône de Jérusalem, n'étaient pas alors la seule cause des discordes qui s'élevaient entre Philippe et Richard. Le roi de France exigeait, en vertu des conventions précédentes, relatives à la croisade, que le monarque anglais lui cédât la moitié de l'île de Chypre. De son côté, Richard voulait que Philippe lui remît la moitié des trésors du comte de Flandre qui venait de mourir, et dont le roi de France s'était emparé.

A la honte des chrétiens et à la grande joie des

Leur maladie.

Musulmans, les princes et les seigneurs de leurs partis étaient au moment de vider cette querelle par les armes. La nature, plus puissante que tous les conciliateurs, mit seule un frein à leur fougueuse passion. Les deux rois, succombant à la fatigue et à la chaleur du climat, tombèrent gravement malades, perdirent une partie de leur fureur avec leurs forces, ajournèrent leur différend jusqu'à la fin du siége d'Acre (1), et convinrent qu'en attendant cette époque, ils rempliraient religieusement les devoirs de frères d'armes, et que chaque jour l'un des deux rois dirigerait les attaques contre la ville, tandis que l'autre s'opposerait à celles de Saladin, et se chargerait de la défense des lignes.

Premier assaut.

Dès que les deux monarques purent quitter leurs tentes et reprendre la lance, ils s'approchèrent des remparts et livrèrent un assaut, où l'on déploya des deux côtés ce courage impétueux qui n'éclate jamais avec plus d'ardeur que dans les guerres religieuses. Les boucliers et les cimeterres musulmans n'auraient peut-être pas résisté aux glaives, aux haches, aux masses d'armes des croisés; mais, malgré leur opiniâtreté, ceux-ci furent obligés de céder avec une grande perte d'hommes à la violence du feu grégeois que les assiégés lançaient sur eux de toutes parts. Albéric Clément, maréchal de France, périt dans ce combat (2).

Après de longs et vains efforts, Philippe, qui ce jour-là dirigeait l'attaque, se vit contraint de céder au sort et de faire sonner la retraite. Cependant les

(1) 1191. — (2) 1191.

ingénieurs français étaient parvenus, par des travaux souterrains, à miner une tour qu'on nommait *la tour maudite*. Bientôt elle s'écroule avec fracas et ouvre en tombant une large brèche.

Les deux émirs sarrasins, Mestoc et Caracos, qui commandaient dans la ville, perdant par ce désastre tout espoir de salut, envoient des députés aux rois et leur proposent une capitulation honorable. Caracos était premier ministre de Saladin. Ce fut lui qui fit creuser le puits de Joseph et entoura le Caire de murailles.

Les monarques refusent la capitulation proposée, et ne veulent même promettre d'accorder la vie aux assiégés que si Jérusalem et la croix de Jésus-Christ leur sont préalablement rendues par les Musulmans; ils exigent de plus la liberté de tous les esclaves chrétiens. Capitulation refusée

Les émirs, consternés de ce refus, demandèrent au moins trois jours de trève pour avoir le temps de consulter Saladin. Ce délai fut accordé; mais le fier soudan refusa de souscrire à ces humiliantes conditions; en même temps il promit aux émirs d'attaquer pendant la nuit le camp des chrétiens, afin de donner à la garnison sarrasine la facilité de se sauver par la brèche à la faveur du désordre que produirait ce combat.

Les croisés furent avertis de ce projet par un espion chrétien, et, profitant de cet avis, ils se tinrent en garde contre toute surprise.

Dès que la nuit répandit ses ombres sur la terre, Saladin se précipita brusquement sur le camp chrétien, et dans le même moment les assiégés s'élan-

Leur maladie.

Musulmans, les princes et les seigneurs de leurs partis étaient au moment de vider cette querelle par les armes. La nature, plus puissante que tous les conciliateurs, mit seule un frein à leur fougueuse passion. Les deux rois, succombant à la fatigue et à la chaleur du climat, tombèrent gravement malades, perdirent une partie de leur fureur avec leurs forces, ajournèrent leur différend jusqu'à la fin du siége d'Acre (1), et convinrent qu'en attendant cette époque, ils rempliraient religieusement les devoirs de frères d'armes, et que chaque jour l'un des deux rois dirigerait les attaques contre la ville, tandis que l'autre s'opposerait à celles de Saladin, et se chargerait de la défense des lignes.

Premier assaut.

Dès que les deux monarques purent quitter leurs tentes et reprendre la lance, ils s'approchèrent des remparts et livrèrent un assaut, où l'on déploya des deux côtés ce courage impétueux qui n'éclate jamais avec plus d'ardeur que dans les guerres religieuses. Les boucliers et les cimeterres musulmans n'auraient peut-être pas résisté aux glaives, aux haches, aux masses d'armes des croisés; mais, malgré leur opiniâtreté, ceux-ci furent obligés de céder avec une grande perte d'hommes à la violence du feu grégeois que les assiégés lançaient sur eux de toutes parts. Albéric Clément, maréchal de France, périt dans ce combat (2).

Après de longs et vains efforts, Philippe, qui ce jour-là dirigeait l'attaque, se vit contraint de céder au sort et de faire sonner la retraite. Cependant les

(1) 1191. — (2) 1191.

ingénieurs français étaient parvenus, par des travaux souterrains, à miner une tour qu'on nommait *la tour maudite*. Bientôt elle s'écroule avec fracas et ouvre en tombant une large brèche.

Les deux émirs sarrasins, Mestoc et Caracos, qui commandaient dans la ville, perdant par ce désastre tout espoir de salut, envoient des députés aux rois et leur proposent une capitulation honorable. Caracos était premier ministre de Saladin. Ce fut lui qui fit creuser le puits de Joseph et entoura le Caire de murailles.

Les monarques refusent la capitulation proposée, et ne veulent même promettre d'accorder la vie aux assiégés que si Jérusalem et la croix de Jésus-Christ leur sont préalablement rendues par les Musulmans; ils exigent de plus la liberté de tous les esclaves chrétiens. Capitulation refusée

Les émirs, consternés de ce refus, demandèrent au moins trois jours de trève pour avoir le temps de consulter Saladin. Ce délai fut accordé; mais le fier soudan refusa de souscrire à ces humiliantes conditions; en même temps il promit aux émirs d'attaquer pendant la nuit le camp des chrétiens, afin de donner à la garnison sarrasine la facilité de se sauver par la brèche à la faveur du désordre que produirait ce combat.

Les croisés furent avertis de ce projet par un espion chrétien, et, profitant de cet avis, ils se tinrent en garde contre toute surprise.

Dès que la nuit répandit ses ombres sur la terre, Saladin se précipita brusquement sur le camp chrétien, et dans le même moment les assiégés s'élan-

cèrent hors de la brèche; mais des deux côtés ils trouvèrent les chrétiens préparés à les combattre. Après une lutte sanglante, les Sarrasins furent contraints de rentrer dans leurs murailles, et Saladin, pour la première fois vaincu, ordonna, en frémissant, la retraite.

Nouveaux assauts.

Le lendemain les Français et les Anglais, plus animés que fatigués par ce combat glorieux, marchèrent à l'assaut, et les émirs obtinrent encore par leurs supplications que, pour éviter l'effusion du sang et la ruine de la ville, on leur permît d'aller trouver Saladin. L'orgueil du soudan était abaissé par ses défaites; il proposa aux monarques de leur rendre Jérusalem, la sainte croix et toutes les villes qu'il avait conquises, à condition que les croisés lui prêteraient vingt mille hommes pour combattre avec lui les fils du sultan Noradin, qui s'efforçaient alors de lui enlever l'Égypte.

En ne consultant que la raison et la politique, il est impossible de concevoir les motifs qui portèrent les rois de France et d'Angleterre à refuser des conditions si avantageuses. Le fanatisme peut seul l'expliquer. En acceptant ces propositions, le succès complet de la croisade était assuré, Jérusalem reconquise, le tombeau du Christ délivré; mais on ne crut pas pouvoir sans crime prêter à l'étendard de Mahomet contre les Musulmans le secours des guerriers de la croix.

Toute conférence étant ainsi rompue, le signal de l'assaut est de nouveau donné, et les Sarrasins, sans espoir, mais décidés à périr avec honneur, jurent « qu'ils défendront la ville comme le lion

» défend son antre ensanglanté. » Ils se rassemblent sur la brèche et n'opposent à une foule innombrable d'assaillans qu'un petit nombre de soldats épuisés de fatigue et couverts de blessures. Le sang allait couler ; mais, à l'aspect de cette faible troupe d'ennemis intrépides qui se présentaient à leurs regards plutôt comme martyrs que comme guerriers, les deux rois, touchés de la bravoure et de l'infortune de ces vaillans Sarrasins, suspendent l'attaque et consentent à la capitulation (1). Capitulation accordée.

On accorda la vie aux assiégés ; la ville fut rendue, la sainte croix promise ; mille chrétiens, parmi lesquels devaient se trouver deux cents nobles, et qui devaient être désignés par le roi, obtinrent leur liberté. La garnison resta prisonnière de guerre jusqu'à l'exécution du traité, et Saladin paya deux cent mille besans d'or pour les frais du siége.

Les monarques français et anglais se partagèrent le commandement de la ville, ainsi que tous les trésors qu'elle renfermait. On n'en distribua aucune partie aux deux armées ; cet acte d'avarice eut pour résultat un grand mécontentement parmi les troupes et de nombreuses désertions.

Drogon de Merlon fut nommé commandant dans la ville française, et Hugues de Gournay dans la ville anglaise.

Après une si importante conquête, qui relevait la fortune et l'espoir des chrétiens, on devait penser qu'un pareil succès serait suivi promptement d'une plus grande entreprise, et que, profitant de Projet de départ de Philippe.

(1) 1191.

cèrent hors de la brèche; mais des deux côtés ils trouvèrent les chrétiens préparés à les combattre. Après une lutte sanglante, les Sarrasins furent contraints de rentrer dans leurs murailles, et Saladin, pour la première fois vaincu, ordonna, en frémissant, la retraite.

Nouveaux assauts. Le lendemain les Français et les Anglais, plus animés que fatigués par ce combat glorieux, marchèrent à l'assaut, et les émirs obtinrent encore par leurs supplications que, pour éviter l'effusion du sang et la ruine de la ville, on leur permît d'aller trouver Saladin. L'orgueil du soudan était abaissé par ses défaites; il proposa aux monarques de leur rendre Jérusalem, la sainte croix et toutes les villes qu'il avait conquises, à condition que les croisés lui prêteraient vingt mille hommes pour combattre avec lui les fils du sultan Noradin, qui s'efforçaient alors de lui enlever l'Égypte.

En ne consultant que la raison et la politique, il est impossible de concevoir les motifs qui portèrent les rois de France et d'Angleterre à refuser des conditions si avantageuses. Le fanatisme peut seul l'expliquer. En acceptant ces propositions, le succès complet de la croisade était assuré, Jérusalem reconquise, le tombeau du Christ délivré; mais on ne crut pas pouvoir sans crime prêter à l'étendard de Mahomet contre les Musulmans le secours des guerriers de la croix.

Toute conférence étant ainsi rompue, le signal de l'assaut est de nouveau donné, et les Sarrasins, sans espoir, mais décidés à périr avec honneur, jurent « qu'ils défendront la ville comme le lion

» défend son antre ensanglanté. » Ils se rassemblent sur la brèche et n'opposent à une foule innombrable d'assaillans qu'un petit nombre de soldats épuisés de fatigue et couverts de blessures. Le sang allait couler; mais, à l'aspect de cette faible troupe d'ennemis intrépides qui se présentaient à leurs regards plutôt comme martyrs que comme guerriers, les deux rois, touchés de la bravoure et de l'infortune de ces vaillans Sarrasins, suspendent l'attaque et consentent à la capitulation (1).

Capitulation accordée.

On accorda la vie aux assiégés; la ville fut rendue, la sainte croix promise; mille chrétiens, parmi lesquels devaient se trouver deux cents nobles, et qui devaient être désignés par le roi, obtinrent leur liberté. La garnison resta prisonnière de guerre jusqu'à l'exécution du traité, et Saladin paya deux cent mille besans d'or pour les frais du siége.

Les monarques français et anglais se partagèrent le commandement de la ville, ainsi que tous les trésors qu'elle renfermait. On n'en distribua aucune partie aux deux armées; cet acte d'avarice eut pour résultat un grand mécontentement parmi les troupes et de nombreuses désertions.

Drogon de Merlon fut nommé commandant dans la ville française, et Hugues de Gournay dans la ville anglaise.

Projet de départ de Philippe.

Après une si importante conquête, qui relevait la fortune et l'espoir des chrétiens, on devait penser qu'un pareil succès serait suivi promptement d'une plus grande entreprise, et que, profitant de

(1) 1191.

la diversion opérée en Égypte par des rebelles, les croisés dirigeraient, sans perdre de temps, leurs armées contre Jérusalem, puisque sa conquête devait être leur unique but. Mais la longueur du siége, la fatigue, la perte d'un grand nombre de seigneurs français, de braves guerriers, et sur-tout enfin la continuité des discordes et la fougue du caractère de Richard, avaient refroidi l'ardeur de Philippe pour la guerre de la Palestine. Atteint par une maladie violente qui lui avait fait perdre les cheveux, les ongles, et attaquait encore son épiderme, il éprouvait une langueur que l'air natal pouvait seul guérir. Bientôt il déclara son ferme dessein de retourner en France. Vainement Richard multiplia ses efforts pour le détourner de cette résolution.

Philippe, aigri par une trop âpre rivalité, croyait que ses ennemis avaient mêlé quelque poison aux remèdes qu'on lui administrait; et, tourmenté par ce soupçon, qui cependant n'était appuyé d'aucune preuve, rien ne put le faire renoncer à son projet de départ.

Il nous est impossible aujourd'hui de porter un jugement décisif sur les querelles de ces deux célèbres rivaux, et de prononcer entre les auteurs anglais qui donnent à cette occasion tous les torts à Philippe, et les historiens français qui accusent et condamnent exclusivement Richard. Tous deux étaient ambitieux et jaloux. La suite de leurs actions prouva seulement que Philippe était plus dissimulé, plus politique, Richard plus emporté et plus vindicatif. L'un ne se montra jamais que sévère; l'autre, entraîné par ses passions, fut souvent cruel et sanguinaire.

Au reste, il est probable que, Richard, par sa bouillante témérité, excitant à un plus haut degré que son rival l'enthousiasme des guerriers dans les combats, et Philippe le surpassant d'un autre côté par son habileté en administration et en politique, le roi d'Angleterre dut poursuivre avec plus d'opiniâtreté l'aventureuse entreprise dans laquelle il s'était engagé; tandis que tout portait le roi de France à revenir dans une patrie dont il était appelé à rétablir la puissance et la fortune.

Avant de se séparer, les deux monarques jugèrent le grand procès de Lusignan et de Montferrat; ils décidèrent que le premier garderait pendant sa vie le sceptre de Jérusalem avec les comtés de Jaffa et de Césarée. Après sa mort Montferrat devait hériter de la couronne, et réserver seulement les deux comtés aux enfans de Lusignan.

Philippe, en s'éloignant, laissa dix mille Français dans le camp des croisés, sous les ordres d'Eudes de Bourgogne, et il fit serment à Richard de ne rien entreprendre pendant son absence contre ses États. Après avoir réglé tous ces points importans, le roi s'embarqua pour la France, descendit d'abord en Italie, et s'arrêta quelques jours à Rome; il y reçut du pape Célestin III l'accueil dû à son nom, à son rang, à sa gloire. Son embarquement.

Cependant on peut croire que Philippe, en visitant Rome, cédait plus à ses passions qu'à une juste curiosité ou à un zèle religieux : car il pria le pape Célestin III de le relever du serment qu'il avait fait à Richard de ne point attaquer ses possessions pendant que ce prince resterait en Palestine. Le mo-

la diversion opérée en Égypte par des rebelles, les croisés dirigeraient, sans perdre de temps, leurs armées contre Jérusalem, puisque sa conquête devait être leur unique but. Mais la longueur du siége, la fatigue, la perte d'un grand nombre de seigneurs français, de braves guerriers, et sur-tout enfin la continuité des discordes et la fougue du caractère de Richard, avaient refroidi l'ardeur de Philippe pour la guerre de la Palestine. Atteint par une maladie violente qui lui avait fait perdre les cheveux, les ongles, et attaquait encore son épiderme, il éprouvait une langueur que l'air natal pouvait seul guérir. Bientôt il déclara son ferme dessein de retourner en France. Vainement Richard multiplia ses efforts pour le détourner de cette résolution.

Philippe, aigri par une trop âpre rivalité, croyait que ses ennemis avaient mêlé quelque poison aux remèdes qu'on lui administrait; et, tourmenté par ce soupçon, qui cependant n'était appuyé d'aucune preuve, rien ne put le faire renoncer à son projet de départ.

Il nous est impossible aujourd'hui de porter un jugement décisif sur les querelles de ces deux célèbres rivaux, et de prononcer entre les auteurs anglais qui donnent à cette occasion tous les torts à Philippe, et les historiens français qui accusent et condamnent exclusivement Richard. Tous deux étaient ambitieux et jaloux. La suite de leurs actions prouva seulement que Philippe était plus dissimulé, plus politique, Richard plus emporté et plus vindicatif. L'un ne se montra jamais que sévère; l'autre, entraîné par ses passions, fut souvent cruel et sanguinaire.

Au reste, il est probable que, Richard, par sa bouillante témérité, excitant à un plus haut degré que son rival l'enthousiasme des guerriers dans les combats, et Philippe le surpassant d'un autre côté par son habileté en administration et en politique, le roi d'Angleterre dut poursuivre avec plus d'opiniâtreté l'aventureuse entreprise dans laquelle il s'était engagé; tandis que tout portait le roi de France à revenir dans une patrie dont il était appelé à rétablir la puissance et la fortune.

Avant de se séparer, les deux monarques jugèrent le grand procès de Lusignan et de Montferrat; ils décidèrent que le premier garderait pendant sa vie le sceptre de Jérusalem avec les comtés de Jaffa et de Césarée. Après sa mort Montferrat devait hériter de la couronne, et réserver seulement les deux comtés aux enfans de Lusignan.

Philippe, en s'éloignant, laissa dix mille Français dans le camp des croisés, sous les ordres d'Eudes de Bourgogne, et il fit serment à Richard de ne rien entreprendre pendant son absence contre ses États. Après avoir réglé tous ces points importans, le roi s'embarqua pour la France, descendit d'abord en Italie, et s'arrêta quelques jours à Rome; il y reçut du pape Célestin III l'accueil dû à son nom, à son rang, à sa gloire. Son embarquement.

Cependant on peut croire que Philippe, en visitant Rome, cédait plus à ses passions qu'à une juste curiosité ou à un zèle religieux : car il pria le pape Célestin III de le relever du serment qu'il avait fait à Richard de ne point attaquer ses possessions pendant que ce prince resterait en Palestine. Le mo-

narque éprouva du pontife un refus aussi humiliant que mérité. On serait tenté de regarder cette accusation de plusieurs historiens contre un grand roi comme calomnieuse; mais par malheur ses actions ne tardèrent pas à la confirmer.

Son arrivée en France. Philippe rentra dans son royaume le jour de Noël (1); il n'y rapporta de sa guerre chevaleresque qu'un laurier stérile, payé trop cher et arrosé de trop de sang. Cédant encore, au moment de son retour, à des conseils fanatiques, il fit, dit-on, brûler, à Bray-sur-Seine, quatre-vingts Juifs accusés d'avoir couronné d'épines et crucifié un chrétien.

Tribus des Assissins ou Assassins. Chaque siècle a ses faiblesses, ses passions, ses erreurs, et pour ainsi dire ses maladies. A l'époque des croisades, un bruit général était par-tout accrédité; on croyait qu'en Asie, près du mont Liban, il existait quelques tribus de l'antique Phénicie, qu'on nommait dans leur langue *Assissins*, et qne les Français appelèrent *Assassins*. Leur gouvernement, disait-on, était théocratique. Leur chef, révéré par elles comme un dieu, et connu sous le nom de *Vieux de la montagne*, dominait tellement par le fanatisme religieux les esprits de ses malheureux sujets, que ces esclaves infortunés, prêts à sacrifier leur vie pour obéir à leur maître, étaient fermement persuadés qu'ils entraient dans le paradis dès qu'ils mouraient pour exécuter ses ordres.

Leur chef, le Vieux de la montagne.

Meurtre attribué à Richard. Lorsque Richard était resté seul en Palestine, le marquis de Montferrat, son ennemi, mourut, et

(1) 1191.

le vulgaire crut que, le roi d'Angleterre s'étant concilié l'amitié du Vieux de la montagne, un agent trop fidèle de ce tyran avait poignardé Montferrat. Voici ce que raconte à ce sujet un historien arabe : « Le marquis de Montferrat, dit-il, mourut assassiné par un émissaire du chef ismaélite de » Syrie, nommé Sénan. Saladin lui avait promis » dix mille écus d'or pour faire périr Montferrat » et Richard. Mais Sénan crut que la mort du roi » d'Angleterre serait contraire à ses intérêts. Montferrat seul périt, et les Francs attribuèrent ce » meurtre à Richard. »

Les massiers, garde de Philippe.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Philippe, également haï par Richard, craignit d'éprouver le même sort, et que, pour se garantir des poignards du théocrate asiatique, il se forma une compagnie de gardes nommés *massiers*, parce qu'ils portaient des masses de fer. Cette garde veillait jour et nuit à sa sûreté. Cependant, comme les mêmes auteurs assurent que Philippe, après avoir pris de plus amples informations, reconnut que les bruits semés contre Richard étaient mal fondés, on peut penser que le roi de France, en se créant le premier une garde, n'avait feint de craindre le Vieux de la montagne que pour se défendre d'un péril plus réel alors, de l'audace dangereuse des seigneurs turbulens dont il abaissait l'orgueil et le pouvoir.

Vengeance féroce du roi d'Angleterre.

Le roi d'Angleterre, malgré son opiniâtre désir de reconquérir Jérusalem, fut bientôt forcé de renoncer à cette entreprise. Saladin avait refusé d'exécuter la capitulation d'Acre. La vengeance de

Richard fut féroce. Il fit décapiter six mille prisonniers (1).

Représailles. La mort d'un grand nombre d'esclaves chrétiens, ordonnée par le soudan, punit ce crime et le surpassa. Ces meurtres et ces représailles rendirent la haine et la guerre des Sarrasins et des croisés plus furieuses et plus implacables; ils se livrèrent de nombreux combats.

Reprise des hostilités. Les Arabes accusaient les chrétiens d'avoir violé la capitulation; ils marchèrent en force pour s'emparer de Césarée; mais ils furent repoussés par les Francs. Saladin, pour se venger de cet échec, rasa la ville d'Ascalon. Le roi d'Angleterre, à la tête de l'armée chrétienne, marcha contre le soudan, et lui livra bataille près de Jaffa.

Dans cette action, Richard, par son intrépidité et par des faits d'armes presque fabuleux, accrut sa gloire. On dit qu'au milieu de cette mêlée sanglante ce prince, qui s'exposait au péril avec plus d'ardeur que tous ses compagnons d'armes, se vit entouré et au moment de perdre la vie ou la liberté. Le dévouement d'un chevalier anglais le sauva. Ce chevalier se couvrit de l'armure royale, et fut pris à la place du monarque.

Les auteurs musulmans assurent qu'à la suite de cette bataille, Richard entra en négociations avec le soudan, et convint de donner sa sœur en mariage à Malek-Adel, frère de Saladin, à condition que cette princesse recevrait pour dot Jérusalem et plusieurs villes de la côte. Ils ajoutent que ce

(1) 1191.

traité fut conclu, mais que le clergé chrétien n'en permit pas l'exécution. Après une entrevue sans résultat entre Malek-Adel et Richard, les hostilités recommencèrent. Ce fut à cette époque qu'on apprit dans le camp des croisés la mort de Montferrat.

Une nombreuse armée arrivait d'Égypte pour renforcer celle de Saladin. Richard la combattit, la défit, et s'empara, près d'Hébron, d'un riche convoi. Il s'approcha ensuite de Jérusalem, mais il la trouva trop bien défendue pour conserver l'espoir de s'en rendre maître. Cependant il y serait parvenu sans la fougue de son caractère. La garnison négociait et ne lui demandait que la vie; il la lui refusa. Ce désespoir fit renaître le courage, et l'occasion fut perdue.

Bientôt il apprit que les troupes de Saladin étaient entrées dans Jaffa, et assiégeaient la citadelle. L'infatigable Richard y courut et la délivra; mais après ce dernier exploit, apprenant que son frère le prince Jean et le roi Philippe se liguaient en Europe pour le dépouiller de ses États, et fatigué des nouvelles dissensions survenues entre les chefs de la croisade, il conclut avec le soudan un traité désavantageux pour les chrétiens. Traité avec le soudan.

Par ce traité on convint que les Latins posséderaient toute la côte de Jaffa jusqu'à Tyr, que tous les pélerins seraient libres de visiter Jérusalem, qu'Ascalon, la clef de l'Égypte, et appelée par les Arabes *l'épouse de Syrie*, serait de nouveau démolie. Richard renonça à la restitution de la vraie croix comme à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, principaux buts de tant de combats. Lusi-

gnan, dépouillé de son royaume, obtint celui de Chypre, qu'il acheta des Templiers. Henri, comte de Champagne, devint roi de la Palestine en se màriant à la princesse Isabelle, qui avait transmis successivement à trois époux ce trône de Jérusalem sur lequel aucun d'eux n'avait pu monter.

Le duc de Bourgogne, dégoûté comme Richard de tant de travaux et d'exploits inutiles, était au moment de quitter la Palestine; mais une mort imprévue y termina ses jours. Les autres chefs des croisés allèrent visiter en pélerins la ville sainte, dans laquelle ils n'espéraient plus entrer en conquérans. Six cent mille chrétiens avaient quitté leur patrie pour entreprendre cette troisième croisade. L'Europe revit à peine cent mille de ces guerriers.

Retour de Richard dans ses États.

Le roi d'Angleterre souscrivit avec désespoir aux conditions que lui dictait Saladin; il sentit en frémissant qu'il fallait renoncer à des conquêtes lointaines pour défendre son propre trône, et mettre fin aux aventures d'un chevalier pour remplir les devoirs d'un roi; il s'embarqua donc pour retourner en Occident.

Mort du soudan.

Peu de temps après le départ de Richard, le célèbre Saladin, au retour d'une chasse qu'il avait faite avec son frère Malek-Adel, fut attaqué d'une fièvre violente qui termina sa vie (1). Il était âgé de cinquante-sept ans, il en avait régné vingt-quatre en Égypte et dix-neuf en Syrie. Ce fameux conquérant de tant de vastes États ne laissa dans son

(1) 1193.

trésor que quarante-sept pièces d'argent, valant à peu près trente-sept francs de notre monnaie.

Les Musulmans vantaient sa clémence autant que son génie. « Avec Saladin, dit Emaddedin, son secré-
» taire, moururent les grands hommes; avec lui dis-
» parurent les gens de mérite; les bienfaits passèrent
» de mode; les méchans se trouvèrent à l'aise; toute
» idée de bonheur s'effaça; la terre se couvrit de
» ténèbres; le siècle eut à pleurer son phénix, et
» l'islamisme perdit son soutien. Les dissensions
» élevées entre les dix-sept fils que Saladin laissa,
» anéantirent dans sa naissance le vaste empire que
» son génie voulait fonder. »

CHAPITRE HUITIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

(1192.

Projet de vengeance de Richard. — Sa captivité. — Mariage de Philippe et d'Ingelburge. — Leur subite séparation. — Traité entre Philippe et Jean-sans-Terre. — Descente de Jean en Angleterre.—Guerre en Normandie.—Trève avec les Anglais.— Soulèvement contre l'empereur d'Allemagne.—Traité pour la liberté de Richard. — Son retour dans ses États. — Nouvelle guerre en Normandie. — Trahison de Jean-sans-Terre. —Vengeance de Philippe.—Défection de l'armée française.— Négociation sans succès.—Perte des archives royales.—Trève d'un an.—Ambition de l'empereur Henri.—Ravages de Richard en France. —Représailles de Philippe. —Traité de paix.—Reprise des hostilités. — Soumission de Richard. — Événement dans une conférence entre les deux rois. — Nouvelle guerre. —Victoire de Philippe. — Ligue formée par Richard.— Bravoure du roi de France. — Captivité de l'évêque de Beauvais. —Guerre avec Richard. — Conférence et trève. — Rupture de cette trève. —Siége et prise du château de Châlus par Richard. — Fermeté de Gourdon. — Mort de Richard.—Troubles après sa mort. — Guerre entre la France et l'Angleterre. — Interdit sur ces deux royaumes. — Divorce de Philippe et d'Ingelburge. —Plaintes du roi de Danemarck à ce sujet. — Résistance de Philippe au pape.—Annulation de son divorce. — Nouvel examen de cet acte.—Défense et triomphe d'Ingelburge. — Soumission du comte de Flandre. — Traité avec l'Angleterre. — Union de Louis et de Blanche de Castille.— Nouveaux sujets de discorde entre Philippe et Jean. —Rapt de la princesse Isabelle. — Alliance de Philippe et d'Arthur. —Défaite et mort violente de ce duc.—Plaintes de sa mère à Philippe.—Procès de Jean. — Sa condamnation. —Déroute de

son armée.—Andace du pape Innocent III. — Description du château Gaillard. — Siége et blocus de ce château. — Secours envoyés aux assiégés. — Désastre dans l'armée française. — Défaite des Anglais.—Capitulation de la ville.—Défense de la citadelle par Leicester. — Victoire de Philippe. — Réunion de la Normandie à la France. — Autres conquêtes de Philippe. — Lâche fuite et retour de Jean en Angleterre. — Habileté de Philippe. — Son portrait.

RICHARD, en s'éloignant de la Palestine, brûlait de se venger de Philippe, qui venait d'enlever à son allié Baudouin V le comté d'Artois, et dont l'ambition menaçait même le trône d'Angleterre; mais son imprévoyante ardeur le précipita dans un péril nouveau, funeste résultat de son indomptable orgueil : il traversait sans méfiance les domaines de Léopold, duc d'Autriche, oubliant que ce duc avait été maltraité et insulté par lui sous les remparts d'Acre. *Projet de vengeance de Richard.*

Léopold, informé de sa présence sur ses terres, le fit arrêter et le livra à l'empereur Henri VI. Henri, autre ennemi plus formidable, avait à venger sa sœur Constance dépouillée du trône de Sicile. Il renferma dans une forteresse l'infortuné roi d'Angleterre, et long-temps cette prison parut devoir être son tombeau (1). *Sa captivité.*

Philippe, informé par l'empereur de cette grande nouvelle, espéra qu'aucun obstacle n'arrêterait ses vues ambitieuses, et, pour colorer de quelque ap- *Mariage de Philippe et d'Ingelburge.*

(1) 1192.

parence de droit ses projets d'agrandissement, il chargea l'évêque de Noyon de demander pour lui en mariage à Canut VI, roi de Danemarck, sa fille Ingelburge, ne désirant de lui pour unique dot que la cession des droits que prétendaient posséder les anciens monarques danois sur la couronne d'Angleterre.

Canut était disposé à satisfaire pleinement le monarque français; mais les seigneurs danois s'opposèrent à la cession qu'exigeait Philippe, et ce monarque fut contraint de se contenter d'une dot en argent : les noces se célébrèrent dans la ville d'Amiens.

Leur subite séparation. Le jour même, dit l'historien Guillaume l'Armorique, où cette princesse fut bénie et couronnée, on jeta probablement sur elle un sort et des maléfices, qui détruisirent soudainement l'affection de son époux, et le firent renoncer à son lit. Peu de temps après, sous prétexte de parenté, on prononça leur séparation. Cependant elle ne sortit point de France, et reçut du trésor une pension alimentaire.

On ne croit plus aux maléfices, et sans doute quelque défaut secret inspira au roi cette inexplicable et subite répugnance pour une femme que tous les écrivains du temps représentent comme belle et vertueuse.

Traité entre Philippe et Jean-sans-Terre. Philippe, cherchant alors d'autres moyens de succès, offrit au prince Jean, frère de Richard, de lui donner en mariage la princesse Alix, et de l'aider à s'emparer du trône d'Angleterre, pourvu qu'il lui restituât Gisors, le Vexin, Tours et toute la Normandie, à l'exception de Rouen et de son territoire.

Jean, que l'on nommait Sans-Terre et qui voulait en acquérir, conclut ce traité, après avoir obtenu la promesse de la cession d'une partie du Hainaut. Cette convention étant signée, Jean rendit hommage au roi de France pour tous les domaines qu'il possédait dans ce royaume; ayant ensuite rassemblé des troupes, il s'embarqua pour l'Angleterre; mais la majorité des barons anglais refusa de le reconnaître pour roi, et ses succès se bornèrent à la conquête de quelques châteaux. Descente de Jean en Angleterre.

Pendant ce temps, Philippe, se croyant encore obligé, comme tous les ambitieux, de suivre quelques-unes des formes de la justice et de la politique au moment où il les violait, écrivit à Richard qu'il ne le reconnaissait plus pour vassal, et il somma le sénéchal de Normandie de lui rendre la princesse Alix, injustement retenue dans le château de Rouen; il exigeait de plus qu'on restituât sur-le-champ à la France toutes les forteresses de la Normandie. Guerre en Normandie.

Les infortunes et la captivité de Richard faisaient oublier ses vices; on ne se rappelait que son courage; aussi dans son malheur il trouva des sujets et des amis fidèles. Le sénéchal résista au monarque français; les domaines anglais au-delà de la Loire, attaqués par les partisans du roi de France, furent vaillamment défendus par le roi de Navarre Sanche VI, beau-père de Richard.

Philippe, à la tête d'une nombreuse armée, étant entré en Normandie, se rendit rapidement maître de Gisors, d'Eu, de Neufchâtel, et assiégea Rouen; mais le comte de Leicester se jeta dans cette place, et força le roi à lever le siége.

Trêve avec les Anglais. Philippe, en se retirant, prit les châteaux de Pacy et d'Ivry. Cependant comme il avait rencontré dans ses efforts contre son rival captif une résistance qu'il était loin de prévoir, il accorda une trève aux ministres anglais. Ces ministres lui donnèrent en garantie quatre châteaux. Ce prince cédait alors moins aux armes de ses ennemis qu'aux intrigues de la politique et aux orages que l'infatigable activité de la reine-mère Éléonore, toujours ennemie de la France, cherchait à exciter contre lui.

Cette reine, de concert avec les évêques de Normandie, porta de vives plaintes au pape Célestin III, contre la violation des sermens du roi de France et contre la tyrannie violente de l'empereur d'Allemagne.

Le Saint-Siége ne pouvait être indifférent à l'infraction de la paix que les princes chrétiens avaient juré de maintenir fidèlement entre eux jusqu'à la fin de la guerre sainte. La trève conclue par Philippe fut donc un effet de sa déférence pour le pape.

L'empereur se montra d'abord plus récalcitrant aux sollicitations des deux prélats chargés de réclamer la liberté du monarque anglais. Henri cherchait à colorer son injustice en accusant Richard d'avoir trahi la cause chrétienne en Asie.

Cependant Rome insistait. De son côté, Richard offrait cent mille marcs d'argent pour sa rançon; la haine, la crainte et la cupidité prolongeaient l'indécision de l'empereur, qui était vivement pressé par le roi Philippe et par le prince Jean de garder avec soin un captif si redoutable. Enfin le pape, excité par l'ardente Éléonore, lança les foudres de

l'Église contre l'empereur et contre Léopold d'Autriche, pour avoir violé les droits du trône et la paix de Dieu.

A la même époque, Albert, élu évêque de Liége, malgré les efforts de Henri, périt sous le poignard de quelques assassins. Les meurtriers, arrêtés, furent reconnus pour émissaires de l'empereur. Dès qu'ils eurent découvert le secret de leur infame mission, les archevêques de Cologne, de Mayence, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs allemands, appuyèrent de leurs armes l'indignation universelle, et firent éclater contre l'empereur un soulèvement général.

Soulèvement contre l'empereur d'Allemagne.

Dans ce péril, Henri implora le secours de Philippe-Auguste. Le roi de France exigeait préalablement que le roi d'Angleterre fût remis entre ses mains.

On convint à cet effet d'une conférence qui devait avoir lieu à Vaucouleurs; mais les princes et les seigneurs allemands s'y opposèrent, et l'empereur, vaincu par les efforts réunis de ses vassaux, fut contraint de capituler avec son captif.

On décida que Richard recouvrerait la liberté, à condition qu'Isaac Comnène, roi de Chypre, neveu du duc d'Autriche, remonterait sur le trône, que le roi de Sicile rendrait la Pouille à Constance, que le duc de Bretagne épouserait la sœur d'Arthur, et que Richard paierait pour sa rançon cent mille marcs d'argent qui seraient partagés entre Léopold et l'empereur Henri.

Traité pour la liberté de Richard.

Ce traité fut signé, et pourtant Richard restait encore dans sa prison, parce que l'argent promis

n'arrivait pas; les efforts de Philippe prolongeaient sa captivité. Le chancelier d'Angleterre vint à Paris, et parvint à obtenir de Philippe qu'il ne s'opposerait plus à la délivrance du monarque anglais. Celui-ci céda au roi de France toutes les places conquises par lui, promit de lui payer vingt mille marcs d'argent, jura de lui rendre hommage et lui donna en garantie Loches, Châtillon-sur-Indre et Arcy-sur-Aube. On comprit dans ce traité le prince Jean et les seigneurs de son parti, auxquels on accorda une entière amnistie.

Dès que le roi avait été informé de la conclusion du premier traité signé en Allemagne, il avait écrit au prince Jean-sans-Terre ce peu de mots aussi expressifs que laconiques : « Prenez garde à vous, » le diable est déchaîné. » En les recevant, Jean, plus complètement vaincu qu'il ne l'eût été par dix combats, était précipitamment revenu en France. Aucun prétexte ne pouvait plus retarder l'exécution des traités.

Éléonore, mère du roi Richard, courut en Allemagne et reçut dans ses bras ce fils qui crut avec raison lui devoir deux fois la vie. L'archevêque de Rouen et l'évêque de Bath restèrent en ôtage chez l'empereur jusqu'au paiement de la rançon convenue.

Son retour dans ses États.

Richard, rendu à la gloire et à la liberté, revit les bords de la Tamise (1), après quatorze mois de captivité.

On aurait cru qu'après tant de fatigues il vou-

(1) 1194.

drait jouir de quelque repos, que Philippe, avant de reprendre les armes, attendrait une nouvelle agression de son rival. Mais, dans ce temps qu'on appelle héroïque, les passions n'avaient point de frein; l'honneur ne consistait que dans la bravoure; aucun traité n'était sincère; aucun serment n'était sacré, et tous ces preux si vantés se manquaient de foi sans scrupule.

Le roi de France reçut des lettres signées de l'empereur et des princes de la Germanie, dans lesquelles ils lui enjoignaient de rendre à Richard toutes les villes prises sur lui pendant son absence, sous peine de s'attirer le poids de leurs armes. Il sut aussi que ces menaces étaient le résultat d'un traité récemment conclu entre Richard, l'empereur, les archevêques de Cologne, de Mayence, l'évêque de Liége, le duc d'Autriche, le marquis de Montferrat, les ducs de Neubourg, de Souabe, et les comtes palatins du Rhin, de Hainaut et de Hollande.

Philippe résolut de prévenir ses ennemis par une prompte attaque; rassemblant ses troupes et bravant les rigueurs de l'hiver, il entra en Normandie, s'empara de Neubourg, du Vaudreuil et de la ville d'Évreux, qu'il donna au prince Jean d'Angleterre. Nouvelle guerre en Normandie.

Ce lâche et perfide prince paya ce bienfait par une noire ingratitude; dépouillé de tous ses domaines par les décrets d'une assemblée d'évêques et de barons anglais, il prit le parti de se réconcilier avec son frère, en trahissant le roi qui le protégeait. Trahison de Jean-sans-Terre.

Richard venait de débarquer en Normandie (1),

(1) 1194.

et s'était avancé jusqu'à l'Aigle : une garnison française occupait le château d'Évreux. Jean-sans-Terre invite à dîner trois cents officiers de cette garnison, les accueille avec une feinte cordialité, et, lorsqu'ils sont à table, il les fait massacrer. Pour prix de ce crime, Richard lui rendit son amitié.

Vengeance de Philippe

Philippe, informé de ce désastre, quitte brusquement son armée à la tête de laquelle il assiégeait Verneuil, court rapidement avec une troupe d'élite, entre à l'improviste dans Évreux, passe au fil de l'épée les Anglais qui s'y trouvent, et réduit la ville en cendres.

Défection de l'armée française.

Tandis qu'il exerçait cette juste mais terrible vengeance, une terreur panique se répandit dans son armée; consternée de son absence, elle abandonna ses lignes, ses munitions, ses machines, ses bagages, et prit la fuite. Richard, la poursuivant, en fit un grand carnage, et resta ainsi maître de Verneuil, qu'il était au moment de perdre.

L'ambition des deux princes et les discordes de quelques seigneurs couvraient alors de sang et de ruines les plus belles contrées de la France. Ces guerres perpétuelles, ces nombreux combats n'offrent à l'histoire que d'horribles et de monotones tableaux. Aucun intérêt national, aucune noble passion ne peut animer les scènes de ces drames cruels, sans liaison, sans plan, où l'on ne peut admirer qu'un courage opiniâtre, souillé par les mœurs les plus grossières. Passons donc rapidement sur ces faits d'armes qui attristent l'ame, en ne laissant dans la mémoire que des traces légères, quoique ensanglantées.

On ne peut compter, dans l'histoire de la féodalité, que les larmes, les malheurs des peuples; on n'y entend que le bruit de leurs chaînes; l'intérêt public était dans ces temps barbares un mot vide de sens : on ne connaissait que des intérêts privés; la seigneurie était tout, la royauté peu de chose, la nation et la patrie rien.

Philippe, ralliant ses troupes, marche sur Montmirail pour en faire lever le siége; mais les partisans du prince Jean s'étaient emparés de cette place, et l'avaient rasée. Le roi, pour se dédommager de cette perte, franchit la Loire et prit Loches d'assaut; de là, revenant en Normandie, il surprit le fort de Fontaine. Leicester, sorti de Rouen pour lui dresser une embuscade, tomba lui-même dans le piége qu'il tendait; le seigneur de Mailly le désarçonna et le fit prisonnier.

Las de combattre sans succès décisif, les deux rois parurent désirer la paix : on tint une conférence au Vaudreuil; mais les négociateurs ne purent s'entendre. Philippe voulait que la paix fût générale. Richard prétendait qu'on n'avait pas le droit d'empêcher les seigneurs de continuer à se battre entre eux. Les hostilités recommencèrent, et les deux armées royales se trouvèrent en présence près de Vendôme. Négociation sans succès.

Philippe, inférieur en nombre et craignant de compromettre sa couronne par une bataille, se retira; l'impétueux Richard, profitant de ce mouvement, tomba sur son arrière-garde, la défit, s'empara des bagages du roi de France, de sa caisse, de son sceau et des archives royales, qui, confor- Perte des archives royales.

mément à l'usage étrange de ce temps, suivaient toujours l'armée. Ainsi furent perdus ces précieux registres, que l'Angleterre ne voulut jamais nous rendre.

Philippe chargea un nommé Gauthier de chercher par-tout des copies de ces actes; elles ne réparèrent qu'imparfaitement la perte d'une si précieuse collection. Depuis cette époque le Trésor des chartes fut gardé à Paris. On le déposa d'abord au Temple, et dans la suite au palais.

Philippe, plus animé que découragé par cet échec, ne tarda pas à s'en venger; il surprit l'armée anglaise qui assiégait le Vaudreuil, et la tailla en pièces.

Trève d'un an.

Bientôt après, le légat du pape et l'abbé de Cîteaux, à force de sollicitations, persuadèrent aux deux rois de laisser quelque repos à leurs peuples; et, par l'entremise de ces deux prélats, on conclut une trève d'un an, pendant laquelle chacun des deux monarques devait garder les places qu'il occupait; ils promirent aussi de choisir des arbitres pour juger leurs différends.

Souvent on avait entendu dire à Philippe que l'abaissement du trône et de la France ne devait être attribué qu'à l'imprévoyance des rois ses prédécesseurs, qui n'avaient jamais su se former un trésor pour soudoyer des troupes et pour se défendre dans les temps de crise. Frappé de cette idée, il rançonna les Juifs, imposa de fortes taxes sur ses domaines, réforma ses dépenses, et vit son économie taxée d'avarice, quoiqu'il n'employât les richesses qu'il amassait qu'à fortifier les places, à

les approvisionner, à lever des troupes, à embellir la capitale et à la remplir de monumens utiles.

On ne lui laissa pas long-temps le loisir de se livrer aux travaux de l'administration. Pour se maintenir alors sur le trône, les princes étaient contraints d'habiter plus souvent leurs camps que leurs palais; quelques mois s'étaient à peine écoulés quand la trève fut rompue.

Tancrède était mort; l'empereur Henri, après avoir conquis rapidement la Pouille, la Calabre et la Sicile, conçut le projet et l'espoir de rendre à son sceptre la puissance et l'éclat de celui de Charlemagne. Déjà Richard, pour racheter sa liberté, lui avait juré fidélité et obéissance. Ainsi, souverain en Italie, en Allemagne, et suzerain du royaume d'Angleterre, il ne lui restait plus qu'à soumettre la France. Dans ce dessein il envoya une couronne d'or à Richard pour le presser de recommencer la guerre et de recouvrer ses places perdues, tandis que lui Henri marcherait contre Philippe pour le réduire à ne gouverner la France que comme un fief de l'empire. Ambition de l'empereur Henri.

Informé des projets de cette ligue, Philippe la prévint, reprit les armes, et rasa toutes les forteresses que la trève avait laissées entre ses mains.

Les deux rois de France et d'Angleterre, autrefois rivaux de gloire, avaient changé leur émulation en haine implacable. La nouvelle guerre qui éclata entre eux ne porta que trop l'empreinte cruelle de cette passion violente. Ce fut alors, comme on le voit toujours, sur les peuples infortunés qu'ils exercèrent leur furie.

Ravages de Richard en France. Richard sur-tout, qui ne se laissait retenir par aucun frein de religion ou d'humanité, porta, dans toutes les provinces de la France où ses armées parurent, le fer, la flamme et la dévastation. Loin d'être satisfait par la destruction des guerriers qu'il combattait, il se faisait un jeu cruel d'incendier les villages, de renverser les murs, d'abattre les arbres et d'arracher les vignes.

Représailles de Philippe. Les représailles de Philippe sur les possessions de l'Angleterre en France ne furent pas moins horribles. On eût dit que les deux armées et leurs chefs avaient juré de s'exterminer; mais, par un contraste bizarre, l'esprit des princes alors était tout à la fois inconstant et féroce. L'incident le plus léger enflammait leur courroux belliqueux, ou l'apaisait avec une égale promptitude.

Traité de paix. Au moment où Philippe et Richard se montraient le plus acharnés l'un contre l'autre, ils apprennent que le roi de Castille a été vaincu et mis en fuite par les Sarrasins. A cette nouvelle, les sentimens religieux suspendent et remplacent la haine politique. Les deux rois se rapprochent, négocient et conviennent d'un traité de paix par lequel ils se promettent des sacrifices mutuels. Ce fut même alors que la princesse Alix fut rendue au roi de France. Cette princesse, qui avait été la cause ou le prétexte de tant de querelles scandaleuses, épousa peu de temps après le comte de Ponthieu.

Reprise des hostilités. La France et l'Angleterre voulaient, espéraient la paix; mais Richard ne pouvait la conclure sans le consentement de l'empereur, qui le lui refusa. Les hostilités recommencèrent. Richard vint assié-

ger Arques. Philippe, par une marche rapide, surprit ses quartiers, mit ses troupes en déroute, et emporta Dieppe d'assaut. Les vaisseaux anglais qui se trouvaient dans le port furent incendiés.

Le roi de France à son tour éprouva un échec : suivi d'une troupe peu nombreuse, il tomba dans une embuscade, et ne se retira de ce péril que par des prodiges de valeur. Le courage du guerrier répara la négligence du général. Cependant, forcé à la retraite, il perdit une partie de son arrière-garde.

Ce prince, fatigué d'une guerre qui épuisait son trésor et son armée sans résultat décisif, offrit à Richard de faire décider leur querelle par un combat de cinq Anglais contre cinq Français. Le monarque anglais accepta ce défi, à condition que lui et Philippe seraient au nombre des combattans; mais les barons français s'y opposèrent, déclarant qu'ils ne souffriraient jamais que le roi combattît contre son vassal.

Un corps de Brabançons, soldé par Richard, ravageait le Berri et s'était emparé d'Issoudun; Philippe y court, reprend la ville et assiége le château. Richard, non moins rapide, arrive bientôt à la tête de son armée. On s'attendait à une bataille décisive. Le signal du combat allait se donner, lorsque tout à coup Richard, par un de ces brusques changemens qui le caractérisaient, abaisse son orgueil, dompte sa haine et vient, en vassal soumis, se jeter aux pieds du roi et lui demander la paix. Soumission de Richard.

Les deux princes s'embrassent et confèrent paisiblement ensemble, assis sous un arbre, à la vue de leurs armées, qui conçoivent à peine comment

le calme a pu succéder si promptement à l'orage, la confiance à la jalousie, et l'amitié à la haine.

Événement dans une conférence entre les deux rois.

Dans cet instant un énorme serpent sort du tronc de l'arbre, et semble s'élancer sur les deux monarques; ils tirent promptement leurs glaives pour le tuer; mais leurs soldats, voyant ce mouvement sans en distinguer la cause, accourent tous aussitôt, jettent de grands cris, se lancent des traits; une mêlée furieuse commence, et ce ne fut qu'après de longs efforts que les deux rois parvinrent à séparer les combattans; ils signèrent sur le lieu même une trêve, et convinrent de se retrouver un mois après à Louviers.

Réunis dans cette ville, ils signèrent un traité de paix qui confirmait celui d'Issoudun (1). Les limites de la France et de la Normandie furent réglées par une ligne tirée depuis l'Eure jusqu'à la Seine, entre le Vaudreuil et Gaillon.

Richard recouvra les comtés d'Eu, d'Aumale, de Driencourt, Issoudun et plusieurs fiefs en Berri. Philippe fut autorisé à fortifier Villeneuve-sur-Cher; mais il promit de ne point relever les fortifications d'Andely. Les deux rois convinrent que, si une guerre nouvelle recommençait entre eux, ils respecteraient tous deux les domaines appartenans au clergé.

Nouvelle guerre.

Nulle paix ne pouvait être durable entre Philippe et Richard. Leur antipathie mutuelle rompit bientôt un lien que la lassitude seule avait formé. Le roi d'Angleterre, cédant à la violence de son caractère,

(1) 1195.

avait insulté le seigneur de Vierson et rasé son château. Philippe, comme suzerain, accorda sa protection à l'opprimé ; la réparation qu'il exigeait fut refusée; il reprit les armes. Les deux rois s'enlevèrent tour-à-tour plusieurs villes. Ils combattirent à Aumale (1). Richard fut renversé de cheval ; les chevaliers qui l'entouraient lui sauvèrent la vie. Philippe resta maître du champ de bataille.

Victoire de Philippe.

Les Bretons et les Toulousains se déclarèrent dans ce temps contre le monarque anglais: les premiers pour qu'on leur rendît leur duc Arthur, neveu de Richard, et dont ils prétendaient seuls avoir la tutèle ; les autres dans l'intention de maintenir leur indépendance toujours attaquée par les ducs de Guienne.

Richard satisfit les Bretons et se réconcilia avec le comte de Toulouse, auquel il donna sa sœur en mariage. Profitant ensuite du mécontentement que l'accroissement du pouvoir royal inspirait en France aux grands vassaux, il forma contre Philippe, avec le comte de Flandre, plusieurs barons de Champagne et d'autres seigneurs, une ligue si puissante qu'il se croyait sûr de la victoire, et se vantait même déjà d'entrer bientôt en triomphe dans Paris.

Ligue formée par Richard.

Le monarque français sut résister avec fermeté à cet orage, et combattit vigoureusement son ennemi sur les rives de la Loire et sur celles de la Seine. Cependant un acte de témérité le mit en péril de perdre la vie ou la liberté. S'avançant imprudemment avec une suite de deux cents chevaux,

Bravoure du roi de France.

(1) 1196.

il se vit tout à coup entouré près de Gisors et attaqué par toute l'armée anglaise. A la vue de tant d'ennemis, le seigneur de Mauvoisin, jugeant toute résistance inutile, conseillait au roi de chercher son salut dans la vitesse de son coursier. « Moi fuir de-
» vant un prince anglais! s'écriait Philippe, c'est
» ce qu'on ne pourra jamais me reprocher; que
» les braves me suivent, je permets aux lâches de
» m'abandonner. » A ces mots, tirant son épée, il se précipite au milieu des escadrons anglais, les charge, les enfonce, se fait jour à travers cette foule étonnée, et entre, sain, sauf et glorieux, dans les murs de Gisors.

Captivité de l'évêque de Beauvais

Le prince Jean combattit alors sous la bannière de son frère, le roi Richard, qu'il avait voulu précédemment détrôner. Tous deux surprirent dans une embuscade l'évêque de Beauvais, cousin du roi de France, et qui portait aussi souvent le casque que la mitre. Ce prélat-guerrier avait été en Allemagne, pendant la captivité de Richard, l'un de ses plus ardens persécuteurs. Le prince anglais n'était pas homme à perdre cette occasion de se venger. Il jeta l'évêque en prison et le chargea de chaînes. Le pape réclama vivement la liberté du prélat, qu'il appelait son fils bien-aimé. Pour toute réponse à ses lettres, Richard lui envoya la cuirasse de l'évêque, en lui écrivant ces mots : *Reconnaissez-vous la robe de votre fils?*

Pour défendre son trône, Philippe était alors obligé de faire face de tous côtés. Le comte de Flandre l'attaquait dans le Nord. Déjà il s'était emparé de plusieurs places, et assiégeait Arras. Le roi marcha

contre lui, le combattit, mit ses troupes en déroute; et, aussi adroit pour négocier qu'intrépide pour combattre, il trouva moyen de se réconcilier avec Baudouin, qui, abandonnant le rôle d'ennemi, prit celui de médiateur. Les deux rois se virent à Andely et conclurent une trève.

Guerre avec Richard.

Mais Richard, sans cesse encouragé dans ses vues ambitieuses par l'infidélité de presque tous les vassaux de Philippe, recommença la guerre. Le duc de Bourgogne resta seul fidèle au roi de France.

Philippe attaqua Richard près de Vernon, mais sans succès; il ne put empêcher le roi d'Angleterre de s'emparer de Courcelles. Un nouveau combat eut lieu près de Gisors, et les Français y éprouvèrent un grand échec. L'ardeur du roi leur avait fait pousser trop loin un premier avantage : tournés et coupés par l'aile que commandait Richard, leur retraite se change en déroute; la foule des fuyards fait rompre sous leur poids le pont de l'Epte. Philippe, armé de toutes pièces, tomba dans la rivière; l'affection qu'on lui portait le sauva : le zèle de quelques serviteurs fidèles parvint à l'arracher à la mort.

Conférence et trève.

Plusieurs seigneurs de sa suite, et dans leur nombre deux Montmorency, furent pris par les Anglais. Après ces différens combats, dont aucun ne fut décisif, l'armée anglaise ravagea une partie de la France, et celle de Philippe dévasta la Normandie; enfin le cardinal de Capoue, envoyé par le pape pour faire cesser ces scènes de carnage, persuada aux deux rois de mettre un terme à tant de désastres. Ils conférèrent ensemble, entre Vernon et

Andely. Richard se rendit à cette conférence en bateau, et Philippe à cheval. On convint d'une trêve, et la médiation du pape pour conclure la paix fut acceptée.

Tous les efforts des pacificateurs pour concilier les différends de deux princes également ambitieux, étaient continuellement déjoués par leur turbulent orgueil, et sans cesse de nouveaux griefs succédaient à ceux dont on venait d'obtenir péniblement quelque satisfaction.

Rupture de cette trêve.

Malgré la trêve, les Français attaquèrent un corps de Brabançons qui se retirait, l'exterminèrent et construisirent un fort sur un terrain appartenant aux Anglais. D'un autre côté, la cupidité de Richard lui fit commettre des violences dont une nouvelle guerre fut le résultat. Le vicomte de Limoges, en faisant fouiller une de ses terres, venait d'y découvrir un riche bas-relief en or, représentant un empereur romain assis avec toute sa famille autour d'une grande table formée du même métal. Le monarque anglais prétendit comme suzerain à la possession de ce trésor. Le vicomte refusa de le lui céder. Richard, décidé à l'y contraindre par les armes, marcha contre lui, et assiégea le château de Châlus.

Siége et prise du château de Châlus par Richard.

La garnison de cette forteresse, voyant que toute résistance devenait inutile, offrit de capituler. Mais le roi d'Angleterre, qui voulait non-seulement vaincre, mais se venger, refusa aux assiégés tout accommodement et jura qu'il les ferait pendre.

Ce prince, avant d'ordonner l'assaut, s'approcha du château pour reconnaître les fortifications.

Comme il s'était imprudemment avancé à la portée du trait, un archer, nommé Bertrand de Gourdon, lui lance une flèche qui lui perce le flanc. Cette plaie, soit par la maladresse des chirurgiens, soit par la disposition du sang, s'envenima rapidement. Bientôt on reconnut que la blessure serait mortelle.

Fermeté de Gourdon.

Cependant le roi ordonna l'assaut : le château fut pris. On en égorgea tous les habitans. Gourdon seul, celui-là même qui avait blessé le monarque, fut épargné par ses ordres et amené devant lui. « Malheureux, lui dit ce prince, quel motif arma ta » furie? quelle offense t'avais-je faite? et pour» quoi t'es-tu déterminé à trancher mes jours? » « Je vais vous le dire avec franchise, répondit Gour» don; vous avez tué de votre propre main, dans » un combat, mon père et mes deux frères; ré» cemment vous me menaciez de la potence, ainsi » que tous mes compagnons d'armes : maintenant » je suis tombé en votre pouvoir, et vous êtes libre » de vous venger. Mais la certitude d'avoir donné » la mort à un prince qui a répandu tant de sang, » commis tant de crimes et dévasté tant de pays, » sera pour moi une douce consolation au milieu » des plus cruels tourmens. »

La soumission et les prières trouvaient Richard inflexible, mais la fierté d'un ennemi vaincu arrachait son estime, étonnait et désarmait sa haine. « Guerrier, dit-il à Gourdon, j'admire ton courage » et je te pardonne ma mort. » Aussitôt il fit détacher ses chaînes, lui rendit la liberté et lui donna même une forte somme d'argent. Mais, plus cruel que son maître, Marcado, chef des Brabançons,

arrêta Gourdon au moment où il s'éloignait du camp; ses soldats féroces, dès que Richard eut rendu le dernier soupir, écorchèrent tout vif cet infortuné Français, et ensuite l'étranglèrent.

Mort de Richard. Richard mourut le 6 avril 1199. Sa vie fut plutôt celle d'un aventurier que d'un roi. Guerrier téméraire, fils ingrat, allié perfide, tyran cupide et ambitieux, s'il se rendit glorieusement célèbre par des exploits qui éclipsèrent, en Asie comme en Europe, tous ceux des chevaliers de son temps, il devint honteusement fameux par des crimes qui étonnaient même son siècle. Dur pour ses sujets, féroce pour ses ennemis, il n'était chéri que par ses soldats, qui l'appelèrent justement Cœur-de-Lion. Il aimait la vengeance avec autant de passion que la gloire, et ne se montra généreux que pour l'ennemi qui le tua. Ce roi vécut en héros barbare et mourut en chrétien.

Troubles après sa mort. Richard donna par son testament, à son frère Jean-sans-Terre, le trône d'Angleterre et tous les vastes domaines qu'il possédait en France; mais son neveu Arthur, duc de Bretagne, conformément aux coutumes d'Anjou, de la Touraine et du Maine, soutint que ces comtés devaient lui appartenir. Sa mère Constance, duchesse de Bretagne, invoqua pour lui la protection du roi de France, et la plupart des seigneurs des comtés réclamés par Arthur embrassèrent sa cause.

Guerre entre la France et l'Angleterre. Cette contestation ralluma la guerre entre l'Angleterre et la France. Philippe déclara la trêve rompue, fit venir dans sa cour le jeune Arthur, et plaça des troupes françaises dans toutes les villes des trois

comtés dont il voulait assurer la possession à ce jeune prince.

L'artificieuse Éléonore d'Angleterre vivait encore. Aussi infidèle aux devoirs de mère qu'à ceux d'épouse, et craignant de perdre la Guienne, elle s'empressa de venir rendre hommage au roi de France, prit le parti du jeune duc de Bretagne, solda un corps de Brabançons, et déclara la guerre à son propre fils, le roi Jean.

Ce prince débarqua en France, se rendit maître de la ville du Mans et la rasa. Le comte de Flandre conclut une alliance avec lui. Philippe combattit ce nouvel ennemi près de Lens, et mit ses troupes en déroute; il y fit prisonnier plusieurs seigneurs flamands, et avec eux l'évêque de Cambrai.

La captivité de ce prélat irrita le pape, qui s'en plaignit vivement; Philippe lui répondit que le Saint-Siége, n'ayant pas défendu aussi énergiquement qu'il le devait l'évêque de Beauvais contre Richard, n'avait pas le droit d'exiger plus d'indulgence pour celui de Cambrai.

Le cardinal de Capoue, légat du pape, jeta alors l'interdit sur les royaumes de France et d'Angleterre. On redoutait encore dans les deux pays ces armes qui tant de fois soumirent les couronnes à la tiare; les deux monarques remirent en liberté les évêques captifs.

Interdit sur ces deux royaumes.

Profitant de ce succès, le cardinal de Capoue fit de nouvelles tentatives pour ramener la paix dans l'Occident; mais, la fierté de Philippe rendant la conclusion de cette paix trop difficile, la médiation du Saint-Siége n'eut d'autre effet que l'obtention

d'une trêve. Comment rétablir solidement la concorde entre des ennemis dans un temps où chaque prince se méfiait même de ses alliés! Aucun serment ne rassurait, parce qu'aucun n'était respecté: aussi l'on vit à la même époque la duchesse de Bretagne faire enlever de Paris, par ses agens, son fils Arthur, et se retirer avec lui à Angers, parce que, redoutant l'ambition du roi de France, elle regardait la cour d'un si puissant protecteur plutôt comme une prison que comme un asile pour son protégé.

Divorce de Philippe et d'Ingelburge.

Depuis l'année 1193, l'opiniâtre rivalité de Richard n'avait pas été pour le roi de France le seul sujet de son inquiétude et de ses tourmens. Sa répugnance pour la reine Ingelburge et son amour pour une autre princesse attirèrent sur lui les foudres de Rome, et ces armes du Saint-Siége n'étaient pas alors les moins redoutables pour les rois.

Le pape Célestin III ayant chargé les évêques de Beauvais et de Chartres d'examiner si les motifs du divorce étaient légitimes ou mal fondés, ils convoquèrent à Compiègne une assemblée d'évêques et de barons (1). Cette assemblée trouva suffisantes les preuves administrées par le roi, et l'archevêque de Reims, légat du Saint-Siége, déclara que le mariage d'Ingelburge était nul.

Cette malheureuse princesse ne pouvait se défendre, elle n'entendait point la langue française, et, lorsqu'un interprète lui expliqua l'arrêt que l'on prononçait contre elle, elle ne put exprimer sa surprise, sa douleur et son appel au Saint-Siége, que

(1) 1198.

par ces mots : *Male France, male France; Rome, Rome.* Étrangère, isolée, condamnée, son courage seul la sauva; elle refusa de retourner en Danemarck, comme Philippe le voulait, et elle s'enferma dans un monastère.

Le roi de Danemarck, touché de son sort et blessé de l'affront fait à sa famille, se plaignit vivement au pape. Mais, pendant trois ans, il fit de continuelles et de vaines instances, sans recevoir aucune satisfaction. **Plaintes du roi de Danemarck à ce sujet.**

Cependant le roi, se croyant parfaitement libre, avait épousé Agnès de Méranie, issue du sang de Charlemagne par l'empereur Arnould. Ce mariage porta au plus haut degré la colère du roi de Danemarck. Il envoya de nouveaux ambassadeurs à Rome, munis de toutes les pièces authentiques nécessaires pour prouver la fausseté de celles qui avaient servi de prétexte à la répudiation d'Ingelburge.

Émus par ces sollicitations, le pape envoya en France deux légats, qui convoquèrent à Paris un concile; mais, les avis étant trop partagés, aucune décision n'y fut prise. Sur ces entrefaites, le pape étant mort, Innocent III lui succéda. Ce nouveau pontife, après un mûr examen, crut s'apercevoir que les envoyés de France avaient trompé son prédécesseur, qu'il n'existait aucune parenté entre Ingelburge et Philippe, et que les titres présentés pour la prouver étaient faux.

Irrité de cette fraude; il chargea le cardinal de Capoue de remettre au roi de France un bref par lequel il déclarait son second mariage nul, et le menaçait d'excommunication dans le cas où il re- **Resistance de Philippe au pape.**

fuserait de rendre à Ingelburge ses droits, et de renvoyer Agnès. Philippe brava ces menaces. Un concile fut rassemblé à Dijon (1). Cette assemblée était disposée à condamner le roi; il prévint l'arrêt qu'on allait rendre en déclarant qu'il en appelait au pape.

Annulation de son divorce.

Innocent III convoqua un autre concile à Vienne; tous les prélats qui composaient cette assemblée étaient soumis à l'influence de l'empereur d'Allemagne. Ils annulèrent le divorce d'Ingelburge et frappèrent d'interdit le royaume de France.

La plupart des évêques français se soumirent à cet arrêt. Si quelques-uns adressèrent des remontrances au Saint-Siége, ils déclarèrent qu'en cas d'insistance ils obéiraient. Par-tout on cessa d'administrer les sacremens. Les églises furent fermées. Un voile de tristesse s'étendit sur tout le royaume, et cependant on n'y vit point régner cette terreur qui, un siècle auparavant, avait, dans une semblable circonstance, glacé tous les esprits, ébranlé toutes les fidélités. Le palais du roi ne se changea point en désert; ses serviteurs continuèrent à l'entourer, ses gardes à lui obéir. Plusieurs seigneurs s'irritèrent de l'audace de Rome, et le duc de Bourgogne offrit même de joindre ses efforts à ceux du monarque pour punir cette usurpation de l'autorité spirituelle sur la puissance temporelle.

Philippe, enflammé de colère, fit saisir les domaines des évêques et des curés. Par son ordre Ingelburge fut tirée du cloître qui lui servait d'asile, et jetée dans une prison.

(1) 1199.

Cependant le peuple, privé de messes, de sermons, de processions, murmurait hautement; il gémissait de voir, non-seulement les églises, mais même les cimetières fermés.

Ces dispositions contraires des barons qui résistaient au Saint-Siége, et des peuples tremblant devant ses décrets, forcèrent le monarque et le souverain pontife à modérer leurs ressentimens : le pape consentit à un nouvel examen, et le roi promit, en attendant le jugement définitif qui serait rendu, qu'il éloignerait de sa cour Agnès de Méranie, et ouvrirait à Ingelburge les portes de sa prison. Nouvel examen de cet acte.

Un nouveau concile se réunit dans la ville de Soissons (1). Le roi y produisit de nouveaux argumens pour prouver la nullité de son premier mariage; les envoyés du roi de Danemarck les réfutèrent. Mais comme ils se méfiaient de la partialité du cardinal d'Ostie, légat du pape, ils sortirent de l'assemblée.

Les défenseurs d'Ingelburge s'étant éloignés, le respect et la crainte qu'inspirait la présence du roi, semblaient avoir condamné les prélats du concile au silence. Personne n'osait le rompre. Tout à coup un clerc inconnu, et dont le courage aurait dû rendre le nom célèbre, se lève, soutient la cause de l'innocence, de l'infortune, et parle si éloquemment en faveur d'Ingelburge, qu'il produit sur ses auditeurs la plus vive impression. Philippe s'en aperçoit, et, soit par conviction, par repentir, par entraînement, soit par la crainte du jugement qu'il pré- Défense et triomphe d'Ingelburge.

(1) 1200.

voit, il déclare soudainement que tout débat devient inutile, et qu'il renoue ses liens avec Ingelburge.

Peu de temps après ce dénouement imprévu, l'infortunée Agnès succomba au chagrin d'être tombée du trône, et d'avoir perdu le cœur d'un époux qu'elle chérissait. Philippe, malgré les remontrances d'un grand nombre de seigneurs, fit déclarer légitimes un fils et une fille qu'Agnès lui avait donnés. L'un, nommé Philippe, devint dans la suite comte de Boulogne, et Marie épousa en premières noces Philippe, comte de Namur. Promise ensuite à Arthur, duc de Bretagne, elle se remaria enfin à Henri, duc de Brabant. Cette jeune princesse portait le nom de reine, conformément à l'usage qui donnait alors ce titre à toutes les filles des rois de France.

Soumission du comte de Flandre.

L'habileté de Philippe, les succès de ses armes, et la mort de Richard ne laissaient plus au comte de Flandre l'espoir de lutter avec avantage contre son souverain. Loin de pouvoir reconquérir ses places perdues, et craignant d'en perdre d'autres, il vint lui-même négocier à Paris, et n'obtint la paix qu'en cédant au roi la Flandre occidentale. Ce qui sur-tout est très-remarquable dans ce traité, c'est que les communes de Bruges, de Courtrai, de Lille, d'Ypres, et quelques autres, garantirent cette convention, déclarant qu'en cas d'infraction, elles s'armeraient en faveur du roi; tant avait été rapide l'accroissement de la richesse, de la liberté et de l'importance d'un grand nombre de villes, depuis qu'on les avait affranchies du joug

arbitraire de leurs seigneurs. Les nouveaux domaines cédés à la France furent donnés par Philippe à son fils le prince Louis.

Ce monarque conclut aussi la paix avec le roi d'Angleterre (1); par ce traité signé à Andely, on convint d'indemnités réciproques. De nouvelles limites furent marquées entre la Normandie et la France.

Traité avec l'Angleterre.

Le roi Jean fit épouser au prince Louis sa nièce, Blanche, fille du roi de Castille : elle eut pour dot Issoudun et plusieurs autres domaines que le monarque anglais possédait dans le Berri. De son côté, Philippe céda au roi Jean sa suzeraineté sur les fiefs de Bretagne, et reçut de lui, en faveur de cette cession, vingt mille marcs sterlings d'argent. En conséquence le jeune duc Arthur de Bretagne redevint feudataire direct du roi d'Angleterre.

Union de Louis et de Blanche de Castille.

Philippe promit aussi au monarque anglais qu'il ne secourrait point l'empereur Othon contre Philippe, duc de Souabe, qui lui disputait alors le trône impérial.

Les principaux seigneurs des deux royaumes se rendirent, suivant l'usage, garans du traité. A cette époque on préférait les garanties nationales aux garanties étrangères, regardant les premières comme plus efficaces, parce qu'en effet le prince, en cas d'infraction, perdait l'appui des seules forces sur lesquelles il pût compter, celles des milices seigneuriales.

L'historien Rigord prétend, sans en donner de

(1) 1200.

preuves, que le roi Jean, dans cette occasion, déclara que le prince Louis de France, devenu son neveu par son mariage avec Blanche, hériterait de tous les domaines qu'il possédait en France, dans le cas où il mourrait sans postérité.

Le mariage de Blanche et du prince français fut célébré en Normandie, le lendemain de la signature du traité. Louis alors n'était âgé que de treize ans. Arthur, duc de Bretagne, vint à Vernon rendre hommage, pour son duché, à son oncle, le roi d'Angleterre. Philippe fut chargé de sa tutèle.

Nouveaux sujets de discorde entre Philippe et Jean.

Une paix solide entre la France et l'Angleterre, également désirée par les peuples, était devenue impossible pour leurs monarques. Ils ne quittaient que par lassitude, et pour peu de temps, les armes qu'une mutuelle jalousie les excitait promptement à reprendre. Le roi de France ne pouvait voir sans un mortel déplaisir les plus belles provinces de son royaume possédées par un prince étranger; le roi d'Angleterre, devenu plus puissant en domaines que son suzerain, ne pouvait supporter l'humiliante position d'un vassal. Ainsi, comme on aurait pu le prévoir, malgré les sermens des deux monarques et les garanties des seigneurs, la paix d'Andely ne fut qu'une courte trève.

Cependant Philippe et Jean couvrirent quelque temps leur haine réciproque d'un voile apparent de cordialité; le roi d'Angleterre vint même à Paris. Philippe l'accueillit avec magnificence, le logea dans son palais, et lui fit de riches présens, mais de nouveaux sujets de discorde ne tardèrent pas à changer ces égards mutuels en hostilités.

Le roi d'Angleterre, ayant répudié sa première femme, venait d'enlever et d'épouser Isabelle d'Angoulême, promise au comte de la Marche; il se fit couronner avec elle à Cantorbéry. Le comte de la Marche, justement irrité, prit les armes, et entraîna dans son parti plusieurs seigneurs de la Touraine et de l'Anjou. Cités au tribunal de Jean, ils refusèrent d'y comparaître. Rapt de la princesse Isabelle.

Dans le même temps le roi d'Angleterre attaqua, sans motif, la forteresse de Dancourt, qui appartenait au comte d'Eu. Ces deux comtes mécontens invoquèrent la justice de Philippe, leur suzerain.

Le monarque français conseilla au roi Jean de donner satisfaction à ses vassaux, et l'avertit qu'en cas de déni de justice, il se verrait forcé de les protéger.

Le prince anglais répondit avec raison que les seigneurs rebelles devaient être d'abord jugés en sa présence par leurs pairs : « Ensuite, ajoutait-il, si » mon arrêt n'est pas conforme aux lois, vous au- » rez le droit de me juger vous-même, en vous » faisant assister par mes pairs, c'est-à-dire par » les grands vassaux relevant directement du roi » de France. » Cette réponse, conforme au système féodal, était sans réplique. Philippe le reconnut, et renvoya les plaignans au tribunal de leur seigneur, le roi d'Angleterre.

Jean, qui s'attira tous ses malheurs par sa mauvaise foi, et qui jamais ne comprit que la justice est la seule base solide de la puissance des rois, viola ses promesses, et refusa aux seigneurs qu'il devait juger les sauf-conduit nécessaires. Alors ils sup-

plièrent le monarque français de forcer le roi son vassal à lui rendre compte de sa conduite.

Jean, cité à la cour des pairs, fit des réponses évasives (1). Philippe rassembla ses troupes; et, pour détourner cet orage, le prince anglais promit la cession de deux villes. Son manque de foi et de courage augmentait rapidement le nombre de ses ennemis. Arthur, duc de Bretagne, se joignit aux mécontens, ne dissimulant point l'espoir de monter sur le trône d'Angleterre, dont il prétendait avoir été injustement exclu.

Pour surcroît de malheur, Jean se voyait privé de tout espoir de secours du côté de la Flandre; car le comte Baudouin, enflammé d'un zèle religieux, venait de partir pour l'Orient avec un grand nombre de seigneurs français.

Au milieu de tous ces embarras, le roi d'Angleterre, qui ne pouvait se décider à combattre ni à se soumettre, manqua de parole à Philippe, et refusa de lui rendre, à l'époque fixée, les deux villes dont il avait promis l'abandon. Le roi de France se fit justice lui-même; à la tête de ses troupes, il prit d'assaut ces deux villes, et se rendit ensuite maître de Gournay.

Alliance de Philippe et d'Arthur

Dans cette même année (2), Philippe conféra l'ordre de chevalerie au jeune Arthur de Bretagne, lui ceignit l'épée, resserra ses liens avec ce prince, en le fiançant à sa fille Marie qu'il avait eue d'Agnès, et lui donna l'investiture, non-seulement de la Bretagne, mais du Poitou et de l'Anjou, qu'il

(1) 1202. — (2) 1202.

confisquait ainsi sans forme de procès. Enfin il envoya près de lui un corps de cavalerie, et lui prêta l'argent nécessaire pour soutenir ses prétentions au trône d'Angleterre.

L'événement prouva qu'il aurait mieux fait de l'appeler dans son camp pour l'éclairer par son expérience, que de l'abandonner à son ardeur téméraire. Arthur entra rapidement en Poitou, assiégea Mirebeau, et accepta sans prudence le combat que le roi Jean vint lui livrer avec des forces supérieures. Le nombre l'emporta. La faible armée d'Arthur fut mise en déroute. Ce jeune prince, trop opiniâtre dans sa résistance, tomba dans les fers du vainqueur. Le comte de la Marche et Geoffroi de Lusignan partagèrent sa captivité. Le roi Jean enferma son neveu dans les cachots de Falaise, les autres prisonniers furent envoyés en Angleterre. Défaite, captivité et mort violente de ce duc.

Informé de ces nouvelles, Philippe, qui assiégeait Arques, courut promptement vers la Loire, et s'empara de Tours. Mais dès qu'il eut quitté cette ville, Jean la reprit et la livra aux flammes. Se dérobant ensuite à la poursuite du monarque français, Jean vint à Falaise, fit venir Arthur devant lui, et voulut, par des menaces, intimider son captif, le contraindre à la soumission, et le faire renoncer à ses alliances comme à ses prétentions.

Arthur, dont le courage méritait un meilleur sort, se montra intrépide dans le malheur et libre dans les fers; soutenant que la Touraine, le Maine, la Guienne et même l'Angleterre lui appartenaient par le droit de naissance, il changea la haine de son lâche tyran en fureur. On le conduisit au château

de Rouen. Là, une vengeance prompte termina violemment ses jours (1); mais les murs les plus épais, les cachots les plus sombres n'ensevelissent point entièrement de tels crimes : quelques-uns des historiens du temps dirent que Jean avait poignardé de sa propre main ce prince infortuné, d'autres qu'il l'avait fait empoisonner. Tous convinrent que sa vie avait été terminée par une mort violente.

De ce moment, le roi Jean devint, pour ses peuples comme pour les étrangers, un objet d'horreur et de mépris. Ce sentiment général d'indignation prouve un grand changement dans les mœurs. Précédemment on voyait avec indifférence de semblables forfaits : aussi nous devons regarder cette époque comme celle qui signale l'heureux moment où l'Europe, sortant de la barbarie, donna les premiers signes de son retour à la civilisation.

Plaintes de sa mère à Philippe.

La mère d'Arthur, Constance, duchesse de Bretagne, porta ses plaintes et son désespoir aux pieds de Philippe, et tous les seigneurs bretons, partageant sa douleur, implorèrent avec elle une juste et prompte vengeance.

Le roi, comme seigneur, comme suzerain, comme monarque, ne pouvait laisser impunie une telle violation du droit des gens et de toutes les lois divines et humaines. Tout l'excitait à la vengeance, et il saisit avec empressement l'occasion favorable qui se présentait de rendre à la France les provinces que la politique imprudente de son père lui avait fait perdre.

(1) 1203.

Jean fut cité et solennellement sommé de comparaître devant la cour des pairs (1). « Quand le » roi de France, dit la chronique de Flandre, oit » les nouvelles et complaintes qui de tous côtés ve» noient des gens contre le roi d'Angleterre, moult » en fut iré : si, manda tantost les pers de France » et leur montra les injures que le roi lui faisait, » et les conjura que drois lui en disent, et les pers » jugèrent qu'on envoyast deux des pers au roi » d'Angleterre. Tantost on y envoya l'évesque de » Beauvais et l'évesque de Noyon, et ne finirent si » vindrent en Angleterre et trouvèrent le roi en » un sien chastel, qu'on appelle Windsor, là lui » baillèrent leurs lettres, et lui dirent : Sire, les » pers de France ont jugé qu'on vous adjourne sur » les demandes que le roi de France vous fait, et » nous qui sommes pers de France, vous y adjour» nons. »

Procès de Jean.

Le monarque anglais chargea l'évêque d'Ely de demander pour lui un sauf-conduit. « Je le lui ac» corde, dit Philippe, il peut venir en toute sûreté. » « Et retourner? reprit l'envoyé anglais. » « Oui, » si la sentence de ses pairs le permet, répliqua le » roi; car je jure, par tous les saints de la France, » qu'il ne s'en retournera point s'il n'est pas ac» quitté. » « Mais songez qu'il est roi, dit alors l'é» vêque d'Ely, et que les barons anglais ne per» mettront pas qu'il s'expose ainsi à la captivité » ou à la mort. » « Eh! qu'importe? s'écria Phi» lippe; Jean, duc de Normandie, est mon vassal;

(1) 1203.

» je sais qu'il s'est emparé par violence du trône » d'Angleterre; mais un seigneur suzerain ne peut » perdre ses droits sur un vassal, parce que ce vas» sal s'est agrandi. » D'après cette réponse peu rassurante, Jean ne comparut point, et la cour des pairs n'en procéda pas moins à son jugement.

Voltaire se plaint avec raison de l'indifférence ou de la négligence des historiens, qui ne nous ont transmis aucun détail sur un procès si important. Ils nous laissent ignorer comment était composée cette assemblée solennellement convoquée par un roi de France pour juger un roi d'Angleterre. On sait seulement qu'Eudes, duc de Bourgogne, la présidait, et que les comtes de Nevers, de Boulogne, de Saint-Pol et de Dampierre en faisaient partie.

Tel était l'esprit des écrivains de cette époque : frappés seulement du bruit des armes, ils décrivaient scrupuleusement les plus minutieuses circonstances du siége d'une bicoque, et gardaient le plus froid silence sur tous les objets d'intérêt général, ainsi que sur les actes les plus remarquables de la législation et de la politique.

Sa condamnation.

Tout ce qu'on sait de positif relativement à cette grande affaire, c'est que la cour des pairs déclara Jean convaincu de parricide et de félonie, le condamna à mort et le dépouilla de toutes les seigneuries et fiefs mouvant de la couronne de France, qui, en vertu de cet arrêt, furent confisqués.

Mably et quelques autres publicistes trouvent ce jugement inique : « Jean, disaient-ils, était coupable » envers son vassal, et non envers son seigneur. Il

» ne devait perdre que la Bretagne, fief de la Norman-
» die, mais on n'avait pas le droit de le dépouiller
» des autres domaines qu'il tenait en fief du roi. »

Ces auteurs oubliaient sans doute que les ancien-nes lois du temps de Charlemagne n'avaient jamais été abolies, quoiqu'elles fussent tombées en désuétude. Les Capétiens cherchaient justement à les remettre en vigueur. Philippe était tout ensemble seigneur et roi; il jugeait à la fois l'injure faite comme vassal, et le crime qui attirait, sur un baron comme sur un particulier, la vengeance des lois.

Jean étant convaincu de meurtre, de félonie, et condamné à mort, la confiscation de tout ce qu'il possédait en France était de droit. L'anarchie féodale avait seule empêché les souverains et leurs parlemens de faire subir à des seigneurs trop puissans les rigueurs de cette loi; il était naturel que la main de justice se relevât en même temps que le sceptre: au reste ce grand acte de sévérité fut aussi un grand acte d'habileté politique. Les confiscations, armes trop souvent funestes de la tyrannie, furent alors utilement employées pour abaisser les oppresseurs des peuples, pour abattre la tyrannie féodale et relever la puissance des lois.

Mably lui-même en convient: « les confiscations,
» dit-il, détruisirent toute égalité de force entre
» le roi et les grands vassaux, qui dès-lors cher-
» chèrent, par leur déférence pour le trône, à sau-
» ver les débris de leur pouvoir. »

Jusque-là les seigneurs, ruinés par leurs guerres, remplaçaient leurs pertes par des rapines. Mais, Louis-le-Gros et Philippe-Auguste ayant réprimé

et puni ces brigandages, ils ne trouvèrent plus d'argent qu'en vendant aux communes leur liberté.

Les bourgeois acquirent ainsi le droit de disposer de leurs biens, de changer de domicile, et il ne fut plus possible de les imposer sans leur consentement. Les villes devinrent des espèces de républiques protégées par les rois. Ce fut ainsi que le tiers-état s'émancipa, qu'on vit renaître l'industrie, les lumières, et qu'il s'éleva en France une forte et immense nation; cette nation, jadis traitée comme un troupeau, s'appuya sur la royauté, et mina peu à peu les forces de cette antique noblesse féodale qui jusque-là semblait composer seule le peuple français, comme de nos jours on voyait encore la nation polonaise réduite à sa seule noblesse.

Cet heureux changement paraît à M. de Montlausier un renversement déplorable de toute justice et de tout droit social, « élevant, dit-il, un peuple » nouveau sur les ruines de l'ancien peuple des » Francs. »

Cependant, si les nobles Français avaient été, comme les barons anglais, assez justes et assez habiles pour profiter de cette révolution inévitable, au lieu de s'y opposer avec une vaine opiniâtreté, ils auraient conservé une partie de leurs droits en garantissant ceux du peuple. Mais, leur haine contre les communes affranchies éclatant sans ménagement, ces communes se réfugièrent sous la protection royale, et secondèrent constamment le trône dans ses efforts pour parvenir au pouvoir absolu sur les débris de la féodalité.

Philippe, aussi prompt dans l'action que ferme

dans le conseil, rassembla sans perdre de temps ses troupes, s'empara de plusieurs forteresses au-delà de la Loire, et revint assiéger Alençon. Mais, comme il avait commis la faute de diviser ses forces sur plusieurs points, Jean, profitant de cette dissémination des troupes françaises, le contraignit de sortir d'Alençon.

Le roi, revenu à Moret, pressa vivement tous ses vassaux de lui amener leurs milices, et, dès qu'il se vit en état de reprendre l'offensive, il marcha contre le roi Jean, surprit son camp, mit son armée en déroute, et s'empara de ses bagages. Déroute de son armée.

Les crimes de Jean, le mépris qu'il inspirait, la médiocrité de ses talens, et la faiblesse de son caractère, devaient facilement faire prévoir qu'il succomberait dans sa lutte contre un monarque habile, courageux, qui savait exécuter avec célérité des plans conçus avec sagesse.

Le pape Innocent III, l'un de ceux qui cherchèrent le plus constamment à étendre la domination du Saint-Siége et à l'élever au-dessus des trônes, redoutait l'accroissement du pouvoir de Philippe; car ce prince savait montrer tour-à-tour autant de fermeté contre l'ambition du clergé que de zèle pour la religion. Voulant donc empêcher que l'équilibre ne se rompît entre la France et l'Angleterre, non-seulement il s'offrit pour médiateur, mais, usurpant le pouvoir souverain, il osa convoquer en France une assemblée sans avoir demandé le consentement du roi (1). Audace du pape Innocent III.

Cette audace excita le courroux de Philippe sans

(1) 1203.

égarer sa prudence; et, quoiqu'il reçût des lettres du duc de Bourgogne et des comtes de Nevers et de Soissons, qui le pressaient de réprimer avec éclat une entreprise si hardie, le roi, qui connaissait son siècle et l'esprit des peuples, ménagea le pape, ne voulut point rompre avec lui, et cependant continua, malgré ses prières et ses menaces, à poursuivre vivement ses avantages.

Description du château Gaillard. Il existait alors un château que l'art et la nature réunis semblaient rendre imprenable. Richard-Cœur-de-Lion, connaissant l'importance de sa position, l'avait fortifié à grands frais. Il le regardait comme le boulevard de la Normandie; il lui avait donné le nom de château Gaillard, et disait « qu'à » l'abri de cette barrière, il prétendait se rire de » tous les efforts de la France. »

Ce château, situé sur un roc escarpé, entouré de précipices, était défendu par un double fossé creusé dans le roc, et par deux bras d'une rivière profonde, qui en faisaient une presqu'île; on ne pouvait y arriver que par une étroite chaussée. La garnison, à l'abri de ces fortifications multipliées, se voyait hors d'atteinte des machines de guerre, et le rocher sur lequel s'élevait cette forteresse bravait tous les efforts du bélier.

Siége et blocus de ce château. Malgré tous ces obstacles, Philippe conçut l'espoir de s'en rendre maître. Dès que la place fut investie, méprisant la grêle de traits qu'on lançait de toutes parts sur lui, il parvint à construire un pont sur la rivière, et fit approcher des retranchemens de hautes tours de bois élevées sur des bateaux; ces tours dominaient le château.

Le roi, devenu trop confiant par ce premier succès, risque une vive attaque, arrache les palissades, et s'efforce en vain de franchir les fossés. Dans ce combat inégal, les assiégés, favorisés par leur position, repoussèrent les assaillans, et l'opiniâtre courage des Français rendit leur défaite plus sanglante.

Philippe se vit contraint de se retirer, après avoir perdu dans cette action ses plus braves guerriers; éclairé par ce revers, il attendit du temps et de la famine, ce qu'il ne pouvait plus espérer de la force. Le siége fut changé en blocus: bientôt une affreuse disette réduisit les assiégés au désespoir, tandis que l'abondance régnait dans le camp du roi.

Jean, n'osant pas lui-même combattre Philippe, envoya au secours du château Guillaume-le-Maréchal, un de ses meilleurs capitaines, à la tête de trois mille cavaliers, de quatre mille hommes d'infanterie, et d'un grand nombre de Côteraux. Une flottille considérable portait une partie de ces troupes. Secours envoyés aux assiégés.

Les mouvemens du général anglais furent si prompts et si secrets, que Philippe n'eut aucune nouvelle du danger qui le menaçait. Son armée, surprise et attaquée pendant la nuit, fut frappée de terreur; dans ce désordre une partie des soldats prit la fuite, l'autre se noya. Désastre dans l'armée française.

Cependant Guillaume des Barres, Gaucher de Boulogne, Mathieu de Montmorency, par des prodiges de valeur, étonnent l'ennemi, le forcent de s'arrêter et rallient les Français; Philippe se joint à eux. Les paroles, l'exemple de leur roi, réveillent tous les courages. La honte d'avoir fui semble donner plus d'ardeur à leur vaillance; ils se pré- Défaite des Anglais

cipitent sur les Anglais, les enfoncent et dispersent tous ceux qui ne tombent pas sous leurs coups.

Pendant ce temps la flottille ennemie attaquait le pont et s'efforçait de le détruire; mais les Français qui le défendaient fracassèrent la plupart des vaisseaux en leur lançant d'énormes poutres. Le reste prit la fuite; la victoire fut complète.

Capitulation de la ville.

Peu de jours après, un plongeur fameux, Gobert de Mantes, passa la rivière entre deux eaux, en traînant après lui des pots de fer remplis de matières inflammables. Arrivé ainsi à l'autre bord sans être aperçu, il mit hardiment le feu aux palissades; la flamme se communiqua rapidement aux bâtimens voisins. Philippe, profitant de l'effroi qu'inspirait cet incendie, s'empara des dehors du château. La ville capitula, et la garnison se réfugia dans la citadelle.

Défense de la citadelle par Leicester.

Le comte de Leicester commandait cette troupe. Se trouvant dépourvu de vivres, il fit sortir deux mille bouches inutiles. Les vieillards, les femmes, les enfans, qui composaient cette foule de victimes, chassés de leurs foyers, repoussés par les assiégeans, offrirent alors un spectacle épouvantable : épuisés par la faim, trouvant leurs concitoyens et leurs ennemis également inexorables à leurs cris, à leurs gémissemens, presque tous succombèrent, les uns au besoin, les autres au désespoir.

Pendant ce temps les ingénieurs français travaillaient à miner une tour; cette tour tombe, et sa chute devient le signal de l'assaut.

Philippe avait à sa solde un corps de Brabançons. Leur intrépide chef, nommé Cadoc, plante

le premier l'étendard français sur le rempart. Le gouverneur vaincu, mais non découragé, se retira derrière un dernier retranchement, après avoir incendié lui-même les bâtimens voisins de la tour écroulée.

Une maison bâtie par le roi Richard restait seule encore debout au milieu de ces ruines, et sur le bord du fossé. Un jeune guerrier français, Pierre Bogis, dont la témérité illustra le nom, descend la nuit, avec quelques-uns de ses compagnons, dans le fossé. Monté sur leurs épaules, il parvient à atteindre une fenêtre de la maison de Richard, et tire à lui ses camarades, au moyen de cordes dont il s'était muni; bientôt ils s'y trouvèrent deux cents, nombre égal à celui des guerriers anglais échappés aux périls et aux fatigues de ce siége mémorable. Le combat entre eux fut long et acharné. Mais, lorsque la victoire était encore indécise, un dernier pan de muraille étant tombé, Philippe accourut à la tête d'un corps de guerriers d'élite, ne laissa plus aux Anglais aucun espoir de salut ni de résistance, et le brave Leicester se rendit (1). Victoire de Philippe.

La chute d'une forteresse, que dans ce temps on regardait comme imprenable, accrut la renommée de Philippe, et inspira, dans ce siècle belliqueux, autant de respect pour lui que de mépris pour le roi Jean, qui restait avec indolence, à Rouen, tranquille témoin de ce désastre.

Irrités de sa lâcheté, la plupart des barons anglais

(1) 1204.

Réunion de la Normandie à la France.

l'abandonnèrent. Le mécontentement des Normands éclata avec violence, et ce faible roi se retira en Angleterre après avoir fait raser les fortifications des villes normandes qu'il possédait encore, Évreux, Coutances, Bayeux et Caen : ainsi leurs portes s'ouvrirent sans résistance à Philippe. Après de faibles efforts, Arques, Verneuil, Rouen, capitulèrent, et la prise d'un seul château entraîna ainsi la conquête de toute la Normandie. Cette province, perdue en 912 par Charles-le-Simple, fut reprise et réunie à la couronne de France par Philippe-Auguste, en 1204.

Autres conquêtes de Philippe

Le roi savait que la sagesse peut seule rendre durables les faveurs de la fortune, et qu'il faut que les peuples conquis soient heureux pour qu'ils restent soumis. Il promit aux Normands la conservation de leurs lois et de leurs coutumes; il ajouta seulement la peine du talion aux dispositions pénales de leurs lois. Assuré de leur tranquillité, et poursuivant le cours de ses triomphes, il porta ses forces en Touraine, dans le Poitou, et se rendit maître de Tours ainsi que de Poitiers. L'année suivante, il s'empara de Loches et prit Chinon (1).

Guy, duc de Bretagne, venait de se lier par un traité avec le roi d'Angleterre. Philippe, pour le punir, lui enleva Nantes et le contraignit à se soumettre.

Lâche fuite et retour de Jean en Angleterre.

Cependant le roi d'Angleterre, forcé par les plaintes, par les sanglans reproches de ses vassaux à montrer quelque ombre de courage, conduisit

(1) 1205.

son armée à la Rochelle, s'approcha de la Loire, et reprit Angers (1). Bientôt le rapide Philippe fut en sa présence et lui offrit le combat. Jean, incapable d'affronter le hasard d'une bataille, demanda une conférence; mais, au moment où Philippe s'y rendait, le roi d'Angleterre prit la fuite et retourna dans ses États, plus honteusement que s'il eût été vaincu. Réduit à supplier au lieu de combattre, il obtint du monarque français une trève de deux ans. Cette trève humiliante ne rendait au prince anglais ni place ni renom, laissait à Philippe ses conquêtes et lui donnait le temps de réparer ses forces.

La gloire des hommes et la destinée des États ne peuvent s'affranchir totalement de l'influence de la fortune. Si le vaillant Richard eût occupé plus long-temps le trône d'Angleterre, il est probable que la France n'aurait pas recouvré ses provinces perdues, et nous ne compterions peut-être pas aujourd'hui Philippe-Auguste au nombre de nos plus grands monarques.

Habileté de Philippe.

Ce conquérant dut une grande partie de ses succès à l'impéritie et à la pusillanimité de Jean-sans-Terre. Son principal mérite, et c'en est un assez rare, fut de savoir profiter habilement des chances que lui offrait le sort. Bientôt il y ajouta une gloire où le hasard contribua moins, celle de sauver la monarchie, en triomphant d'une ligue que la jalousie des plus puissans princes de l'Europe forma et arma contre lui.

Son portrait

On devrait, pour apprécier avec justice le carac-

(1) 1206.

tère de cet illustre roi, distinguer en lui deux hommes différens. Philippe, dans sa jeunesse, ne mérita presque d'éloges que par son intrépidité : formé aux combats par son père, il se montrait l'un des plus braves entre tous les preux ; c'était un digne chevalier, ce n'était pas encore un habile monarque. Entouré de factieux qui se disputaient sa tutèle, forcé de négocier ou de combattre contre son oncle et contre sa mère que soutenaient de grands vassaux et que protégeaient les forces de Henri II, sans trésors et presque sans troupes, entraîné par les passions de son âge et par les erreurs de son siècle, il persécuta cruellement les Juifs pour satisfaire la superstition et pour grossir son fisc. Séduit par un zèle religieux trop ardent et par l'amour d'une gloire aventureuse, il courut à la tête de cent mille Français en Palestine, dans cette terre fatale où tant d'Européens trouvèrent leur tombeau, dans l'espoir de reconquérir celui de Dieu.

Jaloux des exploits de Richard qui le haïssait, et corrompu par les exemples de perfidie de ce rival et des autres princes de cette époque, il imita leur mauvaise foi, et viola comme eux ses sermens. Époux d'une reine belle et vertueuse, il s'en dégoûta sans motif dès le premier jour de son union, la répudia, s'enflamma pour Agnès, persista avec opiniâtreté dans un engagement contraire aux lois, à la morale, à la saine politique, et, forcé enfin de céder au vœu général, il renvoya Agnès, reprit Ingelburge et fit ainsi tour-à-tour de ces deux femmes deux victimes.

Ce même Philippe, mûri par l'âge, instruit par

CHAPITRE NEUVIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

(1205.)

Quatrième croisade de seigneurs français. — Leur départ de Venise. — Siége et prise de Zara. — État de Constantinople. — Débarquement des chrétiens sur la côte d'Asie. — Proposition de l'empereur Alexis. — Refus des croisés. — Assaut de Constantinople. — Fuite de l'empereur. — Courage d'un eunuque. — Traité entre les croisés et les Grecs. — Usurpation de Murzulphle. — Nouveaux assauts. — Prise de Constantinople. — Fuite de Murzulphle. — Élévation de Lascaris au trône. — Son départ pour l'Asie. — Honteux excès des croisés. — Empire latin fondé par un Français, Baudouin. — Mort de ce prince. — Guerre et trêve avec l'Angleterre. — Hérésie des Albigeois. — Croisade contre eux. — Embarras de Raymond, comte de Toulouse. — Sa lâche humilité. — Portrait de Montfort, comte de Leicester. — Prise de Béziers. — Discorde dans l'armée catholique. — Soulèvement occasionné par ses excès. — Détresse de Montfort. — Son surnom. — Ses exploits. — Fuite de Raymond. — Cruauté de Montfort. — Guerre entre lui et le roi d'Aragon. — Remontrances tardives du pape. — Naissance de l'inquisition. — Siége de Muret par le roi d'Aragon. — Sa mort courageuse. — Victoire de Montfort. — Occupations de Philippe. — Croisade [illegible]n. — Sa lâche soumission [illegible]. — Incendie [illegible]. — Vengeance de Phil[illegible] — Événemens [illegible] formée par l'empe[illegible] contre [illegible] Anglais. — Fuite de l[illegible] — Marche [illegible] Bataille de Bouvines [illegible] du [illegible]thon. — Son abdi[illegible] [illegible] de Philippe. — [illegible] le [illegible] contre [illegible] — [illegible]

midi de la France un théâtre de crimes, de carnage et de dévastation.

Il aurait été impossible à Philippe de réprimer ces passions fougueuses que le clergé devait condamner et qu'il excita. Comment le sceptre aurait-il pu imposer la paix, lorsque c'était au nom de la croix qu'on déclarait la guerre, et lorsqu'en invoquant un Dieu d'amour et de charité, les évêques, les prélats, les abbés, les prêtres, les moines, les princes, les barons et les chevaliers se proscrivaient, se persécutaient, se dépouillaient et se déchiraient avec un acharnement dont les annales des folies humaines offrent peu d'exemples.

Le roi de France, ne pouvant résister à ce torrent, eut au moins la sagesse de ne point s'y laisser emporter. Trop prudent pour s'exposer aux accusations d'hérésie, voile si favorable à l'envie, et trop humain pour chercher une horrible gloire dans ces affreux massacres, il ne donna aux croisés que les faibles secours dont la politique lui interdisait le refus, et, laissant ses barons, fanatiques autant qu'ambitieux, se combattre et se détruire pour de vils intérêts couverts d'un masque pieux, il ne s'occupa que de l'intérêt national, chassa les Anglais de la France, triompha des Allemands, et plaça même quelque temps la couronne d'Angleterre sur le front de son fils, couronne qu'il aurait conservée sans les intrigues de la cour de Rome ; car dans ce siècle elle voulait et savait à son gré déposer et relever les rois, donner des sceptres et les briser.

CHAPITRE NEUVIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

(1205.)

Quatrième croisade de seigneurs français. — Leur départ de Venise. — Siége et prise de Zara. — État de Constantinople. — Débarquement des chrétiens sur la côte d'Asie. — Proposition de l'empereur Alexis. — Refus des croisés. — Assaut de Constantinople. — Fuite de l'empereur. — Courage d'un eunuque. — Traité entre les croisés et les Grecs. — Usurpation de Murzulphle. — Nouveaux assauts. — Prise de Constantinople. — Fuite de Murzulphle. — Élévation de Lascaris au trône. — Son départ pour l'Asie. — Honteux excès des croisés. — Empire latin fondé par un Français, Baudouin. — Mort de ce prince. — Guerre et trève avec l'Angleterre. — Hérésie des Albigeois. — Croisade contre eux. — Embarras de Raymond, comte de Toulouse. — Sa lâche humilité. — Portrait de Montfort, comte de Leicester. — Prise de Béziers. — Discorde dans l'armée catholique. — Soulèvement occasionné par ses excès. — Détresse de Montfort. — Son surnom. — Ses exploits. — Fuite de Raymond. — Cruauté de Montfort. — Guerre entre lui et le roi d'Aragon. — Remontrances tardives du pape. — Naissance de l'inquisition. — Siége de Muret par le roi d'Aragon. — Sa mort courageuse. — Victoire de Montfort. — Occupations de Philippe. — Croisade contre le roi Jean. — Sa lâche soumission au pape. — Incendie de la flotte française. — Vengeance de Philippe. — Événemens en Allemagne. — Ligue formée par l'empereur Othon contre la France. — Succès des Anglais. — Fuite de leur roi. — Marche des armées de la ligue. — Bataille de Bouvines. — Danger du roi. — Sa victoire. — Fuite d'Othon. — Son abdication en faveur de Frédéric. — Retour et triomphe de Philippe. — Trève avec le roi d'Angleterre. — Marche de Louis contre les Albigeois. — Ses rapides succès. — Son retour à Paris. — Révolte contre

Jean-sans-Terre. — Son serment. — Sa retraite dans l'île de Wight. — Désastre de son armée auxiliaire. — Son trône offert à Louis. — Envoi de troupes en Angleterre. — Réponse de Philippe au légat du pape. — Vaine défense de ce légat. — Désastre de Louis sur mer avant sa descente. — Son arrivée et son couronnement à Londres après la fuite de Jean. — Courroux et mort du pape. — Mort de Jean-sans-Terre. — Fautes de Louis en Angleterre. — Intrigues du légat contre lui. — Élévation de Henri au trône. — Trève entre ce prince et Louis. — Retour de Louis en Angleterre. — Ses revers sur terre et sur mer. — Son retour en France après un traité. — Pénitence infligée par le pape. — Trève de cinq ans avec l'Angleterre. — Reprise des hostilités. — Nouvelle trève nécessitée par la guerre du Midi. — Siége de Toulouse. — Mort de Montfort. — Succès du prince Louis. — Mort de Philippe-Auguste. — Ses enfans. — Ministres et guerriers de cette époque. — Tableau de ce règne.

Avant de continuer à suivre Philippe-Auguste dans le cours de ses travaux et de ses exploits, il est nécessaire de jeter quelques regards sur l'Orient, puisque les armes de la France y brillèrent alors et placèrent un Français sur le trône des Césars.

Quatrième croisade de seigneurs français.

Dans l'année 1199, touchés de la détresse des chrétiens d'Orient et des sollicitations du Saint-Siége, un grand nombre de seigneurs français s'armèrent pour entreprendre une quatrième croisade. Parmi eux brillaient Baudouin, comte de Flandre, les comtes de Blois, du Perche, de Saint-Pol, de Montfort, de Brienne, et Mathieu de Montmorency. Quatre mille cinq cents chevaliers, neuf mille écuyers et vingt mille fantassins marchaient sous leurs bannières.

Ville-Hardouin, non moins célèbre par ses écrits

que par ses prouesses, fut envoyé à Venise. « Les plus
» puissans barons de France, dit-il au sénat, nous
» députent vers vous; ils vous crient merci; ils vous
» invitent à prendre pitié de Jérusalem outragée et
» asservie par les Turcs. Comme vous êtes les plus
» redoutables sur la mer, ils nous commandent
» de nous jeter à vos pieds; vengez avec nous la
» honte de Jésus-Christ, et favorisez la guerre
» sainte que nous entreprenons pour la gloire de
» Dieu. »

La république leur promit des vivres, des vaisseaux, des soldats, et demanda un an pour se préparer à cette expédition. Le traité fut signé, et l'on résolut de commencer la guerre en attaquant l'Égypte.

Les barons chrétiens manquaient d'argent, les communes de France leur en donnèrent et obtinrent en retour l'abolition de certaines taxes et plusieurs priviléges. Cependant ces moyens étaient insuffisans pour payer à Venise ce qu'on lui devait; et, ne pouvant solder autrement cette dette, les croisés offrirent au sénat de reconquérir pour lui Zara, que possédait alors le roi de Hongrie.

Leur départ de Venise.

Tout étant ainsi convenu, le marquis de Montferrat fut élu général de l'armée, et le doge Dandolo, âgé de quatre-vingts ans, reçut le commandement de la flotte et des troupes vénitiennes; cinq cents vaisseaux, portant quarante mille hommes, sortirent pompeusement du port de Venise, déployant l'étendard alors célèbre de Saint-Marc.

Siége et prise de Zara.

On débarqua près de Zara; mais, au moment où l'on venait d'investir cette ville, un nonce du

pape arriva dans le camp chrétien, chargé de remettre au chef des croisés une lettre du souverain pontife, qui lui défendait d'entreprendre ce siége.

Ces guerriers, ne voulant ni enfreindre formellement les ordres du Saint-Siége, ni lui obéir, différèrent de lire la lettre d'Innocent III; l'assaut fut donné, la ville prise et livrée au pillage. Les vainqueurs s'abandonnèrent pendant le cours d'une semaine aux plus affreux excès.

Au mépris de la croix qu'ils portaient, ils se baignèrent dans le sang chrétien, et n'épargnèrent ni le sexe ni l'âge. Enfin, au moment où ils devaient être rassasiés de carnage, les Français et les Vénitiens, enflammés par la cupidité, se disputèrent le partage du butin, et se livrèrent pendant huit jours de sanglans combats.

État de Constantinople.

Depuis plusieurs années, Constantinople était devenue le théâtre des plus désastreuses révolutions, et la proie de quelques ambitieux qui se disputaient les débris de l'empire. Le cruel Andronic, parvenu au trône à force de crimes, avait péri dans une révolte; le peuple déchira son corps en pièces, et la férocité de la vengeance surpassa peut-être celle de la tyrannie.

Isaac l'Ange, couronné par un caprice du sort, et privé des vertus qui pouvaient soutenir sa fortune, dégrada le sceptre par sa lâcheté; le peuple et l'armée méprisaient leur ouvrage; son frère Alexis le priva de la vue et l'enferma dans un cachot.

Cet usurpateur barbare régnait, lorsque la quatrième croisade menaça l'Orient. Un fils d'Isaac,

échappé à la cruauté du tyran, et qui portait aussi le nom d'Alexis, s'était sauvé en Italie : il y cherchait des secours ; on ne lui accorda d'abord que des conseils. Comme l'empereur Philippe de Souabe avait épousé sa sœur, le pape lui dit que, s'il pouvait engager ce monarque à se joindre aux croisés, on lui donnerait des troupes pour attaquer son oncle et pour rendre la couronne à son père.

Peu de temps après, Philippe écrivit au sénat de Venise que, si l'armée chrétienne s'engageait à protéger le jeune Alexis, il donnerait aux croisés un corps nombreux de chevaliers et deux cent mille marcs d'argent ; c'était évidemment changer le but de la croisade, ou du moins s'en éloigner ; c'était en quelque sorte accorder aux Musulmans une trêve funeste pour attaquer un usurpateur chrétien.

Mais les pélerins belliqueux de ce siècle, portant la croix plus sur leur vêtement que dans leur cœur, avaient moins en vue la religion que la gloire, et la conquête de quelques villes alors les tentait plus que la délivrance de la cité sainte. Séduits par les offres de Philippe et par l'espoir des richesses que leur donnerait la reconnaissance d'Isaac, s'ils lui rendaient la couronne, ils résistèrent aux menaces du pape, ajournèrent la guerre contre les infidèles, abandonnèrent le projet de descendre en Égypte et dirigèrent leurs voiles vers Constantinople.

Si l'on en croit même plusieurs historiens, la politique adroite du sultan Malek-Adel ne fut pas étrangère à ce changement de résolution ; et l'on prétend que les sommes d'argent considérables qu'il envoya aux chefs des croisés, ne contribuèrent pas

faiblement à détourner sur la ville des Césars l'orage qui menaçait l'Égypte. Cependant ces auteurs n'appuient d'aucune preuve cette accusation, que pouvait rendre seulement probable le mélange de superstition et d'orgueil, de fanatisme et de cupidité, qui caractérisait les guerriers de cette époque.

Quoi qu'il en soit, l'armée, réunie à Corfou, reconnut solennellement les droits de l'empereur détrôné. Le prince Alexis exprima, par des transports de joie, sa reconnaissance pour un secours qui devait lui être si funeste. « Il ignorait, dit avec raison » le comte Daru, combien il est dangereux d'implorer les armes de l'étranger pour reconquérir » une couronne. »

Pendant ce temps, l'usurpateur Alexis, aveuglé par sa fortune, trompé par ses flatteurs, fermant les yeux sur l'affaiblissement accéléré de la puissance grecque, et prenant une cour encore pompeuse et magnifique pour un grand empire, ne crut pas aux nouvelles qu'on lui donna de l'armement des croisés, et il ne parla qu'avec dédain de la témérité d'une semblable expédition.

Méprisant ses ennemis, il ne leur opposa aucun obstacle. Irrité contre tout ce qui pouvait le distraire des voluptés auxquelles il se livrait, aucun courtisan n'osa plus l'instruire des progrès rapides de ses ennemis. Bientôt seul dans tout son empire, il ignora que l'armée des Latins s'approchait de sa capitale. Enfin il n'ouvrit les yeux sur son péril qu'au moment où il vit la flotte vénitienne, au pied de ses remparts, défiler dans le détroit et passer si près du palais, que les pierres, lancées par les ma-

chines de guerre du bord des vaisseaux, pénétrèrent dans ses appartemens.

Tandis que ce spectacle redoutable dissipait son engourdissement, en le frappant de surprise et d'effroi, l'armée chrétienne, débarquée sur la côte d'Asie, n'éprouvait pas un moindre étonnement à l'aspect de ce dernier monument des grandeurs romaines, de ces murs élevés, de ces fossés profonds, des quatre cents tours qui défendaient une capitale dont on disait que quatre cent mille guerriers pouvaient sortir. **Débarquement des chrétiens sur la côte d'Asie.**

A cette vue, les Français s'effrayaient eux-mêmes de leur audace. Ils oubliaient que ce colosse grec et romain n'était plus qu'une ombre.

L'empereur d'Orient ne put rassembler pour sa défense qu'une armée peu nombreuse. Cependant, espérant encore éloigner la guerre par des négociations tardives et par un vain étalage de ses forces, il fit offrir aux croisés des secours en vivres, en argent, en armes et en soldats pour la conquête de la Palestine, les menaçant en même temps de les écraser avec une armée vingt fois supérieure à celle d'Occident, s'ils persistaient dans leur injuste agression contre lui. **Proposition de l'empereur Alexis.**

« Que votre maître cesse de s'étonner, répondit » Conon de Béthune à l'envoyé grec, si nos sei- » gneurs et nos chevaliers entrent en armes dans » cet empire. Cet empire ne lui appartient pas; il » ne doit la couronne qu'à un crime condamné » par les lois divines et humaines. Le sceptre ap- » partient au jeune prince que vous voyez au mi- » lieu de nous, Alexis, fils de l'empereur Isaac. Si **Refus des croisés.**

» votre maître veut restituer une couronne usur-
» pée, nous solliciterons pour lui la clémence du
» prince légitime. Portez-lui ces paroles, et ne
» soyez plus assez hardi pour vous charger désor-
» mais près de nous d'une mission semblable à celle
» qu'on vous a donnée. »

Cette réponse rendait toute tentative de réconciliation inutile. Vainement l'empereur essaya de ranimer le courage du peuple : comme ce peuple était esclave, il se montra indifférent à la chute d'un pouvoir qui l'opprimait.

Assaut de Constantinople.

Dans les révolutions d'un gouvernement despotique, le peuple reste immobile, persuadé qu'il ne fera que changer de tyran. Les soldats seuls obéissent. Les combats commencèrent; on tenta sans succès des sorties; les vaisseaux vénitiens pénétrèrent dans le port, en brisant une chaîne qui en fermait l'entrée, et en coulant à fond les galères qui la défendaient. Par ce seul échec la marine grecque fut détruite.

Après dix jours de combats nombreux, fatigans et peu décisifs, les croisés, qui manquaient de vivres, marchèrent à l'assaut sous les ordres de Montferrat et de Montmorency. Théodore Lascaris commandait les Grecs. Son beau-père, l'empereur Alexis, restait honteusement témoin oisif de ce combat.

Par un contraste frappant qui semblait caractériser la décrépitude des princes d'Orient et la vigueur croissante des guerriers de l'Europe, au moment où deux cent cinquante machines de guerre avaient ouvert une brèche sur laquelle se

livrait une bataille acharnée, on vit le doge, octogénaire, presque aveugle, descendre de sa galère avec l'ardeur d'un jeune preux.

Enflammés par son exemple, tous les Vénitiens s'élancent de leurs vaisseaux pour le suivre. Rien ne leur résiste. Ils franchissent les murs, et bientôt l'étendard de Saint-Marc est arboré sur une tour. Vingt-cinq autres tombent au pouvoir des Latins; les vainqueurs et les vaincus entrent pêle-mêle dans la ville. Sa chute semble inévitable; mais tout à coup un vaste incendie élève une barrière de feu entre les assaillans et les assiégés. Les Français, que le fer ne pouvait arrêter, fuient devant les flammes.

Les Grecs, sortant alors par une autre porte, les attaquent en flanc et les mettent en désordre. L'intrépide Dandolo, du haut d'une tour qu'il avait conquise, voit leur péril, abandonne son attaque et vole à leur secours. Cependant leur position était encore très-critique; Lascaris, ayant réuni toutes ses forces, allait se précipiter sur eux; mais le lâche usurpateur, indigne, par sa pusillanimité, de la victoire que la fortune lui offrait, enchaîne la bravoure de son gendre et ordonne la retraite.

Fuite de l'empereur.

Les Grecs, momentanément sauvés, rentrèrent dans leurs murs, et les croisés dans leur camp. La terreur de l'empereur durait encore quand le danger avait disparu, et, n'osant attendre l'issue d'un nouveau combat, il prit la fuite au milieu de la nuit, abandonnant ainsi honteusement sa femme, ses enfans, son peuple et sa couronne. Il ne songea qu'à son trésor, et le plaça sur une barque qui les porta tous deux dans un port de la Thrace.

Courage d'un eunuque.

Cependant le courage d'un eunuque répare pour un moment les fautes d'un lâche empereur. Il harangue le peuple, il entraîne la garde, il court tirer de son cachot le vieil Isaac, et replace sur le trône ce prince aveugle, qui n'attendait que la mort.

L'armée latine fut informée promptement de cette révolution; son but semblait atteint; mais, plus intéressée que généreuse, et peu confiante dans les promesses du jeune Alexis, elle annonça qu'elle le garderait en ôtage, tant qu'il n'aurait pas rempli ses engagemens.

Traité entre les croisés et les Grecs

Après une longue contestation, il fut convenu, par un traité, que l'empereur paierait aux croisés deux cent mille marcs d'argent, et que l'Église grecque se soumettrait à l'Église romaine. Alexis et son père furent tous deux couronnés.

Les Grecs, toujours séditieux et toujours vains, quoique depuis long-temps esclaves, ne pouvaient supporter ni le triomphe du clergé latin, ni la licence des mœurs du jeune Alexis, que les barons français traitaient sans respect et en égal.

Le faible empereur, qui manquait d'argent, de courage, et qui redoutait plus ses sujets que ses ennemis, obtint des croisés un délai pour le paiement de son tribut, et retint lui-même ces étrangers dans ses États pour le défendre contre son peuple. Pendant ce temps, il chargea son fils de soumettre, avec le secours de Montferrat, les provinces qui n'avaient pas encore reconnu son pouvoir. L'armée d'occupation resta campée près de Constantinople, sous les ordres du comte de Flandre et du doge.

Cependant la haine des Grecs contre les Latins s'aigrissait de jour en jour : les uns tramaient sans cesse de nouveaux complots, les autres faisaient éclater leur ressentiment par des menaces (1). Un prince grec, de l'ancienne maison impériale des Ducas, et que l'on nommait Alexis Murzulphle, profite de ces discordes pour s'élever, trompant à la fois le peuple, l'empereur et les croisés ; il excite une sédition, et, couvrant son ambition d'un faux zèle, il entre la nuit dans l'appartement d'Isaac, l'emporte dans ses bras sous prétexte de le sauver, le jette dans un cachot, tranche ses jours et se fait couronner par la multitude. Usurpation de Murzulphle

Ce nouvel usurpateur s'efforça quelque temps de justifier sa coupable ambition par un courage intrépide ; attaqué par l'armée des croisés, il brave vaillamment leurs efforts, répare les murailles, relève les retranchemens, se montre au premier rang, la massue à la main, contient les mécontens avec l'activité d'un monarque, dirige ses troupes avec l'habileté d'un général, et se distingue dans la mêlée par la bravoure d'un soldat.

Étonnés de sa résistance, les Français et les Vénitiens, fatigués d'une lutte si opiniâtre, consentirent à négocier ; mais Murzulphle, redoutant plus encore la superstition de ses concitoyens que les armes de ses ennemis, refusa de reconnaître l'autorité du pape, et les conférences furent rompues.

Dès-lors les chefs de l'armée latine jurèrent la conquête et le partage de l'empire. Ce partage fut Nouveaux assauts.

(1) 1204.

réglé d'avance. Venise obtint la promesse de grands priviléges. Il fut convenu qu'après la victoire, six seigneurs français et et six vénitiens seraient chargés d'élire un empereur et un patriarche. Après avoir signé ces conventions que la fortune seule pouvait sanctionner, on donna le signal de l'assaut.

L'habileté, le courage des chefs, la haine et le fanatisme des peuples, rendirent ce combat aussi sanglant qu'opiniâtre. La victoire se décida pour les Grecs. Les croisés furent repoussés : mais trois jours après ils livrèrent avec furie un nouvel assaut.

Long-temps les Français s'efforcèrent en vain, sur la brèche, de renverser et d'enfoncer leurs nombreux ennemis; vainement leurs lances et leurs épées immolaient une foule de victimes. Les pierres et les poutres, lancées sur eux par les assiégés, les écrasaient, brisaient leurs échelles, et les entassaient sanglans dans des fossés profonds; mais, au moment où la guerre déployait toutes ses horreurs dans ces scènes de carnage, où l'air, obscurci par une nuée de traits, retentissait du choc des armes, des cris de fureur et des gémissemens de la mort, d'un autre côté de la ville, moins défendu, les vaisseaux s'approchent des murailles, les échelles se dressent. Un Français, André Durboise, et Pierre Alberti, Vénitien, franchissent le rempart. Une troupe de braves les suit, et la bannière des évêques français flotte sur les tours.

Prise de Constantinople.

Inutilement les assiégés, s'armant de torches, veulent encore se sauver à l'abri des flammes. Cette fois l'incendie ne peut arrêter l'impétuosité des vainqueurs. Ils se précipitent en foule dans la ville, et

Murzulphle, perdant tout espoir, cherche son salut dans la fuite. Fuite de Murzulphle

Mais qui peut éteindre dans l'homme la funeste soif des grandeurs ? A l'instant où la plus grande partie de cette immense capitale, envahie par une armée victorieuse, était livrée au pillage, au meurtre, quelques Grecs se disputaient encore, au milieu de l'hippodrome, les ruines d'un empire conquis et les débris d'un trône renversé.

Théodore Lascaris est proclamé empereur par la multitude. Digne de son élévation, il veut entraîner de nouveau le peuple au combat ; mais ce peuple, si ardent pour le couronner, l'abandonne lâchement lorsqu'il s'agit de le défendre. Lascaris, à la tête d'un petit nombre de braves, s'ouvre un passage avec son épée, s'éloigne de Constantinople, et court en Asie, où son habile fermeté lui donna les moyens de défendre encore avec succès sa dignité, sa patrie et son indépendance. Élévation de Lascaris au trône. Son départ pour l'Asie.

Privé de ses défenseurs, inutilement ce peuple implora la pitié de ses vainqueurs inexorables. La ville fut livrée aux fureurs d'une soldatesque sans frein. Pour elle rien ne fut sacré, et cette journée fatale détruisit ou dispersa les monumens des arts, des lettres, et les richesses immenses amassées pendant tant de siècles par les héros de Rome, par les Césars et par leurs successeurs. Honteux excès des croisés.

Montferrat entra dans le palais impérial, y trouva l'infortunée sœur de Louis-le-Jeune, veuve de deux empereurs, s'enflamma pour elle et lui promit un nouveau trône.

Enfin, lorsque ces conquérans barbares se furent

rassasiés de sang et de débauches, après des outrages sans nombre à la pudeur, à la religion, après avoir employé les calices aux plus licencieux festins, profané les églises par des meurtres et par des danses lascives, après avoir livré la chaire patriarcale aux prostituées, et l'innocence des vierges à la brutalité du vice, ces honteuses saturnales de la victoire cessèrent, et la lassitude ramena l'ordre.

Les électeurs se rassemblèrent pour donner un chef à cette ombre d'empire. La vieillesse et les vertus du doge lui auraient assuré les suffrages; mais l'esprit républicain et ombrageux des Vénitiens s'en alarma. Ils jugèrent avec raison que la liberté cesserait d'exister à Venise, si son doge tenait dans sa main le sceptre des Césars.

Empire latin fondé par un Français, Baudouin.

Les voix ne furent plus partagées que par Montferrat et Baudouin. Enfin, le comte de Flandre l'emporta. Ainsi, ce fut un Français qui fonda, dans l'Orient, l'empire des Latins. Mais, soumis lui-même au joug de la féodalité, il se vit contraint d'abaisser son trône en y montant, et de partager, pour ainsi dire, le pouvoir suprême avec ses compagnons d'armes.

Montferrat obtint le royaume de Thessalonique. On distribua, en Asie et en Grèce, aux barons latins un grand nombre de principautés, de duchés, de comtés; et la Morée fut cédée aux Vénitiens, qui se partagèrent bientôt la plus grande partie des îles de l'Archipel. On crut rendre un assez grand hommage au roi de France en lui envoyant des reliques.

De ce moment l'anarchie féodale remplaça cette unité, cette concentration de pouvoirs qui, jusque-là, laissait quelque force et quelque majesté au fantôme imposant du colosse romain. Les légions disparurent, et les indociles milices seigneuriales qui lui succédèrent, préparèrent par leur indiscipline et par leur faiblesse la destruction totale d'un empire, qui, revenu depuis sous la puissance des princes grecs, tomba deux siècles après sous le fer des enfans de Mahomet.

Toutes les provinces d'Europe, après une courte résistance, reconnurent le nouvel empereur et la suprématie de l'Église latine. Lascaris défendit en Asie une couronne due à son audace et illustrée par ses exploits. Baudouin, dont le règne fut court, fit respecter le nom français par ses vertus autant que par sa bravoure. L'austérité de ses mœurs semblait un phénomène dans ce siècle licencieux. Ce prince, digne d'un meilleur sort, après avoir poursuivi et pris l'usurpateur Murzulphle, dont le supplice expia les crimes, se vit attaqué par les Bulgares, leur livra bataille, les défit, et se perdit en voulant poursuivre avec trop d'ardeur sa victoire. Enveloppé, couvert de blessures et succombant au nombre, il tomba dans les fers des barbares; vainement Rome réclama sa liberté. Le roi bulgare Joannice, exerçant la plus horrible vengeance, le mutila et le fit périr. Ce destin funeste fut un triste présage pour l'empire qu'il avait fondé. Sans cesse attaqué par les Grecs et par les barbares, cet empire ne dura qu'un demi-siècle.

Mort de ce prince.

La fastueuse et stérile conquête de Constantinople

ne fut réellement utile qu'aux Musulmans; les discordes et l'ambition des chrétiens affermirent la puissance des infidèles, malgré cette prédiction d'Innocent III, citée par Mathieu Paris : « La puis-
» sance de Mahomet, disait-il, doit bientôt finir,
» car elle est la bête de l'Apocalypse; le nombre
» de cette bête est 660, dont 600 sont déjà passés. »

Le même pontife arma pour une nouvelle croisade cinquante mille enfans, dont il confia le commandement à des prêtres. Malgré l'assertion des historiens, une telle anecdote semble trop contraire à la raison pour être digne de foi.

Guerre et trêve avec l'Angleterre

Dans l'intérieur comme au dehors de la France, l'esprit belliqueux de la nation semblait condamné à un éternel mouvement; tandis que ses guerriers franchissaient les remparts de Constantinople, et proclamaient un César, le roi d'Angleterre rompait la trêve conclue avec Philippe. La guerre recommença entre les deux rois et les deux peuples rivaux. Les lieutenans de Philippe, Clément de Metz, le sénéchal d'Anjou et le vicomte de Melun, battirent en plusieurs rencontres les Anglais commandés par Mauléon, Thouars et Lusignan. Ces généraux ne purent rallier leurs troupes et furent pris. On signa une nouvelle trêve, mais elle ne donna pas l'espoir du repos; car ce fut à cette époque qu'éclata dans les provinces méridionales le plus funeste des fléaux, une guerre à la fois civile et religieuse.

Hérésie des Albigeois.

Jusque-là, au milieu des épaisses ténèbres qui couvraient la France sous les deux premières races de nos rois, l'ignorance générale ne laissant

percer aucune lueur pour chercher à distinguer l'erreur de la vérité, on n'avait point connu le malheur des discussions théologiques. Charlemagne, en rallumant momentanément le flambeau des lettres, vit naître de son temps quelques controverses sur le culte des images, la procession du Saint-Esprit et la prédestination. Mais plus tard Bérenger, Gilbert, Bruïs et Pierre de Vaux, chef des Vaudois, prêchèrent des doctrines que l'Église condamna.

Cependant les nombreux prosélytes qui adoptèrent leurs principes à différentes époques, n'attiraient sur eux que des excommunications et des châtimens individuels qui n'excitèrent aucun trouble dans l'État. L'hérésie des Albigeois, fort répandue sous le règne de Philippe, fut donc la première qu'on voulut défendre et réprimer par les armes.

Il est aussi triste qu'affligeant pour la raison humaine de voir que, malgré les flots de sang répandus au nom d'un Dieu qui en abhorre l'effusion, et que, malgré les innombrables calamités versées sur presque tous les pays de l'Europe, par un esprit persécuteur, pour la cause d'un culte qui n'offre d'armes que la persuasion, ne veut que la paix, ne prescrit que la charité, et ne considère les hommes que comme des frères; que dans aucun temps, dis-je, et jusqu'à présent encore, les rois, les pontifes et les ministres n'aient pu s'entendre pour adopter le seul principe qui les aurait préservés de tant de maux et d'erreurs, celui de la tolérance universelle.

Et cependant si la justice divine n'avait pas fait un devoir de cette tolérance, le bon sens aurait dû

suffire pour en faire reconnaître le principe comme un axiome. L'autorité n'a d'empire que sur les actions, elle est sans force sur la pensée; nul pouvoir ne peut nous faire trouver vrai ce que nous croyons faux; entre la conscience et l'homme il n'existe qu'un juge, c'est Dieu. La contrainte, loin de persuader, ne fait que des hypocrites et des rebelles, et les opinions qu'on violente deviennent des passions furieuses, capables et bientôt coupables de tous les excès.

Les discussions religieuses, abandonnées à leur libre cours, n'auraient jamais excité plus de trouble que les disputes des sectes stoïciennes, épicuriennes, platoniques et pythagoriciennes. Mais, dès que les gouvernemens appuient de leurs forces une doctrine religieuse quelconque, et en proscrivent d'autres sur lesquelles cependant les hommes règlent leur vie, et fondent leur crainte ou leurs espérances dans une autre vie, soudain les systèmes deviennent des partis qui s'accusent mutuellement de rebellion, de tyrannie, et les guerres excitées par ces discordes sont d'autant plus cruelles que chacun, en s'engageant dans la voie du crime, pense fermement suivre le chemin de la vertu, et croit, en ensanglantant la terre, obéir à Dieu et marquer sa place dans le ciel.

Bientôt l'ambition se couvre de ses voiles sanglans, et la cupidité s'efforce de s'enrichir saintement des dépouilles enlevées aux proscrits. On comprend encore que quelques ministres d'une Église privilégiée se laissent détourner des vérités évangéliques par un esprit de domination, et qu'ils confondent l'intérêt de leur pouvoir avec celui de

la religion; mais ce qui n'est pas concevable, c'est que les rois et les peuples n'ouvrent pas enfin totalement les yeux sur ces déplorables erreurs dont ils ont été si souvent les aveugles instrumens et les victimes.

C'est au moment où nous allons parcourir cette longue et cruelle série de guerres religieuses, que nous avons cru devoir rappeler de nouveau à tous les hommes ces vérités éternelles, mais presque éternellement méconnues, qui firent triompher par la douceur et par la charité, à la naissance du christianisme, une religion d'amour et de paix sur les débris du paganisme, défendu par toutes les passions, par toutes les habitudes et par toutes les puissances.

Les hérétiques contre lesquels Rome crut devoir appeler les armes des princes, après avoir vainement lancé contre eux les foudres de l'Église, étaient connus d'abord sous le nom de *Vaudois*, en mémoire de Pierre de Vaux, leur chef. Mais comme la ville d'Albi se déclara la première ouvertement pour eux, ce fut sous le nom d'*Albigeois* qu'ils acquirent une déplorable célébrité.

Ressuscitant les erreurs des manichéens, ils admettaient, dit-on, deux dieux, deux principes, un génie du bien et un génie du mal; l'un créateur des choses invisibles, et l'autre des visibles; l'ancien Testament était la loi du dieu de l'erreur, le nouveau celle du dieu de vérité; on les accusait de méconnaître l'indissolubilité du mariage, de nier la présence réelle, la résurrection des corps, de rejeter les sacremens et de proscrire le culte des

images. Pour exprimer la haine qu'ils inspiraient, leurs adversaires les appelaient *Bulgares*, nom antique, mais devenu trop infame pour être traduit.

Lorsque Louis-le-Jeune vivait encore, Pierre de Bruïs propagea dans le Midi les opinions de cette secte; il fut condamné et brûlé; mais les flammes qui le consumèrent produisirent leur effet inévitable; elles multiplièrent ses disciples, qui l'honoraient comme martyr.

Plusieurs seigneurs, moins convaincus peut-être de cette doctrine nouvelle, que fatigués du joug politique qui leur était imposé par l'ambition romaine, protégèrent hautement ces novateurs. Le comte de Toulouse leur en donna l'exemple. Alors Innocent III irrité résolut de réprimer par la force les progrès d'une hérésie qui menaçait tout à la fois les dogmes de l'Église et la puissance du Saint-Siége.

Croisade contre eux.

Les légats du pape, le cardinal Galon, et Arnault, abbé de Cîteaux, invitèrent le roi de France et ses barons à consacrer leurs armes au rétablissement de la religion dans les principaux foyers de l'hérésie, Toulouse, Albi, Narbonne, Cahors et Béziers. Ainsi, le chef de l'Église, n'écoutant qu'un zèle trop passionné, proposa aux chrétiens de combattre leurs frères, et de se réunir, pour exécuter ce projet sanguinaire, sous le signe pacifique de la croix.

On ne peut dire si Philippe était assez au-dessus de son siècle pour concevoir toutes les funestes conséquences d'une si étrange et si fatale entreprise; ce qui est certain, c'est qu'il ne voulut ou n'osa point la blâmer. Ce prince permit donc de prêcher la

croisade dans ses États; on lui offrait le commandement de cette ligue religieuse, mais il le refusa, alléguant, pour s'en excuser, l'occupation que les Anglais donnaient à ses armes et les dangers dont le menaçait d'un autre côté la politique ambitieuse de l'empereur Othon IV. Cependant il promit aux légats d'envoyer au secours des croisés Louis, son fils, avec un corps de quinze mille hommes, entretenu à ses frais.

L'ardeur religieuse et belliqueuse du temps seconda le zèle des légats, et bientôt on vit une foule de guerriers se croiser contre les Albigeois, avec la même ardeur qu'ils avaient montrée pour combattre les Musulmans.

Les croisés de l'Orient plaçaient la croix sur leur épaule. Ceux-ci l'attachaient sur leur poitrine.

Leurs chefs furent les archevêques de Bourges, de Sens, de Rouen, les évêques d'Autun, de Clermont, de Nevers, de Lizieux, de Bayeux et de Chartres, Eudes, duc de Bourgogne, Simon de Montfort, Guy, son frère, les comtes de Nevers, d'Auxerre, de Saint-Pol, de Bar, de Beaujeu, des Roches, de Joigny, de Lévis et de Tourry.

Embarras de Raymond, comte de Toulouse.

Le comte de Toulouse, consterné à l'approche de cet orage, vint implorer la protection du roi, et, sur son refus, le menaça de s'adresser à l'empereur; vainement Philippe le lui défendit; il sollicita l'appui d'Othon. Mais l'empereur, soit par conscience, soit par égard pour Rome, l'accueillit froidement, et l'abandonna au triste sort qui l'attendait.

Il serait difficile de peindre fidèlement le caractère du célèbre et malheureux comte Raymond; ses

vassaux et ses partisans le représentaient comme un héros doué de toutes les vertus. Ses adversaires nous le montrent sous les traits d'un tyran, abandonné à tous les vices, prenant et répudiant sans cesse de nouvelles femmes, et livrant au pillage tous les biens de l'Église.

Les faits, qui, dans les temps de troubles, égarent moins que les opinions, semblent prouver que ces deux portraits étaient exagérés, et que le comte de Toulouse manquait de la suite et de la fermeté de caractère qui donnent la gloire, fixent la fortune, ou illustrent de grands crimes.

Raymond, après avoir provoqué le péril, chercha bassement à l'éviter; il avait osé le braver, il n'osait pas le combattre. Ses premières démarches prouvent que, si dans la suite il montra quelque courage, ce fut celui du désespoir.

Sa lâche humilité.

Le pape venait d'envoyer dans le Midi un légat, nommé Milon. Le comte, redoutant les armes des croisés, offrit au légat de se soumettre et d'expier ses erreurs. Milon exigea préalablement qu'il remît entre ses mains sept forteresses, et qu'il prît pour caution plusieurs seigneurs d'Avignon et de Nîmes.

A ces conditions, le comte de Toulouse se vit admis à prêter serment au Saint-Siége, et fut absous aux portes de l'Église par le légat, qui l'introduisit dans le temple, en le frappant à coups de verges, et le fit sortir ensuite par un souterrain pour le faire passer près du tombeau d'un moine récemment tué par les hérétiques. Là, il se vit contraint de faire amende honorable aux mânes de ce religieux; enfin il jura de porter ses armes en Pales-

tine, dès que le pape l'ordonnerait. Quelle condamnation pouvait être pire qu'une telle absolution!

Cette lâcheté du comte lui conserva sa capitale, sans rétablir la paix dans ses États; car ses vassaux, plus fiers que lui, les vicomtes de Béziers et de Carcassonne, le comte de Foix, Raymond Ternée, Aimery de Montréal, Guillaume de Minerve et Roger de Comminge, bravèrent le légat, prirent les armes, et se résolurent à tout souffrir hors l'humiliation.

L'armée catholique s'était réunie. Elle élut pour chef le comte de Nevers et le duc de Bourgogne, qui refusèrent successivement ce dangereux honneur.

Simon de Montfort, élu par eux, imita dans le premier moment leur prudence et leur modestie; mais, le légat lui ayant ordonné d'accepter, il obéit et commanda.

Montfort, comte de Leicester, ambitieux, habile, intrépide, infatigable, tour-à-tour généreux et féroce, réunissait en lui les qualités et les défauts qu'exige le rôle d'un chef de parti : il savait profiter rapidement des succès et se montrait fécond en ressources dans les revers. Inexorable pour l'ennemi vaincu, il prodiguait sa vie pour sauver celle de ses compagnons d'armes : au siége de Carcassonne, repoussé dans un assaut et forcé à la retraite, s'apercevant qu'un de ses chevaliers, dont la cuisse était rompue, restait sur le bord d'un fossé en butte aux traits des assiégés, il y retourna seul au milieu d'une nuée de flèches, prit le blessé dans ses bras, l'emporta et le sauva. Aussi nul guerrier

Portrait de Montfort, comte de Leicester.

ne fut plus respecté par ses égaux, chéri par ses soldats et redouté par ses ennemis.

Prise de Béziers.

L'attaque de Béziers signala le commencement de cette guerre cruelle (1) : le courage des assiégés et leurs fréquentes sorties coûtèrent de nombreuses pertes aux croisés; mais, un corps d'aventuriers nommés *Ribaux* les ayant renforcés, ils emportèrent d'assaut cette ville malheureuse.

Avant de donner cet assaut, les officiers demandaient à l'abbé de Cîteaux comment, après la victoire, ils pourraient distinguer, dans le tumulte, les catholiques des hérétiques, pour épargner les uns et immoler les autres. « Tuez-les tous, répon» dit le moine fanatique; Dieu saura bien connaî» tre ceux qui sont à lui. » On suivit cet ordre barbare, et le carnage fut affreux.

Discorde dans l'armée catholique.

Terrifiée par cet exemple, Carcassonne capitula. Les hérétiques allaient succomber; mais la discorde qui s'établit entre les chefs de l'armée catholique, divisa leurs forces et retarda la ruine des Albigeois.

Plusieurs seigneurs, jaloux de Montfort, quittèrent son camp; malgré leur défection, cet habile chef, qu'aucune saison n'arrêtait, s'empara pendant l'hiver de plusieurs villes, enleva au comte de Foix Pamiers, Mirepoix, et le contraignit à signer la paix. Cependant le comte de Toulouse, qui s'était réduit lui-même à l'humiliation de supplier au lieu de combattre, se plaignit vivement au pape des excès auxquels se livrait l'armée catholique, qui portait par-tout le fer et la flamme, changeait ses

(1) 1209.

villes en tombeaux et son pays en désert. Le roi d'Aragon, seigneur d'une partie du comté de Carcassonne, appuya hautement ces démarches.

Soulèvement occasionné par ses excès.

On a toujours remarqué que la violence d'un parti lui attire plus de dangers et d'ennemis que les armes d'un parti contraire. Les excès de l'armée croisée excitèrent l'indignation générale : toute la noblesse du Midi se souleva, ne pouvant supporter tant de meurtres, tant de brigandages ordonnés par des moines et sacrilégement commis au nom de Dieu.

Détresse de Montfort.

Montfort, attaqué de tous côtés, perdit en peu de mois un grand nombre d'officiers, de soldats, et quarante villes ou forteresses; en vain il développait un talent supérieur à ces périls, l'anarchie de la milice féodale dérangeait alors les combinaisons du général le plus habile; les troupes que lui amenaient les seigneurs n'étaient obligées qu'à un service de quarante jours; au bout de ce terme, elles l'abandonnaient, et souvent à l'instant où leur secours lui était le plus nécessaire; de sorte que tantôt il se voyait à la tête d'une nombreuse armée, et tantôt, réduit à un petit nombre de soldats, il ne ressemblait plus qu'à un chef de partisans. Il aurait peut-être succombé à tant de difficultés sans l'activité d'une héroïne du temps, la comtesse de Montfort, qui vint tirer son époux de péril, en lui amenant elle-même de nombreux renforts.

Après plusieurs combats, les légats, étonnés et inquiets d'une résistance inattendue, tentèrent la voie des négociations. Une conférence eut lieu entre eux, le roi d'Aragon et les comtes de Montfort et

de Toulouse. Elle ne donna d'autre résultat qu'une courte trêve; mais l'adroit Montfort en profita pour détacher le roi d'Aragon du parti des Albigeois : il maria sa fille avec le fils aîné de ce monarque.

La guerre continua donc avec le même acharnement. Le tableau des horreurs auxquelles se livrèrent deux fanatismes opposés, deux ambitions rivales, secondés par des guerriers ignorans et barbares, ne serait aujourd'hui qu'un spectacle irritant, effroyable, dégoûtant : aucun grand intérêt national ne s'y rattache; on y voit continuellement des campagnes dévastées, des villes livrées au pillage, des temples profanés, des vierges outragées, des prisonniers égorgés, des traités rompus aussitôt que signés, des transfuges comme le comte de Comminge, combattant aujourd'hui pour la croix, demain pour l'hérésie, enfin des ligues sans union, des triomphes sans gloire, des révolutions sans résultat, et des réconciliations sans sincérité.

Le comte de Toulouse, s'armant alors avec autant d'ardeur qu'il avait montré de bassesse en recevant les coups de verges du légat, vengeait ses vassaux opprimés, et recouvrait une partie de ses États. Le roi d'Angleterre lui envoya des secours. Bientôt Montfort se vit assiégé dans Castelnaudary; mais ce lion entouré ne se montrait que plus redoutable. Aussi fier dans la défense que dans l'attaque, il portait, par de fréquentes sorties, la terreur dans les lignes des assiégeans. Les catholiques l'appelaient le *Machabée du siècle;* les Albigeois avaient horreur de son fanatisme, de ses fourberies et de ses vengeances.

Son surnom.

A l'instant où ses ennemis le croyaient abattu, il sort avec furie, enfonce, disperse et taille en pièces l'infanterie du comte de Foix, reçoit des renforts, reprend l'offensive, enlève successivement au comte de Toulouse toutes ses places, et ne lui laisse bientôt plus que sa capitale et Montauban. Ses exploits.

Abusant promptement de la victoire, les croisés se partagèrent les terres des vaincus; et Montfort, soit qu'il fût entraîné par la violence de son caractère, soit qu'il voulût complaire à des moines fanatiques, ordonna sous des peines rigoureuses, aux habitans des pays conquis, d'aller à la messe et aux sermons tous les dimanches, quelles que fussent leurs opinions et leur croyance.

Le château de Minerve qu'il assiégeait ayant capitulé, Montfort interrogea l'abbé de Cîteaux sur les conditions qu'on pouvait accorder aux assiégés : « Quoique je désire leur mort, dit le prélat, accor» dez-leur la vie, pourvu qu'ils se convertissent. »

Un des fanatiques compagnons d'armes de Montfort, nommé Mauvoisin, s'étonnait de cette indulgence et la blâmait. « Rassurez-vous, répliqua » l'abbé, car peu se convertiront. »

L'infortuné Raymond, sans ressource dans sa détresse, se réfugia chez le roi d'Aragon, qui ne lui accorda des secours qu'à condition qu'il se soumettrait au pape; il le jura, ainsi que les comtes de Foix et de Béar. Fuite de Raymond.

Un concile se réunit à Lavaur. Le roi d'Aragon plaida la cause des vaincus, implorant pour eux la clémence de l'Église; mais elle fut inexorable. Le légat voulait qu'on rasât Toulouse, et il menaça

d'excommunication le prince espagnol s'il continuait à protéger Raymond.

Jamais le Saint-Siége n'avait traité les trônes avec plus de hauteur; il semblait regarder les rois et les princes comme ses vassaux : au concile d'Arles, les légats eurent l'insolence de défendre au comte Raymond et au roi d'Aragon de sortir de la ville.

Cruauté de Montfort.

L'impitoyable Montfort était alors l'exécuteur des hautes œuvres du fanatisme. Au siége de Lavaur, lorsqu'on en eut forcé les portes, il fit précipiter la dame de Lavaur dans un puits et envoya à la potence son frère Aimery. Par son ordre on égorgea quatre-vingts chevaliers, on brûla quatre cents hérétiques, *à la grande joie*, dit l'histoire d'Albi, *de tous les croisés;* et, tandis que des guerriers inhumains se livraient à ces horribles massacres, le clergé, peut-être plus coupable, chantait le *Veni Creator.*

Guerre entre lui et le roi d'Aragon.

Le roi d'Aragon, indigné de ces excès, déclara la guerre à Montfort. Le pape, éclairé momentanément par la sombre lueur de ces torches sanglantes,

Remontrances tardives du pape.

s'efforça d'arrêter le cours de tant d'atrocités. Il reprocha amèrement au comte de Montfort la persécution des hérétiques, l'oppression des catholiques, l'effusion du sang innocent, son injuste agression contre les vassaux du roi d'Aragon, à l'instant où ce prince combattait en Espagne les Sarrasins; enfin il lui ordonna de restituer les biens qu'il avait volés, et de ne plus couvrir sa cupidité du voile de la foi. En même temps il prescrivit à son légat de cesser les persécutions et d'établir parmi les chrétiens une paix solide, ou au moins une trève durable.

C'était vouloir bien tardivement arrêter des passions qu'il avait lui-même déchaînées. Que de malheurs Innocent III eût épargnés au monde, s'il eût écouté la même modération avant de jeter sur la terre les semences des discordes religieuses et des persécutions !

On n'oubliera jamais que la commission nommée par lui en 1208, pour sévir contre les Albigeois, fut le germe de l'inquisition. Cette inquisition, dès sa naissance, épouvanta la terre, et dans son berceau, au lieu d'étouffer les monstres, comme Hercule, elle en créa.

Naissance de l'inquisition.

L'oppression enfanta les crimes; le meurtre d'un inquisiteur servit de prétexte à la publication de la croisade contre des chrétiens. Montfort livra les corps aux flammes pour éclairer les esprits, et c'est avec raison que l'Anglais Hallam compare ce guerrier cruel à Cromwel, dont la vaillante et fougueuse ambition prit le masque du fanatisme.

Inutilement le pape voulait revenir sur ses pas; lui-même avait déclaré la confiscation des biens appartenans aux hérétiques. Les commissaires inquisiteurs venaient de déposer plusieurs évêques. Les partis en fureur ne connaissaient plus de frein. Rome se voyait appelée par les Vaudois *la prostituée de Babylone*. Les sacremens devenaient les objets de leurs satires. Confondant dans leur haine les prêtres charitables et les persécuteurs, ils la communiquaient si rapidement aux peuples, que, dans le Midi, par-tout on répétait ce dicton populaire : « J'aimerais mieux, je crois, être prêtre, » que d'avoir commis une telle action. »

Les passions ne connaissaient plus de frein : un gentilhomme toulousain, insulté, poignarda le légat; le comte de Toulouse s'était opposé aux proscriptions : Innocent III l'appelait dans ses lettres *homme pestilentiel.*

Comment ce pontife pouvait-il espérer d'être écouté en prêchant le pardon, lorsqu'on savait qu'il avait écrit à l'abbé de Cîteaux pour l'exhorter à la ruse et à la dissimulation, afin de diviser et de tromper les hérétiques, et de les exterminer après plus facilement; et lorsqu'il accordait sa confiance à cet abbé qui se vantait du massacre de Béziers, dans lequel quinze mille victimes avaient péri? Personne n'ignorait cette maxime machiavélique du même pape, citée par M. Sismondi : « C'est man-
» quer à la foi que de garder la foi à ceux qui n'ont
» pas de foi. »

Ce qu'on devait prévoir arriva. Le concile de Lavaur taxa de faiblesse la récente sagesse du souverain pontife, méprisa ses exhortations, déshérita le fils de Raymond, malgré sa jeunesse et son innocence, invita le pape à la rigueur, et le pressa d'anéantir Toulouse, nouvelle Sodome, avec le même zèle que Phinée.

Inutilement le pape, s'efforçant de donner un autre cours à ces passions furieuses, demandait qu'on abandonnât la croisade contre les Albigeois pour secourir la terre sainte; il se vit contraint de sacrifier la charité au fanatisme et de céder au torrent.

La guerre recommença (1). Le roi d'Aragon,

(1) 1213.

à la tête de cent mille hommes, vint assiéger Muret. Montfort attribuait cet armement du monarque au désir de sauver sa maîtresse détenue dans cette ville. Mais il est constant que c'était sa sœur, la comtesse de Toulouse, qu'on y tenait prisonnière. Siége de Muret par le roi d'Aragon.

L'intrépide Montfort, dont la témérité méprisait tout péril, se trouvait alors sans armée; rassemblant à peine deux mille guerriers, il se jette dans Muret, et bientôt forme l'audacieuse résolution de livrer bataille avec cette faible troupe à cent mille ennemis. Un de ses lieutenans, surpris de sa témérité, lui dit : « Comptez donc vos soldats et ceux du » roi d'Aragon. » « Il ne faut, répondit Montfort, » compter que les courages. »

Ce chef de parti, comptant plus encore sur la superstition que sur ses armes, fait publier de nouveau l'excommunication lancée contre les hérétiques, divise ses faibles bataillons en trois corps, au nom de la sainte Trinité, et promet à ses soldats que, « s'ils périssent dans cette pieuse lutte, ils iront » dans le paradis sans passer par le purgatoire. » Prenant ensuite une épée déposée sur l'autel : « Sei» gneur, s'écrie-t-il, c'est vous qui m'avez choisi » pour commander votre armée contre vos enne» mis; c'est donc à vous à me soutenir dans la lutte » inégale que j'entreprends, et à me défendre dans » l'extrême péril où je m'expose : prouvez à toute » la terre, en favorisant mes armes, la justice de » cette cause que vous leur avez confiée. »

Après avoir ainsi porté au plus haut degré l'enthousiasme religieux de ses soldats, Montfort fait

ouvrir les portes, en sort avec l'impétuosité de la foudre et enfonce la première ligne des ennemis.

Sa mort courageuse

Indigné de voir son armée plier sous les coups d'une si faible troupe, le roi d'Aragon, voulant la rallier plutôt par son exemple que par ses paroles, s'élance contre Montfort, l'attaque et tombe mort à ses pieds. Sa chute répand la consternation dans les rangs des alliés; ils se dispersent, et dans leur fuite perdent vingt mille soldats.

Victoire de Montfort.

Cette victoire ne coûta, dit-on, qu'une vingtaine d'hommes à Montfort. Dans les annales de la chevalerie, ce triomphe fut regardé avec raison comme un prodige; dans celle du fanatisme, il fut considéré comme un miracle.

Le nouveau Machabée, rentrant victorieux dans ses remparts affranchis, se prosterna au pied des autels pour faire hommage à Dieu de sa gloire, donna à l'Église le cheval et l'armure dont il s'était servi, distribua aux pauvres de larges aumônes, et envoya promptement à Rome la lance et l'étendard du roi d'Aragon.

Ces dépouilles opimes furent suspendues, par les ordres du pape, dans une des salles du château de Saint-Ange, comme le plus glorieux trophée remporté sur l'hérésie par l'Église.

Montfort, vainqueur, ne pouvait, à la tête de deux mille hommes, poursuivre long-temps les vaincus. Il se borna donc à ravager les environs de Toulouse et de Narbonne. Mais la bataille de Muret avait consterné les hérétiques : les revers et le malheur trouvent les cœurs de glace; ils ne s'échauffent que pour le succès. Cent mille hommes

vinrent se ranger sous la bannière de l'heureux Montfort.

Ce général, ne rencontrant point d'ennemis, s'empara facilement de plusieurs places, presqu'à la vue du roi d'Angleterre. Ce prince faible s'était déclaré son ennemi, mais n'osait pas le combattre.

Montfort ne devait sa fortune qu'à son audace. Il avait triomphé contre les règles de la prudence, et malgré les conseils de ses amis. Son bonheur et son habileté avaient forcé l'envie à l'admiration. Les chefs de la croisade, rassemblés, voulurent l'investir du comté de Toulouse; mais le pape ne consentit qu'à lui en donner la garde (1).

Tandis qu'un si grand nombre de guerriers ambitieux et de prélats fanatiques déchiraient les provinces méridionales, et s'abandonnaient avec emportement à leurs passions haineuses, Philippe-Auguste, uniquement occupé des grands intérêts de la nation et du trône, relevait peu à peu la puissance royale dégradée, suivait avec persévérance le noble projet d'affranchir la France du joug des Anglais, et profitait habilement des coutumes même établies par la féodalité pour forcer les grands vassaux à l'obéissance. Occupations de Philippe.

Leurs discordes, en les affaiblissant, secondaient la politique du roi; et, prompt à faire exécuter leurs propres lois, il punissait, par des amendes et même par des confiscations, ceux de ses feudataires qui, rebelles à ses ordres, refusaient de marcher sous sa bannière.

(1) 1214.

On vit paraître rarement ses armes sur les champs dévastés par la guerre religieuse; mais, soit qu'il fût entraîné par son siècle, soit qu'il voulût complaire au fanatisme du temps, il commit la faute, et l'on pourrait même dire le crime ineffaçable de condamner, par un arrêt de son conseil, les quiétistes à la mort.

Croisade contre le roi Jean.

L'ennemi le plus opiniâtre de Philippe-Auguste, le roi Jean, semblait, par l'ineptie et la lâcheté de son caractère, destiné à renverser la fortune de l'Angleterre et à relever celle de la France. Déjà condamné à Paris par la cour des pairs, il eut encore l'imprudence de se brouiller avec Rome, en traitant avec dédain le cardinal Langton, nommé par le pape à l'archevêché de Cantorbéry.

Innocent III, accoutumé à regarder comme des vassaux rebelles les rois qui refusaient de lui obéir, fit alors éclater sans pudeur et son orgueil et sa colère. L'humble serviteur des serviteurs de Dieu, s'arrogeant le droit de briser les couronnes, fit prêcher, suivant sa coutume, une croisade contre Jean, en chargeant Philippe-Auguste d'exécuter son décret, et il osa lui envoyer une bulle par laquelle il lui donnait le royaume d'Angleterre.

Le roi de France, qui récemment avait bravé avec tant de dédain les menaces du Saint-Siége, reçut avec une respectueuse joie l'ordre d'ajouter un sceptre au sien, oubliant sans doute qu'accepter une couronne de la main du pape, c'était reconnaître que ce pontife pouvait avoir le droit de lui enlever la sienne.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans ce moment que,

pour prouver sa reconnaissance au souverain pontife, il rappela dans son palais la reine Ingelburge, qui, depuis dix ans, vivait exilée à Étampes (1).

Le monarque français, ardent à profiter de cette faveur inattendue de la fortune, réunit ses pairs et ses barons, et les consulte. Tous, excepté le comte de Flandre, lui conseillent d'envahir l'Angleterre. Alors il appelle tous ses vassaux aux armes, et rassemble dans ses ports une flotte de dix-sept cents voiles.

Le roi d'Angleterre, épouvanté, cherche et invoque par-tout des secours. Mathieu Paris dit même que ce prince pusillanime s'adressa au roi de Maroc, et lui promit de se faire mahométan s'il voulait le protéger dans sa détresse. Embrassant ensuite un parti moins extravagant, mais aussi lâche, il se jeta aux pieds de Pandolphe, et donna sa couronne au Saint-Siége. Sa soumission satisfit le pape et changea sa résolution (2). Sa lâche soumission au pape.

Pandolphe, par ses ordres, vint en France, il défendit à Philippe de poursuivre son entreprise et d'attaquer le nouveau vassal de Rome. Le monarque français, justement indigné, méprisa cette défense et déclara qu'il poursuivrait ses desseins. Il pressa ses armemens et fit partir sa flotte. L'inconstance de Rome le gênait peu, mais celle du sort l'arrêta et détourna le coup qu'il voulait frapper.

Jean avait trouvé un allié : le comte de Flandre venait de déclarer la guerre au roi de France. Philippe marcha contre lui. Tandis qu'il combattait Incendie de la flotte française.

(1) 1213. — (2) 1213.

les Flamands, s'emparait de Cassel, d'Ypres, de Bruges, et ravageait la Flandre, une armée navale anglaise attaqua sa flotte et la livra aux flammes. Les Anglais, vainqueurs, débarquèrent sur la côte. Philippe-Auguste, informé de leur descente, abandonne Gand qu'il assiégeait, surprend l'armée anglaise, l'attaque, la met en déroute, et, par un affreux carnage, se venge de l'incendie de ses vaisseaux.

Vengeance de Philippe.

Bientôt de nouveaux obstacles se réunirent pour détourner Philippe de ses vastes desseins. L'empereur Henri VI était mort en 1197; il avait légué la Sicile à son fils Frédéric. Philippe, duc de Souabe, et Othon, duc de Saxe, se disputaient le sceptre impérial. Philippe-Auguste, après avoir quelque temps conçu l'espoir de s'en emparer, y renonça; mais, encore agité par l'inimitié que lui avait inspirée Richard-Cœur-de-Lion, oncle d'Othon, il se déclara en faveur du duc de Souabe.

Événemens en Allemagne.

La lutte entre ces deux rivaux ne fut pas longue. Philippe de Souabe périt assassiné, et le pape couronna Othon, malgré l'opposition de la France et celle d'une grande partie de la noblesse romaine.

Othon, parvenu à l'empire (1), se brouilla promptement avec Innocent III, qui considérait comme ingratitude tout ce qui n'était pas obéissance; il excommunia le nouvel empereur, et bientôt le duc d'Autriche, le roi de Bohême et les archevêques de Mayence et de Trève, portèrent par leurs suffrages au trône impérial le roi de Sicile, Frédéric, fils de Henri VI.

(1) 1213.

Ce prince entra sans perdre de temps en Allemagne, rassembla ses partisans, eut une conférence à Vaucouleurs avec Louis, fils de Philippe-Auguste, et commença vivement la guerre contre Othon.

Le résultat de ces divers événemens fut une ligue contre la France, tramée par plusieurs princes puissans, envieux de la gloire de Philippe, jaloux de l'accroissement de son autorité et effrayés de son ambition. Ligue formée par Othon contre la France.

Cette première ligue européenne, formée pour abattre une puissance dominante, était composée de l'empereur Othon, du comte de Flandre, des ducs de Brabant et de Lorraine, des comtes de Hollande et de Namur. Tandis qu'elle s'apprêtait à envahir le nord de la France, les Anglais, sous les ordres de leur roi, s'efforçaient, par une diversion, d'attirer vers la Loire les forces de Philippe. Succès des Anglais.

Jean remporta d'abord quelques succès, et s'empara de plusieurs villes; mais le prince Louis de France, le maréchal Clément et le duc de Bretagne les lui enlevèrent, et le contraignirent à ne chercher son salut que dans sa ressource accoutumée, la fuite. Fuite de leur roi.

Dans ce moment, le grand orage qui menaçait la France éclata (1) : trois armées, anglaise, allemande et flamande, réunies, commandées par l'empereur Othon et par les comtes de Boulogne et de Salisbury, firent briller leurs nombreux étendards sous les murs de Valenciennes. Philippe-Auguste, Marche des armées de la ligue.

(1) 1214.

qui campait alors près de Tournai, marcha promptement sur Lille.

Pour la première fois depuis quatre siècles, nos annales se raniment par un grand intérêt national. Ce ne sont plus des querelles de seigneurs, des ambitions de cours, des intrigues de moines, qui arment les Français; ils vont combattre pour la gloire et l'indépendance de leur patrie.

L'ambitieux Othon avait résolu de dominer en France comme en Italie et en Allemagne. Les Germains et les Francs allaient se mesurer de nouveau. Quelques grands vassaux, traîtres à leur pays, en projetaient le démembrement, et le sort des armes devait décider, dans les champs de Bouvines, si la France resterait un État indépendant, s'élèverait au premier rang parmi les monarchies, ou serait honteusement réduite à devenir un fief de l'empire.

Othon convoqua une diète à Valenciennes, où se trouvèrent les ducs de Brabant, de Lorraine, de Limbourg, les comtes de Boulogne, de Hollande, de Bar, de Luxembourg et de Salisbury. On y régla le partage de la France, tant on doutait peu de la victoire. Chacun y reconnut la suzeraineté de l'empereur. Le comte de Boulogne devait acquérir la possession du Vermandois et de quelques contrées voisines. L'Ile-de-France et une partie de la Picardie étaient destinées au comte de Flandre. La tante de cet orgueilleux et crédule Ferrand consulta, dit-on, un démon pour savoir quel serait le résultat de cette guerre, et voici quelle fut sa réponse : « Le roi tombera sur le champ de ba-

» taille ; il ne sera pas enseveli ; et Ferrand en- » trera avec pompe dans Paris. »

Les alliés, las de la domination romaine, décidèrent aussi qu'après avoir vaincu Philippe, ils anéantiraient les papes, les évêques, les moines, et ne conserveraient, comme dans la primitive Église, qu'un petit nombre de prêtres vivant d'aumônes.

Fiers de la multitude de leurs troupes, ces puissans ennemis, croyant avoir tout prévu, oubliaient que c'est la supériorité des courages, et non celle du nombre des soldats, qui décide et fixe la fortune.

Lorsque Philippe-Auguste apprit qu'Othon s'approchait, n'écoutant que son ardeur, il voulait l'attaquer sans retard ; mais ses barons lui conseillèrent de continuer sa marche, afin de chercher pour le combat une position moins désavantageuse. Le champ de bataille qu'il voulait occuper était près de Bouvines, au-delà d'un pont qui se trouvait à une égale distance de Tournai et de Lille. **Bataille de Bouvines.**

De ce moment, les alliés attribuèrent à la crainte cette marche rétrograde du roi. Leur courage s'en augmenta. Othon avait d'abord voulu s'arrêter et ne point profaner, disait-il, le jour du Seigneur, le dimanche, par l'effusion du sang ; mais l'ardeur des chefs, l'impatience des soldats et l'espérance d'une facile victoire l'emportèrent sur le scrupule religieux.

Les alliés suivirent donc le mouvement de Philippe avec célérité. Une partie de l'armée du roi avait déjà passé le pont. Ce prince ne se croyait pas serré de si près. Tout à coup le vicomte de Melun,

qu'il avait détaché avec quelques escadrons légers, rencontre l'ennemi et vient prévenir Philippe que toutes les forces des alliés s'avancent pour livrer bataille.

Les barons se rassemblent autour du monarque. Les uns conseillaient de combattre, les autres voulaient que l'on continuât le passage du pont. Cette incertitude s'accrut par une manœuvre des alliés, qui feignirent un instant de se retirer.

Philippe désarmé s'était assis à l'ombre d'un frêne, près d'une chapelle consacrée à saint Pierre. Il voulait y goûter un instant de repos; mais bientôt on vient l'avertir que l'arrière-garde est attaquée par l'ennemi; alors, se couvrant promptement de son armure, il envoie aux corps qui ont déjà passé la rivière l'ordre de revenir près de lui.

Quelques historiens racontent que, faisant placer sur le front de sa ligne de bataille un autel portatif, le monarque français y déposa une couronne, et dit à tous ses guerriers en la leur montrant : « Généreux Francs, nous allons combattre pour l'indépendance et le salut de la patrie. S'il est quelqu'un parmi vous que vous jugiez plus capable que moi de porter avec éclat ce premier diadème du monde, je suis prêt à lui obéir; mais, si vous ne m'en croyez pas indigne, songez bien, en marchant avec moi contre l'ennemi, que vous avez à défendre aujourd'hui votre honneur, votre pays, votre roi, vos biens et vos familles. »

L'abbé Vély cite Rigord comme ayant rapporté ce trait et ce discours héroïques; cependant Rigord ni son continuateur n'en ont parlé. Mais voici quelles

furent les paroles de Philippe-Auguste, que le bénédictin Richer nous a conservées dans la chronique de l'abbaye de Sénones, et dont Guillaume-le-Breton donne aussi quelque idée dans son poëme :

« O vous, vaillans chrétiens (*milites*), fleur de » la France, ornement de la couronne royale ! nous » avions résolu, dans ce saint jour consacré au » Seigneur, de rendre à Dieu l'hommage qui lui » est dû, de lui jurer obéissance et de lui adresser » nos prières ; mais nous n'en avons plus la liberté, » puisque l'ennemi nous presse et nous force à » combattre.

» Vous voyez que je ne porte point ma couronne, » c'est que je ne suis qu'un homme et un homme » seul ; et, quoique roi, je ne pourrais en aucune » manière la porter si vous ne la souteniez pas. »

Alors le roi, étendant le bras et montrant cette couronne qu'il avait ôtée de sa tête, dit à ses guerriers : « Je veux que vous soyez tous rois, et vous » l'êtes tous en effet, puisque le nom de roi, *rex*, » vient de *regere*, *régir*, et que seul je ne puis » que par vous régir et défendre ce royaume, etc. ; » combattons donc, etc., etc. »

L'armée répondit à ces paroles avec l'enthousiasme qu'elles devaient inspirer, et s'écria : « Vive » Philippe ! qu'il demeure notre roi ; nous mour» rons pour sa défense et pour celle de l'État. » Tous s'agenouillèrent et demandèrent sa bénédiction.

Philippe alors, pour échauffer et affermir leur courage, en leur inspirant une ardeur et une confiance religieuse, leur adressa, selon le récit de Guillaume-l'Armorique, ces courtes et humbles paroles :

« Soldats, c'est en Dieu seul que nous devons placer notre espérance : Othon et ses guerriers sont ennemis de l'Église et excommuniés ; ils se sont enrichis du pillage des temples, abreuvés des larmes des pauvres. Nous, au contraire, quoique imparfaits et pécheurs, nous sommes chrétiens, fidèles aux lois divines et défenseurs de la foi ; ainsi tout nous assure la protection de Dieu. Sa miséricorde vous fera triompher de nos ennemis qui sont aussi les siens. »

Dès qu'il eut cessé de parler, son chapelain, le même qui écrivit une relation de cette bataille, entonna le psaume *Exsurgat Deus*. Les trompettes sonnèrent en même temps, et les soldats, doublement animés par ces sons guerriers et par ces chants religieux, se précipitèrent plutôt qu'ils ne marchèrent contre l'ennemi. Les chevaliers s'écriaient : *Souvenons-nous de nos dames*. Le cri de guerre des Français, ainsi que le rappelle Voltaire, était *Mont-Joie Saint-Denis*, et celui des Allemands, *Kyrie Eleison*.

L'évêque de Senlis, Guérin, ministre et compagnon d'armes du roi, remplissait alors, par un singulier contraste avec son état, l'office de maréchal ; il avait été chargé de ranger promptement l'aile droite en bataille : les troupes de Champagne et de Soissons la composaient. Elle était commandée par le duc de Bourgogne. Le connétable comte de Saint-Pol et Mathieu de Montmorency y combattaient. Le roi s'était placé au centre de la ligne ; l'aile gauche s'avançait sous les ordres de Robert, comte de Dreux.

Par l'effet d'un heureux hasard, les Français

avaient à dos le soleil, dont la vive ardeur éblouissait les yeux des Impériaux.

Dans ces siècles d'ignorance et de chevalerie, la science militaire, comme toutes les autres sciences, s'était perdue. La tactique romaine avait disparu; aucun art ne réglait les mouvemens des troupes; les batailles n'étaient que de sanglantes mêlées, on y combattait corps à corps; nulle habileté n'y enchaînait la fortune; l'audace, la force et le hasard y décidaient tout.

Othon était persuadé que son plus grand obstacle serait le courage, la renommée de Philippe, et la confiance qu'il inspirait à ses guerriers. Abandonnant donc à ses lieutenans le soin de diriger les ailes, il ordonna à l'élite de ses troupes, à son immense masse de Germains et de Brabançons, de diriger uniquement tous leurs efforts et tous leurs glaives contre le roi des Français. Convaincu que sa chute entraînerait la déroute de l'armée et la conquête de la France, il commanda même lâchement à ses guerriers de tuer ce monarque s'il était pris.

Ce fut ainsi que le centre de l'armée française vit bientôt tombèr sur lui tout le poids de la bataille. Heureusement, à l'instant où les comtes de Flandre et de Boulogne accouraient avec leurs troupes pour se réunir à la masse des Allemands, qui attaquaient Philippe, le duc de Bourgogne et Montmorency leur coupèrent le chemin et leur livrèrent un sanglant combat. Le duc y fut terrassé; mais ses chevaliers le relevèrent, et par de nombreuses prouesses il répara le malheur ou l'affront de sa

chute. Montmorency s'immortalisa en prenant seize bannières ennemies.

Le comte de Saint-Pol, volant par-tout comme un aigle, sans cesse frappant et frappé, étonna les plus hardis chevaliers par son audace : ayant vu un de ses gentilhommes engagé au milieu d'une foule d'ennemis et combattant sans autre espoir que celui de vendre cher sa vie, il se baisse sur le cou de son cheval, l'excite sans relâche à coups d'éperons, fend comme la foudre la masse épaisse des Flamands, emporte dans ses bras ce chevalier près de succomber sous leurs coups, et, retraversant encore avec la même rapidité les bataillons ennemis, ramène au milieu des siens son civique trophée. Avant la bataille on avait suspecté la foi de ce comte ; il le savait ; aussi, au commencement de la mêlée, il s'écriait : « Chevaliers, suivez-moi, et vous verrez que je combats en bon traître. »

Cependant, malgré l'intrépide résistance des troupes de Philippe, le nombre l'emporte, l'infanterie allemande enfonce l'infanterie française.

Un chevalier d'Othon, Eustache de Marquelin, criait à haute voix : « Mort aux Français ! » tandis que l'évêque de Senlis, élevant la voix, disait aux siens : « Étendez-vous davantage ; ne vous laissez pas tourner ; il ne convient pas qu'un soldat cherche l'appui d'un autre soldat comme d'un bouclier. ».

Danger du roi.

Bientôt les Allemands enveloppent la brillante troupe au milieu de laquelle se distinguait le monarque, revêtu d'armes magnifiques et semées de fleurs de lis. Vainement ses preux, Guillaume des

Barres, Barthélemy de Roie, Pierre de Mauvoisin, Étienne de Longchamp, Guillaume de Mortemart, Garlande et Jean du Rouveray forment un rempart autour de sa personne; vainement l'évêque de Senlis, Guérin, armé d'une massue, assomme un grand nombre d'Allemands, « croyant ainsi, disait-il, se » conformer aux lois de Dieu, qui abhorre l'effu- » sion du sang; » vainement enfin Philippe lui-même, immolant de sa main plusieurs ennemis, prouve dignement à ses braves qu'il est roi : de moment en moment son péril s'accroît; de toutes parts mille glaives, mille lances sont levées contre lui. Montigny, qui portait l'étendard royal, l'abaisse et l'élève sans cesse pour avertir l'armée de l'extrême danger que courait son chef.

Déjà un soldat allemand, avec un javelot armé de crampons, atteint la mentonnière du casque royal, attire le roi et le renverse; le prince se relève, mais ne peut se dégager du fatal javelot qui le retient.

L'empereur accourt lui-même pour compléter son triomphe en perçant son noble rival; mais alors transportés de rage, plusieurs chevaliers français s'élancent pour sauver le roi. Un glaive ennemi allait trancher ses jours : Étienne de Longchamp se jette au devant du coup, le reçoit et tombe aux pieds du monarque. Tristan dégage le roi et lui donne son coursier.

Dans ce moment, Guillaume des Barres accourt avec un renfort; les troupes des communes de Soissons, d'Amiens, et d'autres qui étaient au-delà du pont, arrivent. La fortune change; les ennemis re- Sa victoire.

culent à leur tour. Philippe les presse et les poursuit sans relâche. Leurs rangs s'ouvrent, et, par une charge rapide, la cavalerie française les enfonce.

L'empereur se voit investi par elle; Pierre de Mauvoisin saisit la bride de son cheval. Évrard Scropha brise son épée sur la cuirasse d'Othon, dont le cheval blessé se cabre, et, par une violente secousse, faisant lâcher prise à Mauvoisin, renverse aussi des Barres, qui saisissait l'empereur au corps.

Fuite d'Othon. Othon ne cherche plus son salut que dans la fuite; il court à toute bride sans s'arrêter. Croyant toujours voir les glaives français levés sur sa tête, il s'éloigne rapidement du champ de bataille. Dès ce moment, la déroute de son armée est complète.

Philippe, le regardant fuir, dit aux soldats qui l'entouraient : « Enfin Othon nous tourne le dos; » vous ne reverrez plus aujourd'hui son visage. »

Les Anglais seuls, placés à l'aile droite, résistaient encore; la fortune se plut même un moment à seconder leur audace. Le comte de Boulogne, à leur tête, pousse une charge si rapidement qu'il arrive jusqu'à Philippe. Mais, au moment de le frapper, saisi d'un soudain respect pour son suzerain, il s'arrête et détourne ses coups sur le comte de Dreux. Enfin, renversé de cheval, il rend son épée à l'évêque Guérin, et ses troupes, sans chef, fuient de toutes parts.

Sept cents Brabançons, restés seuls sur le champ de bataille, y défendirent jusqu'à la mort un poste retranché. Saint-Valery, chargé de les attaquer, les passa tous au fil de l'épée.

Telle fut la fin de cette mémorable journée qui

sauva la patrie, abaissa l'orgueil de l'empire, enchaîna des vassaux rebelles, et, en donnant à la France le premier rang parmi les monarchies de l'Europe, assigna justement à Philippe-Auguste la première place parmi les rois de son siècle.

Philippe, modeste après la victoire, renvoya à l'empereur Othon son aigle d'or; satisfait d'avoir abaissé l'empire par son courage, son habile prudence ne voulut point l'humilier.

Othon, vaincu et dégoûté d'un trône qu'il n'espérait plus élever au-dessus de tous les autres, en descendit; il céda le sceptre à son rival Frédéric, et consuma dans la solitude et dans le chagrin les quatre dernières années de sa vie.

Son abdication en faveur de Frédéric.

La glorieuse journée de Bouvines étant terminée, les généraux du roi lui amenèrent leurs nombreux prisonniers, parmi lesquels il vit avec plaisir les principaux seigneurs qui l'avaient trahi. Sa générosité prudente rendit la liberté aux uns, et adoucit la captivité des autres. Ils furent placés dans différentes forteresses. Le seul comte de Flandre était réservé à un plus triste sort.

Le retour de Philippe dans sa capitale fut semblable, par son éclat, au plus beau triomphe de Rome (1). La France, enorgueillie de l'illustration qu'elle devait au génie de son monarque et au courage de ses guerriers, se livrait à la joie la plus vive. La population de Paris vint en foule au devant du roi; son entrée dans la ville fut le signal de fêtes qui durèrent pendant huit jours.

Retour et triomphe de Philippe.

(1) 1214.

Le comte de Flandre, qui s'était vanté de planter ses étendards dans Paris, en traversa tristement les rues, non sur un char de triomphe, mais à la suite du triomphateur. Ses bravades passées et les fausses prédictions de ses magiciens le rendaient l'objet des railleries du peuple; et comme le chariot qui le portait était traîné par quatre coursiers alezans, nommés alors *ferranz*, la multitude, toujours dure pour le malheur, chantait, autour du captif, des couplets grossiers terminés par ce refrain :

> Quatre ferranz, bien ferrés,
> Traînent Ferrand bien enferré.

Ce vassal rebelle, non moins malheureux qu'intrépide, fut enfermé dans une tour, d'où il ne sortit que sous le règne de saint Louis.

Le roi, attribuant à Dieu l'éclatant succès de ses armes, lui en rendit de solennelles actions de grâces, et, en commémoration de cette célèbre journée de Bouvines, il fonda près de Senlis l'abbaye de la Victoire.

Les preux, dont le courage l'avait si bien servi, reçurent des honneurs proportionnés à leurs exploits. L'art de distribuer les récompenses est l'un des plus essentiels pour les princes qui veulent bien régner. Le comte d'Estaing avait relevé Philippe-Auguste au moment où il était renversé et foulé par l'ennemi. Le roi lui accorda le privilége de porter les armes et les couleurs royales.

Trêve avec le roi d'Angleterre.

Il restait encore en France un ennemi à combattre : c'était le roi d'Angleterre, qui campait en

Poitou, indécis entre la honte de fuir et le danger de combattre.

Philippe marcha contre lui, et, après avoir forcé le vicomte de Thouars à se soumettre, présenta la bataille au monarque anglais. Jean, craignant de se mesurer avec le vainqueur de Bouvines, sollicita la paix, et, par l'entremise du légat, obtint une trève de cinq ans.

Il n'était plus possible au roi de France de retarder l'exécution de la promesse qu'il avait faite au St-Siége. Le prince Louis, son fils, partit, à la tête de quinze mille hommes, pour combattre les Albigeois (1): étrange aveuglement du siècle, qui contraignit un fils de France à se croiser contre des Français.

Marche de Louis contre les Albigeois.

Au reste, ce triste vœu ne l'avait engagé, suivant l'absurde usage féodal, qu'au service de quarante jours. Le comte de Montfort vint jusqu'à Lyon au devant de lui, avec plus de respect que de joie. Les chefs de la croisade, encore plus ambitieux que dévots, redoutaient plus qu'ils ne le désiraient un protecteur si puissant, qui pouvait être tenté de garder les places dont il s'emparait. Louis démêla promptement leur inquiétude et la dissipa. On lit dans un écrit du moine de Vaux Cernay, que Montfort, autorisé, par une assemblée tenue à Montpellier, à gouverner comme prince et comme monarque les pays conquis, craignait avec raison que l'arrivée de l'héritier du trône ne lui enlevât ce pouvoir usurpé.

Les Albigeois, ne se trouvant pas en force pour

(1) 1215.

des pairs de Charlemagne, du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde ; les dames retrouvaient avec admiration, dans les exploits de Tristan et de Lancelot, les grands coups de lance de leurs époux et de leurs amans.

Alexandre-le-Grand, par une bizarrerie digne de ce temps, fut transformé par un poète en paladin et en chevalier du treizième siècle. C'est cependant à ce poème extravagant, mais alors très-célèbre, que nous devons l'usage du vers alexandrin. Jusque-là on n'employait que les vers de huit syllabes.

Au reste, il était naturel que, dans une civilisation naissante, ces productions frivoles précédassent les ouvrages sérieux. L'imagination est la fleur de l'esprit humain ; la raison en est le fruit, presque par-tout tardif.

Pour juger avec impartialité les gouvernemens et les hommes d'une époque si reculée, il faut sans cesse oublier ce que nous sommes et se rappeler ce qu'ils étaient. On apprécierait mal un prince tel que Philippe, si l'on négligeait de mesurer les difficultés de tous genres qu'il avait à vaincre.

Comment faire entendre la raison dans un siècle où les auteurs les plus graves nous disent qu'un chevalier ressuscité reparaît quelque temps dans ce monde, ne prenant aucune nourriture et prédisant à tous l'avenir ; ou que, dans la ville de Rosay en Brie, au moment où le prêtre célébrait la messe, tous les assistans virent le vin changer en sang, et le pain en chair ?

Vainement le roi par sa justice, quelques cheva-

liers par leur générosité, des prélats, tels que Maurice, évêque de Paris, s'efforçaient, par leurs leçons et par leurs exemples, d'adoucir des cœurs barbares et de réveiller la charité; quelle digue assez puissante pouvait-on opposer aux mœurs féroces d'un Montfort, d'un abbé de Cîteaux, et de tant d'autres fanatiques qui croyaient mériter le ciel et atteindre la gloire en incendiant des villes et en se baignant dans le sang de leurs concitoyens.

Nous supportons encore aujourd'hui avec peine au théâtre l'horrible spectacle des fureurs de Fayel. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, enlevée à l'amour du sire de Coucy. Coucy, combattant en Palestine pour la foi, sous la bannière de Philippe, reçoit au siége d'Acre une blessure qu'il croit mortelle. Au moment d'expirer, il écrit de touchans adieux à Gabrielle : échappé comme par miracle à la mort, il retourne en France et s'approche, déguisé, du château de Vergy, non avec un dessein coupable, mais dans le seul espoir de consoler celle qui croyait l'avoir perdu pour toujours. Le barbare Fayel le surprend, l'assassine, enferme son cœur dans un vase, et porte impitoyablement à l'infortunée Gabrielle ce présent digne d'Atrée. L'histoire, en racontant le crime de ce monstre, ne nous apprend point son châtiment : il paraît que le remords du coupable fut son seul supplice.

Le sceptre était impuissant pour réprimer de telles horreurs. L'excès des maux en fut l'unique remède; et une association guerrière, remplaçant la justice, se chargea de protéger la faiblesse, de

venger l'innocence et de punir le crime. Honneur en soit rendu à cette chevalerie, dont les nobles glaives commencèrent ainsi une révolution morale que propagea depuis universellement une force plus douce, celle des lumières et de la philosophie.

Philippe-Auguste eut au moins la gloire de briller au premier rang parmi ces chevaliers, et d'ailleurs comme roi il fit tout ce qu'il pouvait faire. Dans tous ses domaines, il institua des baillis pour recevoir les plaintes contre les abus de la justice seigneuriale, et comme il avait réuni à la couronne les plus riches et les plus vastes provinces, cette institution devint presque une loi du royaume.

S'il ne put pas ressusciter, comme il avait paru le vouloir, les assemblées nationales de Charlemagne, il étendit au moins l'autorité de la cour des pairs. Cette cour abaissa l'orgueil des grands, jugea souverainement leurs contestations, régularisa la hiérarchie féodale, décida un grand procès relatif à l'héritage de Henri, comte de Champagne, et accoutuma l'orgueil féodal à respecter la justice.

Philippe, ainsi que Vespasien, fut accusé d'avarice, et, comme cet empereur, il employa du moins avec une admirable économie des trésors formés par des moyens trop oppressifs; car, après avoir soutenu tant de guerres au dedans et au dehors de la France, il lui restait encore environ quarante-neuf millions de notre monnaie, somme énorme pour le temps.

Ce prince donna par son testament à Louis, son successeur, vingt-cinq mille marcs d'argent, destinés à la défense de l'État et à la réparation des torts

qu'il pouvait avoir faits à quelques particuliers. Il légua dix mille livres parisis à la reine Ingelburge, autant au prince Philippe, trois mille marcs d'argent à Brienne, que, sur la demande des croisés, il avait nommé roi de Jérusalem; deux mille au maître de l'hôpital de Toulouse, deux mille aux Templiers, cent cinquante mille aux guerriers qui combattaient en Palestine, deux mille à ses domestiques, deux mille aux pauvres orphelins et lépreux, enfin toutes ses pierreries et ses bijoux à l'abbaye de Saint-Denis.

Ce testament, ainsi que toutes ses actions, prouvent à quel point il était religieux; car alors l'Église mesurait la piété des rois à la grandeur des présens qu'elle en recevait.

La piété de ce monarque ne l'empêcha pas de soutenir avec plus de fermeté que ses prédécesseurs les droits de la couronne contre les prétentions temporelles de la tiare et du clergé. De concert avec ses barons, il rendit une ordonnance par laquelle il fut défendu aux tribunaux ecclésiastiques de connaître des procès relatifs aux fiefs. Il fallait l'accord des barons pour que cette ordonnance du roi eût force de loi dans d'autres domaines que les siens; mais, en combattant ainsi un clergé ambitieux, ce monarque ne pouvait pas triompher constamment; car il luttait avec inégalité contre un pouvoir défendu par la crédulité et affermi par une usurpation de plusieurs siècles.

Indépendamment de ses foudres, Rome fabriquait alors de nouvelles armes. Saint Dominique profita de l'hérésie des Albigeois pour fonder l'in-

quisition. Les frères prêcheurs, qu'il créa d'abord comme chanoines, devinrent ensuite mendians, et se joignirent aux ordres des frères mineurs, fondés par saint François d'Assise, et qui s'élevaient déjà, en 1319, au nombre de cinq mille. Aux yeux du vulgaire la mendicité était un état de perfection et de sainteté; ces moines nombreux composèrent une milice active et puissante, toujours prête à combattre pour l'autorité romaine.

Philippe, forcé de céder au torrent de l'opinion, déplorait les calamités que versait sur le midi de la France une croisade fanatique; mais, loin de pouvoir la combattre, il se voyait obligé de la soutenir.

Plusieurs historiens assurent que, prévoyant la nécessité où son fils se trouverait bientôt de secourir efficacement Montfort contre les Albigeois, il dit tristement ce peu de mots, considérés depuis comme prophétiques : « Louis est d'une santé faible; il périra dans cette malheureuse expédition, et les rênes du royaume tomberont dans les mains d'une femme. » Heureusement cette femme fut la célèbre et vertueuse Blanche, mère de saint Louis.

Philippe, dont la vie entière fut consacrée à l'affermissement du trône, au maintien de la justice, à la prospérité du peuple et à l'accroissement de la gloire nationale, invita noblement son héritier à marcher sur ses traces.

Lorsqu'il le reçut chevalier, il fit frapper, à cette occasion, une médaille sur laquelle il était lui-même représenté donnant l'accolade à Louis. Sur la

médaille on lit cette légende : *Disce, puer, virtutem ex me regumque laborem.* « Apprenez de moi, » mon fils, quelles vertus et quels travaux sont » imposés aux rois. »

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

